



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

331.1

*

BIBLIOTHÈQUE

DE

M.^r CHEVILLARD,

SOUS-INTENDANT MILITAIRE,

OFFICIER DE LA LÉGION D'HONNEUR,

CHEVALIER DE ST.-LOUIS

et des Ordres Militaires de

SAXE, POLOGNE, NAPLES et RUSSIE.

~~~~~

**HARVARD COLLEGE  
LIBRARY**

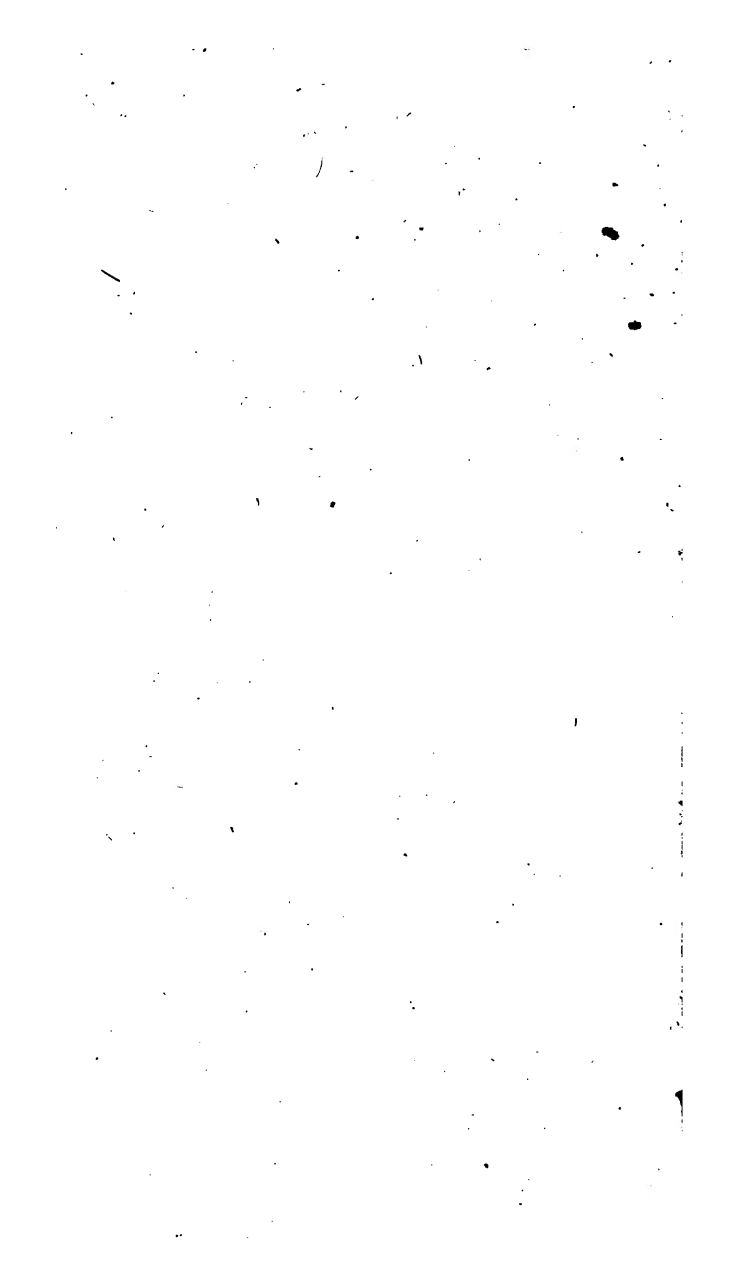


**IN MEMORY OF  
FRANKLIN TEMPLE INGRAHAM  
CLASS OF 1914**

**SECOND LIEUTENANT  
COAST ARTILLERY CORPS  
UNITED STATES ARMY**

**WELLESLEY, MASSACHUSETTS  
MAY 23, 1891 APRIL 11, 1918**





# L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

ANNÉE M. DCC. LXXIX.

Par M. FRÉRON.

*Parcere personis, dicere de vitiis.* MART.

TOME SEPTIÈME.



A PARIS

Chez MÉRIGOT le jeune, Libraire,  
Quai des Augustins, au coin de la  
rue Pavée.

---

M. DCC. LXXIX.

△  
BP 331.1

\*

✓

MARYLAND COLLEGE LIBRARY  
INSEANAN FUND

JAN 28 1957

---

# L'ANNÉE

## LITTÉRAIRE.

---

### LETTRE I.

*La Vie de mon Père , par l'auteur du  
 Paysan perversi , deux volumes in-12.  
 A Neufchatel , & se trouve à Paris ,  
 chez la veuve Duchesne , libraire , rue  
 Saint - Jacques , au temple du goût ,  
 & Merigot le jeune , quai des Au-  
 gustins , au coin de la rue Pavée.*

DEPUIS cet honnête abbé de Saint-  
 Pierre qui rêva au bien public pen-  
 dant toute sa vie , aucun écrivain ne  
 s'est plus occupé de systêmes & de pro-  
 jets de réforme que M. *Reuf*. Révolté  
 des abus monstrueux qu'il a vu régner  
 dans les deux classes de la société  
 destinées au plaisir des autres , &

qui par là même sont les plus difficiles à gouverner, il a proposé d'établir un nouvel ordre parmi les comédiens & les filles publiques. Également choqué des inconvénients que le mariage entraîne, touché du sort de tant de malheureux qui gémissent sous un joug éternel, le charitable législateur a imaginé des moyens de remédier aux maux infinis qui résultent des unions mal assorties. Enfin l'éducation qui n'a jamais été plus mauvaise en France que depuis qu'on a tant écrit pour la perfectionner, est aussi un des objets sur lesquels s'est exercé le génie réformateur de M. *Retif*; cependant, par une fatalité singulière, cet auteur, malgré la hardiesse & la nouveauté de ses systèmes si propres à piquer la curiosité, malgré cet étalage de sentiment & de philosophie qu'on remarque dans ses nombreuses productions, ne s'est point acquis une certaine célébrité dans la littérature; son nom est plus connu des libraires que du public, & ses spéculations politiques & morales ont eu le même sort que ces spécieux projets de



finance présentés au ministre qui ne les lit point. *Le Paysan pervers* est le seul de ses ouvrages qui ait fait quelque sensation ; l'idée en est heureuse & le fonds très-moral. Quelques situations neuves & frappantes, quelques réflexions singulières & hardies, ont tiré pour un moment ce livre de la foule de nos romans frivoles, aliment de l'oisiveté & de l'ignorance. M. *Reus* pourroit à juste titre se plaindre de l'indifférence des lecteurs ; c'est un écrivain original doué d'une imagination vive & facile, un écrivain très-instruit, qui fait penser & qui a des idées à lui, mérite rare dans un temps où les compilations sont si fort à la mode, où les livres n'offrent plus rien de neuf que le titre, & la tournure bisarre du style.

Ce n'est point un roman que je vous annonce, Monsieur ; en écrivant la vie de son père, M. *Reus* eût cru se déshonorer s'il eût mêlé de vaines fictions à un sujet si respectable. Les historiens ordinaires ont soin de choisir un héros illustre & ne transmettent à la postérité que les actions

éclatantes. L'auteur de *la Vie de mon Père* s'est imaginé que le portrait d'un honnête homme, d'un bon laboureur, d'un bon père de famille, seroit aussi intéressant que celui de ces prétendus grands hommes qui ne sont célébrés que par le mal qu'ils ont fait; en cela il paroît avoir consulté son cœur beaucoup plus que le goût du public. La simplicité des mœurs rustiques, le bonheur d'une famille honnête & vertueuse, les occupations utiles & paisibles, les vertus solides mais obscures d'un villageois peuvent offrir des scènes naïves & touchantes, mais ne peuvent jamais être la matière d'un ouvrage de quelque étendue. De pareils objets n'ont point la variété & l'importance nécessaires pour fixer l'attention & soutenir l'intérêt. La plupart des détails de la vie champêtre & de l'économie domestique sont même beaucoup plus agréables dans un tableau que dans un livre, parce que la vérité de l'imitation suppose toujours un grand mérite dans le peintre qui a su rendre fidèlement la nature; quoique l'objet imité soit peu intéressant

en lui-même. Tous les lecteurs n'auront pas sans doute pour *Edmond Retif* les yeux de son fils. Quoi qu'il en soit, heureux le père digne d'avoir son fils pour son historien ! heureux le fils qui consacre ses talens à la gloire de son père !

*Edme Retif*, fils de *Pierre* & d'*Anne Simon*, né à Nitri dans le Tonnerrois le 16 Novembre 1692, se distingua dans sa jeunesse par un esprit juste & solide, un cœur bon & généreux, un grand amour pour le travail, & surtout par un respect & une soumission sans bornes pour ses parens. Etait encore enfant il donna ses habits à son fils d'un pauvre mendiant qui était tout nud. Un malheureux ayant mis en prison injustement, le père *Edmond* lui fournit les moyens de le sauver, ensuite un habitant du village ayant été accusé d'avoir favorisé l'évasion du prisonnier, l'enfant reconnut son innocence & s'avoua lui-même coupable. Le terrible hiver de 1709 avoit détruit l'espérance de la récolte. *Pierre Retif*, qui, sans voir cet accident, avoit vendu

bleds de bonne heure , se trouvoit dans le plus grand embarras ; mais *Edmond* , à son insu , avoit réservé pour la nourriture des chevaux , une assez grande quantité d'orge & d'avoine ; remarquant que la gelée avoit disposé la terre à recevoir une nouvelle sémence , il s'avisa d'y semer des grains qui rapportèrent au-delà de ses espérances.

L'application du jeune homme au travail ne l'empêcha point de faire attention aux charmes de *Catherine Gautherin* ; *Pierre Retif* , homme sévère & terrible dans la famille , indigné que son fils osât lever les yeux sur une fille sans sa permission , punit cette témérité par trois coups de fouet vigoureusement appliqués , qui lui coupèrent la chemise en trois endroits & la teignirent de sang. Après cette expédition , le redoutable *Pierre* passe dans son jardin , & ne tarde pas à se repentir d'avoir traité si cruellement un fils si respectueux. *Edmond* apperçoit son père appuyé contre un arbre , une main sur son front , de l'autre essuyant quelques larmes.

« Jamais il n'avoit vu pleurer son  
» père ; il fut surpris , il lui sembla  
» que la nature alloit se bouleverser ;  
» son père pleuroit. — Comme je l'ai  
» accommodé ! prononça *Pierre*. A ces  
» mots , *Edmond* pénétré , mais n'o-  
» fant se découvrir , se jetta à deux  
» genoux , & dit en lui-même : — O  
» mon père , je vous coûte des larmes !  
» vous m'aimez , mon père , je suis  
» trop heureux ! Il lui tendoit les bras  
» sans en être vu. Un mouvement que  
» fit son père l'obligea de se lever ;  
» il alla à l'extrémité du jardin , où  
» trouvant un carré à bêcher , il se  
» mit à le faire. Son père l'entendit  
» apparemment ; il vint auprès de lui ,  
» & lui ôtant la bêche. — Mon fils ,  
» c'est assez de travail pour un jour ;  
» allez vous reposer , je vais achever.  
» Jamais ce mot de mon fils n'étoit  
» sorti de la bouche de *Pierre* ; jamais  
» il n'avoit donné un coup de bêche ,  
» ni arraché une mauvaise herbe dans  
» son jardin , & il acheva le carré.  
» *Edmond* palpitant de joie alla conter  
» à sa mère ce qui venoit d'arriver.  
» Ce fut une fête pour la petite



» famille , car *Edmond* étoit chéri de  
 » ses sœurs , & de temps en temps la  
 » bonne *Anne* entr'ouvroit la fenêtre  
 » & regardoit bêcher son mari. — Il  
 » l'achève , mes enfans , il achève le  
 » carré d'*Edmond* ! Quand je vous  
 » disois qu'il a un cœur de père ! c'est  
 » de peur que son fils n'ait la peine de  
 » l'achever. Oh ! que c'est un bon  
 » père ! Et les enfans répétoient : oh  
 » que c'est un bon père » !

Ce retour de la tendresse qui succède à la colère dans le cœur d'un père , est extrêmement touchant , & rappelle un des tableaux les plus intéressans de la nouvelle *Héloïse* , où l'on voit le baron d'*Etange* touché de la douleur d'une fille chérie qu'il vient de maltraiter dans son emportement , l'appaiser par des caresses & des marques d'amitié , mêlées de confusion & d'embarras.

*Edmond* part pour Paris , & entre en qualité de clerc chez un procureur au parlement , nommé *Molé*. Sa sagesse , sa modestie , son assiduité au travail enchantent le procureur qui veut lui donner sa fille en mariage

avec cinquante mille écus , mais la fille avoit fait un autre choix. Craignant le ressentiment de son père , elle s'adresse à *Edmond* lui-même , & le supplie de vouloir bien la refuser. Le généreux jeune homme le lui promet & tient parole. Le procureur est indigné de son refus , mais il en découvre bientôt la cause & n'en conçoit que plus d'estime pour son clerc. Il raconte ce trait admirable à un marchand de soie nommé *Pombelins* , qui , enthousiasmé à son tour des rares qualités d'*Edmond* , forme aussitôt le projet de le choisir pour gendre. Il est si extraordinaire qu'un jeune homme qui n'a d'autre bien que son mérite trouve deux fois l'occasion d'épouser une fille riche , qu'on pourroit soupçonner ici la véracité de l'historien , & regarder un pareil bonheur comme romanesque. Il est aussi peu naturel que M. *Pombelins* fasse une longue dissertation pour prouver que l'homme né à la ville n'a jamais la solidité de l'homme né à la campagne , & cite à ce propos l'exemple des Romains qui furent ver-

tueux tant qu'ils travaillèrent à la terre. Cette philosophie & cette érudition sont très-déplacées dans la bouche d'un marchand de soie.

Admis auprès des filles de M. *Pombelins* pour leur enseigner l'arithmétique ; *Edmond* devient éperdument amoureux de *Rose* l'aînée , & la plus belle des deux sœurs. Mais sa modestie & sa timidité ne lui permettent pas de se déclarer. *Eugénie* , petite folle très-vive & très-étourdie , amène une explication , & met les deux amans dans la nécessité de s'avouer réciproquement des sentimens qu'ils s'efforçoient de cacher. Le caractère de cette *Eugénie* est un peu forcé. Quelqu'enjouement , quelque pétulance que l'on suppose à une jeune personne bien élevée , il est rare qu'elle se jette à la tête d'un homme & lui tienne un langage pareil à celui que l'auteur prête à *Eugénie*.

» Je suis sûre , dit-elle à *Edmond* ,  
 » que papa & maman vous aiment ,  
 » & qu'ils ne vous refuseroient pas  
 » l'une ou l'autre de nous deux. Ma  
 » sœur *Rose* est plus belle , elle l'em-

» porteroit sûrement si elle vo  
 » Je ne veux pas m'attacher qu'el  
 » se soit expliquée ; faites - la se  
 » der , & à son refus , compte  
 » moi. Je ne demande pas , ajo  
 » elle , que vous me préféreriez  
 » sœur , je ne veux qu'adoucir  
 » refus ; si elle en fait , & vous  
 » venir que vous avez un pis  
 » qui n'est pas tout à fait désagréa

*Edmond* touche au moment d  
 bonheur , il est sur le point d'ép  
 l'aimable *Rose* , lorsque son pè  
 rappelle auprès de lui. Jamais l'c  
 fance ne lui parut plus dure ,  
 il n'hésite pas ; il se rend au bou  
*Saci* où son père l'attendoit .  
*Thomas Dondaine* son compère.  
 venu contre le séjour de *P*  
*Pierre Retif* déclare à son fils  
 veut le marier à la campagne  
 une villageoise , & lui ordonne  
 pousser la fille aînée de *Thomas*  
*daine*. Cette aversion de *Pierre*  
 la ville , & le grand éloge qu'i  
 de l'agriculture ne s'accordent  
 avec sa conduite précédente ; s'i  
 tinoit son fils au village , pou

l'envoyoit-il à Paris, chez un procureur ? Quelle différence entre la charmante *Rose & Marie Dondaine*, grosse fille, dont l'air *homassé & rustique* n'étoit guères propre à inspirer l'amour ! En vain le respectueux *Edmond* fait entrevoir à son père combien un pareil sacrifice est douloureux pour lui, il faut céder aux ordres de l'inflexible *Pierre*. Quelque temps avant le jour marqué pour le mariage, ce terrible père est saisi d'une maladie subite & violente qui le conduit au tombeau. Il semble que cette mort va rendre à *Edmond* la liberté de consulter son cœur ; mais *Pierre* en mourant a fait jurer à son fils de lui obéir. Plus fidèle à son serment qu'à l'amour, *Edmond* exécute la dernière volonté de son père ; il n'observe pas même le délai que la bienfaisance sembloit prescrire. Le jour des funérailles de *Pierre* est celui du mariage d'*Edmond* ; il épouse *Marie Dondaine* devant le corps vénérable de son père, & croit ne pouvoir mieux l'honorer que par cet acte singulier de la plus scrupuleuse obéissance.



Jusqu'ici l'auteur nous a fait voir dans *Edmond* un jeune homme sage , laborieux , modeste , un fils tendre & respectueux , désormais il va nous le montrer comme un citoyen utile , comme un bon laboureur , & un excellent père de famille. Par ses soins & par ses travaux le bourg de Sacy où il avoit fixé sa demeure devient riche & florissant ; il surmonte par la culture l'aridité d'un sol ingrat & pierrenx , son exemple encourage tous les habitans , & bientôt les plaines stériles de cette contrée se changent en des campagnes fécondes : cette partie de l'ouvrage , qui est une des plus solides & des plus intéressantes pour le fonds des choses , est la plus sèche & la plus désagréable par le style. L'auteur expose fort au long les procédés qu'*Edmond* mit en œuvre pour améliorer le territoire de Sacy ; il prodigue les termes d'agriculture , qui , pour la plupart des lecteurs , forment une langue inconnue ; cependant quelques petits contes simples & naïfs égayent un peu ces détails de labourage.

Edmond aimoit beaucoup ses chevaux , qui réciproquement avoient pour lui une affection extraordinaire ; l'un d'eux lui sauva un jour la vie. « C'étoit en revenant de Tonnerre. » Il fut attaqué à l'entrée d'un bois » aux environs de Chichée , par » quatre voleurs. L'un prit la bride » de son cheval , l'autre présenta le » pistolet , tandis que les deux autres » fouilloient dans les poches & dans » les *sacoches* , en ordonnant au cavalier de descendre. Mon père d'abord » effrayé , demeura interdit , mais » une réflexion lui rendit une sorte de » témérité. — Ces messieurs me tuent » en leur donnant la bourse tout » comme en la leur refusant , si leur » fureté l'exige ( pensa-t-il ) , essayons » de m'échapper , il en arrivera ce qui » pourra. — En achevant ce petit » monologue , qui ne fut qu'une idée » rapide , *Edme Retif* dit à son cheval » le mot d'encouragement qu'il ne » prononçoit jamais que lorsque l'animal étoit arrêté par quelque grand » obstacle : *allons garçon* ; en même » temps il pique des deux , chose

» extraordinaire ; car jamais l'éperon  
 » ne lui servoit. A ce mot l'animal  
 » part , quoique le voleur ne lâchât  
 » pas la bride ; il l'entraîne ainsi vingt  
 » pas en galopant de toutes ses forces  
 » aux cris répétés de son maître , &  
 » s'en débarrasse enfin en le foulant  
 » aux pieds ».

*Edmond* , dont la bonté s'étendoit  
 jusque sur les animaux , s'intéressoit  
 encore bien plus vivement au bon-  
 heur de ses semblables ; il étoit le  
 père des pauvres & des malheureux ;  
 il leur vendoit à crédit , il leur prêtoit  
 de l'argent , & ne tourmentoit jamais  
 ses débiteurs. Sa femme lui faisoit  
 quelquefois des représentations sur sa  
 négligence à se faire payer , il lui  
 répondoit alors :

« Ma femme , nous avons du pain ,  
 » du vin & quelque chose en outre.  
 » Ces gens manquent du nécessaire ;  
 » ce sont nos frères ; irai-je les faire  
 » mourir de faim en leur arrachant  
 » jusqu'à la dernière bouchée ! A Dieu  
 » ne plaise , & vous ne le voudriez  
 » pas vous-même. — Mais nos en-  
 » fans ? Je veux leur laisser un bon

» héritage avec votre bonne aide ,  
 » ma femme , & l'excellent exemple  
 » que vous leur donnez ; ils auront  
 » au moins mille écus de rente. — Et  
 » la voyant étonnée , il continua ;  
 » — votre exemple & le mien leur  
 » apprennent à se passer à peu ; point  
 » de tabac , point de vin , point de  
 » jeu ; cela vaut bien cinq cens francs  
 » par an. La dureté pour eux-mêmes ,  
 » l'exemption de la confiance aux  
 » médecins & à l'usage des remèdes ,  
 » le goût du travail , la science de  
 » l'économie , cela vaut plus de quinze  
 » cens livres de rente : deux mille  
 » francs. L'éloignement de la coquet-  
 » terie , l'estime de toute occupation  
 » utile , quelle qu'elle soit , le mépris  
 » & l'horreur de l'oisiveté , de quel-  
 » que beau nom qu'on la décore ; cela  
 » vaut bien mille francs. Voilà déjà  
 » les mille écus ». On apperçoit dans  
 ce passage une foible imitation d'une  
 scène de l'*Avaro* , où *Frosine* forme la  
 dot de *Mariane* de toutes les dépenses  
 qu'elle ne fera pas.

*Edmond* devient veuf & fait un

voyage à Paris pour vendre son vin ; il n'oublie pas de rendre une visite à M. Molé son ancien procureur , qui lui apprend que M. Pombelin & sa femme sont morts , que Rose & Eugénie sont mariées. L'auteur a déployé tout son art pour décrire l'entrevue d'Edmond avec ces deux femmes ; il a sur-tout fait usage du dialogue , qui , dans *Richardson* , & dans nos bons romanciers , est bien plus touchant que le simple récit. Mais un dialogue vrai , naturel & précis demande un génie vraiment dramatique. M. *Retif* est ordinairement minutieux , diffus & affecté dans les scènes fréquentes qu'il imagine entre ses acteurs. Leurs entretiens sont souvent plus ennuyeux que la narration même qu'ils devroient embellir.

*Edmond* vêtu en campagnard , avec une perruque en désordre , un visage & des mains brulées par le soleil , se présente à *Eugénie* qui l'avoit vu jeune & frais , avec de beaux cheveux , douze ans auparavant. Elle se le remet d'abord avec peine , enfin elle le reconnoît & vole dans ses bras.



— Avez-vous des enfans, lui dit-elle? — Sept, Madame. — Sont-ils d'un heureux naturel? vous ressemblent-ils? — Graces au ciel, Madame, ils sont d'un heureux naturel, & l'aîné de mes fils est, . . . . il ne me convient pas de le louer à cet excès. . . . . mais, Madame, il est une grace de là haut. — Bon père! il tient de vous. Et votre épouse? Je suis veuf depuis trois ans. — Vous êtes veuf! . . . . Ah! mon Dieu. — Oui, Madame. — Avez-vous été heureux? — Plus que je ne méritois; c'étoit une digne femme. — Ah! *Edmond*, me voilà contente.

*Rose* est absente; en attendant qu'elle arrive, *Edmond* va pleurer sur la tombe de M. *Pomhelins*. Un ministre des autels, vénérable par son âge & sa chevelure blanche, prioit alors dans un coin de l'église; il s'approche d'*Edmond*, le conduit au pied du maître-autel, & lui dit, mon fils, si vous avez perdu un père, voici le meilleur de tous, jetez-vous dans son sein, car je vous en crois digne, & la divine miséricorde vous consolera.

Le dialogue d'*Edmond* avec *Rosé* étoit délicat à traiter. L'un est libre, l'autre mariée. L'auteur s'en est tiré assez adroitement. Je vous épargne l'interrogatoire sur les enfans qui est le même que dans le dialogue d'*Eugénie*.

« Vous étiez à l'église, à ce qu'on  
 » m'a dit, quand je suis rentrée. —  
 » Oui, Madame. — Cela est bien,  
 » Monsieur, je vous reconnois là,  
 » vous ne l'avez pas oublié. — L'ou-  
 » blier ! à ce mot ses larmes coulèrent  
 » malgré lui. *Rosé* porta son mouchoir  
 » à ses yeux pour cacher les siennes.  
 » — Il y a douze ans que vous l'a-  
 » vez quitté, il a parlé de vous tous  
 » les jours. — Digne, respectable  
 » homme..... Nos cœurs s'enten-  
 » doient ; je pensois à lui tous les  
 » jours..... mais à qui en aurois-je  
 » parlé ? — Vous ne lui avez pas  
 » écrit ? — S'il l'eût permis, croyez,  
 » Madame. — J'entends ; on ne m'en  
 » avoit rien dit, &c ».

*Edmond* se remarie avec *Barb*  
*Ferlet*, veuve, jeune, jolie à l'excès

» bée sous le fardeau des ans , qui  
 » leur demande , dans la force de  
 » leur âge , au nom de la vie qu'elle  
 » leur a donnée , de quoi soutenir la  
 » sienne. Elle ne veut que du pain ,  
 » ses larmes l'arroseront s'ils le lui  
 » donnent trop dur. Ce mot beaucoup  
 » plus touchant & plus énergique pour  
 » des payfans que les gens des villes  
 » ne peuvent se le figurer , excita les  
 » sanglots de toute l'assemblée. Les  
 » enfans seuls avoient les yeux secs.  
 » Vous avez gagné votre procès ,  
 » s'écria *Edme Retif* , vous l'emportez  
 » sur une mère. Triste & malheureuse  
 » victoire ! mais au nom de l'humani-  
 » té , pour votre intérêt , n'en abu-  
 » sez pas , ne réduisez pas au déses-  
 » poir cette infortunée qui vous a  
 » tant aimés. (& la prenant par la  
 » main & la faisant avancer ) que faut-  
 » il qu'elle fasse ? doit-elle vous de-  
 » mander grace , & l'obtiendra-t-elle  
 » de vous ? ( Les voyant toujours im-  
 » mobiles. ) Infortunée ! s'écria-t-il ,  
 » ce sont des tigres & non des hommes  
 » que vous avez portés dans votre  
 » sein , & ils le déchirent aujourd'hui !  
 » Venez ,

» Venez , venez , je vous servirai de  
 » fils . . . & vous , malheureux , trem-  
 » blez , tremblez , mais ne redoutez  
 » pourtant pas la malédiction mater-  
 » nelle ; trop tendre encore , votre  
 » mère vénérable vous bénit du mou-  
 » vement de ses lèvres. Mais la ven-  
 » geance n'en sera que plus terrible ,  
 » Je vois , je vois d'ici le ciel vengeur  
 » qui la remet dans les mains de vos  
 » enfans ». Ce dernier trait acheva  
 d'ébranler les enfans , qui vinrent em-  
 brasser leur mère , & se défistèrent de  
 leurs demandes.

Il y a toute apparence que le sage  
*Edmond* qui n'avoit aucune teinture  
 des lettres n'a jamais fait une pareille  
 peroraison. C'est son fils qui lui prête  
 ici son éloquence. Au reste , l'orateur  
 villageois voulut expier en quelque  
 sorte le triomphe que son art avoit  
 remporté sur la justice , & paya les  
 dépens d'un procès qu'il auroit dû  
 perdre suivant la rigueur du droit.

L'estime universelle & la grande  
 réputation dont jouissoit *Edmond* l'é-  
 levèrent à la dignité de juge ; ses

arrêts furent toujours dictés par la probité, par la sagesse & par l'amour de l'humanité. Mais c'est particulièrement dans l'administration intérieure de sa famille qu'il fit éclater sa prudence & la solidité de son esprit. L'auteur a jugé à propos de remplir une grande partie de son livre de ces détails économiques. Quelques-uns sont intéressans, la plupart sont frivoles, & peu dignes du public. L'auteur auroit pu se dispenser de donner à ses lecteurs des instructions si amples sur la manière dont *Edmond* punissoit ses enfans.

« Selon la gravité de la faute, mon  
 » père décidait aussi-tôt le châti-  
 » ment, qui étoit ou des privations,  
 » ou même le fouet. Les privations  
 » étoient annoncées plusieurs jours  
 » d'avance, & tous les jours on pro-  
 » nonçoit au coupable sa sentence. Si  
 » c'étoit le fouet, il étoit remis à  
 » huit jours. La sentence étoit pro-  
 » noncée en ces termes : mon fils  
 » tel, ou ma fille une telle, dans huit  
 » jours, à telle heure, vous aurez le

» fouet pour expier la faute que vous  
 » venez de commettre , & servir  
 » d'exemple à vos frères & sœurs , de  
 » ma main , (ou si c'étoit une fille)  
 » de la main de votre mère. Cette  
 » sentence du fouet ne se prononçoit  
 » qu'une fois. Mais à l'heure de l'exé-  
 » cution le coupable étoit appelé , on  
 » faisoit l'examen de sa conduite de-  
 » puis la sentence ; si sa conduite avoit  
 » été excellente , le pardon étoit  
 » accordé ; si médiocre , le fouet  
 » étoit modéré ; si méchante , la cor-  
 » rection étoit bien rigoureuse. J'en  
 » ai éprouvé une de ce genre de la  
 » main paternelle qui se faisoit encore  
 » sentir plus de quinze jours après.  
 » Mais pour avoir le fouet , il falloit  
 » un cas très-grave. Je ne l'ai eu que  
 » deux fois & j'étois fort méchant ».

Il est sans doute très-peu impor-  
 tant de sçavoir que l'auteur étoit fort  
 méchant dans son enfance , & qu'il a  
 eu deux fois le fouet ; c'est se moc-  
 quer des lecteurs que de leur mettre  
 sous les yeux de pareils traits qui  
 sont ridicules sans être plaisans.

*Edmond* obtint enfin le prix le plus glorieux de ses vertus , le surnom d'honnête homme , qui lui fut donné d'un consentement unanime. Il eut un soir la consolation d'entendre sans être vu , un dialogue entre *Jacques Blaise* le berger , & *Germain* le garçon de charrue , qui dût lui être bien agréable.

*Jacques Blaise.* Dites - moi donc , *Germain* , qu'est-ce que ça veut dire l'honnête homme qu'on dit après qu'on a nommé notre maître ? *Germ.* Mais est-ce que tu n'entends pas ce que ça signifie ? *Jacq.* Je vois bien à peu près , mais je n'entends pas ce mot là ben clairement. *Germ.* Sais-tu ben ce que c'est que d'être bon père ? *Jacq.* Oui. *Germ.* Bon pour sa femme ? *Jacq.* Oui. *Germ.* Bon maître ? *Jacq.* Oui. *Germ.* Bon juge ? *Jacq.* Un peu. *Germ.* Bon envers un chacun , & bien craignant Dieu ? *Jacq.* Oui , je fais ce que c'est que tout ça. *Germ.* Eh ! ben , c'est ça qui s'appelle être honnête homme. *Jacq.* Me voilà instruit. Ma foi , notre maître est ben nommé , car il est ben tout ce

que vous venez de dire là , Germain.

Après avoir consacré toute sa vie à des occupations utiles , *Edmond* mourut victime de son amour pour le travail en 1763. La prairie ayant été inondée par les pluies , l'infatigable vieillard coupa lui-même l'herbe dans l'eau. Dès ce moment , il fut attaqué d'une fièvre lente qui le conduisit au tombeau. L'auteur termine le récit de la mort de son père par cette exclamation pathétique. » Il » n'est plus , Dieu puissant , votre plus » noble ouvrage n'est plus ; car un » père vertueux est votre vivante & » sainte image ! Béni soyez - vous , ô » mon père ! & du séjour des justes , » jetez un regard propice sur votre » infortuné fils. Amen ».

Cet ouvrage offre une image touchante des mœurs champêtres ; il respire la vertu & l'humanité. On y trouve des descriptions riantes & gracieuses , des détails d'une naïveté charmante , des traits pleins de sentiment & d'énergie ; mais l'intérêt de



la narration est sans cesse affoibli par des longueurs & des digressions inutiles, par une foule de minuties, de circonstances basses, frivoles & puériles, auxquelles l'auteur s'efforce de donner une importance ridicule.

Un autre défaut non moins essentiel est une affectation de philosophie, une manie de moraliser & de disserter très-contraire à la nature du sujet, qui demandoit le ton le plus simple. A l'occasion d'un maître d'école, qui, quoique marié, remplissoit ses fonctions avec zèle, M. *Resif* déclame contre le célibat des prêtres avec une hardiesse indécente. Un vieux paysan parle comme le plus profond politique du danger qu'il y a de charger les peuples d'impôts. Tous les acteurs de cette histoire, qui ne sont que des marchands & des laboureurs, s'érigent en autant de philosophes qui exposent & soutiennent leurs systèmes avec beaucoup de morgue & surtout très-longuement. Le héros de l'ouvrage, entr'autres, est un éternel raisonneur, & son fils lui fait dire

quelquefois bien des sottises. Par exemple, ce bon laboureur, qui n'a-voit demeuré que peu de temps à Paris dans sa jeunesse, fait un éloge pompeux de cette ville en homme qui la connoît parfaitement; & selon lui, un des plus grands avantages que procure le séjour de Paris, est de présenter à ses habitans *un livre toujours ouvert, où ils peuvent lire toute la journée, s'ils n'ont rien à faire, en parcourant sur les quais les marchands de vieux livres*. Dans un autre endroit, ce vertueux père de famille tient à sa femme un discours fort long sur l'autorité d'un mari, qui n'est qu'une ridicule paraphrase des leçons d'obéissance qu'*Arnolphe* donne à *Agnès* dans l'*Ecole des femmes*.

En ce qui contribue beaucoup à diminuer le prix & le mérite de cette production, c'est la négligence du style qui est foible, lâche & incorrect. L'auteur auroit dû s'interdire une infinité d'expressions triviales ou inutiles qui défigurent son ouvrage, telles que *desirations*, *affutiaux*, *va-*

percent la foule \* pour aller offrir au vrai mérite ces justes tributs d'éloges qui sont la plus flatteuse récompense des talens. Leurs vœux sont pleinement satisfaits ; depuis long-temps le fallon n'a été aussi riche, aussi brillant, aussi fécond en tableaux d'histoire. Plusieurs circonstances y ont contribué ; mais la plus importante, comme la plus glorieuse, est l'encouragement que notre jeune monarque ne cesse d'accorder aux arts, malgré les soins belliqueux qu'exigent l'honneur de sa couronne, la défense de ses sujets, & la gloire du pavillon françois victorieux & respecté sur l'un & l'autre hémisphère. Cette année, comme au dernier fallon, vous avez remarqué, Monsieur, quatre statues

\* Que les portes du fallon soient ouvertes indistinctement le jour de Saint-Louis, comme celles des maisons royales, c'est l'usage ; mais, passé ce jour, n'est-il pas indécent d'y voir pulluler la plus vile populace, qui augmente la foule & souvent en profite ? Il feroit à désirer, pour le bon ordre, qu'on en refusât l'entrée à toutes les personnes qui ne sont admises ni aux spectacles, ni aux jardins des maisons royales.

de marbre de six pieds de proportion, & dix grands tableaux d'histoire exécutés pour le roi ; de tels ouvrages sont bien capables d'entretenir la flamme du génie parmi les artistes, & de maintenir la réputation de l'école françoise.

Indépendamment des ouvrages que je viens de citer, le salon réunit les plus heureuses productions des trois arts qui ont pour but l'imitation de la nature ; mais dans cette brillante exposition tout est-il également digne des mêmes éloges ? Non, sans doute, & les poésies légères de *Chapelle* & *Chaulieu*, n'ont pas autant de droits à notre admiration que les chefs-d'œuvres immortels de *Corneille* & *Racine* ; d'ailleurs vous connoissez cet arrêt terrible que le législateur du parnasse françois a prononcé contre les froids rimeurs.

Il n'est point de degré du médiocre au pire.

Cet arrêt peut s'appliquer également à ceux qui cultivent les beaux arts. *invitâ Minervâ* ; mais plus cette déci-

sion est sévère , & plus on doit avoir de circonspection pour prononcer sur leurs ouvrages. Aussi ne craignez pas , Monsieur , que pour mes observations sur le fallon je m'en rapporte à mes foibles lumières : *les artistes sont les vrais juges des arts* , observe judicieusement un des plus beaux génies de l'école François\* ; c'est pourquoi j'ai consulté des artistes éclairés , impartiaux , & zélés pour la gloire & la perfection des arts qu'ils professent.

Je ne vous rendrai compte d'aucune des brochures dont le public est inondé ; mais j'aurai occasion de vous faire remarquer par des guillemets le style satirique & insultant des unes , l'engouement ridicule des autres , & la partialité qui les caractérisent presque toutes.

C'est dans la cour qui précède le fallon que sont placées les quatre figures en marbre élevées à la mémoire de ces hommes célèbres que n'effacent point les plus beaux génies d'Athènes & de Rome , & qu'aucune contrée de l'Europe n'est en état d'op-

\* M. Cochin, Voyage d'Italie.

poser à la France. Emule de l'Académie françoise, celle de Peinture rend hommage à la nation en nous retraçant les traits des grands hommes qui l'ont illustrée , & cet hommage a quelque chose de plus imposant , de plus majestueux que ces amplifications froides & verbeuses que chaque année voit éclore & tomber dans l'oubli.

Parmi les dix tableaux exécutés pour le roi il en est deux dont les sujets sont tirés de notre histoire ; mais ne seroit-il pas à desirer qu'il y en eût davantage ? Pour célébrer des actions éclatantes serions-nous donc réduits à les aller chercher dans l'histoire des anciens peuples , dont la religion & les mœurs ont si peu de rapport avec nous , & seroit-on injure à ma patrie de croire que la bravoure , l'humanité , le courage , le patriotisme , la bienfaisance , & les autres vertus civiles ou militaires lui sont plus étrangères qu'aux Grecs ou aux Romains ? Ne seroit-il pas mille fois plus agréable pour des François de voir représenter sur la

### 38 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

toile les actions mémorables de leurs ancêtres , que celles des *Popilius* , *Metellus* , *Régulus* , *Jubellius* , & autres noms en us ? D'ailleurs un tableau d'histoire doit être envisagé comme un poëme & avoir un but moral ; nous aurons occasion d'examiner celui que renferme chacun de ces tableaux. Je commencerai par ceux dont les sujets sont pris dans les fastes de la nation ; ils doivent nous intéresser plus particulièrement encore dans ce moment où tant de braves François , conduits par la victoire , affrontent gaiement les plus affreux périls pour donner au prince & à la patrie de nouvelles preuves de leur amour & de ce courage qui ne s'est jamais démenti.

Ces deux tableaux sont placés à droite en entrant ; l'un représente *l'action courageuse d'Eustache de Saint-Pierre au siège de Calais* , & l'autre , *le président Molé saisi par les factieux au tems des guerres de la fronde*. Vous vous rappelez , Monsieur , quel fut l'enthousiasme qu'occasionna la tragédie du *Siège de Calais* , malgré l'âpreté du

style & les défauts de la pièce; quels eussent été les transports de la nation si l'un de nos sublimes tragiques avoit dérobé ce sujet à la muse de *du Belloy* ! Peut-être que lassé de rebattre sans cesse les sentiers de la mythologie, & de reproduire jusqu'à la satiété l'absurde fatalisme des Grecs, *Melpomène* enfin ne rougira plus de faire entendre à des François les accens tragiques & majestueux des héros de cette nation; mais pourra-t-elle se flatter alors de voir renaître les *Corneille*, les *Racine*, les *Crébillon*, les *Voltaire* ? Ne calomnions point la postérité; formons des vœux, & retournons au salon.

Le tableau d'*Eustache de Saint-Pierre* est peint par M. *Berthelémy*; c'est la seconde fois que cet artiste traite le même sujet; & il étoit difficile de ne pas se répéter dans la composition; celle-ci est toute différente de la première, & prouve la fécondité de l'auteur. La scène se passe dans la tente d'*Edouard*; l'artiste a choisi le moment où le reine se jette aux genoux du monarque Anglois pour fléchir son courroux & obtenir la



grace des six généreux François qui se dévouent pour leur patrie. Malgré les critiques qu'on a faites de ce tableau il mérite des éloges ; l'ordonnance en est pittoresque , le dessin correct , la touche libre & facile. *Edouard* ne devoit point » *exprimer la magnanimité* », puisqu'il ne respiroit que la vengeance. Ce qu'on pourroit reprocher à l'artiste seroit de n'avoir point mis assez de dégradations dans ses figures , & d'avoir négligé l'harmonie qui résulte du clair-obscur & de la perspective aérienne. On est généralement plus satisfait de son tableau du *Martyr de saint Pierre* , dont nous aurons occasion de parler ; mais aucun des ouvrages de M. *Berthelley* ne me fera conclure » *qu'il travestit son art en un* » *métier* , & *qu'il l'exerce avec le même* » *outil* ». Lorsqu'on fait l'analyse des ouvrages d'un artiste estimable , on devroit s'interdire de pareilles expressions , qui ne sont honnêtes » *ni pour* » *la forme* , *ni pour le ton* ».

Le Président Molé saisi par les factieux fait le plus grand honneur au génie de M. *Vincent* ; aussi la critique

ne lui pardonne-t-elle pas aisément les beautés qui étincellent dans ce tableau. Ce sujet rappelle ces vénérables Consuls qui n'opposèrent qu'une fermeté stoïque à l'intrépide audace des Gaulois, lorsque, conduits par *Brennus*, ils portèrent à Rome la terreur & l'effroi 388 ans avant l'ère chrétienne. La figure noble & majestueuse du président *Molé* forme un contraste piquant avec la fureur outrageante des factieux ; les autres magistrats qu'on entraîne, la foule du peuple qui se précipite sur leurs traces, des femmes renversées sur le passage des satellites, tout peint la confusion, le désordre & le trouble qu'occasionne une guerre civile. On remarque dans les têtes une expression mâle, une touche fière, un caractère énergique, & l'on peut croire, en voyant ce tableau, que M. *Vintcent* pourra s'égaliser un jour aux plus grands maîtres ; mais on ne croira peut être pas aussi facilement que ce même tableau soit « un chef-d'œuvre accompli », parce que l'auteur a trop négligé la magie du clair-obscur, & l'illusion que de-

vroit produire l'une & l'autre perspective. Cela n'empêche pas que ce morceau ne soit un des plus intéressans du salon, parce qu'il a été conçu & exécuté avec la chaleur & la fougue impétueuse qu'exige l'action qu'il représente, & ce qu'il y a d'assez singulier, c'est un des reproches qu'on a fait à l'auteur ! mais devoit-il employer dans un pareil sujet cette touche molle & ce ton glacial qu'offrent ces productions insipides, froidement soumises aux règles, mais désavouées par le génie ?

Celui des tableaux d'histoire qui réunit le plus de suffrages, fixe plus agréablement les yeux des amateurs, & paroît généralement le plus admiré, est celui d'*Hector qui détermine Paris à prendre les armes pour la défense de sa patrie*. Il a été peint à Rome par M. Vien ; mais nous y reviendrons, ainsi qu'aux autres tableaux d'histoire, après avoir examiné ceux qui sont exécutés pour le roi, sans nous asservir à suivre les rangs que leurs auteurs occupent à l'Académie.

On voit à gauche en entrant deux

tableaux de M. du Rameau ; le premier représente *la Piété filiale de Cléobis & Biton*. Ces deux frères, voyant que les bœufs qui devoient traîner le char de leur mère, grande prêtresse de *Junon*, tardoient trop à venir, s'attelèrent eux-mêmes, & la conduisirent au temple. Touchée de cette marque de tendresse, leur mère supplia la déesse d'accorder à ses fils le plus grand bien que les hommes pussent recevoir des dieux ; après avoir soupé avec leur mère, ces deux frères se couchèrent paisiblement, & le lendemain ils furent trouvés morts dans leur lit. Je me rappelle bien, Monsieur, que *Cicéron* rapporte ce trait dans ses *Tusculanes*, mais je doute fort qu'il soit très-propre à encourager la pratique de la piété filiale. Toutes les religions ont fait regarder la vie comme un présent des dieux, & toutes, au contraire, ont fait envisager la mort imminente comme une punition ou une vengeance du ciel ; l'histoire sacrée & profane fourmillent d'exemples de ce que j'avance. Par quel motif M.

*du Rameau* a-t-il préféré un sujet aussi étrange à mille autres plus intéressans , aussi pittoresques , & dont le but moral n'eût pas ouvertement contredit toutes les idées reçues\* ? Ce tableau d'ailleurs est d'un grand style , d'une belle ordonnance , d'un très-bon goût de dessin , la couleur en est vigoureuse , la touche moëlleuse & large ; mais on n'y remarque pas cet accord harmonieux qui satisfait l'œil par des oppositions ménagées avec art , sans néanmoins produire trop d'indécision dans les accessoires. On desireroit encore que *M. du Rameau* eût donné à la prêtresse une attitude plus noble , plus imposante , plus

\* Il n'y a qu'un farouche & sombre attrabilaire qui puisse calomnier la vie , & regarder la mort comme un bienfait du ciel ; non-seulement cette triste opinion est directement contraire au décalogue , mais elle semble faire l'apologie du suicide. Les historiens sacrés , & même les mythologistes , nous offrent plusieurs exemples d'hommes enlevés au ciel , mais sans perdre la vie , ce qu'on envisage alors comme une récompense ; au lieu qu'un homme frappé de mort présente toujours l'idée d'un châtiment terrible.

digne de son ministère ; on ajoute que l'auteur n'a pas réfléchi sur le rapport qu'il doit y avoir entre l'âge de la mère , & celui de ses fils. J'imagine qu'ils devoient être forts & vigoureux pour pouvoir traîner un tel char ! J'ignore aussi pourquoi l'artiste les a représentés presque nus , je crains que ce ne soit un défaut de convenance. Les fonctions de grands prêtres & de sacrificateurs chez les Grecs , comme chez les Romains , étoient ordinairement remplies par les personnes les plus distinguées de la nation , & il n'y avoit guères que les esclaves & les gens de la dernière classe qui fussent sans vêtemens ; pourquoi donc nous offrir dans cet état les fils d'une grande prêtresse ? Indépendamment de cette remarque, n'y a-t-il pas quelque chose d'indécent de voir deux jeunes hommes , qui semblent sortir de l'arène , conduire au temple de la chaste *Junon* la grave prêtresse de cette divinité ?

Le second tableau de M. du Rameau représente le *Combat d'Entelle & de Darès*. Ce sujet est tiré du cinquième

46. L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

livre de l'*Entéide*. Après la mort d'*Anchise*, *Enée* faisant célébrer chez le roi *Aceste* des jeux funèbres pour honorer la mémoire de son père, sépare les deux athlètes pour sauver *Darès* de la fureur du vieux *Entelle*. Ce vieillard intrépide annonce par son caractère, son attitude, & l'expression nerveuse de son corps, la force & la vigueur impétueuse qui le fait triompher de son adversaire, qu'on emporte blessé, tandis qu'*Enée* s'oppose lui-même à la courageuse férocité de ce redoutable athlète. Un dessin fier & ressenti, une touche mâle & ferme, beaucoup de mouvement & de chaleur dans l'action, de la grandeur dans les idées, de l'énergie dans l'exécution : voilà ce qu'on remarque dans ce tableau. Ce qu'on y désireroit seroit plus de richesse dans les fonds, plus de personnages sur la scène, sans nuire aux principaux acteurs, & moins d'affectation à prononcer les muscles qui doivent toujours ne paroître que recouverts de la peau. Les froids critiques de ce tableau paroissent n'avoir

jamais pris d'autre idée des jeux barbares qu'on célébroit chez les anciens que dans les ballets de l'opéra de *Castor*. J'avoue qu'on ne voit guères le rapport que ces spectacles révoltans peuvent avoir avec nos mœurs, mais on ne doit pas savoir moins de gré au génie de M. du Rameau de nous avoir retracé sur la toile l'horreur que de pareils sujets sont faits pour inspirer ; cela peut servir à faire le parallèle des spectacles des anciens avec ceux des modernes.

*La veuve de Germanicus, Agrippine, arrive à Brindes portant l'urne qui renferme les cendres de son époux.*

Ce sujet est peint par M. Renou ; la composition en est sage, le dessin un peu froid, mais assez correct ; on y remarque encore de l'intelligence dans la perspective aérienne & de l'harmonie dans l'effet, mais cela ne suffit pas pour décider que ce tableau est » un des meilleurs du salon ». Je conviendrai, si l'on veut, que M. Vien » a donné cette année l'a-mi-la pour le » ton de couleur à tous ses confrères » ; mais on conviendra sûrement aussi



qu'ils n'ont pas tous l'oreille juste ! Quoi qu'il en soit , je n'entreprendrai point de décider si , dans le tableau de M. *Renou* , « *la nature parle en vers ou en prose* » , parce que le point essentiel est d'animer la toile , de donner à ses personnages le sentiment & la dignité qui leur convient , sans s'embarrasser s'ils font de la *prose* ou des *vers* ; mais quelque langage qu'ils tiennent dans le tableau de M. *Renou* , on désirerait qu'ils eussent plus de grandeur dans le caractère , de noblesse dans l'expression , & de grace dans les attitudes.

Après avoir examiné des sujets tristes , des scènes d'horreur , reposons nos yeux sur un acte de clémence. *Métellus sauvé par son fils* est le sujet qu'a choisi M. *Brenet*. On sait qu'*Octave* , après avoir souillé les premières années de son règne par les proscriptions du triumvirat , chercha plus d'une fois à mériter l'estime des Romains par la clémence ; mais la politique y eut souvent beaucoup de part. Dans le sujet traité par M. *Brenet* on peut remarquer qu'*Octave* fait taire son

son ressentiment pour conserver un brave officier & en acquérir un autre. Vous connoissez , Monsieur , ce trait d'histoire , & la noble confiance avec laquelle le fils de *Metellus* demanda & obtint la grace de son père ; cette action généreuse pourroit s'appeller à plus juste titre *piété filiale* , que la révoltante histoire de *Cleobis & Biton*.

Lorsqu'un peintre d'histoire est coloriste , qu'il joint à un grand style un dessin correct , un goût sûr , & que le génie préside à ses compositions , il est assuré d'obtenir les suffrages du public & des amateurs : tel est M. *Brenet* , chacun de ses tableaux porte l'empreinte du vrai mérite. Il en a donné des preuves dans plusieurs ouvrages aux précédentes expositions ; on se rappelle avec plaisir *les Ambassadeurs du vieux de la Montagne* , *Cressinus cité devant un Edile* , *la mort de Duguesclin*. Le tableau de *Metellus* offre le même ton de couleur & la même fermeté de touche ; le groupe où ce vieillard

est reconnu par son fils, renferme de grandes beautés ; on croit entendre celui-ci dire à l'empereur : « *César*, » mon père fut ton ennemi, la fortune » te rend aujourd'hui l'arbitre de son » sort, pardonne lui à cause de moi, » ou donne moi la mort avec lui ». Il est fâcheux que l'auteur n'ait pas mis plus de noblesse & de majesté dans la figure d'*Octave*. Je vais me permettre encore une autre observation relative au costume. Les Romains qui composent le conseil de l'empereur paroissent être vêtus de la toge ; pourquoi donc le fils de *Metellus*, qui étoit au nombre des juges, ne porte-t-il pas le même vêtement ? Le casque & la cuirasse dont il est revêtu le feroient prendre, au premier coup-d'œil, pour un des soldats qui conduisent le prisonnier. Si ces taches déparent un peu ce tableau elles n'empêchent pas que dans tout le reste on ne reconnoisse le cachet d'un grand maître.

On a placé à côté de ce tableau le portrait en pied de M. le comte

d'Artois dont nous parlerons à la suite des tableaux d'histoire. Au-dessus de ce portrait, on voit *la mort de Calanus, philosophe Indien.*

Tourmenté d'une colique violente, à l'âge de 83 ans, *Calanus* n'eut pas le courage d'en supporter la douleur, & résolut de terminer une longue vie qu'il avoit passée sans aucune incommodité; mais si la pusillanimité ne lui permit pas de braver une douleur, peut-être passagère, il voulut au moins en se donnant la mort que les apprêts fastueux d'une pompe funèbre laissassent après lui une haute idée de son charlatanisme philosophique. *Calanus* qui avoit suivi *Alexandre* dans son expédition des Indes, le pria d'ordonner les préparatifs de sa mort, & ce prince qui l'aimoit beaucoup ne céda qu'avec peine à ses instances. Il lui fit dresser un bûcher, couvert d'un tapis précieux, & sur lequel on répandit des parfums; après que le conquérant de l'Inde eut rangé son armée en bataille autour du bûcher, *Calanus* y monta couronné de fleurs,

deur d'ame , la fermeté de courage , & cet enthousiasme héroïque auquel rien n'étoit capable de résister. Mais souvent aussi ce même enthousiasme devint féroce , & conduisit ces fiers républicains à violer les droits les plus sacrés de la nature. Je n'ose citer l'exemple de *Lucius Brutus* qui fit trancher la tête à ses deux fils ; peut-être répondroit-on que cette sévérité barbare étoit nécessaire pour maintenir la république naissante contre les efforts de la tyrannie ; mais le meurtrier de *César* , le farouche *Brutus* qui , pour encourager les assassins de son père , lui plonge le poignard dans le sein , pourroit-il trouver des apologistes ? Quelles étranges vertus que celles qui commandent le parricide ! Si *César* devoit périr , étoit-ce de la main de son fils ? La résolution courageuse de *Regulus* n'offre point d'image aussi révoltante. Il quitte sa famille , s'embarque pour aller souffrir une mort affreuse , content d'avoir procuré le bonheur de sa patrie ; un peuple immense lui sert de cortège

& le comble de bénédictions ; son départ est un triomphe ; il jouit d'avance de toute la gloire que cette action lui prépare dans les siècles à venir. L'honneur chez les François a produit des traits de courage aussi dignes de notre admiration ; sans remonter à des siècles reculés , on peut opposer à la mort de *Regulus* celle du chevalier d'*Affas*. Ce brave officier n'eut pour témoin de son dévouement héroïque que le silence & les ombres de la nuit.

Notre armée craint d'être surprise près de *Clostercamp* , & le chevalier d'*Affas* est commandé pour aller à la découverte ; il part avec quelques soldats du régiment d'Auvergne , marche long-temps dans les ténèbres , entend du bruit , fait arrêter sa troupe , & s'avance seul pour être moins aperçu. Après avoir fait quelques pas il tombe dans une embuscade , on le saisit , & de toutes parts le fer meurtrier le menace & le presse ; une voix se fait entendre à demi-bas : *si tu parle , tu es mort. D'Affas* pouvoit,

une réponse positive. Un ambassadeur feroit aujourd'hui fort mal reçu d'un souverain en lui parlant avec autant d'audace ; mais le sénat Romain avoit alors un tel ascendant sur tous les princes , qu'*Anthiochus* , intimidé , promit de donner la paix à *Ptolémée* , roi d'Egypte , dont il dévastoit les états.

Ce tableau a été loué & critiqué avec une prévention ridicule ; les enthousiastes le trouvent *sublime* , les détracteurs ferment les yeux sur les parties estimables qu'il renferme , pour ne relever que les défauts : tâchons d'être plus justes. On remarque dans ce sujet un dessin correct , un trait pur , une touche moëleuse & un pinceau suave ; les draperies sont d'un bon choix , les pieds & les mains annoncent un artiste qui connoît la nature , & fait la rendre avec beaucoup de vérité ; mais il faut convenir aussi que la composition en est froide , l'exécution monotone , privée d'effet & d'harmonie ; on ne trouve point dans les fêtes ce caractère mâle

& sévère que nous offrent les monumens de Rome , & qu'on exigeroit plus particulièrement encore dans ce tableau. Le Romain n'annonce pas cette fierté imposante qui devoit être analogue à son action , & l'attitude équivoque du liſteur , qui est accroupi derrière lui , a donné matière à beaucoup de mauvaises plaisanteries ; mais il seroit injuste d'apprécier le mérite de M. *Lagrenée* sur cette composition. Ses deux sujets des *Amours* & des *Graces* sont plus dignes de sa réputation ; nous nous y arrêterons avec complaisance , ainsi qu'à ses petits tableaux.

*La fermeté de Jubellius Taurca*, qu'on voit au-dessus du précédent est de M. *Lagrenée* le jeune , frère du précédent. Je crois qu'il seroit difficile de trouver un sujet plus barbare , plus atroce , plus révoltant que celui-ci. Que le consul *Fulvius Flaccus* ait condamné le sénateur *Jubellius* à subir le châtiment que sa révolte lui avoit attiré , & que ce dernier , pour se soustraire à une mort honteuse , ait



prévenu son supplice , je pourrois être frappé de son courage ; mais que le consul ait ordre de suspendre l'exécution , & que ce furieux , auquel , peut-être , on avoit dessein de faire grâce ; poignarde sans pitié sa femme , ses enfans , & se tue lui-même , je ne vois alors qu'un assassin farouche qui me fait horreur. Il est des traits de cruauté dont l'histoire est obligée de conserver le souvenir , mais qui ne devoient jamais souiller les fastes de la peinture , sur-tout lorsqu'ils n'offrent aucun événement important , aucun but moral , aucune leçon pour la postérité. Quoi qu'il en soit , M. *Lagrenée* le jeune a répandu de la chaleur & de l'énergie dans sa composition ; mais ce sujet en exigeoit infiniment davantage , & cette horrible scène devoit porter dans l'ame des spectateurs la pitié , la fureur & l'effroi ; un ton de couleur plus soutenu , plus vrai , un effet plus pittoresque , avec des oppositions ménagées avec art auroient pu y contribuer ; mais , plus que tout cela , l'en-

A N N É E 1779. 61

thousiasme poétique & l'obligation indispensable de se pénétrer de son sujet, suivant ce précepte d'*Horace* :

. . . . . Si vis me flere dolendum est

Primum ipsi tibi.

M. *Lagrenée* le jeune justifie beaucoup mieux sa réputation dans ses petits sujets & dans ses dessins. Venons au tableau de M. *Vien* ; c'est au salon un redoutable voisin.

Je crois vous avoir dit, Monsieur, que ce superbe tableau a pour sujet *Hector qui engage Pâris à prendre les armes pour la défense de Troyes* ; il est tiré du sixième livre de l'*Iliade*. La scène se passe dans le palais de *Pâris*. Ce jeune prince est représenté debout auprès d'*Hélène*, les bras croisés, pour indiquer l'inaction, & les yeux fixés sur son armure ; *Hector* arrive & lui reproche sa lâche indolence. Une composition noble & sage, un dessin pur, moëleux & correct, un ton de couleur étonnant, un effet harmonieux, voilà des beautés qui sé-

duiront toujours les vrais connoisseurs; mais ils voyent avec regret que le principal personnage n'offre pas les traits & l'aspect imposant du rival d'*Achille*. Est-ce là ce redoutable *Hector* dont la beauté égaloit le courage? dont l'aspect menaçant portoit l'épouvante parmi les Grecs : où sont ces armes effrayantes , cet immense bouclier , cette énorme pique qu'il tenoit à la main en entrant au palais de *Pâris*? Je vois que pour peindre les héros d'*Homère* , il faudroit avoir quelque étincelle de son génie; & cela me rappelle le mot de *Bouchardon* après la lecture de ce poète sublime. Je n'ose parler de la figure d'*Hélène*; y reconnoît-on ces charmes , ces graces , cette noblesse , cette majesté , ce port d'une déesse qui rendoient son infidélité excusable même aux yeux de *Priam* & de sa cour , malgré les maux affreux dont elle étoit la cause? Mais , je le répète , les beautés dans *Homère* sont de nature à n'être jamais égalées par aucune espèce de traduction. Contentons-

nous de celles que M. *Vien* a répandues dans son tableau, qui ajoute beaucoup à la réputation de son auteur.

J'aurois, Monsieur, le plus grand empressement à vous faire connoître les ouvrages d'un jeune artiste nouvellement agréé, qui annonce dans le genre de l'histoire des dispositions rares & des talens qui font concevoir la plus hante espérance ; mais la crainte de passer les bornes que je me suis prescrites m'oblige à remettre la suite de mes observations sur le salon. Ce sera l'objet d'une autre lettre qui paroîtra incessamment.

Je suis, &c.

Paris, ce 24 septembre 1779.



## L E T T R E I I I.

*Lettre de plusieurs abonnés du Mercure  
aux rédacteurs de la partie littéraire  
de ce Journal.*

M E S S I E U R S ,

**V** O U S nous avez jettés dans un embarras épouvantable ; nous vous supplions de nous en tirer. Jusqu'ici le *Mercur*e avoit été la règle de notre croyance sur les matières littéraires ; mais aujourd'hui nous est-il possible de former un jugement d'après ses décisions ? Voilà quatre *Mercures* que nous recevons , & tous quatre se contredisent. Le premier nous assure que le dithyrambe est un chef-d'œuvre remarquable par la *pompe des idées* , par la *sublimité des images* , & la *richesse des expressions*. Huit jours après nous recevons un second arrêt qui casse le premier. Par ce nouveau decret , il est décidé qu'il n'y a ni rime ni raison dans le dithyrambe , que c'est l'ou-

*Yr*age d'un *écolier*, qui, en dépit d'*Apollon*, rimaille, à l'aide de son *Richelieu*, enchevêtre dans ses lignes rimées de toute grandeur des mots vuides de sens, de pompeux galimatias. Cette nouvelle décision nous avoit paru d'autant plus véritable qu'elle s'accordoit parfaitement avec celle de tous les Journalistes, & avec l'opinion publique. Mais huit jours après, nous recevons un troisième  *Mercure*, où le modeste auteur du dithyrambe dit fort clairement qu'il n'est point un *jeune homme*, mais un célèbre académicien, qu'il ne s'est déterminé à faire l'éloge de *Voltaire* que dans la crainte qu'il ne se trouvât personne capable de louer dignement ce grand homme, que sa pièce est vraiment un chef-d'œuvre, & sur-tout que ces six vers,

Dans les caveaux sacrés, dernier séjour des rois ;

Un écho lamentable a retenti trois fois.

Trois fois sous la noirceur des voutes sépulchrales,

S'élevant du milieu de ces tombes royales ;

Une voix a redit dans ce *morne séjour*,

»Le chantre de *Henri* vient de perdre le jour\*».

Que ces ces *six vers*, dis-je, *sont des plus beaux qu'on ait faits dans notre langue*. Cette assertion, par exemple, nous avoit paru un peu forte, & nous sommes restés confondus quand nous avons réfléchi que *Boileau*, *Racine*, *Voltaire*, n'avoient rien fait de plus beau que ces *six vers*. Heureusement le *Mercury* suivant nous a dit de n'en rien croire. Mais, Messieurs, dans cette contrariété d'opinions comment se fixer? c'est à vous seuls que nous avons donné notre confiance. Dites-nous donc, de ces quatre, QUEL EST LE BON MERCURE?

Nous avons l'honneur d'être, &c.

\* Voyez la critique qu'on a faite de ces *six vers* dans le N<sup>o</sup> 27 de l'Année littéraire, tome VI, page 8.



*VERS à Monsieur & Madame du Metz du Rônay , sur la naissance de leur fils.*

Charmans époux , les dieux propices  
Avoient formé vos tendres nœuds ;  
Et pour vous combler de délices ,  
Le ciel donne un fils à vos vœux.

Ce fils cher à votre tendresse ,  
Sur vos pas vient semer les fleurs :  
Nourri du lait de la sagesse \* ,  
Il la puisera dans vos cœurs.

Oui , pour vous souhaiter ensemble  
De l'himen les heureux fruits ,  
Que le nouveau né vous ressemble ;  
Tous nos vœux seront accomplis.

*Indications des Nouveautés dans les  
Sciences , la Littérature & les Arts.*

*Prospectus des Œuvres de M. Gessner.*  
» De toutes les poésies qui ont paru  
» depuis Théocrite & Virgile jusqu'à  
» nos jours , il n'y en a aucunes qui

\* Madame du Metz nourrit elle-même son enfant.



» offrent des situations plus pittores-  
 » ques, & des tableaux plus intéressans  
 » que les idylles de M. Gessner. Il n'y  
 » en a aucunes qui nous peignent avec  
 » des couleurs plus séduisantes les  
 » mœurs douces & pures des premiers  
 » siècles du monde.

» C'est dans ces temps heureux ,  
 » qui n'existent plus que dans notre  
 » imagination , que le poète s'est  
 » transporté ; il n'a écouté que les  
 » sentimens de son cœur. La vertu  
 » & l'innocence ont accordé sa lyre ;  
 » les graces naïves & l'amour pur &  
 » chaste ont conduit sa plume. Si  
 » quelquefois sa muse s'égare & ba-  
 » dine , toujours douce & timide , elle  
 » s'arrête au but posé par la décence ,  
 » & ne le franchit jamais.

» C'est au travail & au goût de  
 » M. Hubert que nous devons le plaisir  
 » d'entendre un ouvrage que les  
 » muses ont dicté dans une langue  
 » étrangère ; c'est son élégante tra-  
 » duction que nous donnerons avec  
 » les estampes que nous annonçons au  
 » public ». M. le Barbier l'aîné, peintre,  
 est l'auteur des dessins qui seront

gravés pour cette collection ; il s'est attaché à suivre le style plein de grace de l'antique , dont il a fait une étude particulière pendant son séjour en Italie.

A la fin de chaque discours il y aura un cul-de-lampe analogue au sujet ; mais comme il faudroit trop de temps pour compléter tout l'ouvrage avant de le publier , & que d'ailleurs les frais d'une pareille édition sont immenses , nous le donnerons par cahiers de six sujets , de deux mois en deux mois , avec le discours relatif à chacun ; nous ménagerons par là de nouveaux plaisirs à nos souscripteurs.

Les deux premiers volumes seront composés de 64 sujets ; c'est-à-dire de 32 par chacun , & coûteront ensemble 96 liv.

L'on payera 9 liv. en souscrivant ; 9 liv. en recevant le premier cahier , & ainsi de suite , jusques & compris la neuvième livraison , & l'on ne payera que 6 liv. en recevant le dixième pour le onzième qui ne sera que de quatre sujets.

A l'égard du troisième volume , où

phie *mathématique*, la géographie *physique* & la géographie *politique* ancienne de l'Italie.

La seconde présente l'analyse *chronologique* & *historique* des principaux états qui ont existé & qui existent encore en Italie ; avec un précis raisonné, du GOUVERNEMENT *politique*, militaire, &c. de la RELIGION, des MŒURS & USAGES, &c. &c. des Romains.

La troisième est la géographie moderne, ou l'état actuel de l'Italie. Ce volume sera accompagné d'un cahier de cartes & de tableaux nécessaires à l'étude de la géographie & à l'histoire de cette partie importante de l'Europe.

Pour MM. les souscripteurs, chaque cahier de huit à neuf feuilles est du prix de 24 f. . . Chaque carte & tableau d'une feuille, de 8 f. . . ( Les seuls tableaux géochronographiques, formés de deux feuilles, & exigeant un bien plus grand travail, étant payés le double ).

---

# L'ANNÉE

## LITTÉRAIRE.

---

### LETTRE IV.

*Eloge de Louis, Dauphin de France, père du roi, par M. Soret, avocat en parlement, de la Société royale des sciences & belles-lettres de Nancy. A Paris, chez la veuve Hérissant, imprimeur-libraire, rue Neuve Notre-Dame à la croix d'or, brochure de 102 pages ; prix 1 liv. 4 s.*

**O**N a vu quelquefois, Monsieur des *Tartuffes*, qui, par un raffinement d'hypocrisie, affectoient de s'envelopper du voile de l'anonyme, tandis qu'ils faisoient imprimer dans tous les papiers publics, étrangers & nationaux, & les bonnes actions que l'orgueil avoit pu leur arracher, &

ANN. 1779. Tome VII. D

quelques-unes mêmes auxquelles ils n'avoient jamais songé. Mais ces hon-teux artifices , fruits ordinaires d'une philosophie orgueilleuse , sont indignes d'une vertu solide & véritable. Aussi les respectables citoyens qui offrent un prix si riche au plus éloquent panégyriste du dauphin , ne faisant le bien que pour le seul plaisir de le faire , ne recherchant d'autres applaudissemens que ceux de leur conscience , ont-ils voulu que leurs noms fût un mystère impénétrable , non-seulement au public , mais encore à ceux qui se disputent la couronne enrichie par les dons de ces généreux citoyens.

Cette modestie si rare , & qui forme un si beau contraste avec l'emphase des trompettes philosophiques dans la proclamation du *prétendu don de M. d'Alembert* \* , cette modestie , dis-je , est cependant devenue un sujet de dérision pour quelques-uns des athlètes qui voudroient s'égayer aux dépens

\* Je dis *prétendu* , voyez-en la raison dans le N° 29 , tom. VI , pag. 219.

de la société inconnue. Piqués , sans doute , de n'avoir point obtenu la couronne qu'ils croyoient mériter, ils semblent vouloir faire expier à la société même la sévérité des juges qu'elle avoit honorés de sa confiance.

M. Soret lui-même, peu sensible à la distinction flatteuse que son discours a obtenu, se plaint un peu amèrement de n'avoir eu que *l'avantage inutile de rester maître d'un champ aride & stérile, où le laurier ne croissoit point*. Eh ! pourquoi ne l'a-t-il pas cultivé avec plus de soins & d'intelligence ? Croit-il qu'il en est de ce nouveau *champ* littéraire comme de celui où *le laurier renaissant, fidele à M. de la Harpe*, croît tous les ans de lui-même & sans culture ?

Les juges de M. Soret avoient trouvé l'exorde & la seconde partie de son discours trop défectueux & trop foibles pour mériter les honneurs du prix : M. Soret ne manque pas d'accuser le goût de ses juges. C'est précisément la plus belle partie de son ouvrage qu'ils ont eu la mal-adresse de blâmer ; & ce n'est pas lui seul

qui le dit ; ce sont encore *des amis plus habiles que lui qu'il avoit consultés*. Boileau nous a fait connoître depuis long-temps cette ingénieuse ressource de l'amour propre. Critiquez, disoit-il, un vers, un mot dans l'ouvrage d'un poète, il vous répondra, *c'est le plus bel endroit, tout le monde l'admire*.

Cependant M. Soret ne se laisse pas aveugler par l'amour paternel, autant que le poète dont Boileau disoit :

Qu'un mot dans son ouvrage ait paru vous  
blesser,  
C'est un titre chez lui pour ne point l'effacer.

Le prudent panégyriste du dauphin, profitant des conseils de ces juges, dont il feint aujourd'hui de mépriser le goût, a fait, dans cette seconde partie sur-tout qui lui avoit paru si parfaite, un grand nombre de corrections heureuses, auxquelles il n'avoit songé, ni lui, ni *ces amis* d'un goût si délicat qu'il avoit consultés avant d'envoyer son ouvrage au concours. Néanmoins dans le discours, même revu & corrigé par l'auteur & d'*habiles amis*, il reste encore plus de dé-

faits qu'il n'en faudroit pour motiver l'inflexible sévérité des juges ; & il sera facile de prouver que ce n'est ni pour avoir trop bien assorti le ton aux choses, ni pour avoir évité le style académique ou philosophique, dont les juges, comme on fait, ne sont pas trop amoureux, que cet éloge a été jugé indigne d'un prix qui ne devrait être accordé qu'à un discours éloquent, presque capable de faire époque, & où du moins, il n'y auroit que des fautes légères, en petit nombre, & sur-tout couvertes & rachetées par de grandes beautés. Voyons si tel étoit le discours de M. Soret.

C'est dans son exorde que l'orateur s'échauffe, se passionne davantage. Il débute par une vive apostrophe, une espèce de prosopopée.  
 » Orateurs immortels de la Grèce &  
 » de Rome, s'écrie-t-il, en qui nous  
 » reconnoissons nos modèles & nos  
 » maîtres dans l'art de toucher & de  
 » persuader, si les dangers qui me-  
 » naçoient vos républiques rendirent  
 » votre éloquence si féconde, si pa-  
 » thétique, si sublime ; pourquoi le



» malheur qu'a éprouvé ce royaume  
 » dans la perte du héros que je vais  
 » célébrer , n'élèveroit-il pas mon-  
 » esprit jusqu'à la hauteur de mon sujet » ?

Croyez vous , Monsieur , qu'il fut bien nécessaire en commençant d'évoquer & d'apostropher les mânes des orateurs fameux de Rome & d'Athènes pour leur dire , quoi ? qu'on prétend faire aussi bien qu'eux ! prétention bien peu modeste ; prosopopée bien déplacée ! D'ailleurs cette comparaison vous paroît-elle bien exacte ? Et de plus encore , n'est-elle pas fondée sur une fausse supposition ? Ce n'est pas seulement la grandeur des périls qui menaçoient leur république qui fit éclore les chef-d'œuvres enfantés par *Démosthène* & *Cicéron* ; leur génie sans doute y eut bien quelque part ; & si à leur place , dans de pareilles circonstances , on eût transporté de froids orateurs , tels que j'en connois , nous n'aurions eu ni *Philippiques* , ni *Catilinaires*. D'ailleurs une douleur ancienne & tranquille n'est pas un ressort aussi puissant pour allumer la flamme du génie qu'une crainte violente ; ainsi des dangers aussi pressans

que ceux de la Grèce sur le point de succomber sous l'ambition d'un conquérant , ou de Rome prête à devenir la proie d'un furieux incendiaire , auroient bien pu enflammer le génie de ces immortels orateurs ; & cependant il pourroit arriver que M. Soret , qui après tout n'est pas tout-à-fait un *Démosthène* ou un *Cicéron* , composant froidement dans son cabinet un éloge du dauphin , ne pût atteindre à la hauteur de son sujet , qui est grand , vaste & difficile.

L'orateur lui-même a paru sentir le défaut de sa comparaison , & craindre que la douleur dont il étoit pénétré ne lui inspirât pas l'enthousiasme nécessaire pour célébrer dignement les hautes vertus de notre immortel dauphin ; c'est pourquoi il ajoute que » s'il n'a pas l'avantage de » mériter le prix qui lui est offert , il » aura du moins la douce consolation de rendre un hommage public » à la mémoire d'un grand prince qui » daigna l'honorer de sa bienveillance ». Puis il continue ainsi.

» D'après ce qu'il fut dans sa vie

» privée , *qu'eût-il été sur le trône ?*  
 » Auquel des rois ses ancêtres eût-il  
 » été comparable , si ce n'est à celui  
 » qu'il avoit lui-même choisi pour son  
 » modèle ». Ce passage , *d'après ce qu'il*  
*fut , &c.* n'est-il pas trop brusque ? Ce  
 style *d'après ce qu'il fut . . . qu'eût-il été*  
 n'est-il pas sec & incorrect ? On dit bien  
 d'après ce qu'il fit , on peut juger de  
 ce qu'il auroit fait , mais *d'après ce*  
*qu'il fut , qu'eût-il été* est une phrase  
 vicieuse , & je suis surpris que M. Sorel  
 & ses habiles amis ne se soient pas ap-  
 perçus de ces défauts.

Mais sur-tout ils auroient dû en-  
 gager l'orateur à retrancher impi-  
 toyablement tout le reste de l'exorde ;  
 qui n'est qu'une critique des meilleurs  
 & des plus grands rois qui aient gou-  
 verné la France , de *Louis XII* , père  
 du peuple ; *François I* , restaurateur  
 des lettres ; *Henri IV* , l'idole de la  
 nation ; *Louis XIV* , l'admiration de  
 l'Europe. L'éloge du dauphin n'avoit  
 pas besoin de la censure de ces prin-  
 ces ; & cette énumération négative ,  
 cette liste , qu'on pourroit enfler à  
 son gré , des princes auxquels le

dauphin n'a pas ressemblé, me paroît peu propre à former un exorde bien brillant. On avoit fait connoître à l'auteur, cette faute, un peu lourde, afin qu'il la fît disparoître à l'impression ; il est fâcheux que lui & son conseil ne se soient pas trouvés sur cet article de l'avis de ses juges.

Après avoir rapporté les défauts & les vices des rois auxquels le dauphin n'a point ressemblé, l'orateur en conclut qu'en considérant ce que la nature avoit fait pour lui & ce que la religion avoit ajouté en lui aux dons de la nature, on ne peut s'empêcher de reconnoître l'ame de Louis IX dans l'ame du dauphin. Tout l'exorde & cette division annoncent un parallèle suivi entre le dauphin & saint Louis. Eh ! bien, par une distraction singulière, M. Soret dans tout le reste du discours ne fait pas mention de saint Louis. Je lui demande, ainsi qu'à son conseil, la permission de croire que c'est là un oubli impardonnable.

Dans sa première partie le panégyriste commence par rapporter la naissance du dauphin qui parut si inté-

## 82 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

ressante, même aux puissances étrangères, que leurs ambassadeurs l'appellèrent *l'enfant de l'Europe*. Ce nom ne plaît pas à M. Soret, & il s'écrie, *qu'il me soit permis, A MOI, de l'appeler l'enfant de la raison & de la vertu*. M. Soret avoit-il pris conseil avant de se déterminer à donner au dauphin ces surnoms bisarres, *l'enfant de la raison, l'enfant de la vertu*? Cependant, puisqu'il le veut, je LUI permets, A LUI, d'employer ces noms; mais je le prévins qu'ils ne feront pas fortune, & ne seront pas adoptés, hors de son conseil. Quoi qu'il en soit, après avoir ainsi baptisé le dauphin, l'orateur se trouve dans un embarras épouvantable, il demande à tout le monde par où il doit commencer. Il paroît assez naturel de parler d'abord de la naissance & de l'enfance du dauphin avant d'arriver à sa mort. Cependant M. Soret n'est pas bien sûr de son fait, & dans sa perplexité, il s'écrie : « Dois-je commencer son éloge par ces rayons d'intelligence & de bonté qui brillèrent en lui avant l'âge où la

« raison a coutume de jeter les pre-  
 « mières étincelles ? Rappellerai-je  
 « ces traces naissantes d'humanité, de  
 « bienfaisance, ces mouvemens de joie  
 « qu'un secours donné à l'indigence  
 « faisoit éclater dans ses regards même  
 « avant que sa bouche pût les mani-  
 « fester, &c. Il est un peu tard de  
 s'informer par où il faut commencer.  
 C'étoit aux amis si habiles que M.  
 Soret a consultés à l'éclairer sur ce  
 point ; s'il m'eût fait l'honneur de  
 m'appeller dans son conseil, je lui  
 eusse dit : eh ! non, M. Soret, ne com-  
 mencez jamais un éloge par les rayons  
 d'intelligence, encore moins par des  
 rayons de bonté ; parce qu'on ne fait  
 ce que veut dire commencer un éloge  
 par des rayons d'intelligence & de bonté ;  
 ne commencez pas non plus par des  
 traces naissantes d'humanité, parce que  
 c'est là le vrai jargon académique, dont  
 vous êtes si justement ennemi ; ne  
 commencez pas par faire éclater dans  
 les regards des mouvemens de joie, parce  
 que des mouvemens n'éclatent pas ; &c  
 que ce n'est pas dans les regards que  
 des mouvemens de joie peuvent éclater ;

## 84 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

ne commencez même jamais par ces mesquines antithèses , qui éclatent dans les regards avant que la bouche puisse les manifester ; enfin , ne commencez jamais par ces figures froidement compassées , *dois je commencer , parlerai-je , dirai-je* , qui , loin d'animer le style , quand elles ne sont pas bien placées , ne font que lui donner un air pénible & niais ; parce que si jamais il vous arrivoit d'avoir des juges moins patiens & moins scrupuleux , ils se croiroient , par un si mauvais début , autorisés à ne pas achever la lecture de votre ouvrage.

Cependant , après bien des réflexions , l'orateur se décide à ne point s'arrêter sur ces premiers indices d'un mérite , en quelque sorte , *involontaire* ; il ne veut parler que des qualités du dauphin , qui sont , pour ainsi dire , *plus à lui* ; qui *appartiennent plus décidément à sa raison & à sa vertu*. Ce n'est pas ce qu'il nous avoit annoncé dans sa division , où il ne promettoit de parler dans sa première partie que des *dons de la nature* , ou de ce que la nature a fait

*pour le dauphin ; & non pas de ce que le dauphin a fait , de ce qui est plus à lui , de ce qui est l'ouvrage de sa raison & de sa vertu. Mais puisque M. Soret a changé d'avis & de plan , & qu'au lieu de nous entretenir des dons que la nature avoit prodigués au dauphin , comme il l'avoit promis , il ne veut plus nous parler que de ce qui appartient en propre à ce prince , il devroit au moins être fidèle à ce nouveau plan ; & cependant il nous parle dans la suite d'une conception facile , d'une mémoire qui s'emparoit de tout & ne perdoit rien de ce qu'elle avoit saisi ; il nous parle surtout très-longuement de la sensibilité du dauphin , de sa valeur , de la bonté de son cœur , de son amour pour la vérité , qualités qui sont assurément des dons de la nature , & qui produisent souvent des sentimens tout à fait involontaires.*

Voilà l'embarras où se jettent tous ceux qui veulent s'assujettir à tracer des plans réguliers , & qui n'ont pas assez de genie pour former une division exacte & qui puisse embrasser



## 86 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

toute l'étendue de leur sujet. La moitié de la première partie du discours de M. *Soret* est tout à fait étrangère à son plan ; & la moitié de la seconde eût été placée plus convenablement dans la première. Si ce défaut n'a pas frappé M. *Soret* & ses auteurs consultans , j'en suis fâché ; mais je fais qu'il a vivement affecté les juges ; & j'ose croire qu'ils avoient raison.

Je ne ferai point l'analyse de ce discours ; j'en ai déjà dit la raison en parlant de l'éloge de M. l'abbé *Proyart*. La vie du dauphin est connue de tout le monde ; c'est la manière du panégyriste que je m'attache à faire connoître.

L'orateur , ou plutôt l'historien , dans sa première partie , recueille avec soin les traits principaux qui peuvent nous donner une haute idée de l'esprit & du cœur du dauphin ; il les dispose avec art , il les raconte avec beaucoup d'ordre & de clarté , & en général avec assez d'élégance ; il les entremêle de réflexions , non pas fortes & profondes , mais fines &

déliçates. Il faut avouer qu'une histoire écrite de ce ton, & purgée de quelques défauts qui défigurent cette première partie, seroit très-agréable. Mais il ne faut pas chercher dans ce discours les grands traits, les grands mouvemens qui caractérisent la véritable éloquence ; rien de pathétique, rien qui remue l'ame & les passions, rien de sublime. L'orateur a eu soin d'imposer *silence à son imagination pour ne laisser parler que les faits*. Il a malheureusement cru qu'il suffisoit d'être *historien du dauphin pour devenir son panégyriste* ; & par une suite déplorable de cette erreur, il rejette loin de lui ces idées pompeuses, ces figures hardies, ces grands mouvemens, & toutes ces ressources de l'éloquence qui sont plus pour la gloire de l'orateur que pour celle du héros. La froide antithèse est la seule figure qu'il ait cru pouvoir se permettre. C'est à ce qu'il paroît sa figure favorite, & ses morceaux les plus brillans sont toujours remarquables par un cliquetis continu de mots & d'idées qui forment une opposition symétrique.

S'il parle des études de feu monseigneur le dauphin , il dira : « ce qui » fut la *cause de ses ennuis* , devient » la *source de ses plaisirs*. Dans l'enfance » on donne *aux mots* toute son attention ; il n'est occupé que *des choses*. » On n'aspire *qu'après la fin de l'étude* ; » il excède souvent les *bornes marquées* » à son travail . . . . Si la fin de ses » études est *prononcée par l'étiquette* , » elle est *condamnée par la raison* . . . . » Dans l'éducation qu'il a reçue de » ses maîtres *il fallut exciter son courage* ; dans celle qu'il veut se donner lui-même , *il faudra modérer son ardeur* ».

S'il parle des Anglois , il dira : « qu'ils sont *nos ennemis* par *jalousie* » sans doute , tandis qu'ils devroient » être *nos amis* , du moins par *recon-* » *naissance* ».

S'il veut exprimer les vues du dauphin dans l'étude approfondie de l'histoire , il dira , « *sa curiosité* n'y choisit point des *faits amusans* ; *sa* » *sagesse* vouloit y trouver des *exemples instructifs* ».

En parlant de l'ouvrage sur la con-

A N N É E 1779. 1

« noissance des hommes que le dauphin  
« avoit demandé au père *Griffet*, «  
« indiquoit à l'auteur la marche qu'il  
« devoit suivre dans l'ouvrage qu'il  
« attendoit de son zèle ; il traçoit  
« maître la leçon qu'il demandoit comme  
« disciple. . . ».

Quand il rappelle l'entrée du dauphin au conseil, il dit, « qu'appellé  
« au conseil avec le génie & la science  
« nécessaires pour en être le flambeau  
« ce prince y parut avec la modestie  
« d'un jeune prince qui venoit y chercher  
« des instructions ».

En parlant de la générosité du dauphin, l'orateur rappelle cette circonstance où le prince força un officier malheureux « d'accepter des bijoux  
« qui lui étoient chers, mais auxquels  
« il n'attache d'autre valeur que le plaisir  
« délicieux de s'en priver en faveur  
« du mérite indigent. . . ».

Quand le panégyriste décrit le genre de plaisirs qu'aimoit le dauphin, nous dit qu'il détestoit « ces plaisirs  
« frivoles qui ennuyent toujours  
« raison, & qui ne peuvent rien pour  
« bonheur, qui laissent au moins d

» l'ame le *vuide de leur futilité*, quand  
 » ils n'y laissent pas le *remords d'un*  
 » *crime* ». Et pareillement le dauphin  
 ne vouloit pas qu'on procure au peuple  
 « des plaisirs qui occupent *leur curia-*  
 » *sité*, sans soulager *leurs besoins*, des  
 » bienfaits qui *se perdent dans les airs*,  
 » mais ceux qui restent *gravés dans*  
 » *les cœurs* ».

Même opposition, même cliquetis,  
 quand l'auteur parle des efforts inu-  
 tiles de nos philosophes pour dépri-  
 mer ce grand prince. « L'irréligion  
 » eût *vanté ses talens*, si elle eût pu  
 » lui *pardonner ses vertus*. Mais elle  
 » dut trop *l'estimer* pour ne pas le  
 » *craindre*. Elle le *craignit* trop en effet  
 » pour ne pas le *déprimer* dans l'opi-  
 » nion publique ».

Enfin, s'il veut peindre la religion,  
 il dira « qu'elle est également supé-  
 » rieure aux *idées puériles d'une vaine*  
 » *superstition* qui la *défigure*, & aux  
 » *critiques insensées d'une fausse philo-*  
 » *sophie* qui ne la *connoît pas* ».

On pourroit faire une liste très-  
 ample de phrases semblables, toutes  
 semées de ces petits contrastes anti-

thétiques qui réveillent le lecteur & piquent son attention , quand ils sont employés avec art & avec discrétion , mais qui le fatiguent quand ils sont prodigués avec excès. Mais j'aime mieux vous citer un morceau de quelqu'étendue ; & je choisis , sans contredit , le plus agréable & le mieux pensé de tout l'ouvrage. Vous pourrez y remarquer le goût dominant & la passion même de M. Sorel pour ces fines oppositions , pour ces brillans jeux de mots. « Quelle que » fut la bonté de son cœur (du » dauphin) , elle étoit bien éloignée » de cette foiblesse dangereuse qui » en est presque toujours la suite ; ja- » mais *sa bienveillance* ne fit tort à » *sa justice*. Il n'est que trop , à la » cour des rois , de ces hommes pré- » somptueux qui , *dénués de talens &* » *de vertus* , ne s'en croient pas moins » propres à remplir les postes pour » lesquels *il faut le plus de vertus &* » *de talens* ; il n'est que trop de ces » hommes , avides d'honneurs & de » richesses , qui s'inquiètent peu *des* » *devoirs* d'une place , pourvu qu'ils

## 92 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

» en recueillent *les fruits* ; tous sont  
 » attentifs à épier *les momens* de la  
 » fortune pour s'emparer de *ses dons*.  
 » Le dauphin méprisa *trop leur caractère*  
 » pour *seconder jamais leurs desirs*. En  
 » vain *l'intrigue* venoit repousser le  
 » mérite & se mettre à sa place , pour  
 » l'éloigner de la source des graces ;  
 » il savoit le distinguer dans la foule  
 » & ne pas le perdre de vue. Vouloit-  
 » on arriver aux emplois dont il pou-  
 » voit disposer , ou que son crédit  
 » pouvoit procurer ? *Le moyen d'y*  
 » *réussir* , c'étoit d'en être *le plus digne*.  
 » Tout ce qui n'étoit même que *de*  
 » *pure faveur* , étoit également mis  
 » dans la balance *de la justice* , & ce  
 » n'étoient pas les *sollicitations* , mais  
 » les *raisons* qui en emportoient le  
 » poids ; c'étoient toujours les besoins  
 » actuels ou les services passés qui  
 » décidoient de la préférence. Quel-  
 » quefois *son inclination* combattoit  
 » contre *son équité* ; mais elle étoit  
 » sûre d'être vaincue. La voix de *cette*  
 » *équité inflexible* s'élevoit dans son  
 » ame contre les *recommandations* les  
 » plus augustes & les plus chères , &

» l'emportoit sur elles. *Les expressions*  
*» de la tendresse & du respect accom-*  
*» pagnent le refus ; mais la raison le*  
*» justifie contre le penchant , & la*  
*» fermeté le soutenoit contre la pro-*  
*» tution ».*

Tel est le genre des beautés qu'on remarque dans cette première partie ; il y a sans doute beaucoup d'esprit & de délicatesse dans ce morceau ; peut-être même y en a-t-il trop ; on sent à chaque moment les efforts de l'auteur qui tourmente son esprit pour former ces contrastes ingénieux qui sont certainement beaucoup plus pour la gloire de l'orateur que pour celle du héros.

Cependant , au défaut de discours éloquent , on auroit pu couronner ces jolies phrases , si les défauts de la seconde partie n'avoient forcé les juges à s'armer de rigueur. Mais outre les fautes de style que l'auteur a fait disparoître en partie ; outre un morceau tout à fait ascétique sur la première communion, qui faisoit ressembler cette partie de l'ouvrage beaucoup plus à un traité mystique qu'à



« *La nature avoit mis dans le cœur*  
 » *du dauphin* toute la vivacité, toutes  
 » les sollicitudes de l'amour paternel ». Vous concevez bien cependant que le tour de la religion doit venir, & l'orateur ajoute : « *Mais ne dois-je pas*  
 » *dire, pour l'honneur de la religion,*  
 » quelle fut la base & le terme de  
 » tout ce qu'il ~~est~~ pour l'instruction  
 » de ces jeunes princes ». Oui ; mais pour l'honneur du goût, vous devriez aussi varier un peu plus vos tours. Cependant nous ne sommes pas au bout.

« *La nature avoit mis dans le cœur*  
 » *du dauphin* ce fonds d'humanité qui  
 » dédommageoit des contraintes de  
 » la servitude les officiers attachés à  
 » sa personne ». Et la religion donc, qu'avoit-elle à faire sur cet article ? Le voici . . . . « *Mais ce que la philo-*  
 » *sophie n'apprend qu'en spéculation ;*  
 » la religion l'enseignoit à ce prince  
 » comme une maxime de pratique  
 » qu'il ne perdit jamais de vue ».

ENFIN « *La nature avoit doué le*  
 » *dauphin* de toutes les qualités qui  
 » font le charme & l'aliment de l'ami-  
 » tié . . .

« tié. . . . . mais le triomphe de la  
 « religion , c'est que le chrétien quitte  
 « ses amis sans regret parce qu'il est  
 « animé de l'espoir qu'ils seront un  
 « jour réunis à lui *dans l'éternité* ».

Ainsi vous voyez que M. Soret vous  
 mène toujours avec le même tour  
 jusqu'à *l'éternité*. C'est là le ton & la  
 manière de cette seconde partie. Cha-  
 cun de ses *alinéa* commence presque  
 toujours de la même manière. Ainsi  
 vous y trouverez que . . . . *la religion*  
 éleva l'esprit du dauphin dans une ré-  
 gion supérieure à toutes les frivolités...  
*La religion* lui donna les plus sublimes  
 notions de l'être suprême . . . *La reli-*  
*gion* lui fit sentir combien elle étoit  
 nécessaire au bonheur de chaque par-  
 ticulier . . . . *La religion* qui l'éclaira  
 sur les servitudes de la royauté , lui  
 en découvrit toute l'étendue . . . . *La*  
*religion* lui fit mépriser le reproche  
 d'inaction & d'insensibilité , &c. . . .  
*La religion* fut le rempart de ses  
 mœurs contre le torrent de la licence  
 publique . . . *La religion* mit le comble  
 à son affabilité . . . . Enfin *la religion*  
 éleva sa bienfaisance naturelle à la

perfection de la charité chrétienne.

Cette manière uniforme & monotone de commencer toutes les sous-divisions, & de détailler les heureux effets de la religion, n'est-elle pas, Monsieur, beaucoup plus propre d'un traité didactique que d'un discours oratoire? C'est cependant là comme la manière caractéristique de M. Soret. Dans un autre endroit, quand il parle de la sensibilité du dauphin, il commence par ces mots : *le dauphin eut une ame sensible*, puis il rapporte un trait de sensibilité, & il glose sur ce trait; ensuite il reprend, *le dauphin eut une ame sensible*, autre trait de sensibilité; & puis encore, *le dauphin eut une ame sensible*, & toujours de même, jusqu'à ce qu'il ait épuisé les principaux traits de sensibilité qu'offre la vie du dauphin. Ce retour perpétuel des mêmes tournures ne répand-il pas nécessairement un froid mortel dans un discours, & quoique tous ces *alinéa* soient souvent ensuite parsemés de jolies phrases, d'antithèses spirituelles, de réflexions fines, il n'en est pas moins vrai que cette affomante monotonie

dans les tours & dans le style endort  
infailliblement le lecteur, ce qui est le  
plus grand des défauts.

Un style trop inégal & toujours uniforme,  
En vain brille à nos yeux : il faut qu'il nous en-  
dorme. *Boileau, Art poétique.*

C'est ce que je répondis dernièrement  
à un ami de M. Soret, peut-être un des  
membres de son conseil, qui prenoit  
avec vivacité contre les juges la défense  
de ce discours. Il est vrai, disoit-il,  
qu'il n'y a pas dans cet éloge des  
traits bien véhémens, point de grands  
mouvemens; mais on y remarque de  
la finesse & de l'élégance : il ne res-  
semble pas à ces fleuves impétueux  
qui roulent leurs eaux avec fracas;  
mais à ces ruisseaux purs & limpides...  
ajoutez donc, lui répondis-je, afin de  
rendre la comparaison exacte, ajou-  
tez, dont le doux murmure & le  
cours uniforme & tranquille endort  
infailliblement tous ceux qui viennent  
s'asseoir sur leurs bords.

Ce défaut essentiel, cette unifor-  
mité glaciale qui distingue cha-  
cun des *alinéa* se fait aussi remar-  
quer dans la texture des phrases,

qui presque toutes, même dans les morceaux qui devroient être les plus animés, commencent froidement par des *il* & des *elle*; tournure supportable dans l'histoire, insipide dans un discours soi-disant oratoire. Jugez-en par l'endroit où l'orateur parle de la haine vigoureuse que le dauphin portoit à nos prétendus sages, un des meilleurs morceaux de la seconde partie, & que l'auteur a dû travailler avec soin. « *Il* (le dauphin) connut » assez la portée de leur génie pour » les estimer peu; *il* connut trop celle » de leur doctrine pour ne pas sentir » combien *il* étoit important de les » réprimer. *Il* avoit trop bien étudié » les preuves de la religion & les » difficultés que la dépravation du » cœur, encore plus que l'orgueil de » l'esprit, a de tout temps élevées » contre *elle*, pour ne pas voir que » les incrédules de nos jours ne sa- » voient que réchauffer les vains so- » phismes de l'antique impiété. *Il* étoit » donc bien éloigné de reconnoître » en eux cette *transcendance* dont *ils* » se glorifient. Eussent-ils montré des » talens supérieurs, *il* étoit convaincu

» que jamais l'homme ne peut être  
 » fort contre Dieu. *Il* discernoit éga-  
 » lement , & la fausseté de leurs prin-  
 » cipes & les funestes conséquences  
 » qui en dérivent. Que dis-je ? Ah !  
 » *il* ne voyoit déjà que trop leur  
 » malheureuse influence sur les mœurs  
 » de son siècle. *Il* en concluoit que les  
 » citoyens les plus pernicioeux à la  
 » société , ne sont pas ceux qui com-  
 » mettent les grands crimes , mais  
 » plutôt ceux qui avec des mœurs  
 » douces en apparence , & sous le  
 » masque de la raison & de l'urba-  
 » nité , prêchent une doctrine dont  
 » les plus grands crimes ne sont que  
 » les conséquences naturelles. *Il* ne  
 » parloit qu'en gémissant de l'insolente  
 » liberté avec laquelle la presse pu-  
 » blioit journellement les blasphèmes  
 » de l'irreligion. C'étoit , selon *lui* ,  
 » une insigne mauvaise foi , ou une  
 » pitoyable illusion , que de présen-  
 » ter cette liberté odieuse comme un  
 » moyen de commerce utile à l'état.  
 » *Il* comparoit un état qui eût eu  
 » besoin de ce commerce d'iniquité , à  
 » un malade qui seroit réduit à ne

» prendre que du poison pour remède.  
 » Il ne crut pas qu'il fût au-dessous  
 » de lui de réfuter quelques-uns de  
 » ces coupables écrits : il fit plus ; il  
 » excita contre eux la sévérité des  
 » loix , le zèle des magistrats & la  
 » plume des gens de lettres qui osoient  
 » encore être chrétiens & citoyens ». Est-ce là , de bonne-foi , le vrai ton de l'éloquence ; & ce retour périodique & constant des *il* qui commencent chaque phrase , (défaut qu'on remarquera dans plusieurs autres pages de cette seconde partie) n'est-ce pas comme un souffle glacial qui devoit naturellement empêcher de croître le laurier dans le champ si négligemment cultivé par M. Soret ?

Quant à la partie du style , l'auteur paroît persuadé que son crime unique aux yeux de ses juges est d'avoir évité avec soin le jargon *académique* ou *philosophique*. Il va donc être bien étonné d'apprendre que malgré le grand nombre de corrections qu'il a faites dans son discours , on y trouve encore assez souvent des traces de cette obscurité pénible & recherchée , de ce ton tantôt précieux &

manière , tantôt guindé & emphatique , qui sont les caractères distinctifs du style académique , par exemple.

*Henri IV en qui l'homme abaissa le héros* , pour dire que ses foiblesses ternirent l'éclat de ses grandes qualités.

*Les expressions de la reconnoissance du dauphin qui s'adressoient à la piété de sa vertueuse épouse* , pour exprimer que le dauphin crut devoir la vie à la ferveur des prières de la dauphine.

*Un sceptre trop pesant pour les peuples par les trophées même que la victoire y attache* ; ne sont-ce pas de ces phrases alambiquées par lesquelles le chef de nos philosophes cherche à donner un air fin aux idées les plus communes ?

Le dauphin qui se réjouissoit dans l'espérance de faire participer ses destructeurs même à la MASSE commune du bonheur qu'il préparoit à la nation. N'est-ce pas là une phrase détachée de la masse des phrases scientifiques de M. Thomas.

Dois-je m'arrêter à ces premières lueurs échappées des nuages qui environnent l'enfance . . . . Non ; les cou-



*ronnes que le dauphin mérita dans son adolescence, me dispensent de jeter des fleurs sur son berceau . . . . Il est vrai qu'une si belle aurore ne fut pas sans quelques nuages, n'est-ce pas le style d'un écolier ?*

*Une mémoire qui s'empare de tout, & ne perd rien de ce qu'elle a saisi . . . . Des saillies ingénieuses qui percent à travers l'ennui . . . . La répugnance pour l'étude, qui dispaçoit devant la crainte du mépris . . . . Un effort qui élève au-dessus des dégoûts & des difficultés . . . . Un autre effort qui élève dans une région supérieure à toutes les frivolités . . . . Le génie qui marche, d'un pas rapide & ferme dans la carrière de l'érudition . . . . Les premiers pas dans la carrière des sciences qui ne sont qu'une facilité acquise, & une préparation à des travaux plus raisonnés . . . . Des bienfaits qui s'exhalent en fumée & se perdent dans les airs (les feux de joie) . . . . Un bon naturel qui s'explique de lui-même, & qui agit plus par sa propre impulsion que par la réflexion & le raisonnement . . . . La vertu qui sait donner, pour ainsi dire de l'ame aux bienfaits . . . . Les préludes de la bienfaisance qui ne*

*sont , pour ainsi dire , que l'enfance du cœur . . . La maturité de la raison qui décide la réalité des vertus , &c. &c. &c.*

Puisque ces phrales précieuses ou obscures ont eu le bonheur de plaire à M. Soret & aux habiles amis qu'il avoit consultés , on croira sans peine que celles qu'ils ont supprimées étoient encore bien plus vicieuses. Je demande à présent s'il étoit possible de couronner un discours dont le style , quoiqu'ordinairement élégant , étoit cependant défiguré en tant d'endroits , où il n'y a pas un seul morceau pathétique , quoique le sujet prête beaucoup au sentiment ; pas un trait éloquent , pas un seul mouvement oratoire , de l'aveu de l'auteur ; & qui n'est bien remarquable que par un certain nombre de réflexions fines & délicates , adroitement semées dans le récit des faits , & par une grande profusion d'antithèses spirituelles. Je conseille à M. Soret de se défier à l'avenir de ces faux amis dont l'indulgence trahit , ou la passion aveugle l'ont séduit ; je lui conseille sur-tout de donner une autrefois libre carrière

à son imagination, & à la place de ces ornemens légers & frivoles, d'employer sans crainte ces *idees pompeuses*, ces *figures hardies*, ces *grands mouvemens*, qu'il a cette fois trop redoutés, en un mot, de déployer *toutes les ressources de son éloquence naturelle*: sans rabaisser son héros, il augmentera sa propre gloire, & il verra croître le laurier dans ce champ qui n'est resté stérile que parce qu'il n'a pas employé pour le défricher un bras assez vigoureux, & qu'il s'est servi d'instrumens plus brillans que solides.

Je suis, &c.

Paris, ce 8 novembre 1779.



## LETTRE V.

*VOLTAIRE, poëme lu à la fête académique de la loge des Neuf-Sœurs, par M. de Flins des Oliviers. A Paris, chez Esprit, libraire, au Palais royal, & chez les marchands de nouveautés.*

**Q**UELLE que soit, Monsieur, la cause de cette affreuse stérilité dont notre littérature est frappée, jamais on ne vit une disette aussi complète dévaster le parnasse françois. Je suis tenté de croire que ces enragés de journalistes par l'acharnement avec lequel ils ont déchiré & l'éloge véridique de *Milord Maréchal*, & l'apologie touchante du meurtre d'*Agripine*, ont entièrement découragé les deux génies bienfaisans à qui le public étoit redevable de ces productions sublimes, & qu'eux & leurs amis vont recéler cruellement tous les fruits de leurs veilles, jusqu'à ce qu'ils

E vj

aient pu réduire par la famine cette engeance incommode des critiques.

Quoi qu'il en soit, depuis deux mois je n'ai vu paroître d'autres ouvrages littéraires que des éloges du dauphin, de *Voltaire* & de *Suger*, avec des brochures clandestines, dont les auteurs ténébreux savent se soustraire au fouet de la critique, en échappant à la vigilance de la police. Ils n'ignorent pas que dans la crainte de faire connoître ces ouvrages de ténèbres, on nous défend de les combattre; lors-même qu'ils sont entre les mains de tout le monde, il ne nous est pas permis de les nommer; & pourvu que nos charlatans philosophes aient l'adresse de répandre leurs drogues empoisonnées, à l'ombre du mystère, ils sont à l'abri de la critique qui leur est si redoutable.

Dans ces jours malheureux de disette, ou, ce qui est pis encore, d'une abondance pestilentielle, en attendant la *Saint-Martin*, qui est la saison ordinaire des ouvrages nouveaux, & comme le temps de la récolte des journalistes, au défaut d'ouvrage important, je me suis dé-

terminé à vous entretenir un moment de cette bagatelle, d'autant plus volontiers que l'âge & le talent de l'auteur inspirent un double intérêt. Il m'a paru digne de recevoir & des éloges & des avis; & j'ai cru devoir également encourager son talent & garantir sa jeunesse des pièges que lui tend une philosophie corruptrice. Je commence par les éloges, & parce que c'est toujours la partie la plus agréable de mes fonctions, & parce qu'ils feront mieux supporter l'amertume des critiques indispensables.

Je vous dirai donc d'abord que dans cette pièce, le premier essai d'un jeune homme de 19 ans, j'ai remarqué une tirade assez longue, qui est excellente & parfaite, qui n'eût pas été délavouée par les *Racine*, les *Boileau*, les *Voltaire*, & qui vaut mille fois mieux que tout le *dithyrambe* ensemble. L'auteur suppose qu'il est introduit par la vérité dans le temple des arts. Ce n'est pas à l'Académie françoise, c'est dans un autre temple où se trouvent des génies un peu supérieurs aux d'*Al\*\**, aux la *H\*\*\**, aux *Mar\*\*\**.

110 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

*Sophocle*, en cheveux blancs, charmela Grèce  
en pleurs ;

Là *Plaute*, par le sel de ses bons mots railleurs ;

Dérise des Romains le grave caractère ;

Le vieil *Anacréon* rit près du vieil *Homère* ;

*Tacite* surprenoit de ses yeux pénétrants

Tous les crimes cachés dans l'ame des tyrans ;

*Lucretce*, s'égarant sur les pas d'*Epicure*,

De l'empire des dieux affranchit la nature ;

*Ovide* consacroit, en vers ingénieux,

L'enfance de la terre & l'histoire des cieux ;

Poète philosophe, à leurs côtés, *Horace*

Marioit dans ses vers la raison & la grâce ;

Près d'eux, le vieux *Corneille*, en habit de Ro-  
main,

Lève son front auguste, & montrant d'une  
main

L'urne que de ses pleurs arrose *Cornélie*,

De l'autre le poignard de la fière *Emilie*,

Règne, premier honneur de son siècle nais-  
sant.

Sur un trône inégal, loin de lui se plaçant,

*Crébillon* trop vanté, qui s'élève & s'égare ;

Terrible, offre les traits d'une beauté barbare.

*Virgile*, avec *Racine*, y préside à jamais ;

Egaux dans leurs beautés, ressemblans dans  
leurs traits,

**Ils enseignent tous deux à leur langue agrandie  
Du style pur & vrai la sagesse hardie.**

**Tous ces portraits , je le répète avec plaisir , sont dessinés de main de maître , & avec autant de précision que de justesse ; d'un trait le jeune peintre a parfaitement saisi & rendu la figure de chacun de ses originaux. Il a su varier ses couleurs suivant le caractère de ses modèles. *Tacite* , *Corneille* & *Crébillon* sont peints avec des couleurs fortes & prononcées. Un coloris plus suave & plus frais anime les portraits d'*Ovide* , de *Lucrèce* & du voluptueux *Horace*. Ce qu'il y a surtout de surprenant dans le premier essai d'une muse de 19 ans, ce sont les vraies tournures de la poésie qu'on remarque dans ce morceau. Les vers sur *Corneille* & *Crébillon* sont très-bien phrasés.**

**Règne , premier honneur d'un siècle naissant.**

.....

**Terrible , offre les traits d'une beauté barbare.**

**Ces mots *règne* , *terrible* rejetés au commencement du vers qui se relève**



## **XII L'ANNÉE LITTÉRAIRE.**

ensuite avec grâce, prouvent une oreille délicate & sensible aux belles formes de la poésie. Il n'y a guères dans cette tirade qu'une tache légère, que j'ai même quelque peine à faire remarquer dans un morceau qui m'a fait tant de plaisir, c'est *Horace qui marie la raison & LA grâce*. Je crois que *la grâce* ne peut être prise que pour un don du ciel; il faut *les grâces* quand on veut parler des agrémens du style.

On trouve encore dans cette pièce environ vingt autres vers assez bien frappés, qui cependant ne méritent pas d'être cités à côté de ceux que je viens de transcrire; mais ici finissent mes éloges; l'intérêt de la vérité & celui même du jeune auteur exigent que je dise le mal avec la même franchise que le bien. Je ne puis donc dissimuler que le reste de la pièce est d'une foiblesse extrême, & pour le plan, & pour l'exécution.

Le poète, tout en dédaignant les fictions, qui cependant peuvent seules animer la poésie, suppose néanmoins que tandis qu'il rêve à l'éloge de *Voltaire*, la vérité sa mère vient le

prendre pour le conduire dans un temple où sont exposés tous les tableaux des ouvrages de *Voltaire* ; le poète parcourt à loisir cette galerie, & quand il a tout contemplé , ou plutôt tout décrit , la vérité revient à lui & lui demande s'il ne sent pas que l'éloge de *Voltaire* est au dessus d'un mortel. On sent encore mieux combien ce cadre est usé ; on en trouve de pareils dans les greniers de tous les poëtreaux. Dans le *dithyrambe* n'y avoit-il pas aussi un temple de *Melpomène* où étoient exposés les tableaux des belles tragédies de *Voltaire*. Depuis le *Temple de Gnide* chaque poète nouveau a voulu élever son temple, & nous avons eu mille temples du goût , de l'amitié , de la gloire , de la vérité , &c. &c. Il n'a pas fallu un grand effort d'imagination pour enfanter un pareil plan. Mais voyons l'exécution. Voici le début.

Je vieillais , mon esprit s'élevoit à *Voltaire* :  
Pour chanter ce poète ennemi de l'erreur.

.....  
*Insensé* , j'invoquois *Melpomène* & *Thalie* ,  
Vaines divinités dont la gloire est vieillie.

Mon esprit s'élevoit à *Voltaire*, pour dire je pensois à *Voltaire*, n'est point une expression françoise. Dire que *Voltaire fut ennemi de l'erreur* est un éloge qui m'a l'air d'un cruel persiflage. *Voltaire ennemi de l'erreur* ! Tandis que lui-même avouoit naïvement qu'il ne cherchoit qu'à plaire par d'agréables mensonges. Invoquer *Melpomène & Thalie*, pour chanter *Voltaire*, c'est en effet folie, & puisque l'auteur, en cela, se qualifie lui-même d'*insensé*, je ne le contredirai point. Est-ce qu'il vouloit donc faire quelque tragédie ou comédie à la gloire de *Voltaire* ?

Au défaut de *Melpomène & Thalie*, que seules on invoquoit, la vérité accourt ; la vérité qui se dérobe au vulgaire, craint l'hypocrite,  
Et qui cherche en secret le sage qui médite.

Est-ce le sage qui médite en secret ? Alors il y a une inversion forcée. Est-ce au contraire la vérité qui cherche en secret ? Eh ! pourquoi craint-elle de se montrer ? Quoi qu'il en soit, ce sage par excellence, qu'elle cherchoit en secret, c'est M. Flins des

*Oliviers. Dès qu'elle aperçoit ce Caton de 19 ans, elle accourt toute transportée, l'embrasse tendrement, & lui dit, MON FILS, c'est moi-même qui ai demandé au sénat de mes sages \* l'éloge de Voltaire qui fit TRIOMPHER MA LOI pendant soixante ans.*

*D'Alembert me prêtoit le charme de sa voix ;  
Je ne l'empruntois pas pour la première fois.*

*Oui, M. d'Alembert & Voltaire, voilà les vrais organes de la vérité, les hommes les plus ennemis de tout mensonge, de toute erreur. Oui, Voltaire & après lui M. d'Alembert sont les sultans prophètes qui font triompher LA LOI \*\* de la vérité !*

*La vérité ne veut pas qu'un poëte parjure à ses ordres se serve de fictions pour louer Voltaire, & cela parce que Voltaire, quand il chanta les vertus de ce roi qui s'éleva à l'amitié d'un sage,*

*\* L'Académie présidée par M. d'Alembert, de peur qu'on ne se trompe.*

*\*\* On dit la loi de Moïse, la loi du Messie ; la loi de l'impositeur Mahomet ; mais on ne dit pas la loi de la vérité.*

116 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

N'a point ressuscité ces dieux menteurs & vains,

Qu'*usent* de siècle en siècle un troupeau d'écrivains.

On dit un homme *parjure à ses sermens* ; mais parjure aux ordres de quelqu'un n'est pas françois. *S'élever à l'amitié d'un sage* ; j'aimerois mieux que l'auteur s'abaissât au langage ordinaire que de le voir employer un jargon aussi alambiqué. Ces dieux menteurs qu'*usent* un troupeau d'écrivains. . . *Fiat lux*. Que veut dire la vérité ? Pour le coup elle est noyée au fond du puits, & il ne sera pas possible de l'en retirer. Le poëte a-t-il voulu dire, ces dieux vains & menteurs que font agir & parler un troupeau d'écrivains ? Alors il falloit *dont usent*, ce qui n'eût pas été fort élégant ; mais qu'*usent* est le plus grossier solécisme qu'on puisse imaginer.

Cette même vérité qui regardoit tout-à-l'heure comme des *parjures à ses ordres* tous ceux qui oseroient employer des fictions, vante cependant les fictions aimables sous lesquelles *Voltaire a présenté l'école du monde*.

En vérité, *la mère de M. Flins des Oliviers* commence à radoter. Elle ne fait ni ce qu'elle veut, ni ce qu'elle dit. Qu'est-ce que *présenter l'école du monde*? Je suis tenté de croire que ce petit ingrat ne cherche qu'à rendre ridicule la vérité sa mère par le langage barbare qu'il lui prête. Voici encore ce qu'il lui fait dire en terminant la pièce, après la revue des tableaux,

, . . . . . Tu l'as vu, téméraire,  
Maintenant pense encor à célébrer *Voltaire*;  
Songe en le parcourant qu'il faudroit aujourd'hui  
Être pour l'embrasser aussi vaste que lui.

Pourquoi aujourd'hui? Est-ce que demain il ne faudra pas être aussi vaste pour l'embrasser? Quelle ridicule expression que celle de *parcourir Voltaire*! Quelle image plus ridicule encore que celle d'un homme *vaste qui en embrasse un autre*. C'est la première fois que la vérité emprunte l'organe de *M. Flins*. Il est à présumer qu'elle ne sera pas tentée de l'employer souvent; du moins pour cette fois le langage du fils ne fait pas trop d'honneur à la mère.

*M. Flins des Oliviers*, quand il parle

en son nom, n'est pas plus correct, plus châtié dans son style, que lorsqu'il faisoit parler la vérité sa mère. Les solécismes coulent de sa plume presque aussi abondamment que les mensonges de celle du panégyriste de *Milord Maréchal*. En voici deux exemples frappans. En parlant à *Zaire*, il dit

. . . . Ton portrait qu'amour avoit tracé,  
DES *pleurs* qu'il fit répandre étoit presque effacé.

Et en parlant de *Charles XII* & du *Czar*, il dit que ces deux héros

Le frappent tour à tour DE *qualités contraires*.

La troupe des génies qui travaillent au *Mercure*, s'apercevant enfin qu'on ennuie le public quand on ne fait que se caresser soi-même & ses amis par des éloges imposteurs & insipides, commence à se mêler aussi de critiquer, même les ouvrages du parti, & sur ces vers elle a remarqué sagement que *Charles XII* & le *Czar* avoient des *qualités différentes* & non pas *contraires*. Ils ont raison. Mais il falloit sur-tout observer que *frapper DE qualités* est un monstrueux solécisme. Il

faut frapper *par des qualités différentes.*  
De même , quoiqu'on dise *la lettre*  
*que j'ai écrite a été effacée de mes pleurs ;*  
on ne pourra pas dire *mes caractères*  
*ont été effacés* DES PLEURS *que la*  
*douleur me fit répandre.* Il faut nécessairement *par les pleurs.*

Sans la langue , en un mot , l'auteur le plus divin

Est toujours , quoi qu'il fasse , un méchant écrivain ,

a dit l'immortel législateur du parnasse. On ne peut donc assez recommander , sur-tout à un jeune homme qui n'est pas tout à fait *le plus divin des poètes* , l'observation du précepte de Boileau ,

Sur-tout qu'en vos écrits la langue réverée ,

Dans vos plus grands excès vous soit toujours sacrée.

Il est inutile d'étendre plus loin mes réflexions sur le style d'une pièce, qui, à l'exception de ce que j'ai loué , est pitoyable ; mais un conseil encore plus important que je ne puis me dispenser de donner à ce *Caton sans barbe* , c'est de respecter davantage & les ministres de la religion & la cendre des morts ,



de contenir, au moins jusqu'à ce que l'âge puisse donner quelque poids à ses fougueuses déclamations, de contenir ces transports furieux dont il est agité par le démon de la philosophie, & qui ne sont que risibles dans un enfant. Ecoutez donc le poupon de la vérité.

Autour de l'orateur qui seul l'a consolée,  
S'écrioit de *Calas* la famille assemblée;  
» *Voltaire*, sois béni, ton courage vengeur  
» Aux mânes paternels restitua l'honneur ».  
*Ferney*, dont le bonheur est son plus bel ou-  
vrage,

*Peuple unique*\* trente ans gouverné par un  
sage :  
» *Voltaire*, Dieu puissant, nous fit aimer sa  
loi, &c. »

.....

*Le cruel fanatisme*, au moment qu'il succombe

\* *Ferney* n'est point un *peuple*, mais un pays. Ces vers d'ailleurs ne s'entendent pas ; pour les rendre intelligibles, il faut suppléer, & le *peuple de Ferney* s'écrioit, *Dieu puissant*, &c. C'est une dérision ou un blasphème de s'adresser à Dieu même pour lui dire que *Voltaire* fit aimer sa loi.

Jette

**Jette un cri d'allégresse & sourit sur sa tombe ;  
Médite en liberté de nouveaux attentats ,  
Et court d'Olivades ordonner le trépas.**

.....  
**Sous la mitre , Oroes , d'un pontife & d'un sage  
Présentait sans orgueil le TROP RARE assem-  
blage ;**

.....  
**Et l'honnête Fréport , & l'INFAME Frélon  
Livrant aux ris publics l'opprobre de son nom.**

**Je ne veux point chercher à deviner  
les vers & les hémistiches remplis par  
des points , & qui ne pouvoient se lire  
qu'à l'Académie & à la loge maço-  
nique ; vers & hémistiches que le  
censeur a supprimés , & qui devoient  
être bien furibonds , puisqu'il a laissé  
subsister ceux qu'on vient de lire ;  
Est-ce à un enfant qu'il convient d'ac-  
cuser le corps auguste de nos pon-  
tifes d'être orgueilleux & de n'être  
pas sages ? Ce cruel fanatisme injuste-  
ment accusé d'avoir souri sur la tombe  
de Voltaire , c'est la religion , qui ,  
après avoir inutilement offert jusqu'au  
dernier moment ses consolations &  
ses secours à son plus cruel ennemi ,**

a voulu bannir de ses temples le cadavre d'un homme qui les voulut renverser. Ce *fanatisme cruel* qu'on accuse, par une calomnie bien réfléchie, d'avoir ordonné le trépas d'Olivades, & de méditer d'autres attentats, c'est le gouvernement civil & religieux de nos fidèles & braves alliés. Voilà les exploits de nos enfans nouveaux nés de la sagesse ; que ne feront-ils pas dans un âge avancé ?

Si j'ai rapporté aussi l'insulte grossière que le *sage enfant de la vérité* a cru faire à la cendre de feu M. Fréron, ce n'est point pour la lui reprocher ; comme le public sait aussi bien que moi que jamais caractères ne furent plus directement opposés que celui de mon père & du Fréron de l'*Écossaise*, je ne me tiens point offensé de toutes ces ridicules allusions. Mais j'ai cru devoir prendre cette occasion de révéler au public une petite anecdote qui est assez curieuse. C'est que, dès qu'il paroît dans ces Feuilles un article un peu piquant contre quelqu'un des membres ou des élèves du corps encyclo-

pédique , le tripot comique , sur l'ordre émané du tripot qui s'assemble chez M. *d'Alembert* , affiche l'*Ecofaisse* , croyant par là nous punir. Nous leur pardonnons , ainsi qu'à M. *Flins des Oliviers* , cette petite malice ; & elle n'empêchera pas que je n'applaudisse sincèrement & de bon cœur aux dispositions heureuses qu'annonce une partie de l'ouvrage de ce jeune poète , dispositions que je voudrois seulement voir cultivées par des hommes d'un goût plus délicat , de mœurs plus douces & plus honnêtes que ne le sont nos prétendus sages , qu'il paroît malheureusement avoir choisi pour modèles dans ses écrits & dans sa conduite.

Je suis , &c.

Paris, ce 10 novembre 1779.

## L E T T R E VI.

DEPUIS la renaissance des lettres , le profond *Tacite* a toujours été l'objet des études , comme de l'admiration , des savans les plus distingués. Cepen-

F ij

dant dans l'espace de deux cens ans ; si l'on en croit l'auteur de la lettre que je vais imprimer , il ne s'en est trouvé aucun qui ait pu comprendre le texte , saisir le sens de cet historien. Editeurs , annotateurs , interprètes , tous , sans en excepter les *Erasme* , les *Ernesti* , les *Juste-Lipse* , les *Brotier* même ont cruellement mutilé le texte par une ponctuation maladroite & discordante. M. Boucher , procureur au parlement , gémissoit depuis long-tems de voir ainsi défiguré le sublime historien des *Césars* , dont il fait ses délices ; mais les occupations du barreau ne lui permettoient pas de rendre à notre littérature un service aussi signalé que celui de restituer tout son lustre & son intégrité à l'annaliste Romain ; la défense de la veuve & de l'orphelin lui paroissoit avec raison un devoir plus sacré que le soin , je ne dis pas seulement de sa gloire , mais encore de celle des lettres.

Enfin , la cruelle révolution de 1771 , en l'attachant à ses fonctions ordinaires , lui procura du moins le temps de satisfaire son goût pour les

lettres. Il reprit son *Tacite* ; & dans moins de trois ans , il en eut compris les sens les plus cachés , rétabli les textes les plus altérés ; oui , en trois ans , il a plus fait que tous les savans de l'Europe dans l'espace de deux siècles. Déjà il nous avoit donné un échantillon du fruit de ses veilles dans une traduction des mœurs des Germains , &c. imprimée en 1776 , chez *Demonville* , rue Saint - Severin \*. La traduction du père *Dotteville* a réveillé le zèle de ce praticien littérateur pour le profond historien des *Césars* ; il m'adresse une lettre où il fait part au public de la millième partie des bévues où sont tombés tous les auteurs qui avant lui ont osé traduire *Tacite* , ou en donner des éditions. La matière est trop importante pour que je ne me fasse pas un devoir d'imprimer cette lettre intéressante, qui le deviendra encore davantage par la réponse que ne manquera pas d'y faire quel-

\* Voyez. l'Année Littéraire. 1776 , tom. I ; pag. 145 & suiv. L'auteur a dans son portefeuille une édition complète de *Tacite* ; je désire bien sincèrement de la voir paroître.

qu'un de ceux qui se flattent d'avoir entendu *Tacite* avant que M. Boucher vint leur démontrer qu'ils n'y ont rien compris.

*Lettre à M. Dotteville sur sa  
nouvelle traduction de Tacite.*

MONSIEUR,

Vos précédens ouvrages vous ayant glorieusement fait connoître comme fort zélé pour le progrès des lettres, j'espère de vous toute indulgence, pour la liberté que je prends de vous adresser mes observations sur votre dernière traduction de *Tacite*, afin que, quelque part que soit l'erreur, vous puissiez ou m'en convaincre ou vous en corriger.

*Annal. lib. 12, section xlvij.*

Votre texte latin porte : (*Rhadamistus*) *simul in lucum propinquum trahit (Mithridatem), provisum illic sacrificium imperatum dictitans, ut diis testibus pax firmaretur ; & vous traduisez :*  
*Il l'entraîne en même temps vers*

« un bois voisin , où l'on a préparé ,  
 » dit-il , le sacrifice dans lequel ils  
 » sont convenus de jurer la paix à la  
 » face des dieux ». Vous ne rendez pas  
 du tout *provisum sacrificium imperatum* ;  
 vous ne faites pas même de note sur ce  
 passage , qui a embarrassé tous les in-  
 terprètes , parce qu'ils ont lu le  
 latin tel que vous l'avez copié.

Mais la vraie leçon est *in lucum*  
 (*Mithridatem*) *trahit provisum illic sa-*  
*cificium* , « *imperatum* » *dicētes* « *ue*  
 » *diis testibus pax firmaretur* » ; il en-  
 traîne *Mithridate* voir les apprêts du  
 sacrifice , qu'il dit avoir commandé ,  
 pour y prendre les dieux à témoin  
 de la paix entre les deux princes. Si  
 vous , Monsieur , & les interprètes ,  
 vous aviez songé à cet exemple cité  
 par tous les rudimens , *eo lasum* , vous  
 n'auriez vu de rapport qu'entre *provi-*  
*sum* & *trahit* , & entre *imperatum* & *dic-*  
*ētes* ; & un sage emploi des guille-  
 mets , que vous admettez d'ailleurs  
 dans votre texte latin , auroit tout  
 éclairci dès la première lecture de  
 l'original.

A l'égard de votre version , elle



m'oblige de vous demander si les princes sont convenus dans le sacrifice de jurer la paix, ou s'ils devoient jurer la paix dans le sacrifice.

*Même section xlvij.*

Ici, comme dans tous les autres endroits de *Tacite*, qui emploie souvent la figure appelée *conglobation*, votre manière de ponctuer la détruit entièrement; je veux dire que vous mettez un point final & une majuscule à chacune des phrases qui suivent, & qui doivent s'écrire comme vous allez voir: *ipsum QUE prostrernit; simul QUE concursu plurium injiciuntur catenæ ac compedes, quod dedecorum Barbaris trahebatur; mox QUE vulgus . . . . . intentabat; ET erant contra . . . . . miserarentur; secuta QUE cum parvis . . . . . complebat*: coupez vous, séparez vous si fort ces traits d'une seule & même figure, pour excuser votre traduction, qui n'en donne aucun équivalent?

Vous faites une note, qui est la huitième, sur ces mots *ac compedes*: (*quod dedecorum barbaris*) *trahebatur*, sans avertir que, dans votre texte

latin, vous avez substitué *compede* à *compedes*, que portent & doivent porter toutes les éditions; mais alors, avec tous les interprètes, vous vous trouviez embarrassé sur l'explication de *trahatur*, que vous avez cruellement traduit en faisant « traîner *Mithridate* par les fers qu'il avoit aux » pieds ». « Ce texte » dit votre note « a paru suspect à plusieurs. Est-il » en effet quelque nation, chez la- » quelle un pareil traitement ne soit » pas ignominieux » ? En ce cas là, demandez donc à *Tacite* pourquoi il observe que, chez les Barbares, ce traitement emportoit ignominie? les Barbares d'Asie étoient des nations; & si chez toutes les nations il étoit honteux d'être traîné les fers aux pieds, pourquoi *Tacite* remarque-t-il l'idée d'infamie qu'attachoient à cela les Barbares ?

Justifions *Tacite* par *Tacite*. Aux Annales, liv. 1<sup>er</sup>, sect. lxxvj, il dit *cur abstinueris spectaculo ipse*, variè TRAHABANT; & dans plusieurs autres endroits, il emploie le verbe *trahere* dans l'acception de *credere* & de *inter-*

*pretari* ; sens moral , que vous avez matérialisé dans votre copie latine , en altérant à cet effet le mot *compedes* : c'est donc après avoir dit *catenæ ac compedes injiciuntur Mithridati* , qu'il loue les Barbares à cause de la délicatesse de leurs sentimens , en ces termes *quod trahebatur vel credebatur a Barbaris dedecorum* ; n'est-il pas bien singulier qu'à *trahebatur* vous ayez donné pour nominatif , au lieu d'un *quod* , le roi *Mithridate* ? vous aviez pourtant si finement observé que toute nation , quelle qu'elle soit , s'indigneroit de voir traîner un roi par les pieds sur la poussière ! aussi , chez les Barbares , il ne falloit point porter l'outrage à cet excès pour avilir la majesté royale ; dans leur façon de penser , observe *Tacite* , il suffisoit , pour déshonorer *Mithridate* , de lui avoir mis seulement les fers aux pieds & aux mains.

*Liv. 13 , section iij.*

Vous vous éloignez du style de *Tacite* , faute de bien lire l'original. *Nero ; puerilibus statim annis , vividum*

*animum in alia detorsit : cælare , pingere , cantus exercere* : en conséquence de cette ponctuation & de la fausse ellipse (*solebat*) *cælare* , vous avez traduit , en deux phrases , ce qui n'en fait qu'une en latin ; *animum in alia detorsit ( qualia sunt hæc nempe ) cælare , pingere , cantus exercere*.

Section xij.

Comme vous lisez mal le texte latin , & que vous n'y suppléiez pas les parenthèses que vous allez y voir , vous faites faire à Tacite un mauvais raisonnement dans votre traduction : *Ne severioribus quidem principis amicis adversantibus ( mulierculâ , nullâ cujusquam injuriâ , cupidines principis ex- plente ) , quando , uxore ab Octaviâ nobili quidem & probitatis spectatæ , fato quodam an quia prævalent illicita , abhorrebat ; metuebatur que ne in stupra seminarum illustrium prorumperet , si illâ libidine prohiberetur. « Les amis les » plus sévères de l'empereur ne s'op- » posoient point à son amour pour » Adé , fille sans conséquence , qui » contentoit la passion du prince , sans*

» faire tort à personne , puisque je  
 » ne fais quelle fatalité . . . ne lui  
 » laissoit que de la répugnance à l'é-  
 » gard d'*Octavie* son épouse , malgré  
 » sa noblesse & sa probité reconnue.  
 » Ils craignoient qu'il ne portât le  
 » désordre & l'infamie dans les mai-  
 » sons illustres , s'ils l'empêchoient de  
 » satisfaire son inclination pour *Acté* ».

Ainsi , selon vous , *Acté* ne faisoit  
 tort à personne , parce que *Néron* dé-  
 testoit sa femme ; au lieu que *Tacite* ,  
 moyennant les parenthèses que j'a-  
 joute , dit Que , personne n'ayant à  
 rougir des complaisances d'une fille  
 de néant pour le prince , ses plus  
 austères amis ne traversoient point ses  
 amours , parce qu'une certaine fata-  
 lité , ou la préférence ordinairement  
 donnée au mal , lui faisoit de sa  
 femme *Octavie* , si recommandable par  
 sa naissance & par sa vertu , un objet  
 d'horreur , & qu'on craignoit de le  
 faire retomber sur l'honneur des fem-  
 mes distinguées , en l'arrachant à sa  
 passion. D'ailleurs vous retrouvez du  
 moins ici l'ordre que met le Latin entre  
 les idées : pour l'avoir renversé , votre

traduction sera critiquée dans toute sa longueur, jusqu'à ce que vous convainquiez *Tacite* de mal-adresse en cette partie.

Section xvj.

*At, quibus altior intellectus, resistunt defixi & Neronem intuentes.* « Les courtisans plus politiques demeurent immobiles, les yeux fixés sur *Néron* ». Vous n'avez rendu l'énergie ni d'*altior*, mot relatif à la profonde dissimulation de l'empereur, ni d'*intuentes*, terme plus propre qu'*aspicientes* à représenter ceux qui, pénétrant mieux dans l'intérieur du prince, restent immobiles en s'efforçant d'y lire : cette dernière façon de s'exprimer ne prouve-t-elle pas, contre votre traduction, que la langue françoise peut au moins ébaucher les vigoureux coups de pinceau de *Tacite* ?

Section xxj.

Sur la foi de *Iuste-Lipse* cité dans votre troisième note, vous lisez *vivere ego, Britannico potiente rerum, poteram* (ce point interrogatif est de *Iuste-Lipse*) *ac*, (au lieu d'*at* qui est dans

toutes les éditions) *si Plautus aut quis alius rempublicam, judicaturus, obtinuerit, desunt scilicet mihi accusatores &c.* « Pouvois-je me flatter de » vivre, si *Britannicus* eût régné? Et, » dans le cas où *Plautus* ou tout autre » deviendrait le maître, manquai-je » d'ennemis, &c. ». A quoi revient ici le danger de mort où auroit été *Agrippine*, si *Britannicus* avoit régné? cette remarque écarte-t-elle les soupçons d'une conspiration d'*Agrippine* contre son fils? elle est animée d'une fureur, qui ne l'empêche pourtant pas de vouloir se justifier, c'est-à-dire par conséquent, de raisonner.

Pour cet effet, elle affirme d'abord & positivement qu'elle auroit eu toute sûreté pour ses jours, sous le règne de *Britannicus*: ensuite, dans la supposition que *Néron* eût été victime d'une conspiration, elle fait entendre qu'elle auroit été poursuivie à mort, sous le gouvernement de *Plautus* ou de tout autre empereur étranger; position qui, toute contraire à celle où elle se seroit trouvée sous le règne de *Britannicus*, est, en cet endroit du

discours, annoncée par l'adversative *at* « mais » : ainsi voilà deux preuves consécutives qu'elle n'avoit point attenté aux jours de *Néron*. 1<sup>re</sup> Preuve : je pouvois vivre tranquille sous le règne de *Britannicus*, de ce même *Britannicus* que j'avois écarté du trône, pour y faire monter *Néron* : donc, assurée de vivre sous l'empire de celui que j'en avois voulu frustrer, je ne devois à plus forte raison pas appréhender pour mes jours, sous l'empire de celui auquel je l'avois procuré ; donc je n'ai aucun intérêt de faire périr *Néron*. 2<sup>e</sup> Preuve : dès que *Néron* avoit en partie recueilli le fruit de mes crimes, j'étois bien éloignée de vouloir faire régner à sa place ou un *Plautus*, ou tout autre qui m'en auroit pu faire punir.

Il faut avouer qu'il y a beaucoup d'ellipses même d'idées, dans ce passage du texte, sans parler du commencement de ce discours, où vous ne les avez pas mieux remplies : ces ellipses sont du style d'une personne passionnée, qui, croyant ses auditeurs aussi pénétrés qu'elle de son sujet,



136. L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

néglige les propositions moyennes ; d'où résulte la conviction de son innocence ; par conséquent , il ne faut pas prendre ces subauditions pour un délire ou pour des extravagances , comme a fait votre grand *Juste-Lipse*.

*Liv. 16., section xxxij.*

Jamais d'imitation de style dans votre traduction. « *Sozanus* (accusé, » interrompant sa fille également accusée en plein sénat, ) s'écrie qu'elle » ne l'a point accompagné dans son » gouvernement , qu'elle est trop » jeune pour avoir connu *Plautus*, & » qu'on ne l'a point impliquée dans » l'accusation contre son époux ». *Non illam in provinciam se cum profectam, non Plauto per ætatem nosci potuisse, non criminibus mariti connexam*, c'est-à-dire oratoirement , Qu'elle n'a été ni avec son père dans son gouvernement , ni connue de *Plautus* plus âgé qu'elle, ni impliquée dans l'accusation contre son mari.

*Hist. Liv. I., section I.*

Dès l'ouverture des histoires de

*Tacite*, qui compare entre eux les historiens de la république & ceux des empereurs, vous lisez *otlogintos & viginti prioris ævi annos* « les huit cens- » vingt années précédentes ». Il falloit lire, comme porte le manuscrit de la bibliothèque du roi, « les sept cent- » vingt précédentes années » : car l'époque postérieure, opposée par *Tacite* à ces années précédentes, est la bataille d'*Actium*; *postquam bellatum apud Actium*: d'ailleurs *Tacite* a écrit vers le milieu du règne de *Trajan*, c'est-à-dire, l'an 840 à peu près de la fondation de Rome; combien & quelle sorte d'historiens opposeroit-il donc à ceux des 820 premières années? quoi? ceux qui auroient écrit durant les 20 années suivantes? y auroit-il eu assez matière à comparaison pour lui?

*Même section I.*

Sur la fin de cette section, vous donnez, à votre style, un élan infidèle au sens de *Tacite*. « Je réserve » pour ma vieillesse, si j'y parviens, » comme un sujet plus abondant & » & plus paisible, l'histoire de *Nerva*

» & de *Trajan*, temps heureux &  
 » rates, où l'on jouit de la liberté de  
 » penser & d'exprimer ce qu'on  
 » pense ». *Rarâ temporum felicitate* n'est  
 point dans *Tacite* une exclamation ;  
 c'est la perfection d'un raisonnement.  
*Tacite* écrivoit sous *Trajan* ; il com-  
 mence par les histoires de *Galba*,  
 d'*Othon* & de *Vitellius*, & ne se  
 presse point de donner celle de *Nerva*  
 & de *Trajan* ; car, leur règne ou  
 celui de *Trajan* fût il passé, il a été si  
 doux, si équitable, que sous tout  
 autre gouvernement moins juste &  
 plus ombrageux que le leur, on  
 pourra, en toute sûreté, avec toute  
 liberté, en publier l'histoire : (*Histo-*  
*riam Galbæ, Othonis & Vitellii, ma-*  
*teriam non securam, citiùs scribo,*) *rarâ*  
*temporum felicitate* (*qualia sunt hodierna*  
*Nervæ & Trajani tempora*), *ubi, sentire*  
*quæ velis, & quæ sentias dicere, licet ;*  
*(quapropter), si vita suppediet, senec-*  
*tuti seposui principatum divi Nervæ &*  
*imperium Trajani, uberiores* SEC-  
 URIOREM *que materiam* ; car, pour  
 écrire l'histoire de *Nerva* & de *Trajan*,  
 je n'ai pas besoin, dit *Tacite*, de

choisir « un temps où l'on ait le bon-  
 » heur de penser comme on veut, &  
 » de parler comme on pense ». Vous  
 voyez d'ailleurs que cette traduction-  
 ci tend, plus que la vôtre, à rendre  
 la précision symétrique du latin.

Section III.

« Jamais les dieux ne châtièrent le  
 » peuple Romain d'une manière plus  
 » affreuse ni mieux méritée » : *magis-  
 ve JUSTIS indiciis approbatum est* ; c'est-  
 à-dire, on n'eut jamais de preuve  
 plus complète ou moins équivoque  
 de la colère des dieux : au lieu que,  
 selon vous, *justus exercitus* qui est  
 tant de fois dans *Tacite*, & *justis locis*  
 qu'on y lit, *Annal. liv. 2 sect. V*, vou-  
 droient dire, non pas « une armée  
 » complète, un local propre ou con-  
 » venable à un ordre de bataille »,  
 mais « une armée juste, un lieu équi-  
 » table ».

*Liv. 3, sect. xviii & xix.*

*Ita mixtus pedes eques que rupere lit.*

*gionum agmen : & propinqua Cremonensium mœnia , quando plus spei ad effugium , minorem ad resistendum animum , dabant ; nec Antonius ultra institit , memor laboris ac vulnerum , quibus tam anceps prælii fortuna , quamvis prospera sine , equites equos que adflictaverat.*

*XIX. Inumbrante vespérâ , &c.*

1°. Il est certain qu'à la relation d'une bataille , tient l'éclaircissement du sort des troupes & battues & victorieuses : aussi , par la correspondance de *& propinqua* avec *nec* ou *& Antonius non* , Tacite , presque en une seule & même phrase , achève le récit de cette journée. Quelque temps après & sur le soir , arrive le gros de l'armée Flavienne , qui , n'ayant pas donné , vouloit aller prendre d'assaut Crémone : un murmure universel contre *Antoine* ; un discours du général qui modère cette fureur ; enfin un nouvel ordre de faits. Donc la section xix doit se mettre à *Inumbrante vespérâ* , & non , comme vous avez fait , Monsieur , à *nec Antonius* , pour

arrêter la marche des phrases, & couper le fil des idées de votre auteur, dont, en bien d'autres occasions semblables, vous sacrifiez le beau plan, à votre aveugle respect pour les éditions, toutes aussi absurdement confuses.

Et 2<sup>o</sup>. La traduction de ce passage offre trois problèmes de style à résoudre en notre langue : ils consistent, le premier à grouper ces deux phrases parallèles *& propinqua*, &c. *nec Antonius*, &c. ; le deuxième à rendre l'antithèse *plus spei ad effugium & minorem animum ad resistendum* ; & le troisième à conserver l'unicité du verbe *labant*, qui seul gouverne ces deux parties symétriques.

Voici maintenant votre traduction.

« Le bataillon ferré des légions fut  
» rompu par ce mélange de cavalerie  
» & d'infanterie. L'asyle, qu'offroit la  
» proximité de Crémone, fut aussi  
» cause de la foiblesse de leur résis-  
» tance ».

XIX. « Antoine ne les poursuit  
» pas. L'heureuse issue de cette jour-  
» née ne lui avoit pas fait oublier les

» fatigues , qu'avoient éprouvées les  
 » hommes & les chevaux dans les  
 » différentes variations. La nuit com-  
 » mençoit quand le gros de l'armée  
 » arriva ».

Autre traduction.

» Ainsi fut rompu le bataillon des  
 » légionnaires , par les cavaliers &  
 » les fantassins réunis : quoique le  
 » voisinage de Crémone laissât aux  
 » Vitelliens , avec plus d'espérance de s'y  
 » réfugier , moins d'envie de résister ,  
 » Antoine ne les poursuivit point da-  
 » vantage , à cause de la fatigue &  
 » des blessures , dont se ressentoient &  
 » hommes & chevaux , après une ba-  
 » taille , où la fortune avoit trop hé-  
 » sité à se déclarer pour lui ».

XIX, « A l'entrée de la nuit ,  
 » arrive le gros de l'armée Flavienne :  
 » à peine se fut-elle avancée à travers  
 » des monceaux de cadavres , &c. ».

Jugez , Monsieur , vous-même.

Je m'arrête , en réfléchissant que je  
 pourrois être mal fondé , dans les

quatre espèces de reproches , que je fais à votre traduction ;

1°. dans vos deux textes latin & françois , nulle trace de la grande & belle ordonnance des écrits de *Tacite* ;

2°. la délicatesse , la profondeur , la vérité même de nombre de sens de cet écrivain , manqués presque par tout votre ouvrage ;

3°. la plupart des constructions altérées dans votre texte latin même ; & à plus forte raison le rapport & l'ordre des idées anéanti & renversé dans votre traduction ;

4°. enfin , dans votre françois facile mais haché , simple mais sec , clair , à cause de la multitude de vos phrases directes , mais peu piquant , à défaut de tours suspensifs , -nulle imitation du style oratoire , périodique & figuré de l'auteur latin.

Peut-être, Monsieur, votre réponse détruira-t-elle le peu d'observations que je viens de vous faire , & que j'ose regarder comme autant de preuves de mes quatre chefs de critique : en ce cas , je supprimerai cinq ou



fix cens autres notes , que votre silence m'obligeroit de mettre au jour contre votre traduction de *Tacite*, en considération de l'honneur, que vous a fait avec raison celle de *Salluste*.

J'ai celui d'être , &c.

Monfieur ,

Votre très-humble & très-  
obéissant serviteur ,  
BOUCHER.

# L'ANNÉE

## LITTÉRAIRE.

### LETTRE VII.

*Principes de style , ou Observations sur l'art d'écrire , recueillies des meilleurs auteurs , un volume in-12 d'environ 400 pages. A Paris , chez les frères Etienne , libraires , rue Saint-Jacques.*

*(par J. Theob. Levrissant)*  
**C'**EST particulièrement le style , Monsieur , qui distingue le grand écrivain de l'auteur médiocre. La *Phèdre* de *Pradon* offre à peu près les mêmes idées que celle de *Racine* ; mais quelle différence dans la manière dont elles sont exprimées ! L'ouvrage le mieux pensé ne peut avoir un succès durable s'il est dénué des charmes de l'élocution. Cet art enchanteur de relever les pensées les plus communes , de les revêtir des images &c

ANN. 1779. Tome VII. G

des couleurs convenables, est ce qu'on admire le plus dans les anciens. *Sénèque & Lucain* ne sont point inférieurs aux plus grands hommes du siècle d'*Auguste* pour le mérite des idées. Cependant la lecture de leurs écrits est pénible & rebutante, tandis qu'on relit sans cesse avec un plaisir nouveau *Cicéron & Virgile*. Lorsque le goût commence à se corrompre, on sacrifie à la finesse & à la nouveauté des pensées les graces naturelles du style. On cherche à briller par des traits ingénieux, & l'on néglige l'harmonie, la clarté, l'élégance. Nous avons aujourd'hui des penseurs & des philosophes, nous n'avons point d'écrivains. Nos auteurs ne le cèdent point à ceux du siècle de *Louis XIV* pour l'esprit & les connoissances ; mais l'enflure, l'affectation, la monotonie défigurent leurs productions. Il est donc important de leur rappeler les principes essentiels de l'art d'écrire. Tel est, Monsieur, l'objet de l'ouvrage que je vous annonce dans lequel vous trouverez un extrait raisonné de nos

meilleurs livres sur cette matière.

Bien écrire , c'est tout à la fois bien penser , bien sentir & bien rendre. Telle est la définition que donne du style un célèbre académicien\* qui nous en a donné d'excellens modèles. Le génie seul ne suffit pas pour bien écrire, il faut y joindre le goût, c'est-à-dire un sentiment prompt & délicat des beautés & des défauts dans les ouvrages de l'art ; voilà pourquoi *Racine* est si supérieur à *Corneille* pour la pureté & l'élégance du style.

Chaque genre d'écrire a des nuances différentes qu'on réduit ordinairement à trois. Le style *simple* doit être pur , clair , sans ornemens apparens. Il n'exclut cependant pas la grandeur & la noblesse. Il est même à remarquer que la plupart des traits de sublime qu'on admire dans nos grands poètes appartiennent au style simple.

Que vouliez-vous qu'il fit contre trois ?

Qu'il mourût.

*Les Horaces.*

\* *M. de Buffon*, discours sur le style.

G ij

Je crains Dieu, cher *Abner*, & n'ai point d'autre crainte. (*Athalie.*)

Et que dois-je être ?

Roi. (*Nicomède.*)

Dans un si grand péril que vous reste-t-il ?

Moi.

*Médée.*

Ces exemples présentent de grandes idées qui n'ont pas besoin d'être relevées par l'éclat de l'expression. Les éloges des académiciens par M. de Fontenelle seroient des modèles parfaits de style simple, si l'on n'y rencontre pas trop souvent une recherche & une finesse affectées bien contraires à la simplicité.

Le style *sublime* admet toute la pompe & tous les ornemens de l'élocution ; mais il est bien voisin du phœbus & du galimathias. Il faut bien se garder de l'employer dans des sujets peu importans ; il devient alors ridicule. Pour réussir dans le style sublime, non-seulement il faut beaucoup de sensibilité & une certaine élévation d'esprit qui inspire

A N N É E 1779. (641)

des pensées heureuses ; mais il faut encore un raisonnement juste & sain qui gouverne l'enthousiasme. Nos orateurs & nos poètes ont de grandes prétentions au style sublime ; mais ces qualités leur manquent. Une emphase étudiée leur tient lieu de sensibilité , leur esprit a plus d'affectation & de morgue que de véritable élévation ; & leur prétendu enthousiasme n'étant point réglé par la raison n'est qu'extravagance & que folie.

Le style *tempéré* tient le milieu entre les deux autres. On l'emploie dans les sujets amusans & gracieux ; mais un écrivain dont le génie est tourné vers l'agrément , transporte souvent ce style même dans les grands sujets. Tel est *Fléchier* , qui , à l'exception de quelques morceaux de son oraison funèbre de *Turenne* , est toujours fleuri plutôt que sublime , & flatte par des énumérations compassées , tandis que *Bossuet* étonne par des traits frappans de la plus mâle éloquence.

Le grand art est de savoir faire un

## 150 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

mélange adroit de ces trois styles ; d'élever & d'abaisser l'expression à mesure que la matière s'élève & s'abaisse :

Heureux qui dans ses vers fait d'une voix légère

Passer du grave au doux, du plaisant au sévère :

Personne n'a mieux connu le secret de cette agréable variété que l'immortel *la Fontaine* ; il n'a pas un style, il les a tous. Aujourd'hui qu'on ne consulte plus la nature en écrivant, une triste monotonie se fait sentir dans toutes nos productions modernes ; l'auteur toujours guidé cherche à surprendre l'admiration dans chaque phrase par quelque pensée ingénieuse, & l'on bâille en l'admirant.

Une des premières qualités du style est l'ensemble, qui consiste dans un enchaînement naturel des idées, de manière qu'elles semblent naître les unes des autres, & que les mots construits & rassemblés sans effort marquent sensiblement la gradation des pensées. Ce mérite suppose dans

l'écrivain un esprit juste & méthodique ; mais il faut joindre à cette logique naturelle une méditation profonde. Nos modernes légers & brillans effleurent la superficie d'un sujet. Trop dissipés , trop répandus dans le monde pour soutenir un travail assidu , trop pressés de jouir des applaudissemens du public pour se donner le temps de réfléchir sur les objets qu'ils ont à traiter , ils se contentent de semer çà & là quelques éclairs , quelques traits saillans , mais vagues & décousus ; dans leurs vers isolés , dans leur prose hachée , rien n'est lié , rien n'est fondu ; c'est sur-tout à ce défaut de logique & de réflexion qu'il faut attribuer la décadence de l'art du dialogue. Nos écrivains dramatiques savent frapper une tirade ; mais ils ne savent point filer une scène ; leurs interlocuteurs interrogent & répondent au hasard ; ils s'écartent du sujet de l'entretien pour courir après une sentence ou quelque lieu commun , ce qui détruit absolument l'illusion & l'intérêt.

De l'ensemble des idées naît la



*clarté* du style , qualité essentielle & sans laquelle l'art d'écrire devient absolument inutile. Pour se faire entendre aux autres , il faut d'abord bien s'entendre soi-même.

Ce que l'on conçoit bien s'exprime clairement,

Et les mots pour le dire arrivent aisément.

Nous avons de sublimes philosophes qui regardent la clarté comme un mérite trivial , ils auroient bien mauvaise opinion de leur esprit , si ses productions étoient à la portée de tout le monde ; pour éviter cet affront , ils s'enveloppent à dessein dans une obscurité respectable , & s'enfoncent dans un galimathias métaphysique absolument inintelligible aux lecteurs ; ils se perdent dans leurs profondes spéculations comme dans un labyrinthe où ils ne peuvent plus se retrouver & à force de subtiliser & de s'alembiquer l'imagination , ils finissent par ne plus comprendre eux-mêmes leurs propres pensées.

Rien n'est plus propre à relever les idées foibles & communes qu'un

certain jargon scientifique hérissé des termes les plus inconnus des arts & des sciences abstraites. Cet artifice est aujourd'hui fort à la mode. L'auteur le plus mince , à la faveur d'une comparaison tirée de la physique ou des mathématiques , en impose aisément au lecteur crédule , & passe pour un savant & un penseur profond.

Il y a cependant des pensées fines & délicates qui perdroient tout leur mérite , si elles étoient énoncées avec trop de clarté ; par exemple , dans l'éloge du cardinal *du Bois* , *Fontenelle* dit , en parlant de l'éducation du régent , que le *prélat avoit tous les jours travaillé à se rendre inutile*. C'est à l'obscurité de l'expression que cette idée doit presque toute sa finesse. *Fontenelle* est plein de traits semblables , & il faut convenir qu'il y a un certain agrément attaché à ce qui exerce l'esprit sans le fatiguer.

La correction grammaticale & la propriété des termes contribuent à la pureté du style. Les anciens , & surtout les Grecs , étoient extrêmement jaloux de la pureté du langage ; de

là cette foule de grammairiens & de glossateurs qui passoient leur vie à calculer des syllabes & des mots. On voit de quelles précautions se servoit *Cicéron* lorsqu'écrivant sur des matières philosophiques il étoit obligé d'emprunter des Grecs quelque terme nouveau. Ce n'est qu'aux plus grands génies qu'il appartient de créer des expressions. Aujourd'hui les plus médiocres auteurs affectent à cet égard une licence très-propre à corrompre la langue ; on diroit qu'il leur faut un nouveau dictionnaire pour rendre toute la force & toute l'énergie de leurs idées ; ils devroient se rappeler cette maxime si sage de *Boileau*.

Sans la langue, en un mot, l'auteur le plus divin

Est toujours, quoiqu'il fasse, un méchant écrivain.

Nos plus grands hommes, tels que *Corneille*, *Molière*, *Bossuet*, ont quelquefois trop négligé la correction & la pureté du style.

La langue françoise est particulièrement outragée par les rimeurs

modernes ; n'ayant point assez de talent pour surmonter la gêne de notre versification , ils se permettent les termes les plus impropres , les constructions les plus vicieuses ; leur poésie n'est qu'un jargon barbare. Les poètes dramatiques de l'école de *Racine* , quoique foibles imitateurs d'un si grand modèle , se piquoient d'écrire purement ; on a depuis tellement négligé un article si important , que nous avons vu applaudir sur la scène , comme le remarque *M. de Voltaire* , des tragédies qu'il étoit impossible de lire , & dont chaque vers étoit marqué par quelque faute grossière contre la langue.

Dans ceux qui ont le talent de la poésie , la contrainte même du vers devient une source de beautés. L'obligation où se trouve le poète de chercher l'expression lui fait souvent rencontrer la plus énergique & la plus propre , qu'il n'eût peut-être pas trouvée s'il eût écrit en prose , parce que la paresse naturelle l'eût porté à se contenter du premier mot qui se seroit offert à sa plume.

La *précision* est l'art de ne dire que ce qu'il faut. Il y a une précision rigoureuse & philosophique qui rejette tout ce qui n'est pas essentiel à l'intelligence du sujet. Mais il est une autre précision plus convenable à l'éloquence & à la poésie, qui admet tout ce qui peut contribuer à l'ornement. Dans ce siècle philosophe les poètes & les orateurs ont cherché la précision philosophique, & sont tombés dans l'obscurité & dans la sécheresse.

L'*élégance*, selon M. de Voltaire, est un résultat de la justesse & de l'agrément; elle consiste dans le choix des expressions & des tours les plus propres à embellir la pensée & à la mettre dans son vrai jour. Tous les préceptes que l'on peut donner sur cette matière, tous les raisonnemens que l'on peut faire ne nous en apprendront jamais autant qu'une lecture réfléchie de Boileau & de Racine, écrivains supérieurs à tous les autres par cette qualité du style.

L'*harmonie* tient à l'*élégance*. Les anciens étoient bien plus sensibles

que nous à l'agrément qui résulte de l'arrangement des mots. Quelquefois la chute sonore & bien cadencée d'une période excitoit les plus vifs applaudissemens ; les Grecs passionnés pour la musique , & qui parloient la langue la plus accentuée & la plus mélodieuse de l'univers , ont poussé jusqu'à l'excès ce goût pour l'harmonie ; voilà pourquoi les harangues d'*Isocrate* qui charmoient les oreilles délicates des Athéniens , nous paroissent aujourd'hui froides , languissantes & vuides d'idées. Nous ne sommes point en état de sentir l'espèce de mérite qui leur a autrefois attiré tant de suffrages. Les dissertations sur les nombres que l'on trouve dans *Cicéron* & dans *Quintilien* attestent combien les latins attachoient aussi d'importance à cette heureuse combinaison de mots harmonieux & de sons agréables.

*La Motte* qui connoissoit trop peu les langues anciennes pour sentir & goûter leur harmonie , prétendoit que les mots ne plaisent à l'oreille que par les idées qu'elles présentent à l'esprit. *Fontenelle* disoit dans son style badin

& familier, qu'un poète n'est pas une flûte. Cela prouve qu'ils avoient l'un & l'autre plus d'esprit & de finesse que de goût & de sentiment. M. d'Alembert s'est aussi déclaré contre l'harmonie de la poésie & de l'éloquence en faveur des sentences & des pensées philosophiques. Les paradoxes de M. d'Alembert en matière de littérature n'ont jamais eu un grand poids ; mais l'exemple de M. de Voltaire bien plus dangereux a presque détruit l'harmonie de notre versification. Tous les jeunes gens ont été séduits par la marche pompeuse de ses vers sonores & ronflans, mais isolés & monotones. La variété est l'ame de l'harmonie ; il est aisé de coudre ensemble des distiques bien cadencés ; mais savoir rompre à propos l'uniformité de la mesure & phraser ses pensées dans des périodes poétiques, c'est un secret que Racine & Boileau ont seuls connu.

La même monotonie défigure la prose guindée de nos modernes orateurs, & particulièrement celle de M. Thomas. Le citoyen de Genève

& l'illustre auteur de l'*Histoire naturelle* sont les seuls écrivains de ce siècle dont le style varié nous retrace ce rythme & cette mélodie qui nous enchante dans les ouvrages des anciens. Mais en vain réuniroit-on toutes les qualités du style si elles ne sont animées par une heureuse chaleur ; le plus grand défaut d'un écrivain est la froideur ; il vaudroit encore mieux qu'il divertît le lecteur par une imagination extravagante, que de l'endormir avec des raisonnemens insipides & glacés.

J'aime mieux *Bergerac* & sa burlesque audace,  
Que ces vers où *Motin* se morfond & me glace.

Un génie ardent & impétueux s'enflamme à la vue des objets qu'il doit peindre ; il s'en pénètre vivement, & fait passer sans effort dans l'ame du lecteur le feu dont il est lui-même animé. Mais je me ris d'un froid enthousiaste qui se tourmente & se bat les flancs pour échauffer son style, & dont la chaleur factice laisse le lecteur transi. M. *Thomas* appelle les écrivains de cette espèce des *hypo-*



*crites de sensibilité*, dénomination très-juste & très-énergique. Mais il n'est pas étonnant que M. *Thomas* les désigne si bien, personne ne les connoît mieux que lui, & personne n'a su mettre en œuvre plus habilement & avec plus de succès une pareille *hypocrisie*.

L'*aisance* & la *facilité* du style annoncent un naturel heureux, ennemi de toute affectation & de toute recherche pénible. Cette qualité est surtout convenable dans les ouvrages où l'esprit ne fait que suivre les mouvemens du cœur. *Chaulieu*, la *Fontaine*, *Greffet*, offrent des modèles de cette heureuse facilité qu'il ne faut pas confondre avec la négligence. Plus les vers sont soignés & corrects, plus ils paroissent faciles & coulans. On sait que *Boileau* se vantoit d'avoir appris à *Racine* à rimer difficilement. Il y a des gens qui se piquent d'écrire sans façon; mais l'abbé *Desfontaines* comparoit ce style sans façon aux repas sans cérémonie. Le lecteur, comme les convives, aime

souvent mieux un peu d'apprêt qu'une aride simplicité.

Les figures ne sont autre chose que des tours vifs & animés , des expressions énergiques & brillantes qui donnent de la force & de l'éclat au style & qui l'élèvent au-dessus du langage ordinaire. Quelques auteurs du bel air , ennemis de l'antiquité , aiment à s'égayer sur les termes techniques que les rhéteurs emploient pour désigner chacune de ces figures qui sont en très-grand nombre ; ils calomnient même à ce sujet l'éducation publique , & supposent gratuitement que dans les écoles on donne aux figures & à leurs noms plus d'importance qu'elles n'en méritent. Il n'en est pas moins vrai qu'on doit admirer le génie vraiment philosophique qui a réduit en art l'éloquence, calculé la marche du génie , & classé sous différents noms les ornemens du discours. Les préceptes & les définitions des rhéteurs ne peuvent suppléer au génie & sont peu utiles pour la composition ; mais ils sont d'un grand secours pour aider l'esprit dans l'ana-

lyse des beautés d'un discours & des différentes parties qui le composent. Il est honteux d'ignorer ces termes de l'art au point de les prendre pour des termes de chymie, comme *Boutau* le reprochoit plaisamment à *Pradon*.

Dans l'origine des sociétés, lorsque les hommes n'avoient point encore de notions abstraites, & que leur ame ouverte seulement aux impressions des objets sensibles se bornoit à les comparer entr'eux, le langage figuré est le seul dont on ait pu faire usage. Aussi le style des sauvages est-il extrêmement poétique & semé des figures les plus hardies; comme ils manquent de termes propres pour s'énoncer avec précision, ils sont forcés de peindre ce qu'ils pensent. En se reconciliant avec leurs ennemis, ils ne diront pas : *vivons en paix, que l'union se rétablisse entre nous*; ils ne connoissent point ces termes abstraits de paix & d'union, mais ils diront, *reposons-nous à l'ombre de ce chêne, soyons assis sur la même natte, désaliérons-nous au même ruisseau*. Quoi de plus vif & de plus

énergique que ce discours d'un chef du village des *Abénakis* que des missionnaires vouloient engager à quitter son pays ? « Les robes noires veulent » nous faire quitter notre natte , & » transporter ailleurs le feu de notre » conseil. Nous sommes nés sur cette » terre , nos pères y sont ensevelis ; » dirons-nous aux ossemens de nos » pères , levez-vous & passez avec » nous dans une terre étrangère » ? Voilà pourquoi la poésie grecque étoit déjà perfectionnée du temps d'*Homère* ; quoique les Grecs fussent encore dans l'enfance des arts , & qu'au jugement de quelques savans l'usage même de l'écriture fût alors inconnu. Lorsque dans la suite des siècles la langue philosophique s'est formée , & que les connoissances se sont prodigieusement étendues , ces progrès n'ont point enrichi , ils ont même appauvri la langue poétique.

Je ne suivrai point l'auteur dans le détail des différentes figures ; il n'a guères fait que répéter ce que l'on trouve dans toutes les rhétoriques ; il a sur-tout mis à contribution l'ex-

cellent traité des tropes de M. du Marfais. Vous trouverez cependant dans cette partie de l'ouvrage quelques observations solides & judicieuses sur l'usage du style figuré qu'on chercheroit en vain dans la plupart des livres élémentaires.

« Ce que le sauvage fait par nécessité est devenu un art pour  
 » l'homme instruit. Nous aimons à  
 » nous rapprocher de la nature en  
 » substituant quelquefois aux mots  
 » précis & aux constructions raisonnées du langage poli les termes &  
 » les tours plus animés que les gens  
 » du peuple employent encore tous  
 » les jours, quand ils sont excités par  
 » quelque passion. Mais c'est le chef-  
 » d'œuvre de l'art que de savoir  
 » rendre dans le calme du cabinet ce  
 » langage défordonné de la nature,  
 » & mêler à propos le style simple  
 » avec le style orné ».

« Le premier qui appella la beauté  
 » une rose & qui peignit l'amour avec  
 » des aîles, un bandeau, des flèches,  
 » montra beaucoup d'esprit ; il n'y  
 » en a pas à répéter aujourd'hui ces

» fictions si anciennes. Mais pour  
 » vouloir donner du nouveau , il ne  
 » faut pas se permettre du gigan-  
 » tesque ; car le rebattu vaut encore  
 » mieux que l'absurde. Que les grandes  
 » choses amènent les grandes idées ,  
 » & les grandes idées les grands mots ,  
 » tout est alors à sa place ; mais il est  
 » à craindre aussi que les grands mots  
 » n'amènent le galimathias , maladie  
 » si commune en France depuis envi-  
 » ron vingt ans , & qui prend sa  
 » source dans l'*accumulation* des figures  
 » autant que dans le faux enthou-  
 » siasme par lequel on cherche à  
 » exagérer son sujet ».

L'auteur cite quelques exemples  
 plaisans de l'abus qu'on peut faire  
 du style figuré. *Balthazard Gracian* ,  
 jésuite Espagnol, dont on a plusieurs  
 ouvrages de politique , dit quelque  
 part que *les pensées partent des vastes*  
*côtes de la mémoire, s'embarquent sur*  
*la mer de l'imagination , arrivent au*  
*port de l'esprit , pour être enregistrées à*  
*la douane de l'entendement.* C'est du  
 style figuré de la foire où *Pierrot* dit  
 à son maître : *la ballé de vos comman-*

demens a rebondi sur la raquette de mon obéissance. C'est le goût qui fixe les bornes qu'on doit donner au style figuré dans chaque genre.

Vous lirez aussi avec plaisir un morceau sur la beauté qui résulte des images. L'auteur en a pris l'idée dans *Quintilien*. Ce n'est pas un reproche que je lui fais ; il ne pouvoit puiser dans une meilleure source. « Compa-  
 » rons, dit-il, *Florus* à *Tite-Live* dans  
 » un des premiers événemens de  
 » l'histoire Romaine , dans la prise  
 » d'Albe. *Florus* dit simplement , *Albe*  
 » *est prise* , *Alba capta est*. Il instruit ,  
 » mais il ne fait aucun plaisir ; c'est un  
 » courier qui dans sa marche rapide  
 » me jette en passant cette nouvelle.  
 » Ouvrons *Tite-Live* ; quelles images !  
 » quelle peinture fidèle des moindres  
 » circonstances ! Je vois , pour ainsi  
 » dire , le morne silence & la tristesse  
 » générale de cette malheureuse ville ;  
 » les citoyens oubliant dans leur effroi  
 » ce qu'ils doivent laisser ou empor-  
 » ter avec eux ; les uns immobiles à  
 » la porte de leurs maisons , d'autres  
 » errans çà & là ; tous regardans d'un

» œil consterné leur demeure pour la  
 » dernière fois. J'entends le bruit des  
 » toits qui s'écroulent , & je suis des  
 » yeux cette troupe éplorée sur les  
 » chemins où leur malheur les con-  
 » duit ».

Il est un style de société plein de  
 légèreté , de finesse & de grace , &  
 qu'on appelle le style de la bonne  
 compagnie , mais qui n'a ni la cor-  
 rection ni la dignité qu'on exige dans  
 un ouvrage. Quelques écrivains qui  
 vouloient sans doute apprendre au  
 public qu'ils voyoient la bonne com-  
 pagnie se sont avisés de transporter  
 dans des romans & dans des comédies  
 ce ramage éphémère des sociétés qui  
 a paru alors bien triste & bien froid.  
 « D'ailleurs en supposant que l'auteur  
 » soit parvenu à copier parfaitement  
 » le jargon du jour ou à s'en former  
 » un qui en approche , quel peut être  
 » le mérite d'un livre que les étran-  
 » gers n'entendront qu'à demi , & qui  
 » dans trente ans aura besoin d'un  
 » traducteur même pour les nation-  
 » naux » ? Le *Méchant*, pièce d'ailleurs  
 supérieurement écrite , & d'un goût



exquis, contient plusieurs détails dont on ne peut sentir toute la finesse si l'on ne connoît pas le ton de la bonne compagnie de Paris. On rapporte que le roi de Prusse faisant représenter devant lui cette agréable comédie, « se vit arrêté presque à chaque scène » par des expressions qu'il ne comprenoit pas, quoiqu'il ait écrit lui-même en notre langue avec autant d'élégance que de pureté. Il demandoit sans cesse des explications aux François qui l'entouroient, & y revenoit si souvent que ses interprètes fatigués lui dirent, si votre majesté avoit passé un hiver dans les bonnes sociétés de Paris, elle trouveroit cette pièce délicieuse. — Je n'ai pas besoin, répondit le prince, de faire un voyage à Paris pour prendre du plaisir au *Tartuffe* & au *Misanthrope*.

L'auteur persuadé que les fautes des grands maîtres sont très-dangereuses, parce qu'on les imite plus aisément que leurs beautés, a osé rouvrir, & montrer des taches dans les écrivains même dont la réputation

tion est consacrée par le jugement de la postérité. Par exemple, il reproche avec raison à *Virgile* de comparer les fureurs & les agitations de la reine *Amate* au mouvement d'un sabot fouetté par des enfans. Quelques critiques se sont tourmentés pour justifier *Virgile* ; ils ont soutenu que le rapport de ces deux objets étoit juste ; ils se sont récriés sur l'élégance & l'harmonie imitative des vers de cette comparaison. Mais n'est-il pas plaisant de les voir se donner tant de peine pour prouver ce que personne ne conteste ? La comparaison a de la justesse , les vers en sont admirables , on convient de tout cela ; mais elle manque de noblesse , elle est déplacée dans un poëme épique ; elle détourne l'esprit d'un objet sérieux & pathétique pour lui offrir l'image d'un amusement puérile.

Cet ouvrage , Monsieur , a le mérite de rapprocher les différens préceptes sur l'art d'écrire épars dans nos traités littéraires ; on n'y trouve que des maximes saines , des principes

avoués par le bon goût ; le style en est simple , clair & très-convenable au genre didactique. Mais toutes ces règles rassemblées & serrées dans un seul volume , ne sont point assez éclaircies & développées par les exemples. De là une certaine sécheresse répandue sur tout l'ouvrage qu'on ne lit point avec le même intérêt que les réflexions de l'abbé *Dubos* , de *Rollin*, & de M. l'abbé *le Batteux*. L'auteur me paroît sur-tout avoir manqué le but principal qu'il devoit se proposer , qui étoit de réformer le goût & de faire sentir le ridicule du style moderne. Les productions de nos plus illustres académiciens lui offroient une ample matière d'observations qui auroient égayé son livre & l'auroient rendu beaucoup plus utile. J'ai tâché dans cette analyse de réparer la négligence de l'auteur ; en passant en revue les qualités du style , je n'ai pas oublié de vous faire remarquer les vices contraires dans les écrivains de nos jours ; & cette lettre vous offrira , Monsieur , une censure géné-

ANNÉE 1779. 171

rale de ces mêmes défauts que je critique tous les jours en détail.

Je suis, &c.

Paris, ce 17 novembre 1779:

---

## LETTRE VIII.

*Annales poétiques, ou Almanach des Muses, depuis l'origine de la poésie françoise, tome V. A Paris, chez Delalain, libraire, rue Saint-Jacques, près la rue du Plâtre.*

**A** MESURE que vous avancez, Monsieur, dans cette galerie poétique, vous y découvrez un plus grand nombre de beautés. Les objets s'aggrandissent, la poésie prend un nouveau caractère, le style une forme plus pittoresque, la langue s'épure; en un mot, chaque volume ajoute à celui qui le précède, & l'on peut comparer ce recueil à la corne d'*Amalthée* dont

Hij

de chaque pénitent , & le lion s'accuse le premier comme dans *la Fontaine* ; mais celui-ci s'est bien donné de garde de commencer sa fable d'une manière aussi brusque ; il a senti qu'il falloit motiver cette confession générale , qui dans *Habert* se fait sans aucun sujet ; & en conséquence , il supposera que tous les animaux sont frappés de la peste ; mais il n'y eut plus de matière à conversion ; il faut fléchir la colère des cieux ; il faut que chacun examine sa conscience & fasse hautement l'aveu sincère de ses crimes ; alors , quel superbe début pour le poète !

Un mal qui répand la terreur,  
Mal que le ciel en sa fureur  
Inventa pour punir les crimes de la terre ;  
La peste (puisqu'il faut l'appeller par son nom)  
Capable d'enrichir en un jour l'Acheron ,  
Faisoit aux animaux la guerre.

Après avoir bien établi l'état affreux auquel sont réduits les animaux , il entre en matière , & plus les traits avec lesquels il l'a dépeint

sont forts & prononcés, plus devient grande & indispensable la nécessité de fléchir le courroux céleste, & par conséquent de déclarer ses fautes pour en faire pénitence.

Cependant *la Fontaine* ne néglige point les graces naïves que son objet lui présente. Par une opposition pleine de goût, & qu'il est plus aisé de sentir que d'exprimer, il couronne son tableau de la peste par ces deux vers charmans qui forment un contraste si délicat avec le ton fier & imposant qu'il a pris d'abord :

Les tourterelles se fuyoient ;

Plus d'amour, partant plus de joie.

Ce qui rend le style de *Habert* d'une monotonie assommante, c'est que sa fable est composée de stances régulières, & que les vers sont tous d'une même mesure ; joignez à ce défaut du mètre, le manque d'imagination & la sécheresse prosaïque des expressions.

O mes amis, maintenant il est heure,

Dit le lion, d'ôter les grands péchés,

H iv

176 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

Desquels nos cœurs se trouvent empêchés  
Il est besoin que chacun les siens pleure ;

Et pour avoir de la majesté haute  
Du dieu des cieux pleine rémission,  
Besoin sera qu'en grand' contrition,  
Chacun de nous confesse ici sa faute.

Ce conseil fut de si grand' véhémence  
Qu'il fut soudain des autres approuvé,  
Dont le lion fort joyeux s'est trouvé,  
Et ses péchés à confesser commence.

Il avoue ensuite en deux autres  
strophes qu'il a dévoré grand nombre  
d'animaux. Il est , je crois , inutile  
de faire remarquer combien cette  
marche est traînante. Quelle vivacité  
de tours , quelle précision exquise  
dans *la Fontaine* ! Il va droit au but ;  
le lion se confesse sur le champ sans  
attendre l'approbation de son conseil.

Le lion tint conseil & dit : mes chers amis ,  
Je crois que le ciel a permis  
Pour nos péchés cette infortune ;  
Que le plus coupable de nous  
Se sacrifie aux traits du céleste courroux :  
Peut-être il obtiendra la guérison commune.

Son avis est, comme on voit, que le *plus coupable* payera pour les autres. Dans la fable du poète *Habert*, cette condition est omise ; elle est cependant très-essentielle pour motiver la mort tragique de l'âne qui est immolé dans les deux pièces.

Dès que le lion a énoncé ses fautes, le renard en fin courtisan s'empresse de lever les scrupules du roi des forêts ;

Et bien, manger moutons, canailles, sottie  
espèce,

Est-ce un péché ? Non, non, vous leur fîtes,  
seigneur,

En les croquant, beaucoup d'honneur,

A ces traits, vous reconnoissez *la Fontaine*. L'ancien poète s'amuse à faire tenir au loup un assez long discours dans lequel il expose aussi ses péchés, détail fort inutile. En un mot, ce que *la Fontaine* narre avec grace & précision, *Habert* le noye dans un déluge de vers insipides. Le trait le plus p'aisant qu'il y ait dans la fable de ce poète, & qui peut être égalé, pour le fonds seulement, au



même endroit de *la Fontaine*, c'est le prétendu péché qui sert de prétexte à la mort de l'âne. Cet animal scrupuleux & d'une conscience timorée, avoue que s'étant trouvé à jeun un jour de foire, il trouva les deux souliers de son maître remplis de bonne paille.

Je la mangeai, sans rien dire à mon maître,  
Et ce faisant, l'offensai grandement :  
Dont je requiers pardon très-humblement,  
N'espérant plus telle faute commettre.

O quel forfait, ô la fausse pratique !  
Ce dit le loup fin & malicieux,  
Au monde n'est rien plus pernicieux  
Que le brigand, ou larron domestique.

Comment ? la paille au soulier demeurée ;  
De son seigneur, manger à belles dents ?  
Et si le pied eût été là dedans,  
La tendre chair eût été dévorée ?

Quel que soit le mérite de ces strophes, & sur-tout celui de la dernière, *la Fontaine* conserve toujours dans le morceau qui correspond à celui-ci la supériorité d'un style inimitable.

J'ai cru pouvoir m'arrêter sur ces deux morceaux d'autant plus volontiers qu'il m'a semblé que cette comparaison ne seroit pas indifférente pour le goût, & que d'ailleurs cet article n'ayant pour objet qu'une nomenclature assez sèche d'auteurs & de pièces, déjà jugés avec autant de goût que d'impartialité par les éditeurs, il faut bien tâcher de tirer parti des morceaux qui peuvent donner lieu à quelques réflexions littéraires.

*Ronsard*, si célébré de son vivant, si décrié après sa mort, reparoit sur notre parnasse avec une gloire nouvelle & plus solide, quoique moins brillante que celle dont ses travaux furent autrefois couronnés. Ce poète naquit le 6 ou le 11 septembre 1525, au château de la Poissonnière, dans le Vendômois, de *Louis de Ronsard*, chevalier de l'ordre & maître d'hôtel du roi, & de *Jeanne de Chaudrier*, qui étoit aussi de noble extraction. Les premières années de la jeunesse de *Ronsard* ne furent pas consacrées aux lettres; il voyagea, & visita plusieurs cours de l'Europe; il apprit plusieurs

langues ; mais à son retour de ses voyages , & après la mort de son père , il se livra tout entier à l'étude. Il fit un cours de belles-lettres avec *Baif* sous le célèbre *Jean Dorat* , & sous *Turnebe* ; la traduction du *Plutus* d'*Aristophane* en vers françois fut son premier ouvrage ; tous ses loirs étoient consacrés à la lecture & à l'imitation des poètes Grecs. Cependant sa réputation commençoit à s'étendre ; on lui décerna le prix des jeux floraux , sans qu'il se fût mis au nombre des concurrens ; & au lieu d'une fleur , des magistrats de Toulouse lui donnèrent une *Minerve* d'argent massif , & par un décret rendu à son honneur , ils le proclamèrent par excellence le poète *François*. *Ronsard* depuis fit présent de sa *Minerve* à *Henri II* , & le monarque parut être aussi flatté de recevoir ce présent du poète , que le poète auroit pu l'être de le recevoir de son roi.

*Ronsard* avoit beaucoup de talent & encore plus d'orgueil , ce qui est assez ordinaire à messieurs les poètes. Rien n'est plus naïf que les éloges

qu'il s'adresse à lui-même sans façon ; il prétend que de *Ronsard* on a fait le nom de *Rossignol*, pour exprimer un chancre & un poète ensemble. Il n'est pas étonnant qu'un amour-propre aussi choquant lui ait suscité quelques ennemis ; *Mellin de Saint-Gelais* ne l'épargnoit guères ; *Rabelais* étoit celui qu'il redoutoit le plus ; il avoit toujours soin de s'informer où il alloit afin de ne pas s'y trouver ; apparemment que le jovial curé de Meudon se plaisoit à rabatre un peu son orgueil poétique. Je connois quelques poètes à qui la compagnie d'un pareil homme seroit nécessaire pour tempérer un peu cette fièvre brûlante d'amour-propre qui les rend les fléaux de la société !

*Ronsard* avoit beaucoup de penchant pour les femmes ; l'usage immodéré des plaisirs joint à ses travaux littéraires hâtèrent sa vieillesse ; dès sa cinquantième année , il étoit déjà goutteux , infirme & valétudinaire. Il mourut à son prieuré de Croix Val , le 27 décembre 1585 , âgé d'environ soixante ans ; il con-

serva jusques au bout tout son esprit & toute sa gaîté , & jusqu'à son dernier soupir , il fit des vers qu'il dictoit à ses amis.

Deux mois après sa mort , sa cendre reçut les honneurs les plus distingués ; on lui fit un magnifique service dans la chapelle du college de *Boncourt* ; son oraison funèbre fut prononcée par *Jacques Davy du Perron* , depuis cardinal , & la foule fut si nombreuse , que le cardinal de *Bourbon* , & plusieurs autres princes furent obligés de revenir sur leurs pas , n'ayant pu percer jusqu'à la porte du college. les honneurs qu'il reçut de son vivant furent encore plus extraordinaires ; on le voit successivement passer dans l'intimité de quatre rois , *Henri II* , *François II* , *Charles IX* & *Henri III*. Les éditeurs nous donnent à cet égard des détails très-curieux.

Après avoir montré *Ronsard* dans sa vie privée , ils l'examinent comme écrivain ; traité avec rigueur & mépris par *Malherbe* , *Balzac* , *Boileau* , la *Bruyère* , ce poète a mérité sous un certain rapport l'anathème que ces

grands hommes ont lancé contre lui ; enflé , bizarre , dur , intelligible ; prolix , grec & latin au lieu d'être françois , telles sont les qualifications qu'il mérite ; il manquoit absolument de goût ; mais il a de grandes qualités. Écoutons le jugement sain & réfléchi qu'en portent les éditeurs.

« *Ronsard* avoit une partie de ce  
 » qu'il faut pour être un grand poète :  
 » on ne peut pas nier qu'il ne fut  
 » plein de verve & d'enthousiasme ;  
 » il avoit l'imagination la plus brillante  
 » & la plus féconde ; bien convaincu  
 » que le poète doit présenter plus de  
 » tableaux que de récits , on voit qu'il  
 » s'attache toujours à peindre ce qu'il  
 » raconte ; il a quelquefois du senti-  
 » ment & de la flexibilité , & l'on a  
 » de la peine à concevoir comment  
 » ce poète si souvent guindé & em-  
 » phatique , est quelquefois si gra-  
 » cieux ».

» Tranchons le mot , & disons que  
 » *Ronsard* avoit du génie. *Joachim du*  
 » *Bellay* , qui avoit moins de mauvais  
 » goût que lui , avoit aussi bien moins  
 » de verve & d'imagination ; & s'il

» a manqué à *Ronsard* des qualités  
 » essentielles au poète , nous osons  
 » dire que dans celles qu'il possédoit ,  
 » aucun poète ne l'a surpassé. Per-  
 » sonne peut être n'a été plus vive-  
 » ment inspiré. Ses vers ne sont pas  
 » ordinairement de bons vers fran-  
 » çois , mais ce sont des vers très-  
 » poétiques. On doit le lire au moins  
 » comme un poète étranger ; *Homère*  
 » & *Virgile* n'apprennent pas mieux  
 » que lui à faire des vers françois ; il  
 » faut le lire avec le même esprit  
 » qu'on apporte à la lecture d'*Homère*  
 » & de *Virgile* ; il n'apprend pas si  
 » l'on veut à être poète françois , il  
 » apprend seulement à être poète , si  
 » toutefois cela s'apprend. »

Les trois pièces de grand genre  
 dont les éditeurs ont enrichi ce recueil  
 sont une espèce de poème intitulé  
*Promesse* , une *Hymne à l'éternité* , &  
 les *Quatre Saisons de l'année*. Je ne  
 connois rien de plus beau , de plus  
 poétique que ce dernier poème , l'ima-  
 gination la plus féconde y déploie  
 ses richesses ; ce sont des morceaux  
 de longue haleine auxquels j'aime

**ANNÉE 1779. 189**

mieux vous renvoyer que d'en détruire l'ensemble en vous citant quelques vers qui sont tous enchaînés les uns aux autres , & qui tiennent intimement au sujet. Le début de *l'Hymne à l'éternité* vous donnera une idée avantageuse du reste.

Tourmenté d'Apollon, qui m'a l'ame échauffée;  
Je veux , plein de fureur , suivant les pas d'*Orphée* ,

Rechercher les secrets de nature & des cieux ;  
Ouvrage d'un esprit qui n'est point odieux :  
Je veux , s'il m'est possible , atteindre à la  
*louange*

De celle qui jamais , par les ans , ne se change :  
Mais bien qui fait changer les siècles & les  
temps ,

Les mois & les saisons , & les jours inconstans ;  
Sans jamais se muer , pour n'être point sujette ,  
Comme reine suprême , à la loi qu'elle a faite :

Le sonnet suivant m'a paru très-ingénieux & digne de vous être cité.

Quand ma maîtresse au monde prit naissance ;  
Honneur , vertu , grace , savoir , beauté ,



Eurent débat avec la chasteté,  
Qui plus auroit sur elle de puissance.

L'une vouloit en avoir jouissance ;  
L'autre vouloit l'avoir de son côté ;  
Et le débat immortel eût été  
Sans *Jupiter* qui fit faire silence.

Filles, dit-il, ce ne feroit raison  
Qu'une vertu tint toute une maison ;  
Pour ce je veux qu'appointement on fasse.

L'accord fut fait : & plus soudainement  
Qu'il ne l'eut dit, toutes également  
En son beau corps pour jamais eurent place.

Je finis cet article de *Régard* par  
cette ode qui ne manque ni de grace  
ni de délicatesse.

Adieu ma lyre , adieu fillettes !  
Jadis mes douces amourettes !  
Adieu ! Je sens venir ma fin :  
Nul passe-temps de ma jeunesse  
Me m'accompagne en ma vieillesse  
Que le feu , le lit & le vin.

J'ai la tête toute étourdie  
De trop d'ans & de maladie ;

De tous côtés le soin me mord :  
Et soit que j'aïlle , ou que je tarde ,  
Toujours après moi je regarde  
Si je verrai venir la mort.

J'en pense la voir à toute heure ,  
Me mener là bas , où demeure  
Je ne fais quel *Pluton* , qui tient  
Ouvert à tous venans un antre ;  
Où bien facilement on entre ,  
Mais d'où jamais on ne revient.

Les-rédacteurs des *Annales poétiques*  
ont rendu un très-grand service à  
*Ronsard* en élaguant tout le fatras  
qui défiguroit ses productions ; sur  
la foi de *Boileau* , personne n'osoit  
le lire ; à l'aspect de ce menaçant  
in-folio on reculoit épouvanté. Le  
voilà maintenant en état d'être lu,  
goûté , admiré même de ceux qui  
étoient les plus prévenus contre lui.  
Je vous avoue que j'ai été dans un  
étonnement inexprimable à la lecture  
de ce poète que je regardois comme  
un barbare ; je ne pouvois croire qu'il  
renfermât tant de beautés ; il y en  
a de tous les ordres , & il est cer-

## 188. L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

tain que la France a eu peu de poètes qui aient eu autant de verve & d'imagination. Vous ferez de cet avis, Monsieur, lorsque vous aurez parcouru le volume intéressant qui contient les poésies de cet homme si peu connu de l'injuste postérité au suffrage de laquelle il aspirait.

Je n'oublierai point de faire remarquer aux estimables éditeurs des *Annales poétiques* une négligence qui leur est échappée, & qui pourroit, si elle étoit répétée, nuire au succès, d'ailleurs mérité, de cette collection. Plusieurs pièces se trouvent imprimées deux fois dans le même volume. Par exemple, on lit à la page 90 quatre stances sur une fontaine qui commence ainsi :

Fontaine, à tout jamais, ta source soit pavée &c.

On a lieu d'être surpris de les retrouver à la page 148. Le même reproche peut se faire à l'égard du sonnet de la page 112,

Qui voudra voir comme amour me surmonte,  
qui se retrouve encore à la page 169.

**A N N É E 1779. 189**

Ce double emploi des mêmes choses pourroit recevoir des interprétations malignes ; c'est pour les prévenir que j'en avertis les rédacteurs.

Au reste , le même goût , & la même sagacité président à chaque volume de ce recueil ; & c'est faire agréablement sa cour aux muses que de s'empressez d'y souscrire.

**Je suis , &c.**

**Paris , ce 19 novembre 1779.**



## L E T T R E I X.

*Suite des observations sur les peintures, sculptures & gravures, de MM. de l'Académie royale.*

**V**OUS approuverez, sans doute, Monsieur, que je continue mes observations, par les tableaux d'histoire. Ce genre, le premier de tous, exige la réunion d'une multitude de connoissances acquises par de profondes études, dirigées par le goût, & surtout inspirées par le génie; sans lui, sans cet enthousiasme qui fait les grands hommes, le poète n'est que versificateur, & le peintre n'est pas digne de ce nom. Un tableau d'histoire est à la peinture ce qu'un poème est à la littérature. *Homère, Virgile, le Tasse, Milton*, ont trouvé des détracteurs, & leurs immortels ouvrages n'en sont pas moins dignes d'admiration; de même les chefs-d'œuvres produits dans les trois célèbres écoles de l'Europe méritent

les mêmes éloges , malgré quelques parties foibles dans lesquelles l'artiste n'excelloit pas autant que dans les autres. Par la réflexion que je viens de vous faire observer , celles que je me suis permises sur les tableaux du fallon se trouvent pleinement justifiées ; d'ailleurs je ne perdrai jamais de vue l'épigraphe qui se trouve à chaque volume de ces feuilles ,

Parcere personis , dicere de vitiis.

Un jeune artiste , nouvellement agréé , s'annonce dans le genre de l'histoire avec les plus grandes dispositions ; si son génie ne présente pas cette fougue de composition , ces contrastes hardis qui étonnent au premier coup-d'œil ; on y reconnoît une ordonnance noble & sage , une harmonie douce & suave ; un ton de couleur séduisant , & un dessin correct. Telle est l'impression que les charmans ouvrages de M. *Suvée* font éprouver aux spectateurs. *La Naissance de la Vierge* confirme particulièrement l'éloge que je viens de vous donner de ses talens ; l'expression & la touche

aimable qui règne dans ce tableau sont analogues au sujet ; & c'est précisément ce qu'on lui a reproché. L'un voudroit *» plus de fermeté , de » nerf , de vigueur »*. Un autre , *« plus » de fougue dans la touche »*. Tandis qu'on reproche à M. Vincent d'en avoir trop mis pour représenter le tumulte d'un guerre civile. Puis fiez-vous à Messieurs les savans !

N'avez-vous pas remarqué , Monsieur , que les artistes , pour produire ce qu'ils appellent *l'effet pittoresque* , sacrifient quelquefois la vérité historique , & souvent même la vraisemblance ? Ce reproche ne doit cependant pas s'adresser directement à M. Suvée. Mais je suis fâché de voir qu'il ait répété dans son tableau de la *Nativité* une pensée du Corrège , en faisant sortir la lumière de l'enfant Jésus. Cette licence poétique a pu être permise à un artiste célèbre qui a voulu rendre ce passage de l'évangéliste , *erat lux vera* ; c'est en peinture une métaphore heureuse ; mais lorsqu'elle est reproduite cela ressemble trop à un plagiat. Quoi qu'il en soit

soit M. *Suvée* en a su tirer un parti très-avantageux, & ce tableau renferme les mêmes beautés que le précédent à quelques fêcheresses près.

Celui d'*Herminie sous les armes de Clorinde* est du même auteur. Le vieillard auquel s'adresse la feinte guerrière a obtenu le suffrage de tous les gens de goût; mais on a observé que l'amante de *Tancrède* ressemble trop à une *Minerve*, & que l'artiste auroit dû choisir pour cette figure le costume du onzième siècle. On peut encore reprocher à M. *Suvée* d'avoir trop négligé, dans ce tableau, la science du clair-obscur, sans laquelle on ne produit que des effets discordans. Ce sujet d'ailleurs est très-intéressant du côté de l'expression; il rappelle la réponse sublime que *le Tasse* fait tenir au sage vieillard interrogé par *Herminie* \*. Les ouvrages de ce jeune artiste, malgré les taches qu'on y découvre, sont infiniment plus estimables que ces froides com-

\* Voyez *la Jérusalem délivrée*, chant VII.



positions aussi peu dignes des éloges que de la critique.

Les deux grands sujets de M. Ménageot soutiennent la réputation qu'il avoit donné de ses talens à la dernière exposition , & principalement le tableau de la *Peste de David* ; on remarque dans celui-ci une imagination grande & facile , une marche noble & imposante , une disposition avantageuse , du mouvement , de la chaleur & de l'intérêt. L'épisode attendrissant de cette mère qui repousse sa fille pour ne point lui communiquer le poison qui la consume n'est point « *un trait de génie qui vise au sublime* », parce que cette pensée est imitée d'un grand maître ; mais elle ne peut être regardée comme un plagiat , parce que dans ces scènes d'horreurs , de pareilles circonstances peuvent se rencontrer. Les amateurs n'ont pas été aussi satisfaits du tableau de la *justification de Suzanne*. Que l'auteur ait placé « *le point de vue trop bas* », c'est une licence qui doit être permise , parce qu'il est à présumer que ce tableau, le plus grand du

fallon , sera exposé très-haut ; mais il seroit peut-être difficile d'excuser l'artiste sur l'ordonnance de ce sujet.

On ne reprochera sûrement pas à M. *Ménageot* d'avoir affecté la forme pyramidale ! Les groupes sont détachés , les personnages isolés ; nulle chaîne , nulle liaison dans l'agencement pittoresque. La figure de *Suzanne* qu'on trouve , je ne sais pourquoi , « trop voluptueuse » , n'offre point cet intérêt touchant , cette pitié attendrissante que la vertu malheureuse , ornée par les graces , devoit inspirer aux spectateurs ; non - seulement la figure de *Daniel* n'offre ni enthousiasme , ni noblesse , mais elle devoit exprimer au moins la naïve candeur de son âge. Il y a plus d'action & d'énergie dans le groupe des vieillards , mais les figures paroissent gigantesques , & les caractères ignobles. Cependant M. *Ménageot* a de grands motifs pour faire excuser ces défauts , son âge & ses talens ; les premiers ouvrages de *Corneille* n'ont point égalé la sublimité de *Rodogune* & *Cinna*.

Le tableau du *Martyr de saint Pierre*,

peint par M. *Berthelley*, est généralement plus estimé que celui du siège de Calais ; la composition en est plus pittoresque , & l'expression plus mâle ; le ton de couleur moins brillant , mais plus vrai , & l'effet plus soutenu. On reproche à l'auteur une réminiscence du tableau peint par *le Bourdon* , représentant le même sujet , mais ce ne peut être que relativement au style , & M. *Berthelley* ne sauroit puiser dans une meilleure source.

Si l'activité , la fougue impétueuse de M. *Vincent* prend un noble effort dans les sujets animés , il paroît être plus contraint dans les scènes graves & paisibles ; son tableau de *la guérison de l'aveugle né* n'a point obtenu les mêmes suffrages que celui du *président Molé saisi par les factieux*. On y remarque cependant une touche fière & sûre , une couleur vigoureuse , mais les caractères manquent de noblesse , le dessin de correction , & l'effet d'harmonie.

Concevez-vous , Monsieur , qu'un artiste doué d'une imagination vive , noble & fertile , puisse être l'auteur

du tableau de la *dispute de sainte Catherine* ? C'est pourtant le phénomène qu'offre les ouvrages de M. *Bardin*. Si le *saint Bernard* exécuté par le même peintre est d'un ton de couleur foible & blaffard, il est du moins beaucoup mieux composé, & ne manque pas d'expression ; mais après avoir examiné la *dispute de sainte Catherine*, il faut être bien *visionnaire* pour oser faire l'éloge de ce tableau ! Cependant les dessins que M. *Bardin* a exposés au salon donnent la plus haute idée de son génie, particulièrement celui qui représente *l'enlèvement des Sabines*, la *bataille* qui fait la suite du même sujet, & le *massacre des innocens* ; ces trois compositions sont dignes des plus grands maîtres.

*Hercule chez la reine Omphale* est le premier essai de M. *Huet* dans le genre de l'histoire ; quoiqu'il y ait dans ce tableau de la vérité, un assez bon ton de couleur, lorsqu'on se rappelle les ouvrages de M. *Huet* dans un autre genre, qui lui ont mérité beaucoup d'éloges, on se ressouvient en gé-

missant du précepte de notre bon *la Fontaine* :

Ne forçons point notre talent ,

Nous ne ferions rien avec grace.

Je suis très-éloigné d'en faire l'application à M. *Lagrenée* l'ainé, mais il est certain que ses tableaux de chevalier ont reçu plus de suffrages que celui de *Popilius*. Les yeux des spectateurs se sont principalement fixés avec complaisance sur les *Graces latines par les Amours* , & sur le pendant de ce tableau ; l'on n'y trouve pas , il est vrai , ce caractère noble, cette élégance & cette volupté décente qui accompagnent les *Graces* ; mais on y remarque une composition riante , une touche moëlleuse , un pinceau flatteur. *Mithridate amoureux de Stratonice* est un peu froid ; malgré ce défaut , il offre des beautés de détail qui font le mérite particulier de cet artiste.

M. *Lagrenée* le jeune paroît suivre la même carrière que son frère , mais avec des dispositions différentes.

Son génie mâle & sévère semble avoir pris pour modèle *Piètre de Cortone* ; c'est au moins ce dont « l'accusent quelques gens de l'art » ! J'en suis fâché , car ceux de ses ouvrages qui rappellent le style de ce grand maître sont précisément ceux qui font le plus d'honneur à l'artiste François. Je ne parle point ici de son tableau du *Christ en croix* ; il est bien éloigné de la manière de *Piètre de Cortone*. Mais , sans relever une inadvertance assez commune aux peintres , qui représentent presque toujours la Vierge trop jeune , on ne rencontre dans ce sujet ni la correction du dessin , ni le ton de couleur qu'on retrouve dans les autres productions de M. Lagrenée le jeune , & principalement dans celui qui a pour sujet *l'arche d'alliance chez les Philistins*. Ce tableau est digne des plus grands éloges , & justifie , avec plusieurs autres , la célébrité de cet artiste.

Vous n'exigerez pas , sans doute , Monsieur , que je vous donne l'ennuyeuse nomenclature de tous les tableaux exposés au salon ; je crois ,

au contraire ; me conformer à votre goût en ne vous parlant que de ceux qui ont fait quelques sensations , & qui peuvent ajouter à la réputation de leurs auteurs ; c'est pourquoi je ne passerai point sous silence le tableau de *Cincinnatus créé dictateur*. Il est peint par M. *Brenet* ; l'ordonnance en est noble , le ton de couleur vigoureux. *La toilette d'une jeune mariée*, par M. *Vien* , offre la pureté de dessin qui caractérise les ouvrages de cet artiste ; mais la composition en est froide , & l'on n'y apperçoit point cette émotion douce , cette tendre inquiétude qui devroient s'appercevoir sur le visage de la jeune épouse.

*Jésus-Christ descendu de la croix*, tableau de M. *l'Epicié* , mérite des éloges par l'expression sage & la correction de dessin qu'on y remarque ; c'est dommage qu'il n'y ait dans ce sujet , ni principe de couleur , ni effet de clair-obscur. *L'intérieur d'une halle*, par le même artiste , est un de ceux qui ont fixé le plus agréablement les yeux du public ; mais dans la crainte que des éloges justement

mérités ne donnaissent apparemment trop d'amour-propre à l'auteur on lui a reproché, très-poliment, de répandre sur les clairs « *une espèce de farine* ». Cela n'empêche pas que cette ingénieuse composition ne renferme une multitude de figures dont le costume analogue, & les différens caractères sont rendus avec une naïveté admirable. L'architecture simple qui décore ce marché est d'un bon style, les accessoires peints avec beaucoup de vérité, le ton de couleur soutenu, & l'effet général piquant & harmonieux.

On est fâché de ne plus voir au salon ces grandes compositions de M. Doyen, dans lesquelles cet artiste déployoit son génie poétique ; ses tableaux de chevalet sont assez médiocres ; mais on reconnoît le grand maître dans une esquisse qui a pour sujet *l'apothéose de saint Louis*, & dans un superbe dessin représentant *Hector retiré des mains d'Achille*, & exposé dans son palais au milieu de sa famille. M. Beaufort a mis beaucoup d'énergie dans son tableau de *Néron*.



*tourmenté par ses remords. Les furies, le spectre, toutes les figures accessoires concourent à l'expression terrible du sujet ; mais le parricide, froidement appuyé sur une table, & fixant le fantôme de sa mère, n'offre point l'image d'un homme effrayé ; il a plutôt l'air de converser familièrement avec l'ombre d'Agrippine.*

Deux tableaux allégoriques exposés au salon n'ont pas satisfait les amateurs. L'un est de M. *Vanloo* ; il représente *les vertus, les vices, le soleil, la nature, le temps, la renommée, &c. &c.* Il me faudroit au moins deux pages pour vous expliquer la kirielle des êtres métaphysiques entassés dans ce tableau. L'on dit que c'est un effet de dioptrique, & que ces différens objets, réunis par un verre à facette, représentent le portrait du roi ; j'applaudis à la bonne intention de l'auteur ; mais il n'en est pas moins vrai que toutes ces inventions merveilleuses ressemblent à des tours de force ; l'art est assez difficile sans y mettre les en-

traves de la réfraction d'un verre. Il faut convenir cependant que dans cette espèce de logogryphe, les figures sont très-bien dessinées, & qu'on y reconnoît le style noble & sage d'un artiste dont le nom fera éternellement la gloire de l'école françoise.

L'autre tableau allégorique est peint par M. *Robin*; il représente le roi sur un quadrigé, conduit par la vérité, & accompagné de la justice, de la bienfaisance & de la concorde; M. le maréchal de *Brissac* présente au roi M. de la *Miehaudière* & le corps de Ville. Sur ce simple exposé on pourroit prendre une haute idée de ce tableau; la pensée en est ingénieuse & poétique: mais l'auteur devoit imiter la prudence de M. *Olivier*, qui annonce un tableau & ne l'expose pas. Voilà ce qu'on peut appeller un raffinement d'amour-propre! Cependant M. *Robin* a donné des preuves de son talent les années précédentes, & son portrait de M. l'évêque de *Dijon* renferme beaucoup de vérité, soutenu d'un ton de couleur vigoureux, & d'un effet agréable.

Je ne vous ferai point l'énumération de tous les ouvrages que M. *Bounieu* a exposé au fallon ; on lui reproche d'avoir une touche molle & indécise , une couleur sale ; & il faut convenir que ces remarques ne sont pas dépourvues de fondement ; mais son tableau du *supplice d'une vestale* lui a concilié tous les suffrages , parce que , vivement pénétré de son sujet , cet artiste a exprimé sur la toile l'attendrissement , la pitié , l'horreur , le désespoir , avec tant d'énergie , que ces divers sentimens se communiquent à l'ame du spectateur.

Le public malin a donné carrière à son imagination sur les motifs qui ont engagé M. *Bounieu* à exposer chez lui son tableau de *Bethsabée*. Je me suis imposé la loi de ne parler que des ouvrages qui ont été vus au Louvre ; mais je crois devoir justifier cet artiste des imputations qui lui ont été faites à ce sujet. On prétend que voulant suivre la méthode de quelques-uns de ses confrères qui redoutent la concurrence , M. *Bounieu* , « en faisant voir ses ouvrages » chez lui peut les accompagner d'un

» petit exorde qui dispose favorable-  
 » ment le spectateur bienveillant ». Ce  
 petit charlatanisme a pu réussir quel-  
 quefois, mais à force d'être répété  
 il a paru si ridicule que les amateurs  
 qui en avoient été la dupe sont les  
 premiers à en rire. Voici les raisons  
 qui ont empêché la *Bethsabée* de pa-  
 roître au salon ; ce sujet, tiré de  
 l'histoire sainte, offre nécessairement  
 une nudité, & la décence n'a pas  
 permis de l'exposer aux regards du  
 public.

. Vous ne mettrez sûrement pas,  
 Monsieur, dans la classe des sujets  
 historiques les glaciales productions  
 de MM. *Jollain & Guérin* ; il seroit  
 inutile de vous rappeler des sujets  
 dévoués à l'oubli. Je me hâte de  
 passer à un artiste dont les sublimes  
 ouvrages, admirés de l'Europe en-  
 tière, lui ont acquis une gloire im-  
 mortelle. C'est le célèbre *Vernet* ; il  
 peut être nommé le peintre de la  
 nature, elle semble ne dévoiler qu'à  
 lui seul ses magnifiques effets, & lui  
 confier le soin de les reproduire sur la  
 toile avec un art enchanteur. Si son  
 coloris n'a pas toujours la vigueur de

celui de *Claude le Lorrain* combien *M. Vernet*, n'est il pas supérieur à cet artiste par l'harmonie de ses compositions, par la vérité, l'intérêt & le sentiment qu'il fait répandre dans les figures qui enrichissent ses tableaux ? Je m'arrête dans la crainte que les éloges que j'en ferois ne soient trop au-dessous de la vive impression qu'ils font naître.

Il n'y a personne qui ne convienne que le sujet du *filz repentant*, peint par *M. Aubry*, ne rappelle l'idée d'une scène patibulaire. L'auteur paroît ignorer le secret de *M. Greuze*, son émule en ce genre, qui possède l'art d'ennobler ses personnages. Le tableau de *M. Aubry* a de la vérité & de l'expression, une couleur vigoureuse, mais il est d'un effet discordant. Si *M. Ville* le fils met plus d'harmonie dans ses ouvrages, c'est souvent aux dépens de cette fermeté de touche qui donne la vie & la chaleur ; témoin le *Braconnier* ; cependant il a paru faire sensation par l'expression & la vérité qu'on y remarque ; ces parties essentielles prouvent toujours beaucoup de mérite de la part de

Partiste. Je présente à ce tableau celui d'une jeune dame lisant une lettre, parce qu'il offre un pinceau large, une touche moëlleuse, & beaucoup d'effet; son *juif Polonois* est peint d'un grand style, & après avoir admiré ce tableau je serois fâché de vous parler de celui qui représente *des dames qui vont boire du lait à la campagne*.

M. le Prince a décoré le salon d'un grand nombre de tableaux charmans; composition ingénieuse, touche fine & spirituelle, couleur séduisante & légère, sujets piquans par la gaîté; il n'y auroit peut-être rien à désirer dans les ouvrages de cet estimable artiste, pour lui mériter tous les suffrages, si, pouvant égaler par le ton de couleur les maîtres de l'école Flamande, il savoit les imiter aussi dans l'harmonie du clair-obscur.

La nature avare de ses dons ne les rassemble que très-rarement dans le même individu; c'est pourquoi, dans les chef-d'œuvres en tous genres, on voit sans cesse que l'art travaille à surmonter les obstacles qu'il rencontre; ce n'est qu'à ses efforts cou-

rageux , souvent couronnés par des brillans succès, que nous devons les plus estimables productions des littérateurs & des artistes. Que ne seroit-on pas en droit d'attendre de M. *Robert*, si, à des compositions pittoresques , soutenues d'une grande liberté de pinceau , d'une couleur fraîche & capable de produire l'illusion la plus complète , il pouvoit y joindre le fini qui perfectionne , & qui seul peut mettre le sceau à tous les ouvrages dignes de passer à la postérité ? On pourroit former le même souhait pour les tableaux de M. *Casanove* ; cependant ces deux sujets , représentant , l'un , *un coup de tonnerre* , & l'autre , *un coup de vent* , non-seulement ont beaucoup d'énergie , mais offrent une harmonie qu'on ne trouve que rarement dans les productions de cet artiste. Le *port de mer* de M. *Loutherbourg* est remarquable par l'effet & la vigueur des tons ; mais on y desireroit plus de transparence & de légèreté. Les défauts contraires se font remarquer dans *la rue de l'Hippodrome à Constantinople* , nul goût , nul effet , nulle intelligence

dans la distribution des groupes ; ce tableau , foible de couleur & de ton , n'a été remarqué que par le local qu'il représente ; quelle différence , & quel intérêt piquant il eût produit si l'auteur eût pu dérober à M. *Vernet* son génie & son pinceau !

Un phénomène pittoresque au salon , fut d'y voir les ouvrages de M. *Chardin* , qui ne manquent ni de verve , ni de fraîcheur ; ce sont cependant les productions d'un artiste octogénaire !

J'ai promis de vous parler du portrait de M. le comte d'Artois , peint par M. *Callet* ; on trouve dans ce tableau, que « *les draperies sont trop brûlantes* » ; mais quant à moi , j'en trouve tout fort beau , effet piquant , noble attitude , hormis la tête qu'il falloit laisser faire à *Dupleffis*. Entre les superbes portraits de cet artiste , on distingue ceux de Monsieur , frere du roi ; de M. *Franklin* , de M. le comte d'Angiviller , & de M. de Fontanel ; au mérite de l'exacte ressemblance , M. *Dupleffis* réunit un style moëlleux & suave , un ton de couleur séduisant & vrai qui charme les connoisseurs les plus déli-



cats. Son émule en ce genre, *M. Roslin*, a plus de fierté dans la touche, & moins de correction, un ton de couleur plus brillant, mais plus factice, & qui ressemble un peu à de l'yvoire : je ne fais si c'est cela qu'on appelle « *des tons ardents & des couleurs ardentes* ». Parmi les plus beaux portraits de *M. Roslin* on a remarqué ceux du célèbre *Linnée*, du prince & de la princesse *Orlof*, & sur-tout celui d'un officier en habit uniforme. A l'égard de celui du comte de *Panin*, les draperies, les broderies, & sur-tout les diamans, font une illusion dont jusqu'à ce jour il n'y avoit point d'exemple dans les fastes de la peinture.

Les portraits de *M. Perroneau*, quoique d'une touche légère & moëlleuse, paroissent gris à côté de ceux des artistes dont je viens de parler ; mais celui de *M. Belle*, professeur de l'Académie, peint au pastel par *M. Loir*, a tant de vérité & d'harmonie, qu'il peut être compté parmi les plus beaux du salon : je n'ai garde de dire la même chose de ceux de *M. le Noir*. Dans la miniature, l'artiste le plus

digne de fixer les regards du public est M. *Hall* ; sa touche fine , spirituelle & facile le fera toujours triompher de ses rivaux.

En finissant l'article des peintures , je n'oublierai pas de vous parler des charmans ouvrages de Mademoiselle *Valayer* , elle seule peut nous consoler dans un genre abandonné par MM. *Charadin* & *Roland de la Porte*. Les fleurs de M. *Van Spaendonck* semblent, pour la fraîcheur & la vérité, pouvoir le disputer à la nature. Que ne puis-je en dire autant de deux vues des Pays - Bas , peintes par M. *Cort*. On remarque dans les ouvrages de cet artiste , nouvellement agréé, un fini froid & minutieux que devroit au moins accompagner la magie qui résulte de la perspective aérienne, & qui ajoute un si grand prix aux tableaux des maîtres de l'école Flaman-  
de.

La Sculpture ne mérite pas moins nos hommages que la peinture ; fille du dessin comme elle , mais privée du charme de la couleur, elle en est dédommée par l'inestimable avantage de braver une longue suite de siècles,

& de faire passer ses chefs-d'œuvres à la postérité la plus reculée. Vous aurez sans doute applaudi, Monsieur, au projet qui s'exécute avec autant de zèle que de succès, & qui met en quelque sorte le sceau de l'immortalité à la mémoire des grands hommes qui ont bien mérité de la patrie. Les quatre statues pédestres qui ont été exécutées cette année sont celles du chancelier *d'Aguesseau*, de *Bossuet*, de *Pierre Corneille*, & de *Montesquieu*.

La première est dûe au ciseau de *M. Berruer* ; elle offre une attitude sage & une exécution soignée, sur-tout dans les draperies qui ont généralement plus satisfaits les artistes & les amateurs, que la tête, où l'on remarque une touche molle, ronde, & froide.

On reconnoît dans la statue de *Bossuet* le génie noble & élevé de *M. Pajou* ; cette figure est bien cadencée, les draperies, jettées avec tout le goût possible, sont exécutées d'une manière large, variée, savante, les mains sont bien dessinées ; mais on desireroit dans la tête plus de grandeur & d'expression, les traits n'an-

noncent pas assez l'éloquence mâle & sublime de l'immortel prélat. Le portrait du roi & plusieurs autres sont dignes de la réputation de leur auteur.

Quelle noble simplicité, quelle énergie dans la figure de *Corneille* ! Le génie du poète a pénétré le statuaire ; on croit voir respirer le créateur de la scène tragique ; on croit le voir, plein du dieu qui l'agite, peindre à grands traits l'ame de *Cornélie* ou la clémence d'*Auguste*. Cette belle figure peut servir de réponse à ceux de nos artistes qui s'obstinent à croire que le goût ne permet pas d'employer en sculpture le costume françois. Dans les autres portraits de M. *Caffiery* on reconnoît toujours la vérité & l'exécution soignée qui le caractérisent.

Que ne puis-je donner à la figure de *Montesquieu* les mêmes éloges qu'aux bas-reliefs de M. *Clodion* ? Dans ceux-ci, l'esprit, la finesse & les graces animent toutes les figures ; dans celle de *Montesquieu*, on remarque, il est vrai, de l'enthousiasme, mais elle laisse beaucoup de choses

à desirer. Cependant, comme cette statue n'est point exécutée en marbre, l'artiste pourra y faire les changemens que sa prudence lui dictera. On l'a félicité de ne s'être point *asservi au costume*, & je crois que c'est, au contraire, un reproche qu'on peut lui faire, parce qu'il n'est point question de draper la statue d'un françois du dix-huitieme siècle à la grecque, à la romaine, ou de lui donner un costume idéal, mais de le représenter avec celui de sa nation & du temps où il a vécu. La figure de *Corneille* offre un bel exemple de la difficulté vaincue, & les talens supérieurs de M. *Clodion* ne laissent aucune inquiétude sur le parti avantageux que prendra cet habile artiste en consultant son goût & son génie.

M. *Houdon* s'est acquis une grande réputation par ses portraits ; on y remarque beaucoup de vérité & d'expression joint à une parfaite ressemblance. Ce n'est pas le seul genre dans lequel cet artiste est exercé, on peut voir, entre autres grands sujets, un bas-relief du portail de la nouvelle église de sainte Genevieve, qui repré-

sente Jesus - Christ donnant les clefs à saint Pierre.

Indépendamment des portraits de M. *Gois*, modèles de très-bon goût, les dessins de cet artiste ont été fort applaudis, principalement ceux qui représentent la punition que *Cambyse*, roi de Perse, fit subir à un juge prévaricateur; on y remarque un style noble, de la facilité, du caractère & de l'expression. La tête du *Méléagre*, par M. *Boizot* pourroit offrir plus de noblesse, mais le reste de la figure mérite des éloges, ainsi que le portrait de *Racine*, & celui de Madame *Chalgrain* qui est modelé avec autant de graces que de vérité. Celui de Mademoiselle *Duplan*, par M. *Monnot*, a de la ressemblance & de l'expression; ainsi que celui de *Regnard* exécuté en marbre par M. *Foucou*; les autres figures du même artiste sont d'un grand style & d'un bon goût de dessin.

MM. *Julien*, de *Joux* & *Sergell*, ont donné chacun des preuves de leurs talens; le *Gladiateur mourant*, du premier, tient du caractère de l'antique;

la touche en est-ferme & moëlleuse ; le *saint-Sébastien*, du second, a beaucoup de souplesse, les détails sont rendus avec intelligence. Le *Lacédémonien*, par M. *Sergell*, est remarquable par une attitude superbe, un grand caractère, & une expression mâle, analogue à l'action énergique d'*Oirhyadès*, qui, blessé mortellement, dresse un trophée à *Jupiter* sur lequel il écrit avec son sang.

Je ne vous parlerai point de la Gravure, dont l'objet est de traduire, conserver & multiplier les chefs-d'œuvre des grands maîtres. Vous savez, Monsieur, que cet art précieux n'a point été connu de l'antiquité, & que sous le siècle de *Louis XIV* il a été porté en France au plus haut degré de perfection. La plupart des estampes exposées au salon sont connues du public, & j'ai l'attention de vous faire connoître celles qui méritent les suffrages des amateurs,

Je suis, &c.

Paris, ce 22 novembre 1779.

# L'ANNÉE

## LITTÉRAIRE.

### LETTRE X.

*Première lettre de M. l'abbé Royou, chapelain de l'Ordre de Saint-Lazare, & professeur de Philosophie au Collège de Louis-le-Grand, sur les Époques de la nature, par M. le comte de Buffon, intendant du jardin & du cabinet du roi, de l'Académie françoise & de celle des Sciences, &c.*

Si l'on en croyoit, Monsieur, quelques admirateurs outrés du *Plin* françois, la gloire dont il est couvert devoit faire respecter les écarts même de ce génie audacieux, qui, fouillant d'abord jusqu'aux entrailles de la terre, a surpris dans ce labo-

ANN. 1779. Tome VII. K



ratoire caché de la nature ses secrets les plus intimes , & , par la structure actuelle du globe , a découvert sa constitution primitive & son origine céleste ; qui s'élevant ensuite d'un vol encore plus hardi dans les cieux pour rechercher la première cause de toutes choses , y lut , comme dans un livre ouvert à lui seul , & vient nous développer , comme s'il en avoit été témoin , l'époque de la formation des corps célestes , l'histoire des convulsions différentes , de tous les bouleversemens qui dans la succession *éternelle des temps* ont agité , transformé & ces globes immenses suspendus sur nos têtes , & celui qui roule sous nos pieds ; pour qui , en un mot , la terre n'eut rien de caché , & les cieux rien de trop élevé. Quoi ! disent ces enthousiastes , se pourroit-il trouver quelqu'un , *si ce n'est un monstre dévoré des serpens de l'envie* , qui osât entreprendre de flétrir par le souffle impur de la critique les lauriers immortels qui ceignent le front radieux du sublime historien de la nature ?

Je ne me laisserai point effrayer par ces vaines déclamations. Je suis plein de vénération pour le génie ; mais j'en ai davantage pour la vérité. L'autorité d'un grand nom ne sauroit m'en imposer. En rendant hommage aux talens qui honorent ma patrie , je saurai combattre des opinions qui sapent les fondemens de ma religion. Plus la source d'où l'erreur découle est élevée , plus il est nécessaire de lui opposer une digue puissante. La comète génératrice de *M. de Buffon* n'a rien à mes yeux de plus respectable que les cioux solides , les épicycles , les cristallins de *Ptolémée*. Les variations éternelles de l'auteur des époques , le sacrifice inattendu qu'il fait lui-même de son ancienne *théorie de la terre* , proposée d'abord avec tant de confiance , ce sacrifice généreux , en prouvant & qu'il ne se croit point infailible & qu'il ne recherche que la vérité , semble m'inviter à lui indiquer les défauts du nouveau système qu'il établit dans ses *Epoques de la nature* ; & pourvu qu'on ne s'écarte point

des égards qui sont dûs à la personne, il sera toujours permis de combattre l'erreur avec le zèle & la force que la vérité doit inspirer, *Parcere personis, dicere de vitiis* ; c'est notre devise.

Si l'on me demande qui je suis pour oser me mesurer avec M. de Buffon ; je répondrai qu'il faut examiner les raisons & non pas les personnes ; & que d'ailleurs tous ceux qui ont combattu avec succès les rêves de *Descartes* n'étoient pas des *Newtons*. Entrons en matière. Je me borne à donner ici une analyse critique & raisonnée du système de M. de Buffon, que je réfuterai dans un autre ouvrage par des raisons plus approfondies.

Persuadé qu'un bon physicien ne doit point avoir recours aux causes qui sont hors de la nature, M. de Buffon se croit obligé d'expliquer par les seules loix de la physique la formation & l'harmonie constante de cet univers ; c'est là le but général de son ouvrage, qui, malgré le bel hommage que l'auteur, en cent endroits, rend

à la divinité, n'a pas empêché nos esprits-forts de dire qu'ils sont enfin dispensés d'admettre pour présideur à la construction & à l'arrangement de l'univers cet être suprême qui leur semble si redoutable; puisque le choc d'une comète contre le soleil a pu tout produire & suffit pour tout expliquer; mais reprenons les choses de plus haut.

Dans le commencement les étoiles fixes, qui sont autant de soleils, ou de vastes océans de matières embrasées & liquides, existoient. C'est le point fixe d'où part l'auteur des *Epoques*. Mais quand, de qui, & comment ces étoiles ont-elles reçu l'existence? Vous savez que tous les peuples, jaloux de placer l'époque de leur origine dans la nuit des temps les plus reculés, ont rempli les lacunes de leur généalogie par les fables les plus grossières; c'est à la formation des étoiles fixes que commencent aussi les temps fabuleux du monde de M. de Buffon; mais comme il veut étayer par-tout de monumens authentiques l'illustre &

Après une multitude incroyable de siècles, ces torrens enflammés, devenus sphériques on ne fait comment, se refroidissent, prennent de la consistance, & forment enfin des masses énormes, opaques, froides & solides qui circulent autour du soleil. Et voilà ce qu'on appelle les *comètes* ; il est prudent de les appeler par leur nom ; car au portrait qu'en a tracé *M. de Buffon*, on auroit eu quelque peine à reconnoître l'original.

La vitesse, la grandeur, & la multitude de ces corps vagabonds qui tournent autour du soleil, étant également prodigieuses, dès-lors quelle pression, quel frottement, quelle charge énorme ne durent-ils pas produire sur la surface entière du soleil ! Aussi n'y pouvant résister, les parties se divisent, s'échauffent, s'enflamment, tombent en fusion, & voilà la cause véritable & remarquable de cette vive lumière dont brille l'astre du jour, de cette chaleur immense qui féconde & vivifie la nature entière.

Cette explication singulière me fournira quelque jour matière à des ob-

servations physiques; aujourd'hui, & dans un ouvrage destiné à des lecteurs de toutes les classes, je suis forcé de me borner aux deux réflexions suivantes, plus faciles à saisir.

Et d'abord qu'ils doivent être vastes & nombreux ces corps dont le poids & le frottement fussent pour embraser & tenir sans cesse en fusion une masse aussi énorme que celle du soleil, dont le diamètre est de 323 155 lieues. Si l'on réfléchit ensuite que les comètes ne sont que les débris immenses d'une étoile fixe qui les réunissoit toutes dans son sein, comment se figurer la grandeur prodigieuse de l'astre dissous, & la force plus grande encore de la cause qui opéra cette étonnante dissolution? Mais ce n'est rien encore. Cette étoile étoit elle-même un soleil, enflammé comme le nôtre, dont la chaleur étoit aussi produite par le frottement d'une multitude infinie de corps qui circuloient autour d'elle, & qui devoient par conséquent la surpasser autant en masse qu'elle surpassoit elle-même notre soleil; & comme nous avons, dans l'es-

pace étoilé, un millier de soleils semblablement embrasés, liquéfiés par la même cause, qui pourra se figurer \* le nombre & l'immensité des corps qui peu-

\* Pour aider un peu l'imagination à cet égard, qu'on réfléchisse au calcul & à la gradation qui suivent. Les physiciens ont prouvé que la comète de 1680 qui approcha du soleil à la distance de 33, 200 lieues en avoit reçu à cette distance un degré de chaleur 2, 000 fois plus grand que celui d'un fer rouge. Mais on sait que la force de la chaleur augmente, comme celle de l'attraction, en raison inverse du quarré de la distance. Ainsi, pour avoir le degré de chaleur qu'auroit reçu la comète à une lieue de distance, il faut d'abord prendre le quarré de 33, 200 qui fait 1, 102, 240, 000, & multipliant ensuite par 2, 000, on trouvera qu'à une lieue de distance du soleil, la comète eût été 2, 204, 480, 000, 000 de fois plus chaude qu'un fer rouge. Quel feu ! Quel doit donc être celui du soleil qui produit un effet si prodigieux ! Quelle doit donc être la masse des comètes qui, par leur frottement, embrasent le soleil ! Quelle devoit donc être la masse de l'étoile dont les débris ont formé les comètes ! Quelle doit donc être la masse & le nombre des corps qui, par leur frottement, tiennent les étoiles en fusion ! Grand Dieu ! quelle terrible friction ! ô pauvre imagination, à quels tourmens te condamne M. de Buffon !

plent les espaces célestes ? On sent par cela seul que l'imagination hardie de *M. de Buffon* ne s'effraye pas du merveilleux , & qu'il ne cherche pas à diminuer le nombre des prodiges inconcevables qu'offre le spectacle de l'univers.

Une autre conséquence à laquelle *M. de Buffon* ne pourra se refuser, c'est qu'avant l'explosion de cette étoile fixe , dont les débris immenses circulent aujourd'hui autour du soleil, cet astre alors solitaire & qui n'avoit à supporter aucun poids , aucun frottement devoit être solide , froid & opaque (ce qui, soit dit en passant, augmente furieusement le prodige de son inflammation) ; & comme il contenait les germes de toutes les substances végétales & animales , les précieuses *molécules organiques toujours vivantes , toujours actives* , répandues en abondance sur notre globe, qui n'est qu'une *éclabouffure* du soleil, l'astre du jour devoit donc , avant son incandescence être fécond comme le globe terrestre ; on devoit y trouver des mers & des poissons ; l'air & de



oiseaux, des montagnes & des métaux, des plaines & des moissons, des vergers & des fruits de toute espèce, & sur-tout l'homme roi & dominateur de l'empire du soleil\*. Quel dommage que ces énormes comètes soient venues par leur poids embraser ces vastes & riches contrées, & ne faire d'un si beau séjour qu'un immense océan de verre fondu; mais enfin, après bien des siècles, nous en verrons une réparer, du moins en partie, le dégât que toutes avoient causé.

En effet, dans le cours des révolutions que font les comètes autour du soleil, il est naturel, il est même nécessaire qu'il y en ait qui viennent de temps à autre, les unes s'engloutir dans

\* Nous n'avons pas encore d'histoire des peuples solaires. Ce seroit cependant un objet bien digne d'exercer la sagacité de nos savans philosophes. J'invite M. Bailly à bien examiner si ce n'est pas là le peuple atlantique de Platon. Je suis persuadé qu'en plaçant l'atlantide dans le soleil, il rendra raison des fables de Jupiter, de Saturne, de Vulcain, de la guerre des Dives & des Peris, &c. bien plus aisément qu'en transportant on île enchantée dans les glaces du Nord.

cet océan de verre fondu, les autres en sillonner la surface... Il est nécessaire ! de temps à autre ! Ne diroit-on pas que M. de Buffon a vu de fréquens exemples de ces chûtes de comètes, tantôt verticales, tantôt obliques dans le soleil ? Les observations astronomiques déposées dans les immortelles archives de l'académie des Sciences ont-elles pû autoriser une assertion si singulière ? Non. D'où peut donc venir la confiance avec laquelle M. de Buffon établit la nécessité de ces chûtes ? C'est, dit-il, parce que la comète de 1680 rasa de très-près la surface du soleil. Preuve excellente ! C'est comme si l'on disoit que beaucoup d'hirondelles doivent se noyer, parce qu'elles sillonnent la surface des eaux ; ou, si la comparaison paroît trop mesquine, que la mer doit engloutir une ville, parce que les marées approchent du pied de ses murs. Cette raison paroîtra sans doute excellente à ceux qui croient que les révolutions des astres sont abandonnées aux caprices du hasard ; mais quiconque est persuadé qu'il existe un être suprême dont la

main toute puissante a tracé aux comètes des orbites, comme elle a fixé aux eaux de la mer des limites, dont les unes & les autres ne doivent jamais s'écarter, ne conclura point qu'il faut que par intervalle des comètes tombent dans le soleil, parce qu'il en est une qui s'est approchée de cet astre à la distance de 33200 lieues; mais suivons le cours des sublimes spéculations de l'auteur.

Toutes les comètes qui sont tombées à plomb sur le soleil, ou même dans une direction peu oblique, ont été dévorées par l'astre brûlant; mais une enfin plus adroite, ou plus heureuse en apparence, prit une direction plus oblique, se contenta d'attaquer la surface du soleil, &, par cette adroite manœuvre, elle sortit intacte de ce gouffre embrasé, en chassant même devant elle la six cent cinquantième partie de cette mer de verre fondu; mais pour n'avoir pas quitté sa conquête (comme elle le devoit, suivant toutes les loix de la physique), elle en devint la proie; & après avoir échappé à la masse entière du soleil,

elle se vit liquéfiée par la petite portion qu'elle en avoit détachée.

Cependant M. de Buffon dit ailleurs qu'il faudroit qu'un corps aussi vaste que la terre fût stationnaire auprès du soleil pendant des milliers d'années avant d'être liquéfié. Il auroit donc fallu naturellement des milliers de siècles pour que la six cents cinquantième partie du torrent solaire pût liquéfier une masse aussi énorme que celle de la comète qui avoit si cruellement mutilé le soleil ; mais, comme M. de Buffon a besoin que le soleil subsiste encore dans toute sa force pendant 168000 ans, il a bien fallu dissoudre, & faire disparaître à jamais cette comète conquérante & destructive qui seroit venue à chaque révolution, démembrer l'empire du soleil. Mais à présent nous sommes tranquilles. La voilà désormais confondue avec le torrent de verre fondu détaché du soleil, & ces deux fleuves réunis s'écoulent avec une rapidité incroyable dans les espaces célestes.

Là va s'opérer un nouveau prodige qui ne le cède en rien à tous ceux

que je vous ai déjà racontés. Toutes les matières de ce torrent qui sont mêlées, confondues ensemble, par l'effet du plus grand degré de chaleur qu'il soit possible d'imaginer, qui sont d'ailleurs animées d'une puissante force d'attraction, puisque vous les verrez bientôt se rassembler dans les airs; eh bien! malgré l'agitation continuelle que produit sur elle la chaleur, malgré la force de leur attraction mutuelle, l'impulsion de la comète, plus puissante qu'une baguette de fées, les contraint sur-le-champ de se séparer, de s'aller ranger à des lieux, à des distances différentes, suivant l'ordre de leur densité spécifique; voilà certainement un secret bien précieux pour opérer la séparation des métaux. En donnant un coup violent à une masse liquide d'or, d'argent, de plomb, d'étain, de cuivre, fondus & mêlés ensemble, on yanneroit ces métaux, & chacun d'eux iroit sans confusion se placer à la distance qui lui convient, selon l'ordre de sa densité.

Cette opération vraiment magique

étant finie, les divers torrens. ayant pris chacun leur place, étant arrivés au lieu de leur destination, qui n'est pas fixée & ne peut l'être, du moins par *une cause prise dans la nature*, ils sont rappelés vers l'astre dont ils avoient été séparés, & contraints de circuler sans cesse autour de lui, & voilà ce qu'on appelle *les planètes* ! Voilà comme naquirent *Saturne, Jupiter, Mercure, Vénus, Mars & la Terre*. Vous en feriez-vous douté ?

Mais outre leur circulation autour du soleil, ces planètes sont douées d'un mouvement de rotation sur leur axe, sans qu'on puisse encore assigner la *raison physique* de ce mouvement. Cependant celles qui tournent plus rapidement lancent au loin, & de tous côtés, des jets abondans de leurs parties *les plus légères* qui s'échappent de l'équateur par l'effet de la force centrifuge.

Mais, tandis que nous avons vu (p. 223) les débris immenses d'une étoile fixe, malgré leur commune origine, malgré leur voisinage & la force attractive de leurs grandes

234. *L'ANNÉE LITTÉRAIRE.*

masses , conserver l'un pour l'autre une antipathie , un éloignement décidés ; au contraire , ces parties légères , imperceptibles , dispersées au loin & dans tous les sens par une force immense , s'attirent \* , se recherchent , se reconnoissent , se rejoignent dans l'immensité des espaces , & viennent , en vertu de leur attraction mutuelle , former des sphères nouvelles.

Quand cette réunion est consommée , & pas plutôt heureusement , la planète principale qui les avoit chassées , les rappelle , les attire ; mais il n'est plus temps. Pressées alors par deux forces contraires , l'attraction & la force centrifuge , tout ce qu'elles peuvent faire c'est de combiner leur mouvement , d'obéir , autant qu'il se peut , aux deux forces opposées , & de faire des révolutions éternelles , mais à une grande dis-

\* Sans être physicien , on sent que la force de l'attraction doit augmenter en raison de la masse & du voisinage. Elle devoit donc être immense dans les torrens qui jaillirent de l'étoile fixe , & infiniment petite dans les petites parcelles chassées des planètes en vertu de la force centrifuge.

tance, autour de la planète qui les avoit expulsées ; & voilà le secret de la naissance vraiment mystérieuse de la lune compagne fidèle du globe terrestre, & des autres *satellites* esclaves soumis de leur *planète*.

Une chose ici doit étonner les esprits les moins attentifs. Pourquoi ces parties les plus légères ont-elles attendu pour se séparer de leurs planètes le moment où celles-ci commenceroient à tourner sur leur axe ? N'avons-nous pas vu plus haut qu'en vertu de l'impulsion seule donnée par la comète, les différentes matières qui composoient le globe détaché du soleil s'étoient séparées & arrangées, suivant l'ordre de leurs densités respectives, pour former des planètes différentes ? Pourquoi donc les parties les moins denses des planètes ne se sont-elles pas aussi séparées les unes des autres dans le même temps & par le même principe ? Comment les *satellites*, ces vils esclaves des planètes, ont-ils osé, ont-ils pu se soustraire à une loi que leurs souveraines avoient fidèlement accomplie ?



On pourroit croire que c'est ici un oubli , une distraction du célèbre historien de la nature. Point du tout. C'est au contraire l'effet d'une profonde & savante combinaison. Si toutes les parties du torrent solaire , dont la densité étoit différente , s'étoient tout à coup séparées en sortant du soleil , les sphères nouvelles qui en seroient résultées, eussent été toutes assujetties à l'empire du soleil , comme l'ont été les planètes , & forcées de circuler éternellement autour de lui ; la terre eût donc été privée pour toujours de cette compagne fidèle (la lune) qui la console dans l'absence du soleil. Pouvoit-on mettre à trop haut prix une conquête aussi précieuse que celle de l'astre nocturne ? Et combien M. de Buffon doit-il s'applaudir de cette heureuse inconscience qui pouvoit seule nous conserver cet astre discret & complaisant , qui , sans dissiper entièrement les ombres mystérieuses de la nuit , prête sa douce lumière aux voyageurs ? N'envions donc pas aux planètes cette heureuse fécondité. Laissons-

les, dans leur course rapide, enfanter librement des satellites.

*La terre*, dont la vitesse de rotation n'est pas fort considérable, & qui ne parcourt en tournant sur son axe que six lieues & un quart par minute, n'a produit qu'un seul satellite, qui est la lune, qu'elle lança à 85, 000 lieues de distance.

*Jupiter*, dont la vitesse de rotation est immense, & qui parcourt 165 lieues par minute, vomit des torrens de matières & même de différentes densités; & il en naquit quatre satellites dont l'un fut projeté à 89, 500 lieues; l'autre à 141, 800; le troisièmé à 225, 800; & le quatrième à 397, 877 lieues. Avec quelle force ils ont été lancés!

*Saturne* encore plus vigoureux, plus *ingambe*, outre son brillant anneau, engendra cinq satellites. Mais les autres planètes plus lentes, plus engourdies, sont demeurées stériles. Cependant la belle *Vénus* plus légère dans sa course, plus fine dans sa taille que notre terre massive ne devoit pas rester déshonorée par une

honteuse stérilité ; aussi M. de Buffon auroit-il bien envie de réparer l'affront que tous les astronomes ont fait à *Vénus* , en la supposant stérile ; il prépare des instrumens moins grossiers que ceux qu'on a employés jusqu'ici , & ne désespère pas de nous découvrir un jour *un* , ou même *deux satellites* , heureux fruits de la fécondité de *Vénus* !

Quelle est simple ! quelle est naturelle ! quelle est sublime cette théorie des *satellites* ! Cependant une chose encore m'embarrasse. Par quelle bisarrierie , par quel caprice , la terre , par exemple , a-t-elle vomie de son sein les parties qui composent la lune ? — Parce qu'étant plus légères , elles ont dû s'échapper par l'équateur , en vertu de la force centrifuge. — Fort bien ! Mais pourquoi donc y voit-on encore des matières d'une densité si prodigieusement différente , qui restent paisiblement ensemble & ne cherchent point à se séparer ! Comment l'air , ce corps si léger qu'il en est fluide , s'est-il , pour ainsi dire , amalgamé avec l'or quinze mille fois

plus pesant, tandis que les parties de la lune, qui sont seulement un peu plus d'un tiers moins denses que celles de la terre, ont été forcées de s'échapper en vertu de cet excès de légèreté ? M. de Buffon, dans sa prochaine *Théorie de la terre*, car il nous en faut nécessairement une troisième, daignera nous expliquer, par une cause qui soit dans la nature, cette bisarrerie de la terre, cette prédilection pour l'air, l'eau & l'or dont les qualités sont si contraires ; & son inconcevable aversion pour les parties de la lune avec laquelle ayant plus d'affinité, elle paroïssoit devoir sympathiser davantage.

Quoique les grands événemens dont je viens de parler, forment une période de temps peut-être aussi longue que ses époques, M. de Buffon cependant, pour ne pas trop effrayer des imaginations foibles, a glissé adroitement sur l'immensité du temps nécessaire pour les opérations que je viens de détailler ; il a même eu la fine précaution de les enchaîner dans les *Epoques* subséquentes ; en-

sorte que son ouvrage ne paroît commencer qu'à l'endroit où je viens de finir ; mais , comme ce n'est pas une sèche analyse que je voulois vous présenter , j'ai cru devoir rétablir l'ordre naturel des choses , séparer des époques si prodigieusement différentes , afin de faire mieux saisir l'esprit & l'ensemble du système , & la grandeur des vues de M. de Buffon. Avant d'aller plus loin , voici l'abrégé de tout ce que nous avons dit , & en deux mots , l'ordre de la génération *physique* , & la généalogie des corps terrestres & célestes , suivant l'auteur des *Epoques*.

Les satellites ( la lune , &c. ) enfans-des planètes ;

Les planètes ( la terre , &c. ) filles du soleil liquesfié ;

Le soleil , liquesfié par une comète ;

Les comètes , enfans jumeaux d'une étoile fixe ;

Les étoiles fixes, ENFANS BATARDS,

*La suite à l'ordinaire suivant.*

Je suis , &c. l'abbé ROYOU.

Paris , ce 23 novembre 1779.

LETTRE

## LETTRE XI.

*De la passion du jeu depuis les temps anciens jusqu'à nos jours , par M. Duffaux , ancien commissaire de la gendarmerie , de l'Académie royale des Inscriptions & Belles-Lettres , & de celle de Nancy , avec cette épigraphe,*

*Non ut desinat , sed ne vincat.*

*dédié à Monsieur. A Paris , de l'imprimerie de Monsieur , & se trouve chez Moutard , libraire-imprimeur de la Reine , rue des Mathurins , à l'hôtel de Clugny.*

**I**L faut des amusemens & des distractions à la foiblesse humaine. Le pauvre en a besoin pour oublier ses peines, le riche pour charmer ses ennuis & se soulager du poids de son existence. Les plaisirs simples & naturels suffisent au citoyen laborieux & occupé qui les goûte rarement & les achète au prix de ses sueurs ; mais l'homme oisif dont l'unique em-

ANN. 1779. Tome VII. L

ploi est de chercher sans cesse des voluptés nouvelles, ne peut être sensible qu'à des plaisirs exquis & factices; son ame émouffée demande des émotions fortes & violentes; ses divertissemens doivent être des passions.

Les anciens faisoient succéder aux affaires & aux occupations sérieuses des jeux nobles & utiles, également propres à fortifier l'esprit & le corps. La bonne compagnie de Rome & d'Athènes ne s'enfermoit point pour sacrifier à un vil intérêt : on voyoit les personnages les plus distingués de l'état au champ de mars ou dans le cérāmique déployer leur vigueur & leur adresse. Le vainqueur n'étoit point redevable au hasard de ses avantages : un vil métal n'étoit point le prix de sa victoire; il remportoit de l'arène l'estime & les applaudissemens des spectateurs. Le désespoir & les larmes n'étoient point le partage du vaincu, & la honte de sa défaite étoit adoucie par le fruit qu'il retiroit d'un exercice salutaire.

De tous les amusemens enfantés par le luxe & l'oisiveté, les jeux de

hasard sont ceux qui font éprouver les sensations les plus vives. La cupidité du joueur est enflammée par la vue d'un gain prompt & facile. L'amour-propre lui promet les faveurs constantes de cette aveugle déesse que jamais aucun mortel n'a sçu fixer. L'espérance & la crainte le tourmentent tour-à-tour & lui donnent des secousses continuelles. De-là cet attrait puissant & presque universel du jeu qui sans cesse irrite les desirs sans jamais les satisfaire, & dont les plaisirs, fondés sur l'imagination plus que sur les sens, occupent l'ame sans jamais la rassasier.

La passion du jeu, très-violente par sa nature, est une des plus funestes dans ses effets, parce qu'elle enlève à l'homme les biens les plus précieux de la vie, le tems, la santé, la fortune & l'honneur. Le théâtre, si propre à réformer les mœurs, nous offre deux tableaux frappans des malheurs causés par le jeu. *Regnard* nous a peint les fureurs & le désespoir du joueur; ses transports extravagans & sa joie insensée, son aveu-



glement & son insensibilité pour ses vrais intérêts : il nous a montré un jeune homme aimable & doué des plus belles qualités qui sacrifie à cette passion fatale les avantages que lui promettoient l'amour & la fortune. L'auteur de *Beverley* envisage dans le *Joueur* un époux & un père ; & d'un pinceau noir & terrible , il nous trace la ruine & la désolation d'une famille. Il y a plus d'art , de goût & de finesse dans le poète françois ; il peint avec plus de vérité le caractère & les différentes agitations du *Joueur* ; il nous divertit en nous instruisant : le poète anglois , plus grave & plus moral , nous fait frémir , en nous présentant l'image des horreurs & des extrémités horribles que le jeu traîne à sa suite : ces deux ouvrages renferment des leçons fort utiles , qui n'ont pu cependant modérer la fureur du jeu. Cette passion est peut-être la plus difficile de toutes à corriger , parce qu'elle séduit toujours les malheureux qui en sont la victime par l'espoir trompeur de réparer leurs pertes.

A la vue des ravages qu'exerce dans la société ce fléau terrible, le zèle patriotique de M. *Dussaux* s'est enflammé. Le traducteur de *Juvénal* a emprunté toute la véhémence & toute l'énergie du satyrique latin pour nous dire à son exemple d'affreuses vérités, & nous peindre des couleurs les plus vives les désordres effrayans occasionnés par le jeu. Echauffé par cette indignation & cette haine vigoureuse qu'inspirent à tout homme vertueux les crimes de son siècle, il déclame, il tonne contre des abus & des excès monstrueux qu'une triste expérience lui a trop fait connoître. Long-temps asservilui-même par cette impérieuse passion, il communique à ses concitoyens les lumières & les réflexions qui l'ont affranchi de ce joug honteux; animé par l'amour du bien public, il s'efforce d'exciter la vigilance & la sévérité du gouvernement contre la licence effrénée des joueurs: Il seroit à souhaiter que tous les gens de lettres fissent un emploi aussi noble & aussi utile de leurs talens.

Les premiers chapitres de cet ouvrage offrent des recherches curieuses & profondes sur le jeu dans les temps anciens ; il en résulte que c'est dans le cœur humain qu'est l'origine de cette fatale industrie ; l'intérêt domine tous les hommes : faut-il être surpris si l'on trouve chez tous les peuples des traces de la passion du jeu , & si la plupart se sont livrés à des excès qu'on auroit peine à croire s'ils n'étoient attestés par des écrivains dignes de foi ?

Les Germains , au rapport de *Tacite* , après s'être ruinés au jeu , finissoient par se jouer eux-mêmes. Le vaincu subissoit volontairement l'esclavage. Quoique plus jeune , quoique plus fort , il se laissoit garotter & vendre. On voit encore à Naples & dans d'autres endroits de l'Italie , des bateliers qui jouent leur liberté pour un certain nombre d'années.

Saint Ambroise nous apprend que les Huns , après avoir perdu ce qu'ils avoient de plus cher , jouoient jusqu'à leur vie , & quelquefois se donnoient la mort malgré celui qui les avoit

gagnés. Les nègres de Juida jouent leurs femmes & leurs enfans. Les Indiens jouent jusqu'aux doigts de leurs mains , & se les coupent pour s'acquitter.

La fureur du jeu a dû régner surtout chez des peuples oisifs & paresseux qui avoient une subsistance facile , ou chez des nations guerrières qui vivoient de butin & de rapines. Parmi nous , les classes de la société les plus actives & les plus occupées , celles des laboureurs , des artisans , des marchands sont aussi les moins adonnées au jeu. Cette passion est bien plus commune dans les militaires , dans les grands & les riches , & en général dans tous les hommes désœuvrés , qui cherchent à remplir les vuides d'une vie inutile.

M. *Dussaux* examine particulièrement quels ont été les progrès du jeu en France & en Angleterre ; il cite les loix & les ordonnances portées en différens temps pour en réprimer les abus. Les loix Angloises comparées avec les loix Françoises prouvent que les Anglois ont tou-

jours été plus enclins que nous à la  
 fureur du jeu. L'auteur prend de là  
 occasion d'expliquer pourquoi le jeu  
 a eu tant d'influence sur les mœurs  
 & sur les affaires publiques en An-  
 gleterre. « Lorsque l'Anglois , navi-  
 » gateur infatigable , eut fait le tour  
 » du globe , il se familiarisa tellement  
 » avec les dangers & les hasards , que  
 » ses factions , ses affaires & son com-  
 » merce empruntèrent l'esprit du jeu.  
 \ » Tout dès - lors en Angleterre fut  
 » soumis au calcul. Le lucre y prit la  
 » place de l'honnête ; excepté quel-  
 » ques philosophes & quelques-unes  
 » de ces ames que la contagion ne  
 » sauroit infecter , le reste n'étudia ses  
 » devoirs que sur des tables de pro-  
 » babilité dressées pour apprendre à  
 » faire des fortunes rapides. Bientôt  
 » on ne vit plus que des *chances* dans  
 » les choses positives , dans celles  
 » qui relèvent uniquement de la pru-  
 » dence & de l'honneur. Ce fut alors  
 » que l'Angleterre ressentit ces con-  
 » vulsions terribles & telles qu'en  
 » éprouvent les nations avares , lors-  
 » qu'elles sont dévorées de l'amour

» des richesses , encore plus destruc-  
 » teur que celui des conquêtes ».

C'est particulièrement sous le règne d'*Henri IV* que la passion du jeu commença d'éclater en France avec plus de force. Les sujets étoient encouragés par l'exemple du prince. On voit avec regret les qualités sublimes du meilleur de nos rois ternies par une cupidité honteuse. « *Henri IV*, dit *Perefixe*, n'étoit pas beau joueur, mais » apre au gain, timide dans les grands » coups, & de mauvaise humeur dans » la perte ». Comme on savoit qu'il aimoit à gagner, le duc de *Savoie*, jouant un jour contre lui, dissimula son jeu, & par politique renonça volontairement à quatre mille pistoles.

Quelques Italiens vinrent à la cour d'*Henri IV* faire valoir le talent qu'ils avoient de ruiner des dupes. Un d'eux, nommé *Pimentel*, s'étant prévalu contre le duc de *Sully* de l'honneur qu'il avoit de faire souvent la partie d'*Henri IV*. « Comment, ventre » de ma vie, lui répliqua le duc, vous » êtes donc, à ce que je vois, ce » gros piffre d'Italien qui gagnez tous

» les jours l'argent du roi ? Pardieu  
 » vous êtes mal tombé , car je n'aime  
 » ni ne veux ici de telles gens ». *Pi-*  
*mentel* s'échauffoit ; « allez , allez , lui  
 » dit-il en le repoussant , vous ne me  
 » persuaderez point avec votre bara-  
 » gouin ».

*Bassompierre* étoit un des joueurs les plus heureux de cette cour ; il déclare lui-même dans ses mémoires qu'il gagna plus de cinq cens mille livres dans le cours d'une année. « Je les gagnai , » dit-il , quoique je fusse distrait par » mille folies de jeunesse & d'amour , » & mon ami *Pimentel* gagna de son » côté plus de deux cens mille écus ». Une autre fois & dans un âge plus avancé , il gagna cent mille écus en une seule séance , & cependant il mourut tellement obéré qu'il ne laissa pas de quoi payer la vingtième partie de ses dettes.

La ville, toujours empressée d'adopter les vices de la cour , étoit alors remplie de joueurs. Il s'y forma pour la première fois des académies de jeu , où l'on vit les bourgeois & les artisans même se précipiter en foule ; la

févérité de *Louis XIII* réprima ces excès. Ce prince , ennemi des jeux de hafard , n'aimoit que les échecs : pour lui procurer le moyen d'y jouer en voiture , l'on fit un échiquier bourré , fur lequel les pièces garnies d'aiguilles en deffous s'adaptoient de maniere que le mouvement ne pouvoit pas les faire tomber : c'est ce qu'on avoit autrefois pratiqué à Rome pour l'empereur *Claude*.

*Mazarin*, dit l'abbé de *Saint Pierre*, introduifit le jeu à la cour de *Louis XIV* en 1648. Il engagea le roi & la reine » régente à jouer , & l'on préféra les » jeux de hafard. Le jeu passa de la » cour à la ville , & de la capitale » dans toutes les petites villes de province : on quitta les jeux d'exercice , tels que la paume , le mail & le billard ; les hommes en devinrent plus foibles , plus malfains , plus ignorans , moins polis ; les femmes féduites à leur tour par ce » nouvel attrait , apprirent à se moins » refpecter ».

Parmi les fameux joueurs de la cour de *Louis XIV* , on distingue



*Dangeau*, cet heureux courtisan qui acquit d'immenses richesses en faisant la partie du roi. Cet homme, dont l'esprit étoit porté naturellement aux combinaisons les plus abstraites, avoit fait calculer, par le géometre *Sauveur*, toutes les probabilités du jeu. » Je le voyois jouer, disoit Madame de Sévigné à sa fille, & j'admirois combien nous sommes sots auprès de lui. Il ne songe qu'à son affaire, il ne néglige rien, il profite de tout, il n'est point distrait; en un mot, sa bonne conduite défie la fortune ».

*Gourville*, successivement valet-de-chambre du duc de la Rochefoucault, pendu à Paris en effigie, envoyé du roi en Allemagne, & proposé depuis pour remplacer *Colbert*, déclare dans ses mémoires que ses gains, en peu d'années, monterent à plus d'un million; plus sage que *Bassompierre*, il n'a point laissé de dettes. Le jeu lui procura de la faveur, de la considération & une fortune immense.

Qui croira que *Fouquet*, sur-intendant des finances, *Fouquet*, dont le

fasse insolent révolta *Louis XIV*,  
*Fouquet* qui répandoit l'or. à pleines  
 mains pour satisfaire ses caprices, &  
 qui osa offrir deux cents mille livres  
 à la duchesse de la Valliere; qui croira,  
 dis-je, que ce *Fouquet* si magnifique,  
 étoit un mauvais joueur & même un  
 joueur infidèle? On trouve à ce sujet  
 des détails curieux dans les mémoires  
 de *Gourville*. » Après dîner, dit-il,  
 » *M. Fouquet* se piqua beaucoup con-  
 » tre moi. Il me jouoit de si grosses  
 » sommes à la fois quand j'avois la  
 » main, que ses marques qui étoient  
 » sur une carte coupée valoient sou-  
 » vent cent pistoles pièce : cela le fâ-  
 » choit extraordinairement, & la com-  
 » pagnie étoit étonnée de tout ce qu'il  
 » disoit. Voyant que l'on s'en alloit,  
 » il me fit un si gros va des marques  
 » qui étoient sur sa carte, que lui  
 » ayant donné trente & un, & à moi  
 » quarante, il se racquitta, par ce  
 » seul coup, de plus de soixante mille  
 » livres. La gaieté le reprit; &c »

» Le sur-intendant *Fouquet*, dit en-  
 » core *Gourville*, voulant un jour  
 » faire une partie de gros joueurs,

» pria M. de Ricouart de lui donner  
 » à dîner , & l'on eut soin de lui  
 » procurer ses dupes favorites : M.  
 » d'Herval , en pareil cas , étoit tou-  
 » jours le premier invité ; c'étoit  
 » l'homme du monde le plus malheu-  
 » reux au jeu ». Ce même *Fouquet* qui  
 se faisoit un plaisir de ruiner des du-  
 pes , qui , lorsqu'il perdoit se fâchoit  
 & s'abaissoit jusqu'à demander grace ,  
 donnant une fête à *Louis XIV* dans  
 sa maison de Vaux , fit mettre , dans  
 la chambre de chaque courtisan de  
 la suite du roi , une bourse pleine d'or  
 pour fournir au jeu de ceux qui pour-  
 roient en manquer : & personne ,  
 dit M. *Duclos* , ne fut choqué de ce ma-  
 gnifique scandale.

Pendant la minorité de *Louis XV* ,  
 un joueur étranger , devenu contrô-  
 leur général , entreprit de faire jouer  
 la nation pour rétablir les finances.  
 Il proposa un système ; il établit  
 une banque qui manqua de boule-  
 verser l'état & séduisit ceux même  
 qui s'étoient garantis de l'épidémie  
 des jeux de hasard : il est à remar-  
 quer que tandis que l'on faisoit jouer

toute la France à ce jeu de la banque, le plus séducteur & le plus dévorant qui ait jamais existé, on emprisonna trente ou quarante personnes pour avoir enfreint les loix portées contre les jeux de hasard. L'auteur de tant de maux ne recueillit d'autre fruit de sa coupable industrie que l'opprobre & la misère. Ce fameux joueur, après avoir extorqué tant de millions, fut réduit, pour jouer encore, à mettre en gage le seul diamant qui lui restât.

La catastrophe, opérée par le système, fut chez nous le dernier soupir du véritable honneur. Les clameurs de l'avarice étouffèrent la voix de la probité ; les parvenus l'emportèrent, leur sang impur, mêlé à celui de la noblesse, augmenta la cupidité des nobles, les rendit peu délicats. Au lieu des préjugés utiles, on se transmit de race en race l'avidité qui multiplie les joueurs de toute espèce. Les hôtels de Gêvres & de Soissons, érigés en académies publiques, devinrent comme autant de gouffres, où les fortunes d'une infinité de familles furent englouties : le désordre alla si loin, que

le gouvernement fut enfin obligé de fermer ces dangereux repaires des oisifs & des fripons.

La fureur du jeu, rallentie pour quelque tems, n'a pas tardé à se rallumer avec plus de force : l'augmentation du luxe donne sans cesse une énergie nouvelle à cette passion effrénée. Jamais on n'a joué en France avec plus d'emportemens que depuis la dernière guère. » Tout est en feu, dit » l'auteur, au moment où j'écris, sans » parler des bassesses depuis deux jours » je compte quatre suicides & un » grand crime... outre les tripots autorisés, il s'en établit furtivement » de nouveaux dans les maisons privilégiées des ambassadeurs. Quelques chevaliers d'industrie proposent dernièrement à un homme de » qualité qui venoit d'être nommé » plénipotentiaire, de lui louer un » hôtel, de le défrayer, pourvu qu'il » leur abandonnât un appartement, » & leur permît d'avoir des valets à » sa livrée; proposition qui fut rejetée » avec mépris, parce que M. le » Baron de \*\*\* est l'un des hommes

» les plus honnêtes & le plus instruits  
» de son siècle ».

» J'ai vu jouer en se promenant ,  
» soit à pied , soit en voiture , quand  
» on se rencontroit aux portes des  
» spectacles , pour ne rien déboursfer ,  
» on jouoit un billet. Si je disois que  
» j'ai vu jouer en dormant , on auroit  
» de la peine à le comprendre. Un  
» joueur épuisé de fatigue , ne pou-  
» vant pas se résoudre , parce qu'il  
» perdoit , à quitter la partie , conjura  
» son adversaire de jouer pour lui de  
» la main gauche : ce qu'il y a de  
» plus singulier , c'est que cette main  
» gauche ruina la droite , tandis que  
» celui dont il s'agit ronfloit au bruit  
» des dez ».

Après avoir exposé les vicissitudes  
& les progrès du jeu jusqu'à nos jours ,  
M. *Dussaux* examine en passant pour-  
quoi les grands moralistes & les beaux  
esprits n'ont point combattu jusqu'ici  
cette passion funeste : il attribue leur  
silence à cet égard à une basse poli-  
tique : il ne pardonne point , sur-tout  
à *Horace* , d'avoir épargné les joueurs ,  
dans la crainte de déplaire à *Auguste*

qui aimoit le jeu : de-là M. *Dussaux* tire une conséquence trop générale. & qui , appliquée à notre siècle , est absolument fautive. » Ce n'est donc  
 » pas , dit-il , lorsque l'esprit humain  
 » déployé le plus de magnificence &  
 » de goût qu'il faut chercher du cou-  
 » rage , de la franchise & de la véra-  
 » cité... Le bon goût se perd , dit-on :  
 » je n'en sçais rien , mais le bon sens re-  
 » naît ; car il me semble que les gens  
 » de lettres ont enfin senti la dignité  
 » de leur état ». Il est étonnant que  
 M. *Dussaux* ne sache pas si le bon  
 goût se perd ; il en a trop lui-même  
 pour ignorer ce que les livres nou-  
 veaux apprennent à tout le monde :  
 le bon sens renaît , dit-il ; on n'avoit  
 donc pas le sens commun dans le  
 siècle de *Louis XIV* ; nos poètes &  
 nos orateurs modernes ont donc plus  
 de bon sens que les *Bourdaloue* , les  
*Bossuet* , les *Fenelon* , les *Boileau* , les  
*Molière* , &c. Il me semble qu'il n'y  
 a pas beaucoup de sens dans une pa-  
 reille assertion , & vous la trouverez  
 pleinement réfutée dans les écrits de  
 nos philosophes.

L'auteur considère ensuite quelle est la nature de la passion du jeu, qui, selon lui, n'est autre chose qu'une cupidité effrénée, une soif insatiable de l'or ; il la distingue cependant de l'avarice, aussi timide, aussi déliante que la fureur du jeu est hardie & crédule. Il peint, avec les traits les plus vrais, le caractère des joueurs qu'il réduit à trois classes : les sots qui ne jouant que par air & par bienfaisance, risquent le nécessaire pour acquérir le superflu ; les insensés & les furieux qui ne cherchent que des victimes ou des sacrificateurs prêts à les immoler eux-mêmes ; les fourbes & les fripons qui sacrifient l'honneur à l'intérêt :

Le desir de gagner qui nuit & jour occupe  
 Est un dangereux aiguillon ;  
 Souvent quoique l'esprit, quoique le cœur soit  
 bon ,  
 On commence par être dupe ,  
 On finit par être fripon.

*Madame Deshoulières.*

Les caractères qui distinguent le joueur , sont admirablement tracés



dans la comédie de *Regnard*. M. *Dufaux* n'a fait que les étendre & les développer. Mais il y a joint une foule de réflexions utiles qui lui appartiennent.

Comme l'espoir du gain est l'attrait le plus puissant du jeu, l'auteur s'attache à prouver d'abord combien ce gain est méprisable & injuste. « Le » beau titre pour s'emparer des biens » d'un autre que la décision d'un coup » de cartes & de dez » ! Lui-même a été guéri de la passion du jeu par le gain plutôt que par la perte ; il faut l'entendre raconter d'un style plein de force & de chaleur cette circonstance intéressante de sa vie.

« Quand je songe à cette séance » d'où je rapportai tant d'or ! J'en » étois fier & arrogant ; je me regardois comme un être privilégié. Vers » le milieu de la nuit je rentre brusquement chez moi ; j'écarte mon » valet , je compte mon argent ; je » suppute les sommes que chacun me » doit sur sa parole , me rappelant » les coups que j'avois manqués , » j'éprouve plus de regrets que de

» jouissances. Mon imagination s'al-  
 » lume , s'égare dans les vains pro-  
 » jets. Au fort de cette fièvre & de  
 » ces convulsions de l'avarice , un  
 » cri retentit au fond de mon cœur :  
 » tes convives , tes camarades , tes  
 » amis se désespèrent. Revenu de  
 » cette ivresse , je sentis toute mon  
 » abjection ».

Il montre ensuite combien ce gain  
 est incertain , quelle que soit la  
 prudence & l'habileté du joueur ,  
 puisqu'il dépend du hasard ; enfin  
 combien il est peu utile , puisque la  
 prodigalité ne manque presque jamais  
 de l'absorber.

Rien ne fait mieux voir combien  
 les joueurs sont méprisables que la  
 facilité avec laquelle ils digèrent les  
 injures les plus sanglantes. Un homme  
 connu tenant la main & ayant laissé  
 tomber un double louis , voulut sur  
 le champ le ramasser. « Que craignez-  
 » vous , lui dit-on , il n'y a ici que  
 » d'honnêtes gens. Je le crois , répli-  
 » qua-t-il ; mais de ces honnêtes gens-  
 » là , on en pend un par semaine  
 » quand la justice fait son devoir , ce

» qui parut fort plaisant & fut regardé  
» comme un bon mot ».

L'habitude de s'en rapporter au hasard affoiblit insensiblement la raison ; on ne trouve dans la conduite des joueurs que foiblesse , pusillanimité , superstition. Une aveugle crédulité leur fait regarder comme infailible ce qu'ils desirerent fortement. « Un  
» domestique plus séduit que corrom-  
» pu , croyant ne faire qu'un emprunt  
» puisa dans le coffre de son maître  
» de quoi jouer à l'une des loteries  
» les plus attrayantes , quoique la plus  
» inégale. On le surprit — C'en est  
» fait ! Je ne demande qu'une grace à  
» mes juges , c'est de prendre au pro-  
» fit de mes enfans les numéros que  
» j'ai choisis. Marchant au supplice ,  
» il répétoit : je suis sûr qu'ils gagne-  
» ront ».

« Une pauvre femme voyant tirer  
» une loterie , se lamentoit à chaque  
» lot qui sortoit de la roue de fortuné.  
» — Où sont vos billets , lui dit un  
» observateur ? — Je n'en ai point. —  
» Taisez-vous donc , ma bonne ; on ne  
» sauroit gagner ici sans billet. — Que

» fait - on ? répliqua-t-elle toute éper-  
» due ».

« Un étranger célèbre par ses bons  
» mots , & qu'on ne soupçonnoit pas  
» d'être trop crédule , croyoit néan-  
» moins que sa tabatière lui portoit  
» malheur ; toutes les fois que je la  
» tire , disoit-il , je suis sûr de perdre.  
» Toutes les fois que Monsieur coupe ,  
» disoit une joueuse , je suis sûre de  
» perdre. — D'où vient cela ? — c'est  
» qu'il coupe sans réflexion. Je vous  
» avouerai , disoit un autre à son voi-  
» sin , que je ne suis pas assez riche  
» pour que vous restiez auprès de  
» moi ».

Les joueurs croient se soulager en vomissant les plus horribles blasphêmes. Voici à ce sujet une anecdote mêlée de folie & de rage que *Piron* racontoit du fameux *Dufreny* , cet homme singulier que *Louis XIV* ne put enrichir , & qui eut tous les talens excepté celui de faire fortune. *Louis XIV* avoit défendu à *Dufreny* de blasphémer au jeu , sous peine d'avoir la langue percée d'un fer rouge. Suivant son usage , *Dufreny*

joue & perd ; la menace du fer rouge l'empêche d'éclater ; jurant entre ses dents , n'y pouvant plus tenir , il quitte la partie avec quelques louis qui lui restoient. Comme il marchoit au hasard , & se mordant les lèvres , il apperçoit un malheureux qui se désoloit à l'écart. — Qu'avez-vous , lui dit-il ? — Je suis ruiné , répond l'autre. — Tant mieux ; tenez , voilà dix louis ; allez vite , allez jurer pour moi , car le roi me l'a défendu.

Après avoir exposé les défauts des joueurs , M. *Duffaux* réduit à leur juste valeur les fausses vertus qu'ils s'attribuent. Un *beau joueur* , qui perd sans se plaindre & sans murmurer passe ordinairement pour un homme d'un excellent caractère ; mais ce désintéressement apparent & ce flegme simulé n'en imposera point à ceux qui connoissent le cœur humain : si tous les joueurs étoient aussi sincères que *Montagne* , tel que l'on admire , feroit pitié : j'aimois autrefois les jeux de » hasard , dit ce philosophe , je m'en » suis défait , pour cela seulement que , » malgré ma bonne mine dans la » perte ,

» perte, je ne laissois pas d'en avoir  
» au dedans de la piquûre ».

La libéralité de certains joueurs  
fastueux qui se laissent perdre volon-  
tairement ou qui renoncent à leur  
gain, est l'effet de l'orgueil plutôt  
que d'une véritable bienfaisance.

» Le cardinal d'Est jouant, contre le  
» cardinal de Médicis, son convive,  
» crut qu'il étoit de sa magnificence  
» de lui laisser gagner un coup de  
» dix mille écus, ne voulant pas,  
» disoit-il, lui faire payer son écot,  
» ni le renvoyer mécontent ».

» Henri II, duc de Montmorenci,  
» venoit de gagner une somme confi-  
» dérable; quelqu'un dit à voix basse,  
» il y auroit là de quoi faire la for-  
» tune d'un honnête homme. Le duc  
» l'entendit. Vous & les vôtres, soyez  
» heureux, répliqua-t-il en lui passant  
» son or ». M. Duffaux juge sévère-  
ment ce dernier trait, qui semble  
annoncer une ame noble & géné-  
reuse. On ne sçauroit, dit-il, être vrai-  
ment libéral que du sien. Cet or ga-  
gné, quelqu'un l'avoit perdu : or,

j'ai prouvé qu'il n'y avoit point d'argent plus mal acquis que celui du jeu.

La fureur du jeu, par un alliage monstrueux, se joint quelquefois à de grands talens, à de grandes vertus. Les artistes, les gens de lettres, ceux particulièrement dont le talent suppose de l'enthousiasme & de la chaleur, sont sujets à se livrer au jeu avec excès : M. *Dassaux* déplore à ce sujet la dissipation des gens de lettres qui ne sont plus aujourd'hui que des gens du monde, & qui, répandus dans les sociétés, sont forcés d'en adopter les amusemens & les vices. Il les exhorte à fuir le jeu ; soit qu'ils y éprouvent des succès & des revers, ce sera toujours aux dépens de leur génie.

Les femmes dont la tête est plus foible & l'imagination plus vive s'attachent au jeu avec encore plus d'empportement que les hommes : leur caractère naturel les porte souvent à employer la ruse & la supercherie pour se soustraire aux caprices de la fortune ; quoique joueuses infi-

dèles , elles perdent cependant , & quand il faut payer , tout le monde ne s'accommode pas de leurs équivalens : M. *Dussaux* déclame à cette occasion contre le luxe & la licence des femmes ; il les avertit charitablement que si elles desirent conserver quelque empire sur l'esprit des hommes , il faut qu'elles renoncent à des vices qui ne peuvent que les rendre méprisables : » Ne fût-ce » que par politique , dit-il , qu'elles » essayent enfin de régner par les » mœurs ; mais qui leur fera goûter » ce beau projet , quand *Thomas* lui-même ne les a pas persuadées » J'ignore quelles sont les raisons qui font croire à M. *Dussaux* que M. *Thomas* est l'homme du monde le plus propre à persuader les femmes.

Quoi de plus capable d'inspirer de l'aversion pour le jeu que le tableau fidèle de la rage & du désespoir des joueurs ! L'auteur nous transporte dans les académies , il nous montre ces malheureuses victimes de la cupidité qui attendent ou subissent les arrêts du sort ; il nous fait obser-



ver leurs agitations , leurs mouvemens convulsifs , & nous offre une image effrayante des tourmens dont leur ame est déchirée : il nous peint sur-tout les suites funestes du jeu , & les maux qui en résultent pour les familles.

» Une épouse infortunée vint , la  
 » mort dans les yeux , chercher son  
 » mari qui jouoit depuis deux jours :  
 » laissez - moi , s'écria - t - il , encore  
 » un instant : je vous reverrai peut-  
 » être . . . après demain , Le malheu-  
 » reux , il arriva plutôt qu'il ne l'a-  
 » voit promis. Sa femme étoit cou-  
 » chée , tenant à la mammelle le der-  
 » nier de ses fils : levez-vous , Madame ,  
 » levez-vous , lui dit-il , le lit où vous  
 » êtes ne vous appartient plus ».

» Je vis un joueur , dans ma jeu-  
 » nesse , qui venoit de s'échapper du  
 » lit de son épouse , endormie sur la  
 » foi de ses sermens. Il arrive au jeu ,  
 » & perd ce qu'il avoit pu ramasser à  
 » la hâte. Il veut emprunter , on le  
 » refuse ; il supplie , on le refuse en-  
 » core , il dispaçoit. Sa femme avoit  
 » pris la précaution de barrer de son

» lit le secrétaire qui contenoit leur  
» dernière ressource. Vain obstacle !  
» il en vint à bout sans la réveiller ,  
» rapporta deux mille écus pour pren-  
» dre sa revanche , & subit cette sé-  
» conde fois le même sort que la  
» première ».

Il est sans doute honteux pour l'humanité que le jeu soit devenu un amusement essentiel , & comme le lien nécessaire de la société ; il est triste que dans un cercle d'hommes aimables & de femmes charmantes , les agrémens de la conversation ne fussent pas pour réunir & fixer les esprits , & qu'on ne puisse bannir l'ennui qu'en éveillant la cupidité. Mais enfin, puisque dans le monde l'usage veut qu'on joue , M. *Duffaux* ne condamne point absolument les jeux de commerce , pourvu qu'ils soient modérés ; mais il se récrie avec raison contre l'abus qui a converti les meilleures maisons en autant de tripots , où l'on se ruine pour s'amuser : aujourd'hui les sociétés sont pleines de ces petits tyrans mâles & femelles qui forcent de jouer leur jeu sans égard

aux facultés de leurs amis : » Une  
 » jeune femme pressoit un homme ,  
 » plus décent que fortuné , de faire sa  
 » partie : celui-ci qui savoit jusqu'où  
 » s'étendent les bienséances , au lieu  
 » de lui demander son jeu , lui dé-  
 » clara le sien : si donc , lui dit-elle ,  
 » qui est ce qui joue ce jeu là ? — Des  
 » duchesses , répliqua-t-il. — Cette  
 » femme étoit la fille d'un traître ».

M. *Dussaux* ne s'est pas contenté de condamner les jeux particuliers : il s'élève aussi avec force contre les jeux d'état , contre ces loteries , dont l'effet est de présenter au peuple une occasion continuelle de jouer , de ruiner les familles , & de ralentir l'industrie en lui substituant l'espoir d'un gain prompt & facile : on sera sans doute étonné de la hardiesse de l'auteur , qui blâme des établissemens que le gouvernement autorise : mais Monseigneur le garde des sceaux , & M. le directeur général des finances , ont su rendre justice aux intentions pures de M. *Dussaux* , & n'ont point voulu mettre d'entraves à son zèle patriotique.

Parmi les moyens de réforme que l'auteur propose, le plus puissant & le plus efficace est l'exemple du monarque : nous pouvons espérer de voir bientôt la fureur du jeu réprimée, sous un roi laborieux, économe, ennemi du luxe & du faste, qui a signalé le commencement de son règne par deux ordonnances qui défendent les jeux de hasard. Ses vues sages & bienfaisantes sont dignement fécondées par son auguste frère, à qui cet ouvrage est dédié, & dont la conduite est une censure éclatante des excès qu'entraîne la passion du jeu : la protection spéciale que ce prince accorde aux arts & aux talens, annonce assez qu'il doit être plus sensible aux plaisirs nobles & délicats de l'esprit, qu'aux charmes grossiers d'un amusement, qui n'est fondé que sur une basse cupidité.

Cet ouvrage, Monsieur, est instructif, curieux, intéressant, écrit avec chaleur & avec énergie, semé de traits frappans & d'anecdotes piquantes : il doit tenir un rang distingué parmi nos meilleurs traités de morale : la pas-

tion qu'il attaque est une des plus dangereuses & des plus universelles ; & il étoit difficile de la combattre avec plus de force & de solidité : on eût désiré seulement que l'auteur eût mis plus d'ordre & de liaison dans ses idées , & qu'il se fût assujetti à un plan plus méthodique : on peut aussi lui reprocher des longueurs , des répétitions qu'il lui sera aisé de faire disparaître dans une seconde édition : mais son défaut le plus considérable est une certaine enflure , un ton de déclamateur qu'il paroît avoir rapporté de son commerce avec *Juvenat* , & qui nuit beaucoup à l'effet de ses préceptes. Rien de plus opposé au sublime & au véritable pathétique qu'une vaine emphase. M. *Duffaux* s'est livré sans doute avec trop peu de réserve à son enthousiasme pour le bien public , & à l'indignation que nos mœurs lui inspirent : & même en riant de son humeur & de ses hyperboles , on ne peut s'empêcher d'estimer son cœur & ses sentimens.

Je suis , &c.

Paris , ce 28 novembre 1779.

## LETTRE XII.

*Lettre à l'auteur de l'Année Littéraire.*

**I**L vient de me tomber, Monsieur, entre les mains un article d'un ouvrage périodique intitulé *Lettres Hollandaises*, dans lequel mon nom se trouve impliqué avec celui d'un écrivain, dont le mérite littéraire est assez connu; comme il y a toute apparence que cet article est fondé en partie sur une méprise, vous m'obligerez, Monsieur, de vouloir bien l'insérer dans votre Journal avec ma réponse, pour désabuser le public de l'erreur dans laquelle ce passage auroit pu l'engager.

Voici l'article, au bas duquel j'ai joint ma réponse.

» La pièce de vers que l'Académie  
» Françoisse a couronnée le jour de la  
» Saint-Louis, & qui a pour titre aux  
M v

» *mânes de Voltaire dithyrambe*, n'est  
 » pas de *M. de la Harpe*, comme l'a  
 » dit le gazetier d'Utrecht dans un  
 » de ses derniers numéros ; cette pièce  
 » est de *M. de Saint-Peravi* ; il l'a com-  
 » posée sous mes yeux ; l'année der-  
 » nière ; il étoit alors ainsi que moi  
 » à Bruxelles ; nous logions dans la  
 » même maison , & mon secrétaire  
 » en a fait plusieurs copies. Le projet  
 » de *M. de Saint-Peravi* n'étoit pas  
 » alors de concourir pour le prix de  
 » l'académie ; il avoit fait aussi l'éloge  
 » *J. J. Rousseau* ; qu'il vouloit faire  
 » imprimer avec la pièce qui vient  
 » d'être couronnée, il en proposa l'im-  
 » pression aux principaux Libraires &  
 » Imprimeurs de Bruxelles qui ne con-  
 » noissant pas le mérite de ces deux  
 » ouvrages, ne voulurent pas s'en  
 » charger. *M. de Saint-Peravi* les en-  
 » voya alors à *M. Lemierre* qui, à  
 » cause des circonstances, ne voulut  
 » point se charger du soin de les faire  
 » imprimer à Paris. Voilà ce que je  
 » fais & ce que je puis affirmer à  
 » tous ceux qui donneroient quel-  
 » que croyance à l'affertion calom-

« niéuse du gazetier d'Utrecht. Si ce  
 « n'est pas M. de Saint-Peravi qui a  
 « envoyé la pièce à l'académie, elle  
 « lui a été volée, si ce n'est qu'il l'ait  
 « cédée à quelques-uns de ses amis,  
 « & dans l'un ou dans l'autre cas, il  
 « n'est pas étonnant qu'il n'ait pas reçu  
 « la médaille, & qu'elle ait été donnée  
 « au premier *accessit* du consentement  
 « de celui qui a paru en être l'auteur.  
 « Je ne connois pas M. de la Harpe,  
 « & je n'ai jamais eu avec lui aucune  
 « liaison, mais on l'a accusé injuste-  
 « ment, & s'il étoit mon plus grand  
 « ennemi, je me croirois encore obligé  
 « de le justifier; si vous connoissez le  
 « rédacteur de la gazette d'Utrecht,  
 « vous pourrez lui communiquer ma  
 « lettre, & s'il est honnête, comme  
 « je le crois, il ne balancera pas à se  
 « rétracter ».

J'ai l'honneur d'être, &c.

Il me semble qu'une assertion aussi  
 violente que celle par laquelle débute  
 à mon insçu l'auteur de ces lettres, en  
 assurant que le *distyrambe couronné* n'est



*pas de M. de la Harpe . . . . mais de M. de Saint Peravi, auroit eu besoin d'être justifiée par des preuves plus fortes que celles qu'il allègue, & principalement par mon aveu dont il a cru devoir se passer, & que certainement j'eusse été très-éloigné de donner.*

Le voile de l'incognito, sous lequel j'ai pris soin d'envelopper jusqu'à ce jour mes foibles productions littéraires, auxquelles mes amis sont témoins que j'ai toujours attaché très-peu d'importance, m'avoit sauvé des chocs brillans & dangereux, qu'un auteur malheureusement célèbre éprouve à chaque instant dans la carrière des lettres, & voici qu'au milieu de ma courte paisible & solitaire, je me vois, je ne sais comment, malgré moi, & sans le savoir, mêlé dans un de ces espèces de pugilats littéraires.

La vérité que je me dois, ainsi qu'au public, me force à sortir de l'obscurité silencieuse où je me reposois avec délices, pour essayer d'éclaircir l'implication qui me concerne dans l'article des lettres Hollandaises.

Je conviendrai que la plupart des faits rapportés dans cet article sont vrais, sans convenir qu'il en faille conclure que le *Dithyrambe couronné* ne soit pas de l'auteur, quel qu'il soit, à qui le public l'a d'abord généralement attribué ; j'ajouterai que la note que je mis, il y a un an & demi bientôt, pour justifier le titre nouveau de *Dithyrambe* que je donnois à ma pièce, est exactement la même que celle de la pièce couronnée à l'académie ; les titres sont pareils, le fond, le plan, les détails de l'ouvrage très-postérieur au mien sont à peu de chose près les mêmes ; il est encore vrai que plusieurs personnes en ont eu des copies, long-temps avant qu'il fût question de proposer le prix de l'académie Française ; mais il est évidemment impossible que je l'aie cédé à quelqu'un de mes amis, ainsi que l'auteur des lettres Hollandoises paroîtroit vouloir le faire entendre ; puisque sollicité depuis, par des gens à qui je n'avois rien à refuser, de l'envoyer au concours du prix de l'académie Française ; je le fis parve-

nir sous mon nom , avant le premier Juillet , dans la forme accoutumée , à l'adresse indiquée à cet égard , & je fus peu de jours après , par la voie des papiers publics , que le prix étoit destiné d'avance à une autre pièce que la mienne. Je conviendrai encore que je fus un peu étonné , quand cette pièce fut imprimée , de sa ressemblance avec mon ouvrage ; mais il me parut , comme il me paroît encore , plus aisé de croire que l'auteur , quel qu'il soit , du *Dithyrambe couronné* , puisse avoir eu exactement les mêmes idées que j'ai eues , que d'imaginer qu'il s'est servi de mes idées , d'autant plus que celui à qui l'on voudroit prêter ce plagiat , est connu dans la littérature pour être assez riche de son propre fond , & pour n'avoir pas besoin de s'emparer des foibles dépouilles d'un homme inconnu jusqu'à présent dans la carrière des lettres dont il ne s'occupe que pour son amusement.

Cependant , pour achever de détruire toute espèce d'imputation fautive ou maligne à cet égard , je me fais

ANNÉE 1779. 279

déterminé à faire paroître mon *Dithyrambe*, tel qu'il fut composé d'abord, & sans y faire la moindre correction ; j'aime mieux le sacrifice de ma vanité, que celui de la vérité ; j'y joins l'éloge de *Roussseau*, ces deux ouvrages seront accompagnés des notes que j'y avois mises d'abord ; & quoiqu'elles fussent composées pour l'*incognito* du cabinet, & seulement pour la correspondance de quelques amis particuliers, je ne changerai rien à la première forme de mon manuscrit ; la circonstance me faisant préférer de donner plutôt une esquisse imparfaite, mais originale, qu'un tableau plus fini qu'on pourroit me soupçonner d'avoir imité.

J'ai l'honneur d'être très-parfaitement,

Monsieur,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur,

DE SAINT-PÉRAVI.

## L E T T R E XIII.

*Réponse du P. Dotteville à la lettre de M. Boucher, procureur au Parlement, insérée dans le N<sup>o</sup> 32 de l'Année littéraire 1779.*

Monfieur,

Je répondrois de mon mieux à chaque article de votre lettre, si vous m'aviez fait l'honneur de me l'adresser en droiture ; mais le public ne prendroit assurément pas le même intérêt que nous à ces stériles disputes. Il aime à se décider par lui-même sur le vrai sens d'un auteur, & nous pouvons en appeller l'un & l'autre à son équité. Continuez, Monfieur, à rendre à *Tacite* son lustre primitif, à réparer la multitude d'erreurs dans lesquelles nous ont plongés les commentateurs & les copistes. Pour moi qui ne me sens pas les mêmes talens, j'ai suivi le texte, tel que nous l'ont livré les *Juste-Lipse*, les *Ernesti*, les *Brotier*, sans jamais y proposer de changemens que sur l'autorité d'un *Mss*.

Comme l'honneur de *Racine* se trouve compromis dans un de vos articles , on me permettra de dire un mot pour sa justification. Vous demandez : à quoi revient le danger de mort où auroit été *Agrippine*, si *Britannicus* avoit régné ? Cette remarque écarte-t-elle les soupçons d'une conspiration d'*Agrippine* contre son fils ? *Racine* l'a cru , & je pense que pour l'en faire absoudre , il suffit de le citer.

Moi , le faire empereur ? ingrat , l'avez-vous cru ?

Quel seroit mon dessein ? qu'aurois-je pu prétendre ?

Quels honneurs dans sa cour , quel rang pouvois-je attendre ?

Ah ! si sous votre empire on ne m'épargne pas ;  
Si mes accusateurs observent tous mes pas ,  
Si de leur empereur ils poursuivent la mère ,  
Que ferois-je au milieu d'une cour étrangère ?  
Ils me reprocheroient , non des cris impuissans ,  
Des desseins étouffés aussitôt que naissans ,  
Mais des crimes , pour vous , commis à votre vue ,

Et dont je ne ferois que trop tôt convaincue :

Je vous exhorte , Monsieur , à relire

282 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

le long raisonnement que vous mettez à la place de celui-ci, dans la bouche d'*Agrippine*.

J'ai l'honneur d'être,

Monsieur,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur,

DOTTEVILLE de l'Oratoire,  
correspondant de l'Académie des  
Belles-Lettres.

A Juilli, ce 18 novembre 1779.



*Indications des Nouveautés dans les  
Sciences, la Littérature & les Arts.*

*Aux mânes de J. J. Rousseau.*

Estampe proposée par souscription ,  
de 17 pouces & demi de haut sur 13  
de large , dont la planche s'exécute  
par M. *Maleuvre* , d'après le tableau  
de M. *Paul*. Le sujet en est allégorique  
& à l'honneur de *J. J. Rousseau*.

« La vérité s'élevant aux cieux , &  
» la nature défigurée , vont succom-  
» ber sous les efforts de l'orgueil hu-  
» main. Le temps épouvanté entr'ou-  
» vre un simple monument d'où la  
» vertu s'élance & s'oppose à ses en-  
» treprises audacieuses ».

Le titre en sera , *aux mânes de J.  
Jacques*.

*Conditions.* L'estampe sera de 18 l.  
dont 12 se payeront en se faisant ins-  
crire , & les 6 autres en la reco-  
vant , ce qui sera dans le courant de  
de l'été prochain. La livraison s'en  
fera selon l'ordre de l'enregistrement.  
Cette différence connue de *ayant ou*



*après* la lettre n'aura point lieu. La liste imprimée des souscripteurs, & le programme expliqué, leur seront envoyés après la souscription fermée.

On souscrit depuis le premier octobre jusqu'au dernier de décembre 1779, chez M. *Laisné*, avocat en parlement & banquier, rue du roi de Sicile, près celle de Tiron, & chez les principaux libraires des grandes villes du royaume.

Le tableau estimé de M. *Paul*, & la beauté du burin de M. *Maleuvre*, assurent la conséquence d'un objet qui doit donner à leurs talens & à leur zèle une publicité honorable. Cependant ils doivent à leur délicatesse d'avertir que cette estampe ne pourra s'acquérir que par la souscription, la planche devant être supprimée lorsqu'elle se trouvera remplie.

Ceux qui ne souscriront que comme amateurs d'estampes seront à même de prendre connoissance du tableau qu'on se propose d'exposer chez M. *de la Blancherie* lors de la reprise de ses assemblées.

A N N É E 1779 285

*Essai sur l'Histoire Générale des Tribunaux des peuples, tant anciens que modernes, ou Dictionnaire Historique & Judiciaire, contenant les anecdotes piquantes & les jugemens fameux de tous les Tribunaux de tous les temps & de toutes les nations, par M. des Essarts, avocat, membre de plusieurs Académies, tome V, in-8°, prix 4 livres, chez l'Auteur, rue Dauphine, à l'hôtel de Mouy, près le Pont-Neuf; & chez Merigot le jeune, libraire, quai des Augustins; Durand neveu, libraire, rue Galande; & Nyon l'aîné, rue Saint-Jean-de-Beauvais.*

Ce nouveau volume est aussi curieux & aussi intéressant que les quatre premiers que nous avons annoncés ci-devant. Outre une multitude de procès bisarres, d'anecdotes singulières & de jugemens fameux de toutes les nations, il contient l'histoire des Tribunaux de Naples, des Nègres de l'île d'Othabiti, des Pays-Bas, du Pérou, de la Pologne, du Portugal, de tous les princes de l'Empire, de la Prusse, &c. Le sixième & dernier volume de cet ouvrage, qui

286 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

a un succès mérité, est sous presse, & paroîtra dans le courant de janvier prochain.

A V I S.

On a annoncé, il y a deux mois environ, un ouvrage intitulé :

*Notes historiques & critiques de deux manuscrits de la bibliothèque de M. le duc de la Vallière, dont l'un a pour titre : Le Roman d'Artus, comte de Bretagne ; & l'autre : Le Roman de Pertinax ou de Lufignan, par M. l'abbé Rive.*

Cet ouvrage, superbement imprimé sur papier d'Hollande, in 4°. grand format, a été tiré à cent exemplaires ; il n'en reste plus que quelques-uns qui se trouvent à Paris chez la veuve Duchesne, libraire, rue Saint-Jacques, prix 5 livres. La beauté de l'édition, la justesse & la profondeur des critiques, doivent engager les amateurs à se hâter d'en faire l'acquisition.

*Nouvel Almanach intéressant pour les circonstances présentes, enrichi de cartes hydrographiques dressées d'après celles de la Marine, où se trouvent les royaumes*

*d'Angleterre , d'Ecosse & d'Irlande , ainsi que les côtes de la Normandie & de la Bretagne , qui forment la Manche , aujourd'hui le théâtre de la guerre. A Paris , chez le sieur Desnos , ingénieur-géographe & libraire de sa majesté Da-  
noise , rue Saint-Jacques , au globe & à la sphère ; prix , relié en maroquin , 4 l. 10 s.*

C'est chez le même libraire-géographe , que se trouve la grande carte d'Angleterre en quatre feuilles , très-détailée , & avec les routes. Cette carte contient non-seulement l'Angleterre , l'Ecosse & l'Irlande , mais encore les côtes de la Normandie , & de la Bretagne , qui renferment la Manche. Prix , collée sur toile pour mettre en poche , 8 liv. & en feuilles réunies 4 liv. On pourra s'y procurer de même la nouvelle carte du théâtre de la guerre dans l'Amérique septentrionale ; prix 1 liv. 10 s. Le plan de Gibraltar , prix , 1 liv. 4 s. & enluminé 3 liv. Le militaire y pourra trouver aussi le théâtre de la dernière guerre en Allemagne , contenant la description géographique des pays où

288 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

elle s'est faite avec un journal historique des opérations militaires des armées des puissances belligérantes, accompagné d'un grand nombre de cartes relatives à ces opérations & des plans des principales villes dont il est fait mention, in-12, 7 vol. brochés, trois de cartes & quatre de descriptions, 15 liv. & toutes les cartes relatives à la guerre actuelle.

*Contes orientaux, par M. le comte de Caylus, de l'Académie françoise, 2 vol. in-12, avec figures. A Paris, chez Merigot le jeune, libraire, quai des Augustins; prix 4 liv. brochés.*

*Composition du remède de M. Daran, écuyer, conseiller, chirurgien ordinaire du roi, &c. publiée par lui même, précédée d'une préface, &c. suivie d'un discours sur la théorie des maladies de l'urethre, des preuves qui constatent l'efficacité du remède qui les guérit, &c. A Paris, chez Didot, libraire, quai des Augustins; Cailleau, rue Saint-Severin; Méquignon, rue des Cordeliers; 1 vol. in-12. Prix, 40 s. broché, 50 s. relié.*

# L'ANNÉE

## LITTÉRAIRE.

### LETTRE XIII.

*Seconde lettre de M. l'abbé Royou, chapelain de l'Ordre de Saint-Lazare ; & professeur de Philosophie au Collège de Louis-le-Grand, sur les Epoques de la nature, par M. le comte de Buffon, intendant du jardin & du cabinet du roi, de l'Académie françoise & de celle des Sciences, &c.*

*Suite de l'exposition critique du système de M. de Buffon.*

**E**NFIN, après bien des soins & des peines, nous sommes parvenus à former une terre des dépouilles du soleil ; mais au moment où nous l'avons quittée, ce n'étoit encore qu'un

ANN. 1779. Tome VII. N

vaste océan de verre fondu, que va-  
 t-elle devenir ? Conservera-t-elle tou-  
 jours cet état de chaleur & d'incan-  
 descence ? Non, Monsieur ; n'ayant  
 pas, comme le soleil, à supporter le  
 poids, & le frottement d'une infinité  
 de comètes, elle dut perdre peu à  
 peu sa lumière, sa chaleur & sa flui-  
 dité. A mesure qu'elle se consolidoit,  
 il dut s'y former des anfractuosités,  
 des cavernes, des vallées profondes,  
 & de hautes montagnes ; à peu- près  
 comme, dans une masse de métal  
 fondu, qui commence à se refroidir,  
 on voit paroître au-dessus de la sur-  
 face, des ondes, des aspérités ; &  
 au dessous des vides, des cavités :  
 les aspérités vous représentent exac-  
 tement cette chaîne immense de hautes  
 montagnes, les cordilières, les alpes,  
 &c. qui embrassent, pour ainsi dire,  
 toute la terre ; & les cavités sont la  
 fidelle image des vastes cavernes, de  
 ces abîmes souterrains qui sont dans  
 l'intérieur du globe. Et ne croyez pas  
 que j'aie eu la témérité d'imaginer une  
 pareille comparaison, pour jeter un  
 vernis de ridicule sur les idées de

M. de Buffon : elle est , en vérité , de son invention.

C'est aussi pendant les premiers temps du refroidissement que l'air , les vapeurs , toutes les matières aqueuses ou volatiles ont été vomies du sein de la terre , dont l'immense chaleur ne lui permettoit pas de les supporter. Vous ne concevez , pas sans doute , comment dans cet immense océan de verre fondu d'une chaleur si prodigieuse , il pouvoit se trouver des matières aqueuses. Ecoutez , écoutez ; vous allez entendre de bien belles choses.

Il y avoit une prodigieuse quantité d'eau sur la surface du soleil , avant qu'il fut liquéfié par le poids immense des comètes. Mais dès ce moment , elles furent volatilisées , & allèrent au loin former une atmosphère très-épaisse autour du soleil , où tous les physiciens conviennent qu'il règne un vuide presque parfait.

Cependant la fameuse comète qui avoit entamé le soleil , en passant avec sa conquête dans cette atmosphère aqueuse , entraîna , l'air , l'eau , toutes les matières volatiles qui se trou-



verent sur son passage; \* & qui au lieu de se condenser, pour échapper aux ravages de la comète victorieuse, aimerent mieux s'attacher au char du triomphateur, & suivre la destinée des vaincus, avec qui elles vécurent d'abord dans une union bien étonnante; car au lieu que le soleil, du moment où la chaleur put lui donner quelque empire sur les matières volatiles, chassa impitoyablement de ses états, ces élémens factieux, ce ne fut au contraire, qu'après environ trois mille ans, *lors du refroidissement de la terre*, que commença de s'allumer dans son sein la guerre intestine des élémens.

Vous me demanderez, sans doute, pourquoi cette haine ancienne du torrent solaire pour les matières volatiles, après avoir été si long-temps assoupie, ne se réveillât qu'au moment précis *du refroidissement de la*

\* Ce que devint le reste de l'atmosphère, comment l'équilibre s'y rétablit, pourquoi tout le fluide ne s'écoula pas en torrens séparés, comme il étoit arrivé à l'étoile fixe; c'est ce qu'il n'est pas aisé de deviner.

terre , puisque c'est au contraire alors que ces matières devoient sympathiser davantage ensemble. Ici , Monsieur , je ne fais que vous répondre , si ce n'est que l'historien de la nature , a écrit cette partie de son histoire dans un moment de sommeil , *quandoque bonus dormitat homerus*.

Enfin , vous me demanderez peut-être , si ces matières volatiles , ainsi honteusement chassées par une terre ingrate , qu'elles avoient suivi dans sa disgrâce , n'iront pas pour se venger , fonder au loin un empire indépendant , ou si du moins , comme les parties de la lune après leur expulsion , elles ne voudront pas former une colonie nouvelle sous la condition de la foi & hommage , & en s'engageant de tourner sans cesse humblement autour de la terre , comme des *satellites* fidèles. Non , Monsieur , du moment où le soleil a cédé au torrent démembré , une partie de l'atmosphère qui ceignoit son trône , ces parties volatiles ont été réduites en un esclavage perpétuel , & si la terre leur souveraine les exile aujourd'hui ,

c'est que pendant les grandes révolutions qu'elle médite dans ses états, elle craint les troubles qu'y pourroient exciter des sujets turbulens, & séditieux ; mais bientôt elle en aura besoin, & saura les rappeler quand il en sera temps.

Après l'évaporation des matières volatiles, la première opération de la nature fut de consolider entièrement, & la roche vitreuse qui forme le noyau de la terre, & ces petites ondes, ces *asperités* de 3,000 toises de hauteur, & de 3,000 lieues, plus ou moins, d'étendue, qu'on appelle les cordilières, les alpes, les montagnes d'Afrique, &c. qui sont évidemment le *produit immédiat du feu*, & n'ont jamais été surmontées par les eaux, puisqu'elles ne sont composées que d'une roche solide & vitrescible, & que jamais on ne trouve sur leur surface aucune des productions de la mer. Quelle peine, Monsieur, nos philosophes se donnent pour construire les montagnes ! les uns veulent qu'elles soient l'ouvrage du feu ; d'autres les font sortir des eaux ;

M. de Buffon étoit autrefois de ce dernier sentiment : vous vous rappelez avec quelle confiance il nous affuroit dans sa *Théorie de la terre* que toutes les montagnes sans exception \* avoient été formées par les dépôts des alluvions successives de la mer ; mais aujourd'hui , il soufflé comme on dit , le froid & le chaud ; il distingue deux classes de montagnes , les unes qu'il nomme *calcaires* , & qui sont évidemment l'ouvrage des eaux ; les autres qu'il appelle *primitives* , & qu'il croit , qu'il assure être le produit du feu. Comme il n'y a rien de plus contraire que l'eau & le feu , M. de Buffon , ou se trompoit autrefois , ou se trompe aujourd'hui ; il n'est donc pas toujours bien sûr de ce qu'il avance , & l'on peut avoir raison contre lui.

C'est par le refroidissement & pendant les progrès que s'opéra la parfaite consolidation du globe , qui fut l'ouvrage de 37,000 ans. Or ce re-

\* Même celles dont la hauteur surpassoit de beaucoup la plus grande élévation des eaux.

froidissement, à ce qu'assure *M. de Buffon*, a commencé par les pôles, & y fut bien plus prompt que sous les zones tempérées & torride. C'est ici un des points essentiels du système. Nous le discuterons un autre jour.

Cependant, ce refroidissement ne fut pas d'abord assez considérable pour que les métaux (car le verre fondu du soleil en contenoit de toute espèce), se consolidassent aussi.

Mais pendant que la terre se refroidissoit, toutes les substances métalliques, quoique toujours en fusion, d'elles-mêmes & sans aucune cause, par un prodige semblable à celui de la division des torrens planétaires, se divisèrent en autant de rameaux qu'il y en avoit d'espèces différentes. Ces nouveaux fleuves métalliques, sublimés, volatilisés par la grande chaleur se portèrent, dit *M. de Buffon*, au sommet des montagnes; là, ils devoient naturellement se précipiter tous ensemble dans les fentes des montagnes du pôle déjà refroidies, & s'y consolider. Mais cet arrangement, qui paroissoit une suite néces-

faire du système de *M. de Buffon*, ne s'accordoit pas avec les monumens ; & pour parer à cet inconvénient, de son autorité, par sa pleine puissance, l'auteur n'envoie vers les zones glaciales que le fer & le cuivre ; il tient dans des réservoirs secrets le plomb & l'étain, jusqu'à ce que les zones tempérées soient assez refroidies pour laisser à ces métaux la liberté de se glisser aussi dans les fentes de leurs montagnes. Pour l'argent & l'or, *M. de Buffon* a pareillement d'immenses bassins, je ne sais en quel endroit ; mais d'où il ne laissera échapper ces métaux précieux, que quand le refroidissement des montagnes de la zone torride y aura produit des fentes capables de recevoir les fleuves d'or & d'argent qu'il destine à ces heureuses contrées. Et voilà l'origine & la cause physique de la diversité, de la position de nos métaux, & de nos mines. Voilà avec quel art est tissu par tout le système des *Epoques* ; & comme l'auteur fait en ajuster les parties qui ne quadrentoient pas assez avec les phénomènes de la nature.

La terre assez attéridie pour recevoir les eaux sans les rejeter en vapeurs, les rappelle enfin après trente-quatre mille ans d'exil. Il faut lire dans l'ouvrage même ( pag. 136, 137, 138 ) les ravages que produisirent sur toute la surface de la terre ces torrens déchaînés, d'autant plus furieux qu'ils avoient été contenus plus long-tems ; il faut voir comme ils creusèrent les vallées, comme ils renversèrent les montagnes, comme ils rompirent les voûtes des cavernes terrestres, comme, dans cette brillante description, l'imagination de l'auteur s'enflamme ; mais doucement, lui dirai-je, doucement Monsieur ; ne vous échauffez pas tant ; vous avez donc oublié, car la mémoire n'est pas votre faculté la plus brillante, vous avez oublié que dans votre système les eaux devoient tomber peu-à-peu, par pluie insensible, dans les contrées différentes, à mesure qu'un petit coin de terre se refroidissoit ; qu'elles devoient d'abord descendre en forme de rosée sur les montagnes des pôles, ensuite gagner

doucement les terrains bas ; puis venir occuper les hautes montagnes du midi, s'y tenir suspendues, pour guetter le moment de s'écouler lentement dans les plaines, dès que la chaleur s'y rallentiroit, & s'avancer enfin vers l'équateur ; mais plutôt comme un ennemi rusé qui se glisse par surprise & sans bruit dans une place, que comme un conquérant barbare & destructeur qui renverse tout ce qui se trouve sur son passage, & veut emporter les villes d'affaut.

Après ces bruyans exploits, la mer universelle attaque la roche vitreuse, & y fait des ravages qui pour être plus insensibles, n'en sont pas moins merveilleux. Elle s'empare des scories ou écailles du verre refroidi, les broye, les réduit en poudre, les délaye, & en forme cette matière terreuse qu'on nomme *argille* ; puis elle enduit toute la roche vitreuse qui forme le noyau & la partie principale de la terre) d'une couche d'*argille* qui a par fois deux cents piéds d'épaisseur. Si l'on a peine à concevoir



voir ce prodige, M. de Buffon soulage les imaginations foibles, en leur attestant que le verre & le grès en poudre se convertissent facilement & en peu de temps en argille seulement en séjourant dans l'eau. Il est vrai que M. de Buffon veut nous donner icile change; car la plus grande difficulté n'étoit pas de transformer en argille la poussière vitrescible; c'étoit de pulvériser la roche vitreuse consolidée; il seroit en effet, curieux de voir combien il faudroit au. eaux de la mer de temps pour réduire en poudre une simple bouteille. Mais d'ailleurs si l'eau peut, avec tant de facilité, transformer en argille les sables vitrescibles, pourquoi donc en voit-on au fond des rivières & des mers qui gardent si long-temps leur forme naturelle? Comment surtout les immenses couches de sables vitrescibles qu'on trouve, même\* au-dessous des bancs d'argille les plus épais, comment, dis-je, ces sables vitrescibles ont-ils pu échapper à l'action des eaux, à ce dissolvant si actif,

\* De l'aveu de M. de Buffon, *Epoques*, pages 147 & 148.

& conserver le caractère de leur première origine ?

La formation des poissons & des coquillages suivit de près celle des argilles. La nature alors plus vigoureuse enfantoit plus facilement, & ses productions étoient plus robustes ; les mers encore tièdes donnerent naissance à une infinité de poissons & de coquillages énormes, dont on retrouve les débris & les dépouilles, mais dont les analogues vivans sont anéantis ; preuve évidente, dit *M. de Buffon*, que les mers autrefois plus chaudes se sont refroidies par degrés ! il est malheureux qu'un petit fait bien simple, mais bien constaté, vienne encore retarder ce triomphe : c'est que les grandes espèces d'animaux marins ne se trouvent que dans les mers du nord, & que celles du midi, celles de la zone torride, ne sont peuplées que d'espèces assez petites.

Pendant que la mer enfantoit une multitude incroyable de poissons, de cétacées, &c. elle opéroit de bien plus grands prodiges encore. Chaque jour, à chaque marée, allant heurter contre

la roche vitreuse, elle en détachoit quelque parcelle, quelque atôme, qu'elle alloit ensuite constamment déposer dans les mêmes endroits, se gardant bien au retour de rien apporter dans les lieux qu'elle avoit dépouillés. C'est de ces dépôts successifs que sont nées ces énormes montagnes de quinze cents toises de hauteur, qui couvrent la surface de la terre, montagnes *secondaires*, bien différentes des *primitives*, puisqu'on les trouve par-tout semées de coquillages, de plantes marines, &c. que la mer charrioit aussi dans ses magasins, avec la poussière impalpable qu'elle arrachoit chaque jour à la roche vitreuse.

M. de Buffon demande au moins vingt mille ans pour élever & façonner ces montagnes, les tailler artificiellement en angles saillans & rentrans qui se correspondent par-tout parfaitement. En vérité, c'est bien peu. Voyons, y a-t-il un architecte assez hardi pour se charger de construire un pareil édifice dans un si court espace de temps? Cependant M. de Buffon a une peur épouvantable qu'on

se veuille lui rogner une partie d'un temps si précieux ; il se tue à prouver qu'il est impossible d'achever , de perfectionner l'ouvrage dans un moindre intervalle. Qu'il se rassure. Personne ne le chicanera sur cet article ; personne n'ira examiner si scrupuleusement son davis ; qu'il se mette donc à son aise ; qu'importe dix ou vingt mille ans de plus ; c'est sur l'éternité qu'il prend ; il y a , comme on dit , *de la marge , & il peut tailler en plein drap.*

Mais un article qui a dû l'embarasser davantage , c'est d'expliquer pourquoi l'hémisphère septentrional contient beaucoup plus de terres fermes & moins de mers que l'hémisphère méridional ; d'où il suit que le verre fondu a coulé vers l'équateur en plus grande abondance du pôle austral que du pôle boréal. Cette bizarre générosité de notre hémisphère, cette parcimonie de l'hémisphère opposé , offroit un énigme assez difficile à résoudre , dans le système de l'auteur. *Edipe* ne se seroit point tiré avec plus de dextérité de ce pas dangereux. C'est, dit l'auteur, parce que la

le nectar des dieux, ces montagnes fertiles d'où découlent des ruisseaux de lait & de miel, ces forêts immenses où je vais à l'ombre du verd feuillage entendre les chansons de la rendre *Philomèle*, &c. &c. Quoi ! toutes ces merveilles ne sont que le résidu & la dernière analyse du verre fondu ! Oui, Monsieur, & c'est même à cette conflagration universelle que vous êtes redevable du brillant spectacle que la nature étale à vos yeux & des richesses qu'elle vous prodigue aujourd'hui. C'est en purifiant par le feu des élémens grossiers qu'elle les a rendus fertiles. Eh ! ne voyez-vous pas devenir féconds ces terrains couverts d'immenses déblais vomis par nos volcans. « Ces laves devenues » fécondes avec le temps ne sont-elles pas une preuve invincible que » la surface de la terre, d'abord en » fusion, mais ensuite consolidée, a » pu de même devenir féconde ! » Et ne croyez pas que ce soient les terres végétales que les eaux charrient sans cesse, ou dont la pluie elle-même est imprégnée, qui aient rendu la ferti-

lité à ces terrains desséchés, brûlés, calcinés. Non, non, ce sont les laves elles-mêmes qui sont devenues fécondes; M. de Buffon vous l'atteste, & si le Vésuve veut arrêter le cours de ses fureurs, vous verrez croître sur ses bords, s'élever de son sein de riches moissons, vous y verrez mûrir des fruits délicieux, que vous ne devrez qu'à ces laves fécondes, précieux germes de l'abondance!

Mais l'article, sans contredit le plus curieux de tout l'ouvrage, c'est celui qui traite de la génération des animaux & des plantes. Vous me ferez gré, je pense, de donner quelque étendue à ce morceau. Vous allez voir un système renouvelé des Grecs, & qui ne sembloit pas fait pour notre siècle.

Et d'abord voulez-vous savoir quelles sont les parties essentielles & constitutives d'un corps organisé quelconque, animal ou végétal? Le voici. Ce sont des *molécules organiques* toujours vivantes, toujours actives, parfaitement semblables aux corps organisés, & dont chacune puisse devenir un

*tout semblable à celui dans lequel elle est contenue ; c'est la réunion d'une infinité de ces molécules qui constitue un corps organisé avec tous les développemens. En sorte que chaque partie d'un corps , est elle-même un corps en miniature ; chaque partie , chaque atôme du corps humain est un petit extrait d'homme. Les yeux , les oreilles , les veines , les cheveux , les nerfs , &c. tout cela n'est qu'un composé de petits humains qui ne demandent qu'à éclore , & dont chacun pourroit devenir un grand & bel homme. Que d'hommes perdus pour un seul ! — Or toutes ces molécules organiques , toujours vivantes , existoient autrefois dans le soleil. Oui , Monsieur , nous avons tous bouilli pendant des milliers de siècles dans cette immense chaudière de verre fondu , dont la chaleur surpasse tout ce que notre imagination peut se figurer ; vous êtes encore effrayé en songeant que vous avez été plongé si long-temps dans ce gouffre embrasé ; mais rassurez-vous ; reposez-vous sur la prudence de M. de*

*Buffon*, & sur la fécondité de son génie; ne croyez pas qu'il souffre que ses *précieuses molécules* deviennent la proie des flammes; il les a construites, comme les atômes d'*Epicure*, *indestructibles de leur nature*, & par cette explication, bien digne d'un *physicien*, puisqu'elle est prise dans la nature, il arrache aux flammes dévorantes du soleil toutes les espèces animales & végétales.

Voilà donc les molécules organiques, sources de la vie, les voilà qui, semblables au *salamandre*, sortent intactes du gouffre embrasé & viennent peupler la terre.

Mais il faut, en examiner la nature de plus près. D'abord elles sont communes aux animaux & aux végétaux\*: elles peuvent par conséquent, plus versatiles que le *Prothée* de la fable, prendre indifféremment toutes sortes de formes; & les mêmes molécules peuvent également devenir un chien ou une rave, un éléphant ou un chêne, un homme ou un rosier: tout

\*Hist. Nat., tom. 3, édit. in-12 de 1752, pag. 34.



dépend du *moule intérieur* qui les recevra le premier ; mais ce *moule intérieur* de quoi lui-même est-il composé ? Eh ! mon Dieu ! de *molécules organiques* ! En sorte qu'ils se rendent un service mutuel & réciproque. Les *molécules* construisent le *moule*, & le *moule* façonne les *molécules*.

Peut-être votre imagination se refuse-t-elle à vous peindre un *moule* qui puisse rendre non-seulement la surface extérieure d'un homme ou d'un cheval, mais encore l'organisation intérieure, l'admirable tissu de la peau, le mouvement du cœur, le jeu des muscles, les veines, les artères, les nerfs, les tendons, &c. Ordinairement c'est la matière qu'on fait couler dans le moule, mais il faut ici que ce soit le moule qui pénètre la matière. Aussi M. de Buffon convient qu'au premier aspect ces deux mots, *moule intérieur*, paroissent renfermer deux idées contradictoires ; mais voyez avec quelle clarté, avec quelle force de raisonnement il répond à cette objection \* ! « Toutes

\* Hist. Nat. t. 3, édit. in-12, pag. 52 & 53.

» les fois qu'il y a unité dans l'idée, il  
 » ne peut y avoir de contradiction ;  
 » car si une idée est simple, elle ne  
 » peut être composée, elle ne peut  
 » renfermer aucune autre idée, &  
 » par conséquent elle ne contiendra  
 » rien d'opposé, rien de contraire....  
 » Mais les idées les plus simples sont  
 » celles qui renferment une compa-  
 » raison, par exemple, l'idée de la  
 » grandeur d'un objet qui renferme  
 » nécessairement la comparaison avec  
 » l'unité de grandeur.... Or telle est  
 » aussi l'idée du *moule intérieur*. Je con-  
 » nois dans la nature une qualité  
 » qu'on appelle *pesanteur* qui pénètre  
 » le corps à l'intérieur, je prends l'idée  
 » du *moule intérieur* relativement à  
 » cette qualité ; cette idée n'enferme  
 » DONC qu'une comparaison, & PAR  
 » CONSÉQUENT *aucune contradiction* ». Admirable conséquence ! O puissante dialectique !

Benè, benè, benè respondere.

Je me connois, Monsieur, en rais-  
 sonnemens, c'est mon métier ; j'ai lu  
 tous les ergoteurs anciens & moder-

nes, c'étoit mon devoir ; j'ai dévoré patiemment tous les syllogismes *in baroco*, *in barbara*, j'y étois accoutumé ; mais jamais il ne m'est arrivé d'en trouver un de la force de celui-ci. Pour le coup c'en est trop & je n'y puis tenir. Quoi, parce qu'il plaît à M. de Buffon de comparer son moule intérieur à la pesanteur, qui n'est pas elle-même une idée fort claire & fort simple, qui n'a d'ailleurs aucun rapport avec le moule intérieur, il voudra nous persuader que rien n'est si aisé que de se figurer un moule qui pénètre dans les parties les plus intimes, les plus cachées du corps, pour former l'admirable texture de la machine animale ! Sganarelle expliquoit tout aussi clairement pourquoi la fille de *Géronte* étoit muette... Mais le système des molécules organiques vous présente des idées encore bien plus plaisantes.

Ne croyez pas, par exemple, qu'un enfant ait reçu en naissant toutes les molécules organiques qui doivent composer sa substance animale. Non, elles lui arrivent peu-à-peu par la nourriture,

*tur*\*, qui devient semblable à la forme du moule. Ainsi l'enfant qui suce le lait de sa nourrice, le sauvage adulte qui se nourrit des dépouilles des forêts, l'Indien qui ne vit que de ris, &c. tous ne font que se *farcir*, plus ou moins (passez-moi cette expression) de *petits humains*, & par une conséquence ultérieure, mais nécessaire, les *molécules organiques*, communes aux animaux & aux végétaux, en changeant de moule, changent aussi de nature; ainsi quand vous mangez une cuisse de dindon, c'est un million de petits dindonneaux que vous croquez; mais dès qu'ils seront parvenus jusqu'à votre *moule intérieur*, ils vont se changer en un million de petites machines humaines.

Cependant il seroit à craindre que notre *moule intérieur* ne regorgeât de *petits hommes*, & que dans ces gourmands sur-tout qui absorbent la subsistance de plusieurs, la machine principale ne vient à se dissoudre par une trop grande abondance de *petits humains*; mais M. de Buffon y a

\* Hist. nat. t. 3, pag. 62, 64 & 71.

pourvu. Le moule discret ne conserve que la quantité précise de molécules qui lui est nécessaire pour l'entier accroissement & la subsistance de ses parties ; le surplus il le renvoye\* fidèlement dans des réservoirs secrets, qui ne sont connus que de M. de Buffon ; les molécules organiques toujours vivantes, toujours actives, mais dépourvues d'intelligence, se réunissent, d'elles-mêmes, forment de petits corps organisés semblables aux premiers, auxquels il ne manque que les moyens de se développer \*\*. Vous voyez, Monsieur, si j'ai eu tort de comparer plus haut les molécules indestructibles de M. de Buffon aux atômes d'Epicure. Ne voit-il pas que d'elles-mêmes elles vont se réunir, se ranger dans l'ordre, dans la proportion exactement nécessaires pour former une machine aussi compliquée, aussi merveilleuse que celle du corps humain, dont la structure offre à l'œil d'un observateur instruit autant de prodiges que celle des planètes, qu'Epicure attribuoit au concours fortuit des atômes.

\* Hist. Nat. t. 3, page 73.

Mais que *manque-t-il* donc à ces corps nouvellement organisés par les molécules pour se pouvoir développer? c'est uniquement *de trouver de la nourriture*. Oui, Monsieur, séparez tant qu'il vous plaira une seule molécule organique du corps entier, pourvu qu'elle *trouve de la nourriture*, elle commencera à se développer comme corps entier, & deviendra un être de même espèce que les corps dont elle aura été séparée\*. Quel dommage que l'on ne se soit pas encore occupé du moyen de nourrir ces milliers de *molécules organiques* qui composent chaque partie du corps humain; alors, lorsqu'elles se séparent d'elles-mêmes par la mort, on verroit une machine humaine confiée à la terre en produire un million d'autres; il n'y auroit plus qu'un petit secret à trouver, ce seroit d'y faire venir des âmes; mais encore ne pourroit-on pas s'en passer à la rigueur? & ne seroit-ce pas un spectacle assez divertissant, assez consolant de voir, du sein de la corruption, naître un millier de machines hu-

\* Hist. Nat. édit. in-12, t. 3, p. 68.

parties semblables des mêmes animaux qu'on ne trouve aujourd'hui que dans l'Afrique ; grand triomphe ! preuve démonstrative que ces animaux étoient alors *quatre fois plus volumineux*, & par conséquent que les contrées du nord qui les engendrèrent étoient aussi quatre fois plus chaudes que ne l'est aujourd'hui la zone torride elle-même, qui n'a jamais pu *engendrer par ses propres forces, que des espèces inférieures*. Car si vous trouvez aujourd'hui (dans notre continent) sous l'équateur les plus grands animaux terrestres, c'est qu'ils sont venus du nord pour se soustraire aux rigueurs du froid qui les y faisoit. Au contraire dans l'Amérique n'ayant pu franchir\* les barrières que

\* M. Bailly a été bien plus habile ; il a su faire franchir aux hommes & aux animaux les plus hautes montagnes de l'Asie, le Caucase, &c. Comment M. de Buffon n'a-t-il pas pu trouver un petit passage, un défilé, une petite route sur le bord de la mer pour faire passer dans l'Amérique méridionale ces grandes espèces d'animaux qu'il a laissés cruellement périr tous de froid dans l'Amérique septentrionale ? Les géans qu'on trouve en Amé-

leur présentoient les hautes montagnes de l'isthme de Panama ; ils ont péri victimes du refroidissement successif des pôles. Leurs espèces s'y sont anéanties , & l'on ne doit trouver , comme on ne trouve en effet , dans l'Amérique méridionale que des espèces d'animaux bien inférieurs à ceux de notre continent.

Or la raison de tous ces faits singuliers se tire de la doctrine admirable , sublime des *molécules organiques* , & si je ne vous l'avois précédemment développée , vous n'eussiez rien compris à cette partie des *époques* ; mais à présent écoutez bien ; vous allez être dans l'enchantement , sous le charme. Ecoutez.

« Toutes \* les parties aqueuses ,  
 » huileuses & ductiles qui devoient  
 » entrer dans la composition des  
 » êtres organisés , sont tombées avec  
 » les eaux , sur les parties septentrion-  
 » nales du globe , bien plutôt & en-  
 » rrique , de l'aveu de M. de Buffon , ont bien  
 » escaladé ces montagnes ; pourquoi les élé-  
 » phans n'ont-ils pas pu les franchir de même ?

\* *Epoques* , p. 266.



» plus grande quantité que sur les  
 » parties méridionales. . . . Les *molé-*  
 » *cules organiques* se sont donc trouvées  
 » en plus grande abondance dans les  
 » terres du nord, & dès-lors il n'est  
 » pas étonnant que les premières, les  
 » plus grandes productions de la na-  
 » ture vivante se soient faites dans les  
 » terres du nord; tandis que dans  
 » celles de l'équateur, & particuliè-  
 » rement dans celles de l'Amérique  
 » méridionale, où les matières duc-  
 » tiles (& par conséquent les *molé-*  
 » *cules organiques*) étoient en moin-  
 » dre quantité, il ne s'est formé que  
 » des espèces inférieures, plus petites  
 » & plus foibles que celles des terres  
 » du nord».

» . . . . Or les grands animaux \* qui  
 » sont arrivés du nord (de l'Asie) sur  
 » les terres du midi, s'y sont nourris,  
 » reproduits, multipliés, & *par con-*  
 » *séquent* ils ont absorbé les *molécules*  
 » vivantes, qui sont *successivement* em-  
 » ployées à la nutrition & à la géné-  
 » ration de tous les êtres; en sorte  
 » qu'ils n'en ont point laissé de super-

\* *Epoques*, p. 265 & 267.

» flues qui auroient pu former des espèces  
 » nouvelles ; tandis que dans l'Améri-  
 » que méridionale, où les grands ani-  
 » maux n'ont pu pénétrer, les molécules  
 » organiques vivantes, indestructibles &  
 » actives, ne se trouvant absorbées par  
 » aucun moule animal déjà subsistant,  
 » elles se seront réunies (d'elles-mêmes  
 » & sans effort) pour former des es-  
 » pèces qui ne ressemblent point aux  
 » autres, & qui toutes sont inférieu-  
 » res, tant par la force que par la  
 » grandeur, à celle des animaux venus  
 » du nord ».

On pourroit demander à M. de Buf-  
 fon, pourquoi ces molécules organi-  
 ques étant toutes de matière similaire,  
 homogène, & étant communes aux ani-  
 maux & aux végétaux, ont cependant  
 formé cette multitude incroyable de  
 plantes & d'animaux qui couvrent la  
 surface de la terre ? On pourroit lui  
 demander encore pourquoi les eaux  
 qui ont déserté si promptement les  
 plages septentrionales, pour se jeter  
 sur les contrées du midi, n'ont pas  
 entraîné dans leur course rapide les  
 matières ductiles qui devoient entrer

dans la composition des êtres organisés , & par conséquent rendu plus fertiles en *molécules organiques* les terres méridionales , du moins à proportion de leur étendue ?

On n'aura pas moins de peine à concevoir comment les grands animaux chassés du nord par le froid, ont , en arrivant vers le midi , tellement *absorbé les molécules organiques* qui s'y trouvoient , qu'il n'en soit pas resté de *superflues* pour former des espèces nouvelles. Par quel secret toutes les molécules existantes dans le midi sont-elles venues s'engloutir , se perdre dans les estomachs de ces animaux gloutons ? Par *l'attraction & la sympathie* ! car c'est à l'aide de ces deux mots mystérieux, vuides de sens, que *M. de Buffon* produit toutes les merveilles. Cependant malgré cette prétendue absorption de toutes les molécules organiques vivantes , il s'est bien formé dans les contrées du midi une infinité d'espèces nouvelles de végétaux. Ces *molécules communes aux animaux & aux végétaux* ne pouvoient-elles pas tout aussi aisément produire

des espèces nouvelles d'animaux, que des plantes nouvelles ?

On pourroit encore s'étonner que les contrées méridionales de l'Amérique n'aient pu produire aucune des grandes espèces d'animaux. On y voit des hommes d'une taille gigantesque ; des *moules* d'éléphants étoient-ils donc plus difficiles à construire que des moules de géans ? Pourquoi toutes ces molécules organiques, en aussi petite quantité qu'on les suppose, ne se sont-elles pas plutôt réunies pour former au moins un moule d'éléphant, de *rhinoceros*, que pour former un million d'espèces différentes d'animaux ; car, comme vous savez, il ne faut à M. de Buffon qu'un moule primitif avec de la nourriture, pour donner ensuite le jour à des millions d'êtres de la même espèce. La nourriture ne manque point dans les contrées du midi de l'Amérique. Il est bien singulier que ces bisarres molécules se soient refusées à y former même un petit moule d'éléphant.

On pourroit faire à M. de Buffon mille questions semblables, plus en-

barrassantes les unes que les autres ; mais j'aime mieux lui en faire désormais d'une autre espèce , & qui ne feront pas moins pressantes.

M. de Buffon , parce qu'il a sçu charmer le beau sexe par la description romanesque des passions du coq & du cheval , par la brillante peinture de cet oiseau , dont le plumage d'or & d'azur est la plus fidelle image du style enchanteur de l'historien de la nature , M. de Buffon croit-il avoir acquis assez d'empire sur tous les esprits , pour leur faire adopter sans contradiction tous les rêves philosophiques auxquels il lui plaira de se livrer ? Se seroit-il flatté que dans le haut degré de gloire où il est parvenu , il seroit inaccessible aux traits de la critique , que le respect qu'imprime son nom , rejailliroit sur ses opinions ; & que ses erreurs même seroient en quelque sorte sacrées comme sa personne. Pour moi , je ne saurois m'empêcher de gémir , en voyant qu'on abuse d'un nom vraiment respectable pour accréditer des erreurs extrêmement dangereuses , & qu'un des plus

beaux génies du monde chrétien vient dans le dix-huitième siècle renouveler les extravagantes opinions des philosophes payens, qui ne connoissant pas le vrai créateur du ciel & de la terre, imaginèrent des mots vuides de sens pour expliquer la formation des êtres créés, & dans leur perplexité, eurent recours à des *germes préexistans*, à des *formes plastiques*, qui ne sont, sous des noms différens, qu'une seule & même chose avec les *molécules organiques*, & le *moûle intérieur* de M. de Buffon. On ne cesse de nous traiter de *pédans* & de *barbares* : cependant il y a déjà longtemps que nous avons banni de nos leçons ces prétendues *raisons physiques* plus obscures, que la chose même qu'on veut expliquer, ces folles opinions de la philosophie ancienne ont fait si long-temps la honte des écoles ; devions-nous nous attendre à les voir reparôître, ces monumens honteux de la philosophie payenne, dans les écrits du *Plin*e françois ? Mais puisqu'ils ont osé s'y reproduire, on me saura gré, sans doute, du cou-

rage avec lequel je suis venu pour-  
 suivre les absurdes *formes plastiques*  
 des vieux péripatéticiens, jusques dans  
 l'asyle, assurément le plus respectable,  
 qu'elles pussent trouver, dans l'his-  
 toire naturelle de M. de Buffon.

La population de l'espèce humaine  
 feroit encore un article très-intéres-  
 sant à traiter ; mais j'ai déjà été si long,  
 que je ne puis jeter sur cette matière  
 que quelques idées sommaires en cou-  
 rant.

M. de Buffon ne parle pas d'un  
*premier homme* ; ses molécules fécon-  
 des & actives en ont tout à coup  
 produit un grand nombre ; aussi, la  
 septième époque, débute-t-elle ainsi,  
*les premiers hommes témoins des mou-  
 vemens convulsifs de la terre, &c.* il faut  
 voir (page 322) la frayeur épou-  
 vantable dans laquelle il les représente  
 à la vue de ces catastrophes cruelles.  
 Il voudra bien nous dire dans quelles  
 archives il a trouvé ces faits confi-  
 gnés. Car Moïse n'en parle pas. Il est  
 vrai que cet historien est bien jeune.  
 Au reste , parmi les causes des ré-  
 volutions , des bouleversemens qui

causerent tant de frayeur aux premiers hommes , le déluge de *Moïse* n'est compté pour rien. Il est comparé ( page 291 ) aux inondations passagères & particulières , qui ravagèrent la *Theffalie* & l'*Attique* , dans les temps de *Deucalion* & d'*Ogygès* ; & M. de *Buffon* n'appelle cette inondation , que vous avez cru jusqu'ici universelle , il ne l'appelle que le déluge de l'*Arménie* & de l'*Egypte* , dont la tradition s'est conservée chez les *Egyptiens* & chez les *Hébreux* , & pas ailleurs sans doute. C'étoit un extrait , un diminutif de déluge.

S'étant ainsi débarrassé de ce déluge incommode de *Moïse* , qui venoit couper le fil des générations humaines , M. de *Buffon* se met à l'aise , & il vous fait naître , comme M. *Bailly* , au nord de l'*Asie* , un peuple desuvans dont il ne reste pas le moindre vestige , qui est perdu depuis quatre mille ans , qui avoit cultivé l'*astronomie* pendant trois autres mille ans au moins , & l'avoit poussée à un degré de perfection bien supérieur à celui où l'a laissée *Dominique Cassini* ; en-



fin, qui avoit existé au moins deux ou trois mille ans avant de parvenir à cet état brillant & fortuné où l'on peut se livrer en paix à la culture des arts & des sciences.

Ce peuple est antérieur à tous ceux que nous connoissons ; il est le père des Chinois , des Egyptiens , des Indiens & des Grecs ; jugez du peu de ravage qu'a fait le *petit déluge de l'Arménie & de l'Egypte*, & n'allez pas croire qu'il ait éteint la race humaine, puisque ce peuple asiatique a subsisté sans interruption, en s'avancant toujours des poles vers l'équateur.

La population récente de l'Amérique, cette terre vierge encore au temps où *Colomb* la découvrit, offroit une terrible difficulté à *M. de Buffon*. Pourquoi les *molécules organiques humaines* ne se sont-elles pas répandues avec une égale abondance dans le continent de l'Amérique, & dans le nôtre ? Pourquoi l'Amérique, peuplée dès les premiers âges du monde, à ce que dit *M. de Buffon*, puisqu'on y trouve encore la race des géants, fruit de la nature dans sa première vigueur, pour-

quoi cette race gigantesque ne s'est-elle pas multipliée? Pourquoi n'a-t-elle pas défriché la terre, cultivé les arts? ces questions sont difficiles à résoudre. M. de Buffon a pris le parti de n'en pas parler; j'en suis surpris. Car en vertu de l'autorité absolue qu'il exerce sur les *molécules organiques*, & sur les *moules intérieurs*, il pouvoit, par quelque raison que ce fut, & même sans aucune raison, de sa pleine puissance, les distribuer à son gré, les prodiguer au continent de l'ancien monde, & n'en réserver qu'une très-petite quantité pour le continent de l'Amérique.

Le peuple primitif qui a péri dans les glaces du nord de l'Asie, à l'exception de ceux qui se sont réfugiés vers l'équateur, n'est pas le seul qui se soit perdu sur la surface de la terre. Une colonie nombreuse & puissante de ce peuple ancien, a été aussi engloutie par les eaux; c'est le peuple Atlantique, ce peuple chéri de nos philosophes; mais ils ne sont d'accord que sur un point, c'est qu'il faut que l'Atlantide soit beaucoup plus ancienne que le monde de Moïse. Mais sur tout

le reste , ils sont divisés , ils se combattent eux-mêmes.

Vous vous rappelez, Monsieur , le fatal pèlerinage de M. *Bailly* , qui s'est allé morfondre au-delà des climats glacés de l'ourse pour déterrer son île enchantée. Eh bien ! voilà que M. *de Buffon* vient aujourd'hui , de concert avec moi , apprendre à ce triste chevalier errant , qu'il n'a poursuivi qu'une ombre , & que l'île Atlantique qu'il cherchoit au *Spitzberg* , dans le nord de l'Asie , étoit située entre l'Europe & l'Amérique , & a été engloutie par les eaux , il y a juste dix mille ans (p. 295) ; car M. *de Buffon* a toujours des époques & des dates fixes & précises ; comme il les prend toutes dans son imagination , il est sûr de son fait , & jamais il n'a besoin de recourir aux *à peu-près*.

Je vous ai dit que M. *de Buffon* avoit une mémoire perfide ; je vous en ai déjà donné plusieurs preuves ; mais voici un tour bien plus cruel que lui joue l'ingrate au sujet de l'Atlantide. Comme il ne veut pas se brouiller tout-à-fait avec cette vétit-

leuse Sorbonne, après avoir acheté la paix, ou du moins une longue trêve, par la rétractation sincère des erreurs contenues dans sa *Théorie de la Terre*, il avoit cru satisfaire encore ses chicaneurs, en déclarant, dès le commencement des époques, (p. 51) que par l'effet de cette foi, de cette marque de soumission & de respect que nous devons à la plus ancienne, à la plus sacrée de toutes les traditions, il permettoit que l'on soutînt rigoureusement que depuis la création de l'homme il ne s'est écoulé que SIX ou HUIT mille ans au plus. En effet, voilà qui auroit pu maintenir la bonne intelligence, si la maudite mémoire de M. de Buffon n'eût trahi ses bonnes intentions, & lui faisant oublier ce texte précieux, ne lui eût laissé dire.

1<sup>o</sup>. (p. 295) Que c'est à la date de DIX mille ans, à compter de ce jour, en arrière, qu'il faut placer la séparation de l'Amérique & l'Europe.

2<sup>o</sup>. (p. 296) Que cette division entre l'Europe & l'Amérique peut être attribuée à l'affaîssement des terres qui formoient autrefois l'Atlantide.

3°. (p. 277) Que *cette Atlantide*, (engloutie par la mer il y a dix mille ans) étoit très-peuplée, gouvernée par des rois puissans qui commandoient à des milliers de combattans ; état florissant qui demande au moins deux mille ans entre les premiers commencemens & la submersion de ce puissant empire.

5°. (p. 326, & en vingt endroits de l'ouvrage) Que les premiers hommes ont dû naître & se multiplier dans les contrées septentrionales proche des pôles ; d'où il suit que si on commence par un seul, comme *Moïse*, il faut une multitude considérable de siècles, avant que la population ait été assez nombreuse pour que ce père unique du genre humain ait fourni à l'Atlantide une colonie assez considérable pour fonder ce puissant empire, & venir de proche en proche (car c'est ainsi que la terre s'est peuplée), des pôles jusqu'à l'Atlantide : ne mettez encore pour cela que 2000 ans ; voilà donc, en mettant tout au plus bas, voilà de bon compte 14000 ans entre la création de l'homme & nous ;

10000 depuis la submersion de l'Atlantide ; 2000 pour la formation & la durée de cette brillante monarchie ; encore 2000 au moins pour que , depuis *Adam*, une colonie nombreuse ait pu venir des pôles jusqu'à l'Atlantide. . . . Total 14000.

Que *M. de Buffon* tâche de concilier, comme il pourra, ce respect aveugle, cette foi docile pour la tradition de *Moïse*, dont il fait profession, avec les quatre assertions que je viens de copier littéralement dans les époques ; qu'il tâche de les concilier. Pour moi je déclare que je ne m'en charge pas. Y perde son temps qui voudra, je persiste à croire que le plus court, l'unique parti qu'il y ait à prendre, c'est de renoncer aux époques, d'en rejeter les erreurs sur la perfidie de la mémoire ; car comment espérer de vivre en paix avec cette vétilleuse Sorbonne, tant qu'on ne s'accorde pas avec soi-même ; que d'une main on caresse l'écrivain sacré, & que de l'autre on lui donne le plus cruel soufflet.

Il me reste à vous présenter le ta

bleau des calculs de M. de Buffon, ou, (passez-moi cette expression) son *dévis* du monde ; il est fait avec la même exactitude, la même précision que les calculs de *Barême*.

Pour que le globe se refroidisse au point que la nature vivante, engourdie, & glacée, péricule 93, 000 ans, ci. . . . . 93, 000

Depuis la création des animaux terrestres, c'est-à-dire des éléphants qui furent les premiers, trois époques égales ; 5, 000 ans dans le nord de l'Asie ; 5, 000 aux zones tempérées ; 500 ans depuis qu'ils sont réfugiés en Afrique : en tout 15, 000 ans, ci . . . . . 15, 000

Pour le règne des poissons, avant l'existence des animaux terrestres 20, 000 ans, ci . . . . . 20, 000

Pour le séjour de la mer sur le globe tandis qu'elle faisoit la terre & avant

---

128, 000

---

**A N N É E 1779. 335**

*Ci contre . . . . 128,000.*

qu'elle pût engendrer des  
poissons, 5,000 ans, ci . . . 5,000

Pour le temps qui s'est  
écoulé depuis l'évapora-  
tion des eaux jusqu'à leur  
chute sur le globe terrestre  
32,064 ans, ci . . . . . 32,064

Pour le temps qui s'est  
écoulé entre la formation  
de la terre & l'expulsion des  
eaux 2,936 ans, ci . . . . 2,936

TOTAL de la durée de-  
puis la formation de la terre  
jusqu'à l'extinction de la na-  
ture vivante par la glace,  
168,000 ans, ci . . . . . 168,000

Quelle admirable précision ! Il n'y  
manque que deux choses ; d'abord  
les jours , les heures & les minutes ;  
que *M. de Buffon* auroit pu aisément  
ajouter , puisqu'il étoit en train , &  
dont il auroit pu chercher le nombre  
dans la même source où il a puisé  
celui des années. En second lieu , l'au-  
teur n'a commencé ses calculs qu'à la



formation de la terre. Pourquoi ne nous dit-il pas aussi combien , depuis le choc de la comète , jusqu'à la formation de la terre ; combien depuis le refroidissement de la comète , jusqu'à ce qu'elle soit venue frapper le soleil ; combien depuis la formation de la comète jusqu'à son refroidissement ; combien depuis l'explosion de l'étoile fixe jusqu'à la formation de la comète ; combien sur-tout depuis l'existence de l'étoile fixe jusqu'à son explosion ? cela nous auroit mené bien avant dans l'éternité. *M. de Buffon* a cru qu'il falloit ménager les imaginations foibles , les têtes retrécies par la mesquine chronologie de *Moïse* , qui ne remonte qu'à sept mille ans , & qu'une durée de 168,000 ans étoit déjà capable de les effaroucher ; en conséquence , il a passé sous silence les calculs dont j'ai parlé , comme ces architectes intéressés qui laissent toujours en réserve quelques articles imprévus dans les devis qu'ils présentent à ceux que la dépense pourroit effrayer , articles qu'ils savent faire valoir.

valoir, & se faire rembourser quand l'ouvrage est fini.

En terminant, je ne puis mieux comparer le système de *M. de Buffon*, qu'au monde imaginaire qu'il a bâti, c'est un système tout de verre. Je n'en ai encore attaqué que les scories. J'irai un autre jour jusqu'à la roche vitreuse. C'est sur-tout à la comète génératrice que je porterai les coups les plus violens. Mais la nature de ce journal, \* des occupations multipliées qui m'enlèvent le peu de loisir que peuvent me laisser les fonctions pénibles de mon état, la situation même de ma santé, ne me permettent pas aujourd'hui de continuer ce petit ouvrage. Je demande un mois ou six semaines de temps, ce n'est pas trop, pour réduire en poudre un monde, que la nature n'a pu consolider & rendre habitable qu'en 68,000 ans.

Je suis, &c. l'abbé ROYON.

Paris, ce 1 décembre 1779.

\* On ne peut réfuter à fond le système de *M. de Buffon* qu'en entrant dans des discussions physiques qui ne seroient peut-être pas du goût des lecteurs de l'Année littéraire.

ANN. 1779. Tome VII. P.

## L E T T R E X I V.

*Les Evénemens imprévus , comédie en trois actes, mêlés d'ariettes , représentée devant leurs majestés à Versailles , le 22 novembre 1779 , & à Paris , par les comédiens italiens ordinaires du roi , le samedi 23 du même mois ; paroles de M. d'Hèle , Musique de M. Gretry. A Paris , chez la veuve Duchesne , libraire , rue St. Jacques , au Temple du Goût.*

**L**ES comédiens italiens voyoient leur théâtre décheoir de jour en jour : dans l'espoir de l'étayer , ils représentoient des nouveautés insipides qui accéléroient sa ruine. En vain appelloient-ils à leurs secours trois grands fabricateurs d'opéras comiques , les trois bons faiseurs , MM. Marmontel , Sedaine & du Rosoy ; ce triumvirat fameux ne faisoit que hâter leur perte en croyant opérer , en leur faveur , une heureuse révolution ; l'un nous donnoit la *Fausse magie*, pièce à laquelle

on ronfloit : l'autre , *Felix* , à laquelle on geloit ; le troisieme , les *Deux Amis* , à laquelle on sifflait , ce qui formoit un *trio* un peu moins agréable que ceux de M. *Gretry* ; les comédiens se feroient fort bien passés de cette musique & de ses cruels accompagnemens ; mais il falloit s'y soumettre. M. *Monvel* , acteur plein d'ame & d'intelligence , & auteur de piéces qui supposent de l'esprit & du talent , soutint , pendant quelque tems , la scène chancelante , par son drame intéressant des *Trois Fermiers*. Ce fut pendant près de trois ans , le seul qui réussit à ce théâtre , & l'on pouvoit regarder ce succès comme le dernier soupir de *la Thalie* de l'opéra comique. Bientôt la même disette se fit sentir ; la place manquant de vivres & de munitions , succomboit sous les efforts du mauvais goût , lorsque M. d'*Hèle* parut comme un génie consolateur. Il purgea le théâtre de toutes les productions informes , de tous les embryons dramatiques dont il étoit inondé ; il rallia sous sa bannière les ris dispersés , rappella les graces

fugitives , & dans sa première pièce , offrit par un ingénieux emblème , auquel il n'a pas probablement pensé , sa propre image sous celle d'*Apollon* , & celle de ses baroques devanciers sous le masque de *Midas*. Le sujet de cette comédie d'un genre nouveau étoit heureux , l'exécution facile , les situations plaisantes ; elle eut le plus grand succès , & deux particularités fort singulières qui tournent à notre honte , c'est que M. d'*Hèle* , anglois , essaya de corriger les françois de la manie du genre sombre , & que M. d'*Hèle* , anglois , est peut-être le premier qui , depuis dix ans , à la comédie italienne , ait parlé françois.

Encouragé par les applaudissemens du public , l'auteur de *Midas* nous donna ensuite *l'Amant jaloux* , qui fut aussi très-bien accueilli , mais qui , selon moi , est un cadet fort inférieur à son aîné. La pièce ne roule que sur un quiproquo continuel ; l'amant est jaloux avec sujet ; il voit entrer une personne dans le cabinet de sa maîtresse , au moment qu'il se présente chez elle , & celle-ci lui défend d'y

entrer ; il entend donner une sérénade à cette même maîtresse, & prononcer son nom dans un couplet adressé directement à elle : ne faudroit-il pas être de marbre pour n'être point ému, agité, furieux à de semblables indices, & un amant est-il si ridicule de montrer de la jalousie dans de pareilles circonstances ? Cette pièce n'a dû son succès qu'au rôle d'un officier françois, brave, gai, vif, amoureux, dont le ton leste & semillant contraste fort adroitement avec les languoureuses exclamations du fade *Alonzo*.

C'est encore un quiproquo, qui sert de base à toute l'intrigue des *Evénemens imprévus*, troisième production de M. d'Hèle, que l'on joue actuellement, & qui est fort au-dessous des deux premières, aussi son succès est-il des plus équivoques ; vous allez être bientôt en état de juger, Monsieur, si elle ne mérite point l'espèce de disgrâce qu'elle éprouve.

Le marquis de *Versac* qui est un fat, noyé de dettes, a promis à ses créanciers qu'il épouserait *Emilie*, la fille de *Mondor*, riche financier. *Emilie* est

aimée de *Philinte*, & le préfère à *Versac*. Son père veut qu'elle choisisse l'un ou l'autre pour époux. Elle se déclare pour *Philinte*. Au moment que tout paroît conclu, *Mondor* reçoit une lettre de Madame la comtesse de *Belmont* qui le prévient que *Philinte* est un perfide qui lui a donné sa foi; surprise générale. Le marquis triomphe. C'est lui dont la comtesse de *Belmont* se plaint dans sa lettre. Elle ne le connoît que sous le nom de *Philinte*, nom qu'il a pris dans un voyage qu'il a fait en Provence. Le véritable *Philinte* a beau protester de son innocence; il est regardé comme un imposteur; & sur la simple foi d'une lettre qui peut être fabriquée par un rival, qui est signée d'une personne inconnue, dont le nom peut être controuvé, on renonce à son alliance, & on penche pour le marquis; la comtesse arrive bientôt en personne: on s'imagineroit que sa présence va tout éclaircir, mais elle ne fait que tout embrouiller; *Philinte*, confronté avec elle, passe toujours aux yeux de tout le monde pour le traître qui

l'a séduite ; cela n'est guères vraisemblable. Ce quiproquo répété jusqu'à la satiété fait tout le nœud de la pièce , & devient insoutenable. Il dureroit encore sans l'arrivée d'un commandeur de malte , oncle de la comtesse qui vient pour venger l'honneur de sa nièce , en se battant au pistolet avec le marquis. Ce dernier , après avoir reçu son feu , tire son coup en l'air. Après ce trait de générosité , il reconnoît ses torts , reprend son amour pour la comtesse qui lui pardonne en faveur de son repentir ; il déclare la feinte qu'il a employée , & désabuse *Mondor* , *Emilie* & *Philinte* qui avoit aussi l'intention de se battre avec le marquis ; *Philinte* devient heureux par cette explication ; *Emilie* lui rend sa tendresse , & il obtient sa main.

Tel est exactement , Monsieur , le plan & le sujet de la comédie , intitulée avec raison : *Les Evénemens imprévus* ; car je vous défie de prévoir aucun de ceux qui arrivent dans cette pièce , qui n'est qu'un tissu d'in vraisemblances choquantes. L'auteur , pour jetter un peu de variété dans son ac-



tion uniforme , a imaginé deux rôles de valets & deux de soubrettes : *René* appartient à *Philinte* ; *la Fleur* au marquis de *Versac* ; ils ressemblent tous deux à leurs maîtres : l'un est sensible & honnête , l'autre est fat & insolent : afin de pousser encore plus loin cette ressemblance , *la Fleur* s'est conduit en Provence tout de même que son maître ; il a pris le nom de *la Fleur* pour faire sa cour à *Marine* , femme de chambre de la comtesse ; il est maintenant le rival de *René* , comme *Versac* l'est de *Philinte* ; à la fin , quand celui-ci veut se battre avec *Versac* , *René* vient aussi proposer un cartel à Mons *la Fleur*. Ces répétitions n'annoncent point une grande fécondité d'imagination ; d'ailleurs , c'est visiblement calqué sur l'*Amphitrion* de *Molière* , dans lequel *Jupiter* ayant pris le nom & la figure de ce personnage , on voit *Mercury* se saisir de celui de *Sosie* , valet d'*Amphitrion* , ce qui donne lieu à des scènes extrêmement comiques , dont l'on chercheroit vainement aucune trace ici.

L'action est trop foible pour pou-

voir remplir trois actes ; elle ne tient qu'à un fil qui peut être coupé à tout instant ; on voit les efforts de l'auteur pour l'allonger , mais sa mal-adresse est encore plus visible. Que la comtesse , au second acte , au lieu de s'éloigner de *Versac* , son amant , qu'elle ne connoit que sous le nom de *Philinte* , que cette femme éplorée , au lieu de se tenir à une lieue de lui , ce qui n'est guères dans la nature , s'en approche , & le désignant du geste , lui reproche à lui-même sa perfidie , alors il n'y a plus de troisième acte , & toute la pièce est finie. Mais ce n'étoit pas là le compte de l'auteur ni du musicien ; il faut faire bailler le spectateur à trois temps , ou ne pas s'en mêler.

Le théâtre ne doit point ressembler à la lanterne magique , il doit offrir un miroir fidèle de la société. Ce n'est point en accumulant les personnages qu'on peut se flatter de plaire & d'émouvoir ; leur trop grand nombre nuit à la marche d'une action , au lieu d'y concourir ; l'auteur s'étant vu dans

la nécessité, par son sujet, d'introduire sur la scène dix personnages, ils ne servent, en se croisant réciproquement, qu'à jeter de la confusion sur l'intrigue de la pièce; de-là vient qu'on ne s'intéresse guères plus à l'un qu'à l'autre.

Je ne finirois pas, Monsieur, si je voulois vous détailler toutes les invraisemblances de ce drame & tous les défauts qui m'ont frappé, tant à la représentation qu'à la lecture. Elle ne se soutient qu'à la faveur de quelques morceaux de musique, de la réputation des auteurs, & du jeu des acteurs; le style d'ailleurs en est sage & naturel. M. d'Hèle entend assez bien l'ait du dialogue. Voici un trait de fatuité du marquis, assez heureux; il soutient à *Mondor*, père d'*Emilie*, qu'il est aimé de cette jeune personne, & qu'il en a des preuves: elles sont fort plaisantes.

#### LE MARQUIS.

L'autre jour sous l'ombrage  
De cet épais feuillage,

Elle promenoit ses ennuis.  
 Tout doucement moi je la suis.  
 Là, par le plus touchant langage  
 Je lui dépeins mon rendre feu ;  
 Elle résiste un peu.

M O N D O R.

Un peu !

L E M A R Q U I S.

Un peu. — Suivant l'usage,  
 Je deviens plus pressant,  
 Elle se rend.

M O N D O R.

Elle se rend !

L E M A R Q U I S.

Elle se rend.

Ah ! cher Marquis, . . dit la petite,

M O N D O R.

Dit la petite ?

L E M A R Q U I S.

Epargnez ma rougeur ;  
 Voyez le trouble qui m'agite,

Pvj

Et jugez de mon cœur.

Faut-il vous dire qu'on vous aime !

(à Mondor.)

Hé bien ?

M O N D O R (à part.)

Ma surprise est extrême.

L E M A R Q U I S.

Où, cher Marquis ; oui je vous aime ;

(à Mondor.)

C'est-il parler ?

M O N D O R.

Où ! tout au mieux.

L E M A R Q U I S.

Voilà pourtant ce que m'ont dit ses yeux.

M O N D O R.

Ses yeux !

L E M A R Q U I S.

Voilà ce que m'ont dit ses yeux.

Un autre morceau qui a été fort applaudi, & dont la musique est charmante ; c'est celui-ci que l'auteur met dans la bouche de *Marion*, rôle rendu

avec une naïveté piquante par Madame *Dugazon*, actrice dont le jeu est plein d'esprit, de finesse & de vérité.

Ah ! dans le siècle où nous sommes ,  
Comment se fier aux hommes ?

Il n'est plus de loyauté ,

Ni bonne foi , ni probité ,

Tout est ruse & fausseté ;

Et toujours les plus coupables

Sont hélas ! les plus aimables.

C'est dommage en vérité.

Vous jugerez mieux du talent de l'auteur pour le dialogue par la scène suivante , qui est une de celles qui fait le plus d'effet au théâtre.

L I S E T T E , R E N É .

L I S E T T E .

Voilà *René* qui vient. Est-il possible qu'il soit aussi de ceux-là ? Je ne puis me le persuader.

R E N É , (*parlant de son maître*).

Ce pauvre garçon se désole. Ah ! quels gens !

L I S E T T E .

Vous paroissez bien affligé, M. *René*.

R E N É.

Indigné, Mademoiselle ? Voilà tout ?

L I S E T T E.

Indigné ! Et de quoi ?

R E N É.

De quoi ! De voir triompher ici la calomnie : de voir le plus honnête homme du monde renvoyé honteusement sur le prétexte frivole d'une lettre controuvée , signée du nom d'une femme qui , sans doute , n'a jamais existée. Voilà , Mademoiselle , ce qui m'indigne.

L I S E T T E.

Y a-t-il long-temps que vous servez *Philinte* ?

R E N É.

Je l'ai vu naître... & jamais je ne le quitterai.

L I S E T T E.

Quoi ? jamais !

R E N É.

Non. Jamais , Mademoiselle , quelque chose qu'il puisse m'en coûter.

L I S E T T E , *regardant René.*

J'avois juré de vivre toujours auprès de ma maîtresse... & je vois qu'il pourroit bien m'en coûter aussi....

*Pause , pendant laquelle René & Lisette se regardent en soupirant.*

L I S E T T E .

Parlons de *Philinte*. L'avez-vous accompagné dans ce voyage en Provence ?

R E N É .

Quel voyage ? De sa vie il n'y a été.

L I S E T T E .

Il est donc innocent... Là... tout à fait ?

R E N É .

Quoi ? vous aussi , vous en doutez ?

L I S E T T E .

Me l'assurez-vous ?

R E N É .

Oui , Mademoiselle ; j'en réponds comme de moi-même.

L I S E T T E .

Hé bien.... je n'en doute plus ; mais



qu'il se justifie aux yeux d'*Emilie*, & & sur-tout de son père. On veut la marier au marquis : dans son dépit ; elle y a presque consentie. Le temps presse ; le marquis triomphe.

R E N É.

Et M. la *Fleur* aussi, sans doute. Patience, ce triomphe ne sera pas d'une longue durée. Nous avons écrit dans le pays de cette prétendue comtesse de *Belmont* : nous n'attendons que la réponse pour triompher à notre tour ; mais du moins qu'*Emilie* suspende son choix jusqu'à ce moment là.

L I S E T T E.

Oh ! je ferai tant que je l'y engagerai. Quel plaisir j'aurai alors ! Non-seulement par attachement pour *Emilie*, mais aussi... parce que j'avois eu une certaine idée...

R E N É.

J'avois formé dans ma tête un certain arrangement...

L I S E T T E.

Ah ! Monsieur René !

R E N É.

Ah ! Mademoiselle *Lisette* !

Un trait qui excite le rire , c'est le  
mort du marquis de *Versac* à son valet  
qui lui parle ainsi : » Mais , Monsieur ,  
» puisque votre nom est si redouta-  
» ble pour le beau sexe , comment  
» avez-vous osé le porter ici » ?

L E M A R Q U I S.

C'est qu'ici je suis connu. D'ailleurs  
ici j'ai des desseins sérieux.

L A F L E U R.

Cependant vous aimez bien la  
comtesse.

L E M A R Q U I S.

Ah ! je l'aime peut-être encore ,  
mais les circonstances..

L A F L E U R.

Et vous aimez aussi *Emilie* ?

L E M A R Q U I S.

Non , je l'épouse.

Vous vous rappelez le trait si plai-  
sant de *Molière* dans *le Médecin malgré  
lui* , » autrefois le cœur étoit à gau-  
» che , le fôie à droite , mais nous  
» avons réformé tout cela , &c.

M. d'Hèlè paroît avoir lu avec beaucoup de fruit notre excellent comique ; il en a profité , non pas pour rendre sa pièce meilleure, ce qui eût, sans contredit , mieux valu , mais pour répéter ce même trait dans sa nouvelle pièce.

M O N D O R.

Ainsi , tout ce que vous venez de me dire, vous le tenez... de ses yeux... & de sa bouche pas un mot ?

L E M A R Q U I S.

Sa bouche ? Fi donc. Pour s'exprimer, se sert-on de la bouche ?

M O N D O R.

Mais autrefois c'étoit assez la manière,

L E M A R Q U I S.

Oùi, Monsieur, autrefois à la bonne heure ; mais nous avons réformé tout cela : un regard , un coup d'œil nous suffit.

Ce qui est , comme vous le voyez, une épigramme piquante & fine dans Molière , devient une plaisanterie forcée dans M. d'Hèlè ; je dois encore

avertir ce dernier d'une faute de fran-  
çois qui lui est échappée :

Je veux t'accabler de ma haine ,

Ma rage & ma fureur.

Il faut absolument *de ma rage & de ma fureur*, si l'on veut éviter une construction barbare : peut-être l'auteur a-t-il voulu avoir encore ce trait de ressemblance avec *Molière*, qui n'écrivait point, comme on fait, avec toute la pureté possible; mais il faudroit qu'il s'en approchât un peu davantage, pour qu'on lui pardonnât cette négligence.

Au reste, Monsieur, la critique sévère, mais juste que j'ai faite de la pièce, ne doit point affoiblir l'idée avantageuse que vous avez conçue du talent de cet auteur estimable. Quel dommage que le père du charmant *Midas* n'ait point travaillé sur un autre sujet ! Les défauts de sa comédie doivent, je crois, être moins attribués à lui qu'au musicien. On voit clairement que celui-ci a voulu marcher sur les traces des *Sacchini*, des *Piccini*, des *Paëziello*, & nous

donner une espèce d'*Opéra bouffon* en françois ; mais j'oserai lui prédire que ce nouveau genre ne réussira pas ; tout ce tintamarre musical , ces finales à prétention qui forcent le poète & le musicien de rassembler tous leurs acteurs à la fin de chaque acte , & cela contre toutes les convenances théâtrales , cette profusion de duos , de trios , de quatuor ne fera qu'en-nuyer le public qui aime mieux cent fois une ariette vive , légère ou touchante , dont la musique soit analogue à la situation du personnage : Est ce donc à moi à rappeler à M. Grétry le goût du public qu'il a charmé tant de fois par sa musique délicieuse du *Tableau parlant* , de *Sylvain* , & de tant d'autres pièces que nous devons à son génie fécond , brillant & flexible ?

Je suis , &c.

Paris , ce 2 décembre 1779.



---

T A B L E  
DES MATIÈRES  
CONTENUES  
DANS CE SEPTIÈME VOLUME.

---

*La Vie de mon Père , par l'auteur du  
Payfan perverti , deux volumes in-12.  
A Neufchatel , & se trouve à Paris ,  
chez la veuve Duchesne , libraire , rue  
Saint - Jacques , au temple du goût ,  
& Merigot le jeune , quai des Au-  
gustins.* Page 3

*Observations sur les Peintures , Sculptures  
& Gravures de Messieurs de l'Académie  
royale , exposées au Sallon du Louvre ,  
1779.* 33

*Lettre de plusieurs abonnés du Mercure  
aux rédacteurs de la partie littéraire  
de ce Journal.* 64

*V E R S à Monsieur & Madame du*

*Metz du Rônay , sur la naissance de  
leur fils.* 67

*Indications des Nouveautés, &c. ibid.*

*Eloge de Louis, Dauphin de France,  
père du roi, par M. Soret, avocat en  
parlement, de la Société royale des  
sciences & belles-lettres de Nancy.* 73

*VOLTAIRE, poëme lu à la fête acadé-  
mique de la loge des Neuf-Sœurs,  
par M. de Flins des Oliviers.* 107

*Lettre au P. Dotteville, sur sa nou-  
velle traduction de Tacite.* 123

*Principes de style, ou Observations sur  
l'art d'écrire, recueillies des meilleurs  
auteurs, un volume in-12 d'environ  
400 pages.* 145

*Annales poétiques, ou Almanach des  
Muses, depuis l'origine de la poésie  
françoise, tome V.* 171

*Suite des observations sur les peintures,  
sculptures & gravures, de MM. de  
l'Académie royale.* 190

## DES MATIERES. 359

*Première lettre de M. l'abbé Royou ,  
chapelain de l'Ordre de Saint-Lazare ,  
& professeur de Philosophie au Collège  
de Louis-le-Grand , sur les Epoques  
de la nature , par M. le comte de  
Buffon , intendant du jardin & du  
cabinet du roi , de l'Académie fran-  
çoise & de celle des Sciences. 217*

*De la passion du jeu depuis les temps  
anciens jusqu'à nos jours , par M.  
Dussaux , ancien commissaire de la  
Gendarmerie , de l'Académie royale  
des Inscriptions & Belles-Lettres , & de  
celle de Nancy , dédié à Monsieur. 241*

*Lettre à l'auteur de l'Année littéraire. 273*

*Réponse du P. Dotteville à la lettre de  
M. Boucher , procureur au Parlement ,  
insérée dans le N<sup>o</sup> 32 de l'Année litté-  
raire 1779. 280*

*Indications des Nouveautés , &c. 283*

*Seconde lettre de M. l'abbé Royou ,  
chapelain de l'Ordre de Saint-Lazare ,  
& professeur de Philosophie au Collège*



*de Louis-le-Grand, sur les Epoques de la nature, par M. le comte de Buffon, intendant du jardin & du cabinet du roi, de l'Académie françoise & de celle des Sciences; &c.*

*Suite de l'exposition du système de M. de Buffon.* 289

*Les Evénemens imprévus, comédie en trois actes, mêlés d'ariettes, représentée devant leurs majestés à Versailles, le 11 novembre 1779, & à Paris, par les comédiens Italiens ordinaires du roi, le samedi 23 du même mois; paroles de M. d'Hèle, musique de M. Gretry. A Paris, chez la veuve Duchesne, libraire, rue Saint-Jacques.* 338

*Fin de la Table des matières contenues dans ce septième Volume.*

# L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

ANNÉE M. DCC. LXXIX.

Par M. FRÉRON.

*Parcere personis, dicere de vitiis.* MART.

TOME HUITIÈME.

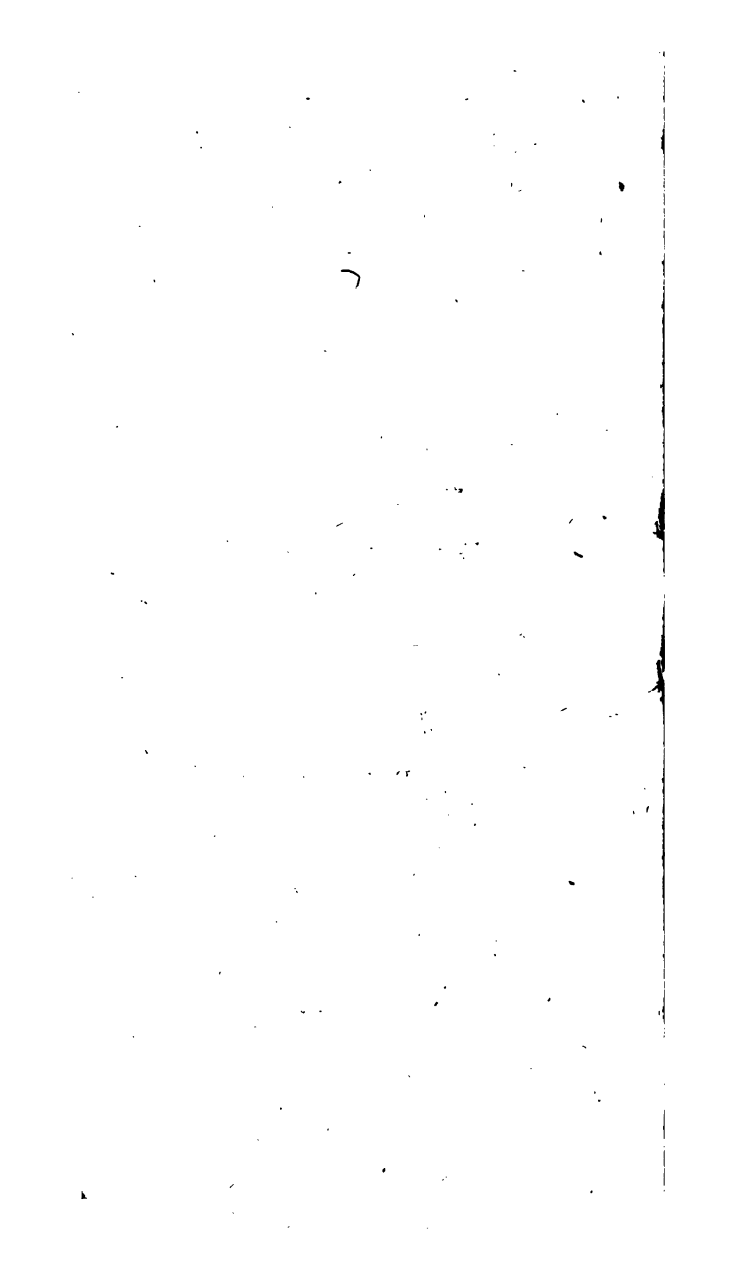


A P A R I S

Chez MÉRIGOT le jeune, Libraire,  
Quai des Augustins, au coin de la  
rue Pavée.

---

M. DCC. LXXIX.



---

# L'ANNÉE

## LITTÉRAIRE.

---

### LETTRE I.

*La Louifeide, ou Histoire de l'expédition de Saint-Louis à la Terre-Sainte, poëme épique. A Paris, chez Nyon l'aîné, libraire, rue du Jardinets, quartier Saint-André-des-Arts; près l'imprimeur du Parlement, prix 5 liv. relié.*

ON dispute encore aujourd'hui, Monsieur, parmi les gens de lettres, pour savoir si notre nation peut s'honorer d'un véritable poëme épique. *La Pucelle de Chapelain*, le *Clovis de Desmarets*, ne sont plus connus que par les plaisanteries de *Boileau*. Quelques critiques éclairés s'obstinent encore à regarder le *Télémaque* comme un roman poétique, & la *Henriade*

#### 4. L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

comme une histoire rimée ; le chef-d'œuvre que je vous envoie va sans doute, remplir le vuide de notre littérature en ce genre , & nous n'avons plus rien à envier aux étrangers ; du moins le nouvel auteur de la *Louiseide* me paroît persuadé que son poëme réunit toutes les qualités convenables à l'épopée. Il le décore d'avance du titre pompeux de poëme épique , sans attendre le jugement des lecteurs éclairés , & , semblable à ce peintre ignotant dont les figures avoient si peu de vérité qu'il étoit obligé d'écrire au-dessous le nom de l'objet qu'il avoit voulu peindre , le nouveau chantre de *Saint-Louis* avertit le public qu'il a voulu faire un poëme épique , dans la crainte que personne ne s'en doutât.

Cependant si on peut lui reprocher la présomption avec laquelle il se place, de sa propre autorité, parmi les poètes épiques , il faut louer la modestie qui le porte à se rabaisser jusqu'à la classe des historiens. Jetez les yeux sur le titre de cet ouvrage : *Histoire de l'expédition de Saint-Louis à la*

*Terre-Sainte, poëme épique.* Une histoire qui est en même temps un poëme épique, voilà ce qui s'appelle une singularité piquante! Depuis que les auteurs se tourmentent pour trouver quelque titre spécieux & nouveau qui rajeunisse & qui pare leurs compilations frivoles, on n'a rien imaginé de plus plaisant. Le critique déconcerté ne fait à quel genre assigner cette production amphibie. Est-ce un poëme, est-ce une histoire? La question est difficile à résoudre, & ce qui doit sur-tout faire admirer l'art de l'auteur, c'est qu'après la lecture il ne reste plus de doute, on reconnoît clairement que ce poëme épico-historique ne remplit aucun de ces titres, & que dans le fond ce n'est rien.

Un autre objet d'admiration, c'est l'humilité de l'auteur: il est persuadé qu'il vient d'enrichir la langue Françoisse d'un poëme épique, il se dérobe à la gloire que doit lui procurer un ouvrage si important & d'un goût si nouveau. En vain le public enchanté s'obstine à demander quel est l'écrivain auquel

## 6 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

il est redevable d'un si rare présent : content d'avoir travaillé pour l'honneur de la nation , il garde l'anonyme ; il veut faire un mystère à la postérité d'un nom qui devrait figurer dans les fastes de la poésie à côté de ceux d'*Homère*, de *Virgile*, & du *Tasse*. Il ne faut pas que certains esprits mal intentionnés , attribuent ce modeste silence à la crainte d'une chute. Qu'ils lisent la préface , les notes de cet ouvrage , ils verront que l'auteur a trop bonne opinion de ses talens pour appréhender le sort de *Chapelain*. Cependant , quelle que soit sa confiance , il craint que dans un siècle , tel que le nôtre , on ne lui reproche d'avoir choisi un saint pour héros , & une croisade pour sujet d'un poème épique ; mais il ne tarde pas à se rassurer , & sans s'occuper de l'avis de ses contemporains , il en appelle au jugement des races futures.

Il n'y a ni fable ni intrigue dans ce prétendu poème , il n'est point fondé sur une action principale à laquelle tous les incidens se rappor-

tent comme à un centre commun. La vengeance d'*Achille*, la mort d'*Heûtor*, voilà le sujet de l'*Illiade*. L'établissement des Troyens en Italie est le but de l'*Enéide*. Le *Tasse* chante la conquête de Jérusalem & la réduction de Paris est l'objet de la *Henriade*. Satan qui est le véritable héros du *Paradis perdu* triomphe du premier homme; mais quelle est l'action qui sert de base à la *Louïseide*? Est-ce la prise de Damiette, est-ce la bataille de la Maffoure; est-ce la disgrâce de *Saint-Louis*, captif chez les Sarrafins? Ce dernier événement, qui est le dénouement & la conclusion du poëme ne peut être un sujet convenable à l'épopée. La poésie épique célèbre les exploits & les succès d'un héros, & non pas ses humiliations: elle doit nous offrir le récit d'une action grande & illustre; or la captivité de *Saint-Louis*, & la désolation de son armée, n'ont rien en soi de grand ni d'illustre. Il est vrai que la constance & la grandeur d'ame du héros sont admirables; j'avoue que *Saint-Louis* ferme & inébranlable dans les fers, est plus grand



& plus admirable que les plus heureux conquérans. Sa constance est digne des éloges des orateurs & des poètes; mais elle ne peut être la matière d'un poème épique. Si *Enée* eût été vaincu & fait prisonnier par *Turnus*, *Virgile* ne l'auroit point choisi pour son héros. Quand on accorderoit que la défaite de *Saint-Louis* est une action digne de l'épopée; quelle unité peut-il y avoir dans un pareil sujet, quel nœud, quel intérêt? Les divers incidens d'un poème épique doivent tous être dirigés vers une fin commune. Or quel rapport y a-t-il entre les succès de *Saint-Louis* & ses malheurs, entre la prise de Damiette & la défaite du roi à Kazel?

On pardonneroit aisément à l'auteur le vice du sujet, s'il eût trouvé le secret de nous intéresser par la poésie du style & les richesses de la fiction. Pour vous mettre à portée, Monsieur, de juger quel est à cet égard le mérite du poème, je vais vous mettre sous les yeux le plan & la marche de cet ouvrage. Je ne m'engagerai point dans une analyse exacte, qui seroit inutile

& fatigante. Je me borne aux faits principaux qui font le fondement du poëme.

*Saint-Louis* fait voile vers l'*Egypte*, débarque devant *Damiette*, & après un combat opiniâtre contre les *Sarrasins*, se rend maître de cette ville; de-là il s'avance vers le *Caire*; le comte d'*Artois* son frère est tué à la journée de la *Massoure*; mais cette disgrâce est suivie d'une victoire éclatante que *Louis* remporte sur les infidèles auprès du fleuve *Thanis*. La peste se met dans son armée & lui-même en est attaqué, il se retire vers *Damiette*. Les *Sarrasins* l'attaquent dans la petite ville de *Kazel* & le font prisonnier. Il traite de sa rançon avec les vainqueurs & s'en retourne en France.

Tels sont, Monsieur, les évènements que le poëte a développés & noyés dans douze chants. Sa marche est purement historique; mais cette marche est égayée de plusieurs ornemens qui lui donnent l'air d'un poëme, & qu'il faut vous faire connoître.

Il est d'usage que les poëtes épiques

10     *L'ANNÉE LITTÉRAIRE.*

en commençant une tâche aussi pénible , appellent à leur secours quelque divinité. L'auteur n'oublie pas ce préliminaire important , & s'adresse au héros même qu'il va chanter , comme plus intéressé que tout autre à lui accorder sa protection.

*Descends , guide ma main , saint objet de mes chants ,*

*Tout don nous vient du ciel dont tu parours les champs.*

*Mon héros est assis dans le conseil des Anges ;*

*Leur langage est sa langue , il sied à tes louanges :*

*Mets le donc sur ma lèvre , & dis-moi des vers ,*

*Qui , célébrant ton nom , instruisent l'univers.*

*Protège ton poète , & travaille à ta gloire.*

Cet échantillon du style de l'auteur doit vous prouver , Monsieur , qu'il feroit fort inutile de faire des réflexions sur de pareils vers , qui sont assurément fort au-dessus de la critique , & dont les beautés assez éclatantes au premier coup d'œil n'ont pas besoin d'être développées.

Le poète épique ne raconte point les événemens avec l'ordre & l'exac-

titude d'un historien, souvent il présente l'action sur le point d'être terminée, & fait naître dans la suite quelque occasion de raconter en détail tous les faits qui ont précédé : ainsi *Virgile* dès le commencement de son poème, nous montre *Enée* sur le point d'aborder en Italie, & ne nous apprend qu'au second livre les malheurs que son héros avoit essuyés jusqu'à ce moment : ainsi l'Archevêque de Cambray ouvre la scène de son poème, par le spectacle du jeune *Télémaque* jetté par la tempête sur les rochers de l'île de Calypso.

Semper ad eventum festinat & in medias res  
Haud secus ac notas auditorem rapit.

*Hor. Art poët.*

L'auteur de la *Louisïde* plus sage & plus méthodique, commence par le commencement, & prend l'expédition de *Saint-Louis ab ovo* : il raconte d'abord comment *Saint-Louis* attaqué d'une maladie dangereuse, fit vœu s'il recouvroit la santé, d'aller combattre les infidèles : ensuite, comment le Saint Roi pendant sa conva-

lescence, se promenant dans le bois de Vincennes, rencontra un vieux aveugle conduit par une jeune femme : l'aveugle, c'est *Tancrede*, Prince de Tyr, & la jeune femme est *Elizene*, son épouse : il eût été plus décent que le Prince de Tyr & sa femme eussent été présentés au Roi en cérémonie, & n'en eussent point fait par hasard la rencontre dans le bois de Vincennes : quoiqu'il en soit, ce *Tancrede* débite au roi un long & ennuyeux roman des maux qu'il a éprouvés chez les infidèles, dont le dernier & le plus cruel a été la perte de la vue ; il lui représente la triste situation des chrétiens dans la Sirie, & pour ne rien laisser à désirer au roi de ce qui concerne les Croisades, il lui expose un tableau des révolutions de l'Orient, depuis l'établissement de la religion Mahométane : jamais érudition ne fut plus déplacée ; il est bien étonnant qu'un guerrier tel que *Tancrede*, soit si profond dans l'histoire. Ce morceau très-précis, très serré, d'ailleurs hérissé des noms barbares des différens califes, est à peine intelligible pour

ceux qui n'ont pas étudié à fond cette matière : je ne crois pas que *Saint-Louis* ait pu y comprendre quelque chose. L'auteur, pour égayer la sécheresse de ces *landes historiques & géographiques*, termine cette savante narration par la peinture du massacre des chrétiens dans *Jerusalem*.

O jour du glaive impie, ô ravage abhorré !  
 Rien ne put échapper à la rage du crime ,  
 Le fer ne recula devant nulle victime ;  
 Le froid vieillard frappé souilla ses cheveux  
 blancs ,  
 Le fer, du nouveau né, trancha les jours naissans ;  
 Il peut mourir ; il meurt , le sang comme une  
 masse ,  
 Sur le marbre glissant dans les temples s'entasse.

C'est dans *Lucain* que l'auteur a puisé l'idée de cet énergique tableau ; voici les vers de l'original, vous jugerez, Monsieur, avec quelle supériorité le traducteur fait faire passer dans notre langue les beautés des anciens, & enchérir sur ses modèles.

Late que vagatur  
 Ensis & à nullo revocatum est pectore ferrum

#### 14 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

Stat cruor in templis multa que rubentiâ cordæ  
 Lubrica Saxa madent nulli sua profuit ætas,  
 Non senis extremum piguit vergentibus annis  
 Præcipitasse diem nec primo in limine vitæ.  
 Infantis miseri nascentia rumpere fata  
 . . . . Satis est jam posse mori.

Avouez, Monsieur, que l'auteur de la *Pharsale* est bien foible en comparaison du chantre de *Saint-Louis* : *ce fer qui ne recule devant nulle victime, ce sang qui s'entasse comme une masse !* quelles images vives & frappantes ! *ces jours naissans du nouveau né.* Quelle expression heureuse ! mais rien n'approche de la vigueur & de la hardiesse de cet hémistiche, *il peut mourir il meurt.*

Ce passage, quelque sublime qu'il soit, ne peut cependant vous donner qu'une idée très imparfaite du talent de l'auteur, pour les descriptions qui sont comme l'ame de la poésie épique. C'est là qu'il se plaît à étaler toutes les richesses d'une imagination noble & féconde : lorsqu'*Homère* nous peint *Ajax* & *Diomède* sur le champ de bataille, il n'a pas des traits aussi

hardis , auffi fiers que ceux qu'employe notre auteur , pour nous représenter ses héros.

*L'écu pendant au col , la prunelle enflammée ,  
L'épée en main , le roi s'élance dans les flots ;  
On ne voit que sa tête : une ardeur de héros  
L'emporte & le soutient malgré l'onde gonflée ,  
Luttant contre l'airain dont elle est resoulée.*

Il dit dans un autre endroit , en parlant de *Secedun* , général du soudan d'Egypte.

Un noir fouris de haine.

Durcit la majesté de sa tête hautaine.

Il peint en ces termes les pleurs d'une jeune & belle chrétienne.

*Des pleurs d'eau radieuse  
Lustroit de ses yeux noirs la prunelle pieuse.*

Quel feu , quelle noblesse dans cette peinture d'un escadron de Sarrafins qui vole à l'ennemi !

*L'air s'agite , est voilé  
D'un tourbillon poudreux d'éincelles mêlé ;  
C'est un vol que l'essor de ces coursiers rapides ;*



16 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

*Et leur sang a le feu de leurs plaines arides ;  
Cet orage guerrier semble raser les champs.*

Les François , par l'ordre de leur chef , ferment les rangs , appuyent leurs lances contre terre , & dans cet état , attendent le choc de l'ennemi.

*Soudain comme une tour le bataillon lié  
Soutient l'horrible choc qu'il attendoit à piè.  
D'une haleine de flamme exhalant la fumée ,  
Sur la pique tranchante & de crampons armée ,  
L'indomptable coursier enfonce son poitrail ;  
Il se cabre & bondit du violent travail ,  
Dont la vie & la mort l'agite & le tourmente.*

Le dernier vers est au-dessus de ma foible intelligence : mais je sens toute la beauté des images que l'auteur présente , je vois ce bataillon lié comme une tour , ce coursier exhalant la fumée de son haleine , & enfonçant son poitrail sur la pique armée de crampons.

C'est sur-tout dans les descriptions de bataille que brille l'auteur de la *Énéide*, ces traits frappans & pathétiques, dont *Homère* & *Virgile* & le

*Tasse* ont embelli leurs récits , sont aujourd'hui usés & communs ; notre poète a été forcé de chercher des idées nouvelles , & il en a trouvé ; ses descriptions ne ressemblent point à celles qu'on admire dans *l'Iliade* & dans la *Jerusalem* délivrée , elles portent l'empreinte d'un génie original : pour vous en convaincre , Monsieur , je vais mettre sous vos yeux le tableau de la bataille , que *Louis* livra aux Sarrafins , près de Mansourah.

*Dans sa chaleur première alors l'affreux carnage ,*

Offroit de toutes parts la plus horrible image :

*La rage confondoit des peuples si divers ,*

*Que l'œil auroit cru voir combattre l'univers.*

*L'armure , les habits , la forme du visage ,*

*Et de cent nations le sang & le langage ,*

*Par leur ensemble affreux , rendent encor plus  
noir*

*Le tableau d'un combat toujours horrible à voir.*

*Là de peaux de lion s'avancent revêtues*

*Deguerriers basanés les bandes demi-nues ,*

*Persans , Arabes , Turcs sur leurs coursiers ar-  
dens ,*

## 18 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

*En turbans , en bonnets sur l'épaule pendans ;  
Souillent de sang chrétien leur robe orientale ,  
Signalant à l'envi leur fureur martiale.  
Là tombent par monceaux , péle - mêle , abattus ;  
Egyptiens , François , Germains & Mammelus :  
Le glaive recourbé , les haches Musulmanes ,  
Le sabre de Damas , les fortes pertuisannes ,  
Et les masses d'arçon des nerveux chevaliers  
Croisent avec fureur leurs assauts meurtriers ;  
Les barbares plumets , les aigrettes guerrières ,  
Les lunes , les soleils , les croissans des bannières ,  
Et des drapeaux croisés les clefs , les lys , les croix ,  
Soubrevestes , castans & blasons de pavois ,  
Annoncent le combat & l'implacable guerre  
De deux religions qui contestent la terre.*

Voici quelques autres traits pris au hasard , qui acheveront de vous faire connoître le ton singulier qui regne dans ces descriptions : dans le récit d'un combat naval , le poëte dit :

*Du choc le plus sanglant la scène est un abîme ;  
Il faut porter la mort , en repousser les traits ,  
D'un mélange importun délivrer ses agrès ;  
Les cris de la manœuvre & le bruit du dommage ,  
Le contact des vaisseaux , les clameurs du courage*

*Affreusement mêlés dans un unique bruit,  
Sont le funèbre appel de la mort qui les suit.*

En parlant des efforts des François pour éteindre le feu Gregeois, qui consumoit une digue jettée sur le Nil, le poëte s'exprime en ces termes :

*Sur cette lice alors toute place est cruelle ;  
Par-tout la mort menace & plane au-dessus d'elle ;  
Chaque instant où l'on vit lui semble dérobé ;  
On s'étonne debout de n'être pas tombé.*

Homère qui écrivoit dans l'enfance des arts, étoit jaloux de consacrer dans son poëme les connoissances alors peu communes qu'il avoit acquises : de-là, ces détails minutieux dans lesquels il s'engage, mais qui ne sont point indignes de la poésie, parce que les termes qu'il employe sont harmonieux & nobles. L'auteur, à l'exemple d'Homère, jaloux de transmettre à la postérité ses rares connoissances dans la mécanique, nous donne en termes techniques la description d'une machine construite, pour battre la tour du Nil : deux vaisseaux étroit-

tement liés ensemble sont la base de cette machine.

*Sur ce fonds quatre mats que des vergues traversent ,*

*Soutiennent un plancher, une hune qu'ils percent,  
Et couverte de peaux que de laine on remplit,  
Que préserve du feu l'eau qui les assouplit.*

*Sur ce donjon portoit une mobile échelle ;*

*Huit fantassins de front peuvent monter par elle.  
A ses extrémités, de mordaces harpons  
L'attachent aux créneaux saisis par leurs crampons.*

*Dessous , sur des pivots , tourne un pont circulaire ,*

*S'ouvrant par le milieu de la tour angulaire ;  
Il doit serrer les flancs , en butte au choc alors  
Du bélier lancé par de puissans efforts.*

L'auteur toujours à l'exemple d'*Homère* , prodigue aussi dans son poëme les notions géographiques , & l'on pourroit faire dans la *Louiseide* un cours de géographie orientale : mais les noms de villes & de province employés par *Homère* sont harmonieux, toujours relevés par des épithètes qui

indiquent la nature & les propriétés du pays , & qui formoient alors une partie de la langue poétique , au lieu que les noms durs & barbares d'*Irak* , de *Diabeck* , *Dastrabad* , de *Bumbouck* hérissent la plupart des vers de notre poète.

Quoiqu'il défigure presque toujours les modèles qu'il veut imiter ; cependant il se persuade que ses copies informes peuvent être placées avec avantage à côté des originaux : dans la description de la peste , il commence par travestir en style plat & burlesque les vers admirables de *Virgile*.

*Le taureau tout fumant sous le labour du soc  
Vomit un sang impur , tombe comme d'un choc ;  
Le triste laboureur voit l'autre qu'il dételle ,  
Morne & comme pleurant cette mort fraternelle.*

.....  
*L'animal palpitant dédaigne la prairie,*

.....  
*Vers la terre son col penche de pesanteur.*

Puis volant de ses propres aîles ,  
& donnant l'essor à son génie , l'au-

## 22 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

teur ajoute aux images de *Virgile* des circonstances triviales & dégoûtantes.

*Une lourde langueur fait un progrès rapide ,  
Du visage plombé la pâleur est livide ;  
Un horrible dégoût de l'aliment amer  
Ecarte un moribond desséché dans sa chair ;  
Il roule d'un œil mort la prunelle étonnée.*

.....  
*De hideuses tumeurs qui gonflent les gencives ,  
Exigent que le fer profondément plongé  
Retranche ces horreurs du palais dégagé.*

L'auteur convient lui-même , que de pareils traits ne sont propres qu'à faire vomir , mais il répond que *Saint-Louis a soutenu la réalité de ce dont la peinture sera difficile à supporter* : il n'ignore pas aussi qu'on pourroit lui reprocher de jouer contre *Thucydide* , *Lucrece* , *Virgile* , *Ovide* , qui nous ont laissé des descriptions de pestes : mais cette objection ne l'embarrasse point : dans ces sortes de sujets , dit-il , il n'est question que de la manière du peintre. Est-il copiste , est-il imitateur ? De-là dépend l'approbation ou le blâme. Certainement , d'après la manière du pein-

re, tout le monde conviendra que c'est un *imitateur très-original*.

Que le chantre de *Saint-Louis* se compare à *Lucrece*, à *Virgile*, à *Ovide*, on peut encore lui passer cette témérité, mais qu'il ose s'égalér, que dis-je, se préférer au chantre divin de la *Henriade*, c'est une extravagance sacrilège, une sorte d'impiété : notre *imitateur original* décrit au troisième chant de son poëme, le carnage que les infidèles firent des chrétiens dans la ville de *Damiette*, ce troisième chant, dit-il, avec autant de goût que de modestie, *ressemble au second chant de l'Enéide à certains égards ; il a encore plus de rapport avec le second chant de la Henriade, la concurrence ne peut-être plus dangereuse ; s'il m'étoit cependant permis de parler, je dirois qu'entre le poëte Latin & le poëte François, il y avoit assez d'intervalle pour faire naître à un auteur le dessein hardi ou téméraire de se glisser entre deux : vous voyez, Monsieur, que l'auteur de la Louiseide a de grandes prétentions, & même de la malice ; car ayant remarqué un vuide entre Virgile & Voltaire, il a*



## 24 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

tramé, sourdement le dessein de se glisser entre deux, & il l'a exécuté avec tant d'adresse, que personne ne s'en est apperçu, & ne s'en appercevra jamais : vous êtes peut-être curieux de connoître quels sont ces vers supérieurs à ceux du second chant de la *Henriade* : voici les plus remarquables.

*Au citoyen saisi trahi par le sommeil ,  
Un tumulte effrayant donne un pâle réveil ;  
Toute porte est rompue & la mort à la bouche ;  
Un monstre qui paroît tel qu'un spectre farouche,  
Etouffe en l'égorgeant les cris de la terreur.*

.....  
*On s'échappe au poignard : errans & demi-nus ,  
Infirmes, jennes gens, femmes, vieillards chenus,  
Occupent dispersés les sentiers de la ville ;  
Percés dans leurs maisons ils en font leur asyle.  
Le glaive à toute issue oppose son tranchant ;  
Foible proie enlacée aux filets du méchant !*

.....  
*Auprès du temple impur le meurtre & le fracas  
Est tel que vous diriez qu'ailleurs on ne meurt pas.*

.....

*Carnage*

*Carnage qui révolte ! On tombe mutilé ,  
Etouffé dans un sang fluide ou congelé.*

.....

*Heureux qui sans l'attendre, atteint d'une massue,  
Reçoit sans la sentir la mort qu'il n'a pas vue!*

Les caractères sont une des principales beautés du poëme épique , ainsi que du drame : c'est dans cette partie , sur-tout , qu'*Homère* l'emporte infiniment sur les poètes qui l'ont suivi : quelle foule d'acteurs dans l'*Iliade* , tous marqués par des traits différens ! *Achille* , *Ajax* , *Diomède* , *Hector* sont des guerriers pleins de courage , mais ils ne se ressemblent point , chacun a sa nuance particulière : la prudence d'*Ulysse* n'est pas celle de *Nestor* : l'imagination d'*Homère* aussi variée que la nature , donne à tous les personnages qu'elle enfante , une physionomie qui les distingue : *Virgile* , quoique moins fécond en ce genre , anime cependant la scène par les admirables portraits d'*Enée* , de *Turnus* , de *Didon* , de *Mexence* , d'*Evandre* , de *Pallas* , &c. fidèle imitateur d'*Homère* , le *Tasse* a presque égalé :

ANN. 1779. Tome VIII. B

## 26 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

son modèle , pour l'éclat & la variété des caractères ; il semble avoir réuni dans son poëme tous les traits qu'on admire le plus dans l'*Iliade* & dans l'*Eneïde* : *Godefroi* a le courage tranquille , la prudence & la piété d'*Enée* ; *Renaud* , la jeunesse , la beauté , la valeur impétueuse , & la fierté d'*Achille* & de *Turnus* : *Tancrede* aussi vaillant qu'*Hector* est comme lui plein de douceur & d'humanité. *Argant* joint la férocité & la force d'*Ajax* à l'impiété de *Mezence*. *Clorinde* est une copie de *Camille* , supérieure à l'original. On retrouve dans *Soliman* , l'intrépidité de *Dionède* , dans le comte de *Toulouse* , la sagesse & l'expérience de *Nestor*.

La *Louiseïde* n'offre qu'un très-petit nombre de caractères : celui de *Saint-Louis* , tracé d'après l'histoire , est assez bien soutenu , il ne lui manque qu'un coloris plus fort & plus brillant : les deux frères du roi , *Charles* & *Robert* sont les héros les plus distingués de l'armée chrétienne , le premier est fier & cruel , le second bouillant & téméraire ; chez les Sarrafins , on re-

marque *Secedun* & *Ben-adar*, généraux du foudan d'Egypte : *Secedun* est un vieillard courageux , prudent & plein de zèle pour la loi musulmane : *Ben-adar* est un politique & un ambitieux , qui aspire en secret au trône : ces portraits sont manqués , & la touche du peintre est si foible , qu'ils ne produisent aucun effet.

Les discours répandent de l'intérêt & de la variété dans la narration épique : *Homère* , dont le récit est animé par des dialogues & des scènes fréquentes , a donné la première idée du poëme dramatique : on lui reproche avec raison des longueurs , des détails inutiles , quelques traits trop familiers & trop naïfs ; *Virgile* a plus de nerf , de précision & de noblesse. Vous trouverez dans la *Louiseïde* une foule de discours , tous extrêmement froids , languissans & prolixes : pour vous donner une idée de l'éloquence de l'auteur , voici le discours d'une mère qui s'efforce de soustraire sa fille à la brutalité d'un Sarrafin : le sujet est pathétique , & demandoit la plus grande énergie dans le style.

28 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

Seigneur, vous vous trompez, sans porter le  
trépas,

Vous ne ravirez point ce que serrent mes bras,  
Vous pouvez immoler deux femmes innocen-  
tes,

Qui jamais dans vos mains ne tomberont vi-  
vantes.

Pour toi, ma fille, ô fruit, ô cher fruit de mon  
flanc,

Ne quitte point mon corps, nageât-il dans son  
sang, &c.

Pour suppléer au défaut d'action, l'auteur a imaginé un grand nombre d'épisodes, qui tous ont un défaut essentiel : ils n'ont aucune liaison avec le sujet principal, ce sont comme autant de romans isolés, & d'une longueur affommante. Le poète nous raconte les aventures de *Celebin*, favori du soudan d'*Alep*, qui lui fait épouser sa sœur, à condition qu'il n'en aura point d'enfans : plus fidèle à l'amour qu'aux ordres du sultan, *Célébin* devient père, & pour se soustraire au ressentiment de son maître, il va servir dans les armées du soudan d'*Egypte* : l'histoire de *Cécile de Nangis*

occupe aussi une place considérable dans ce poëme : le désespoir force cette amante infortunée à se déguiser en guerrier. Dans un combat inégal contre deux Sarrafins, elle est secourue par *Thiange*, son amant, qui ne la reconnoît qu'au moment où elle meurt de ses blessures : il y a dans la Jérusalem délivrée, une situation à peu près semblable & plus touchante encore, c'est celle de *Tancrede*, lorsqu'il ôte le casque de *Clorinde* qu'il vient de percer d'un coup mortel sans la connoître. Vous trouverez aussi un conte fort long sur le sarrafin *Motaleb*, qui n'ayant que deux femmes, poignarda l'une pour la punir d'avoir empoisonné l'autre ; enfin, l'auteur à l'occasion de *Raoul de Couci*, qui fut tué dans l'armée de *Louis*, s'amuse à décrire dans le plus grand détail, les amours de ce jeune guerrier & la fin tragique de *Gabrielle de Vergi*. Le style de ces épisodes, quoique lâche & absolument dépourvu d'intérêt & d'élégance, est cependant moins ridicule & moins

gothique, que celui des autres parties du poëme.

Il me reste à vous parler, Monsieur, du merveilleux que l'auteur a mis en œuvre, pour relever son histoire de l'expédition de *Saint-Louis* :  
 » Je connois, dit-il, toutes les pièces  
 » du procès pendant entre la sorbonne  
 » & les philosophes *sur l'existence du*  
 » *diable*, & sans me vanter ou en  
 » me vantant, j'en ferois, je crois  
 » aisément le rapport, mais je ne  
 » veux pas donner mes conclusions;  
 » car *il est si aisé de se taire.* » Ce gros poëme épique ne prouve cependant pas son goût pour le silence. Au reste, l'incrédulité de ces esprits forts n'a point empêché l'auteur de remettre en jeu les démons & les anges ; c'est d'après des idées profondes & philosophiques, qu'il a pris ce parti. Avant de rien imaginer, il a recommencé son cours de philosophie stoïcienne, il a relu *Cicéron*, *Epictète*, *Marc-Aurèle*, & sur-tout l'oraculeux *Senèque*, dont l'autorité lui sert de rempart contre toutes les plaisanteries qu'on pourroit lui faire. On

pourroit peut-être le railler avec raison sur ses allarmes frivoles, sur les peines inutiles qu'il s'est données : qu'étoit-il besoin de lire les philosophes stoiciens & l'oraculeux Sénèque, pour ne faire que copier servilement les inventions du Tasse & de Milton ? on ne songera pas même à lui reprocher d'avoir suivi les traces de ces deux grands poètes ; qu'il se rassure : on lui pardonnera son père éternel & ses anges, mais ce qu'on ne lui pardonnera pas, c'est d'avoir défiguré la grandeur & la majesté de ces agens surnaturels par les traits d'un pinceau foible & trivial : on rira, en lisant ces vers burlesques.

*Dans les champs de l'Olympe il est un édifice  
Qui s'élève au-dessous du trône de justice :  
( Car du maître des cieux l'immensité s'assied )  
Il dicte ses arrêts sur le trône qui sied  
A sa clémence auguste, au courroux qu'il déploie.*

.....  
*Lorsque Dieu va parler , précurseur glorieux ;  
Un majestueux signe en avertit les cieux ;  
Ou des fleuves d'en haut les diamans liquides ;*



### 32 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

*Arrêtent de respect leurs surfaces limpides ,  
Le ciel des cieux vacille , &c.*

On s'égayera aux dépens de cette description grotesque du prince des anges.

*Général de l'Olympe , il a pris son armure ,  
Un casque de saphir presse sa chevelure ,  
L'impérial manteau riche comme les cieux ,  
Sur sa cuirasse d'or tombe en flots radieux ,  
Il a , cède élevé des célestes provinces ,  
L'éminence qui sied au premier de leurs princes ;  
S'il faisoit quatre pas , il auroit parcouru  
De la terre & des mers l'espace disparu.*

L'auteur de cette bizarre production, Monsieur, paroît avoir de la littérature & des connoissances ; ses notes sont exactes & instructives ; il a lu les bons auteurs anciens & modernes ; mais il manque absolument du goût nécessaire, pour sentir leurs beautés & n'a aucun talent pour la poésie : son style tantôt familier & trivial, tantôt obscur & entortillé, tantôt boursoufflé & emphatique, n'est jamais dans la nature & dans la vérité : il a pris sans doute pour du

génie une funeste démangeaison de rimer ; peut être des flatteurs ont-ils encouragé cette manie par des éloges perfides : heureux s'il eût pu trouver un ami sincère qui l'eût engagé à tourner vers des objets plus solides & plus utiles son amour pour les lettres ! quel fruit le public peut-il retirer , quel honneur peut-il espérer lui même d'un prétendu poëme épique inférieur à la pucelle, pour le plan & pour la conduite, & qui peut lui être comparé pour la versification & le style ?

Je suis , &c.

Paris, le 4 décembre 1779.



## L E T T R E I I.

*Discours politiques, historiques & critiques sur quelques gouvernemens de l'Europe, par M. le comte d'Albon, des académies de Lyon, Dijon, Rome & Nismes, de celles des Arcades & de la Crusca, des sociétés de Florence, Bern, Zurich, Chambéry, Hesse-Hembourg, &c, &c, un vol. in 8°. Neufchâtel 1779.*

**V**ous croyez peut-être, Monsieur, que nous n'avons plus rien à apprendre sur la constitution & le gouvernement civil de la plupart des états de l'Europe, sur-tout de ceux qui nous environnent : lisez M. le comte d'Albon, & vous reconnoîtrez bientôt qu'un observateur intelligent sait découvrir des nouveautés dans les objets mêmes qui, depuis long-temps, sont exposés à nos yeux, & sur lesquels notre curiosité, comme nos recherches, paroissent épuisées. Tout dépend d'aimer sincèrement la vérité,

pour la distinguer avec sagacité , & pour la publier avec courage. Ces deux qualités font le caractère de M. le Comte d'*Albon*. Animé du noble desir d'être utile à ses contemporains , il a consacré à l'étude le tems qu'une frivole jeunesse perd souvent dans les plaisirs. La science des hommes lui a paru la plus importante de toutes ; & pour l'acquérir , il a cru devoir visiter lui-même ceux qu'il vouloit connoître. C'est le recueil de ses observations qu'il nous présente aujourd'hui ; & si je vous avertis, Monsieur, qu'il les a faites dans un âge peu avancé , ce n'est point du tout pour solliciter votre indulgence , c'est plutôt pour redoubler votre admiration. La justesse des réflexions , la profondeur des vues, le talent de saisir un système politique & d'en marquer nettement les avantages & les inconvéniens , telles sont les marques auxquelles on reconnoît un homme meuri par une longue expérience ; & cependant vous trouverez tout cela dans un écrivain qui à peine a passé son cinquième lustre.

Le ton qui règne dans ces *discours*, aussi bien que le choix des matières, annoncent assez non-seulement l'esprit solide, mais encore la naissance distinguée de l'auteur; lorsqu'il parcouroit les royaumes voisins, son mérite étoit sans doute sa plus belle recommandation; mais le nom qu'il porte lui procuroit en même-temps, de la part des personnes en place, un accueil non-seulement honorable, mais encore utile à l'exécution de son plan. Il a pu voir de près ceux qui font mouvoir les ressorts des états, & jamais on ne le confondra avec ces voyageurs obscurs, qui croient avoir droit de disserter sur le gouvernement d'un pays, parce qu'ils ont logé dans les hôtelleries de la capitale, qui ennuyent leur lecteur d'une infinité de détails minutieux, & ne craignent pas de le dégoûter en lui racontant jusqu'au mal de mer dont ils ont été incommodés\*.

Le premier tableau que nous présente M. le comte d'*Albon*, est celui

\* M. l'abbé *Coyer* dans ses prétendues *Observations nouvelles sur l'Angleterre*.

de l'Angleterre. Il ne pouvoit offrir rien de plus intéressant dans les circonstances présentes. On ne sauroit trop connoître ceux contre qui on est obligé de combattre ; & de tous les peuples avec qui nous pouvons avoir quelque démêlé , aucun n'est plus digne de notre attention que ces fiers Insulaires , voisins puissans , mais peut-être encore plus jaloux que puissans , qui , après avoir été subjugués par le chef d'une province de France , se sont flattés pendant un temps de l'espérance chimérique de conquérir la France elle-même ; qui , ayant autrefois reproché à un grand monarque son ambition vraie ou fausse , & s'étant servi de ce prétexte pour soulever l'Europe contre lui , le justifient aujourd'hui sans y penser , & font voir que l'envie de s'aggrandir est naturelle à tous les états , quelque soit leur gouvernement : je dis quelque soit leur gouvernement , car , en vérité , celui de l'Angleterre n'est point aisé à définir , encore moins à apprécier. Pour faire ces deux choses avec succès , l'auteur expose d'a-

bord l'opinion de ceux qu'une admiration aveugle a prévenus en faveur des Anglois ; il en fait ensuite l'examen & la critique , & met le lecteur en état de prononcer. Les Anglois , qui aiment tant la liberté , auroient mauvaise grace d'en interdire l'usage aux autres ; d'ailleurs , quelque soit la manière dont ils parlent de nous , ils trouveront toujours dans M. le comte d'*Albon* le caractère françois , c'est-à-dire d'un homme qui ignore les haines nationales , qui respecte ses ennemis sans les craindre , & qui , lors même qu'il désapprouve , ne s'écarte jamais de la décence.

Au reste , ce n'est point aux Anglois que ces discours s'adressent ; c'est à ceux de nos compatriotes , qui par un motif que nous ne voulons pas pénétrer , louent avec enthousiasme un gouvernement étranger , & par-là font une critique indirecte du nôtre. Que nos voisins trouvent leur constitution un miracle de politique , je ne vois rien à dire à cela , & il seroit également incivil & superflu , de vouloir les dépouiller de leur opinion ;

mais que des françois paroissent avoir la même idée , & nous répètent sans cesse qu'au - delà de la mer *on est libre*, comme si en-deçà l'on étoit esclave , voilà ce que M. le comte d'Albon ne sauroit souffrir , & s'il ne peut convertir les chefs de cette hérésie politique , il empêchera du moins que la multitude ne soit ou séduite par leurs sophismes , ou entraînée par leur autorité. Je vous prévien, Monsieur , qu'il parle avec feu , & que chez lui la raison est presque toujours parée des graces de l'imagination. Dès le début , l'on voit de quoi il s'agit , & l'on sent toute l'importance de la question.

» C'est dans les plus cruelles con-  
 » vulsions que l'Angleterre a établi  
 » la forme de son gouvernement. Lassé  
 » de voir au-dessus de lui des souve-  
 » rains trop puissans , le peuple con-  
 » çut l'idée flatteuse de les mettre à  
 » ses pieds . . . cette grande résolu-  
 » tion demandoit toute l'énergie de  
 » l'enthousiasme populaire , l'état *re-*  
 » çut les plus violentes secousses :  
 » le succès anima les esprits , & les



» efforts redoublerent. L'ancien édi-  
 » fice fut battu en ruine : il s'en-  
 » tr'ouvrit bientôt de toutes parts : sur  
 » des débris teints & fumans en-  
 » core du sang d'un grand nombre de  
 » citoyens , furent assis les fonde-  
 » mens du temple qu'on se proposoit  
 » d'élever à la liberté ; le temps , les  
 » passions , les crimes , les meurtres ,  
 » peut-être même les attentats ache-  
 » verent l'ouvrage. Ceux qui tien-  
 » nent à la flatterie & à l'intérêt ,  
 » auroient employé d'autres termes ;  
 » ils auroient dit la fermeté , la cons-  
 » tance , le zèle du bien public , la  
 » grandeur d'ame , la justice. »

Ces efforts étonnans ont-ils pro-  
 duit quelque chose de parfait ? Nos  
 Anglo-manes le prétendent , & voici  
 comme ils le prouvent. Monarchie ,  
 aristocratie , démocratie , tout cela ,  
 disent ils , est sujet à trop d'inconvé-  
 niens : il faut par une combinaison  
 adroite , les mêler dans une certaine  
 proportion , afin de corriger l'un par  
 l'autre , & de tirer de leur réunion ,  
 ce que chaque principe séparé n'eût  
 jamais donné par lui-même. Le roi &

les deux chambres du parlement, l'une composée des pairs du royaume, l'autre des représentans du peuple, constituent la puissance législative de la Grande Bretagne. Ce gouvernement mixte, assure à la couronne sa prééminence & ses prérogatives ; mais il renferme la royauté dans de justes bornes : il conserve aux grands leurs titres & leurs distinctions ; mais il prévient leurs entreprises tyranniques : il rend immuables les droits & la liberté du peuple ; mais il calme son effervescence , & ne lui fait partager l'autorité , qu'en mettant entre lui & les abus une barrière insurmontable. Voyez, ajoutent-ils, avec quelle précaution les loix sont proposées d'abord dans la chambre des communes, discutées ensuite dans la chambre haute, enfin ratifiées par le monarque. Ces trois pouvoirs ne peuvent agir , que lorsqu'ils sont d'accord ; un seul suffit pour s'opposer à toute opération qui lui paroîtroit injuste. Si dans une constitution si sage, il se glissoit quelque désordre, on n'en devroit pas moins admirer le génie

## 42 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

de ceux qui en ont été les auteurs , il faudroit dire seulement qu'il n'est point donné à la prudence humaine de prévenir tous les abus.

Voilà , Monsieur , le beau côté de la médaille , en voici le revers. M. le comte *d'Albon* soutient que cet équilibre si vanté entre les trois pouvoirs qui concourent à la législation , n'est qu'une chimère ; que le gouvernement de la Grande Bretagne n'est en dernière analyse que le gouvernement d'un seul , mais avec une foule d'inconvéniens , qui n'ont point lieu dans les états purement monarchiques. Les preuves de son assertion sont en si grand nombre , qu'il n'est embarrassé que du choix.

Le roi d'Angleterre par le fait , est aussi absolu que d'autres princes peuvent l'être par le droit. Quel empire n'a-t-il pas sur le parlement ?  
» lui seul le convoque & le congé-  
» die à son gré. Si son influence sur  
» les délibérations n'étoit pas assez  
» grande , si dans les deux chambres  
» il trouvoit une résistance opiniâtre  
» à ses volontés , il ne tiendrait qu'à

» lui de se jouer de leurs efforts. Il  
 » casse & dissout le parlement quand  
 » il lui plaît. D'un mot seul, il fait  
 » baisser ces têtes altières, abat ces  
 » prétendus rivaux, & les relegate dans  
 » la classe des simples citoyens. La  
 » nation n'a pas même le droit de lui  
 » demander le sujet, les motifs de  
 » cette révocation, elle se tait &  
 » procède à des élections nouvelles».  
 Par une raison contraire, si le prince  
 est content du Parlement, il le pro-  
 rogera bien au-delà de sa durée ordi-  
 naire. En vain les villes & les bourgs  
 présenteroient des adresses pour en  
 obtenir la dissolution; un refus net &  
 précis est toute la réponse qu'ils tire-  
 roient, & rien ne pourroit vaincre  
 l'obstination du monarque.

Vous conviendrez, Monsieur ;  
 qu'un pareil droit donne un grand  
 avantage au prince. Les deux cham-  
 bres n'existent que quand il les tire  
 en quelque sorte du néant, dans le-  
 quel elles retombent dès qu'il leur  
 fait intimer l'ordre de se séparer ;  
 quel contrepoids reste-t-il donc pour  
 empêcher que la puissance royale

n'emporte la balance ? Dans le fond, le roi ne demande aux pairs que des *conseils*, (c'est ce que portent les lettres de convocation) & des conseils ne sont point une loi pour celui à qui on les donne. D'ailleurs le prince peut augmenter à son gré le nombre des pairs laïques, c'est-à-dire, faire entrer dans la chambre des personnes qui ne lui *conseilleront* jamais que ce qui sera de son goût. Les titres honorifiques, les emplois lucratifs, que de moyens entre les mains du prince pour amener toutes les volontés à la sienne ! Si tout cela ne suffit pas, « la cour achete à prix » d'argent les suffrages ; & assure des » pensions. Des pensions ! la honte y » est attachée ; elles impriment une » tache ineffaçable à tout Anglois qui » ne rougit pas d'en prendre. N'im- » porte, la liste des pensionnaires ne » laisse pas de s'accroître sous chaque » règne, & de présenter un grand » nombre de noms illustres. Cepen- » dant ces âmes publiquement vénales » prennent leur séance dans l'une ou » l'autre chambre, parmi les repré-

» sentans du peuple & les défenseurs  
» des libertés de la nation ».

Je ne rapporte cela , Monsieur , que sur la foi de M. le comte d'*Albon* ; mais il parle d'une manière à faire voir qu'il ne craint pas là-dessus un démenti. Cette soumission des membres du parlement à toutes les volontés de la cour , il la prouve par un tableau de l'Angleterre bien différent de celui que quelques écrivains nous en ont tracé. Si les représentans de la nation étoient dignes de la place qu'ils occupent , comment pourroient-ils consentir à tous les nouveaux impôts que la cour exige , tandis que les dernières & les plus nombreuses classes des citoyens sont dans le plus grand épuisement ? » La taxe pour l'entretien des pauvres , qui est une des » plus lourdes charges , augmente tous » les jours , parce que chaque jour le » nombre des indigens se multiplie. » Depuis dix ans cet impôt est devenu exorbitant , & l'on compte des » villages , des villes , des provinces , » où il a doublé , triplé même. Plusieurs propriétaires n'empêchent la

» désertion de leurs vassaux qu'en  
 » répandant chaque année de grandes  
 » sommes dans leurs terres. Les ho-  
 » pitaux toujours pleins , sont sans  
 » cesse assiégés d'une foule de mal-  
 » heureux qui demandent à grands  
 » cris des soulagemens , & qu'on est  
 » obligé de repousser. Les artisans  
 » manquent ou de travail , ou d'un  
 » salaire proportionné. De-là , les  
 » spectacles attendrissans, ou les scènes  
 » d'horreur. Les grands chemins sont  
 » infestés de voleurs ; l'enceinte des  
 » villes ne met pas à l'abri de leurs  
 » incursions ; la sûreté n'est nulle part ,  
 » & le désordre règne par-tout ».

Après cet exposé , M. le comte  
 d'Albon s'adresse aux pairs d'Angle-  
 terre , & comme s'il étoit lui-même  
 le concitoyen de ceux qui souffrent ,  
 il reproche à ceux-là leur foiblesse  
 à défendre les malheureux. « Quels  
 » actes avez-vous signés , leur de-  
 » mande-t-il , en faveur du peuple ?  
 » Et quelles loix contraires à ses in-  
 » térêts avez-vous refusé de souscrire ?  
 » Le résultat de vos opérations est  
 » connu , tout pour le roi , rien pour le

» *peuple* ». Voilà pour la chambre des pairs ; il ne tance pas avec moins de sévérité la chambre des communes. Quelqu'énormes que soient les dettes de la nation , quelqu'accablantes que soient les anciennes charges , les ministres n'ont qu'à demander , on ne leur résiste que pour la forme , & ils sont surs d'obtenir enfin tout ce qu'ils souhaitent. Les prétextes pourroient-ils leur manquer ? Tantôt il faut mettre la marine sur un pied formidable , tantôt il faut soutenir la gloire de la nation , aujourd'hui il faut réparer les anciens forts , demain il faudra en construire de nouveaux. Enfin , dit énergiquement M. le comte d'Albon , « si la cour vou-  
 » loit qu'on vendît une partie des  
 » possessions Angloises , la chambre  
 » des communes se hâteroit de porter  
 » un bill pour mettre les provinces &  
 » même le royaume à l'enchère ». Une pareille corruption est révoltante , sans doute , mais aussi pourquoi exposer des hommes à une tentation si délicate ? S'est-on flatté que les âmes généreuses & héroïques seroient assez



communes dans la Grande Bretagne ; pour que tant de gens préférassent la gloire infructueuse d'un défintéressement sévère , à l'avantage solide d'une lâche complaisance ? Les députés règlent les impôts , & malheureusement ils ont intérêt à ce qu'ils augmentent toujours. Comment voudroient-ils les réduire ? C'est une proie qu'ils espèrent partager. Ce n'est point ici une accusation personnelle contre les membres d'un corps respectable ; probablement tout autre à leur place seroit comme eux plus avide que délicat ; disons hardiment que c'est un vice de la constitution. Chez les autres nations on ne paye que le prince qui demande ; en Angleterre il faut encore payer le parlement qui accorde. Les représentans s'enrichissent à mesure que le peuple souffre , & le peuple est fier d'avoir des représentans. Il est opprimé & dépouillé plus qu'aucune autre nation ; mais comme cela se fait suivant une forme qui lui plaît , parce qu'elle flatte son orgueil , il est content ; il se dit libre & nous appelle des esclaves. Nous serions aussi peu raisonnables

sonnables qu'eux si nous nous en fâchions.

Mais cependant , dira-t-on , on se lasse de souffrir , comment le peuple Anglois ne perd-il pas enfin patience ? Ici, Monsieur, le remède est singulier, mais il est infailible. On lui permet de murmurer , de se plaindre , d'éclater même , s'il le veut ; & aussi haut qu'il le veut ; la police ne lui met point de frein , la bienséance est encore moins capable de l'arrêter. *Pourvu qu'il exhale sa bile* , il paye sans répugnance. En voici une preuve tirée d'une note assez curieuse ; pag. 50. « Dans ce temps de crise , où  
» les impôts sont à leur comble , où  
» la guerre se soutient à grands frais  
» en Amérique , le roi a demandé  
» une augmentation pour lui de cent  
» mille livres sterlings de rente , &  
» six cens mille livres pour le payement de ses dettes. Après quelques  
» débats , cette demande a passé à la  
» chambre des communes , & a été  
» portée à la chambre des lords , où  
» elle n'a souffert aucune difficulté. Le

**ANN. 1779. Tome VIII. C**

» président de la chambre des com-  
 » munes , accompagné des députés ,  
 » s'est présenté à la chambre haute où  
 » le roi étoit assis sur son trône, & a  
 » prononcé ce qui suit. Les fidèles  
 » communes de votre majesté ont  
 » accordé une grande somme pour  
 » liquider les dettes de votre majesté,  
 » & considérant que tout ce qui con-  
 » tribue à soutenir l'honneur, la gloire  
 » & la dignité de la couronne rejaillit  
 » sur la nation, elles ont accordé avec  
 » une grande libéralité, dans ce temps  
 » de danger & de calamité, où les  
 » taxes sont au-dessus de leurs forces,  
 » un revenu qui surpasse tous vos  
 » besoins, *espérant que vous mettrez plus*  
 » *d'ordre & d'économie que vous n'avez*  
 » *fait par le passé dans l'administration*  
 » *de ce qu'on vous donne si généreuse-*  
 » *ment ».*

Vous ne direz pas, Monsieur, que  
 cette harangue ne soit pas digne d'un  
 Romain; aussi fut-elle universellement  
 applaudie. Quelle noble franchise !  
 quelle liberté mâle ? D'un autre côté,  
 la somme étoit considérable, payable  
 en belles guinées. Ainsi tout le monde

fut content. L'orateur se dédommagea de l'argent par la remontrance, & le prince se dédommagea de la remontrance par l'argent. Oui, Monsieur, le plaisir de parler sans ménagement est si touchant pour les Anglois qu'il les console de tout, & c'est aussi ce plaisir qui fait paroître leur gouvernement si beau. Car prenez-garde, nos partisans de la liberté ne se soucient guères de celle de Suisse ou de Hollande; attaquer un Sénat, fronder des états généraux, cela n'auroit rien d'assez piquant. Basle & Amsterdam n'offrent qu'un ennuyeux séjour. Vive Londres. On y est foulé comme ailleurs, mais on y juge ceux qui gouvernent; on y paye de gros impôts, mais on y lit tous les jours des pamphlets délictueux.

M. le comte d'*Albon* achève de prouver la puissance irrésistible de la cour par les moyens qu'elle prend pour fermer la bouche à ceux des députés qui auroient un génie ardent, capable d'échauffer les esprits. Les bienfaits & les persécutions sont éga-

lement mis en usage , & réussissent également. Il a peint d'une manière frappante l'aventure de M. *Wilkes*. La presse des matelots lui paroît encore une chose qu'on chercheroit en vain dans les états soumis au despotisme. Afin de repousser la guerre étrangère , il faut commencer par exciter une guerre civile. Ce ne sont qu'injustices & cruautés , dans lesquelles on reconnoît *l'empreinte de la plus barbare tyrannie.*

Dans un second discours sur l'Angleterre , l'auteur traite de la guerre d'Amérique. Après en avoir raconté le sujet , il plaide , pour ainsi dire , la cause des Etats - unis , & il le fait avec beaucoup de chaleur ; mais dans cette guerre , comme dans les autres , l'éloquence des manifestes sera certainement de l'éloquence perdue ; il faut d'autres argumens que ceux qui se tirent de *Grotius*. D'ailleurs la question de droit est très-difficile à établir. Qu'est-ce qu'un rebelle ? Les habitans de la Grande-Bretagne seroient peut-être embarrassés à en donner une bonne définition. Reste donc le point

de fait, savoir qu'est-ce qui aura l'avantage dans cette grande querelle ? M. le comte d'Albon prétend que les Anglois s'épuiseront infailliblement pour peu que la guerre dure. Il nous représente leur commerce interrompu, leurs manufactures ruinées, leurs dettes montées à un tel excès qu'eux-mêmes n'entrevoient dans l'avenir rien que de sinistre à cet égard. Au reste, il paroît qu'il n'entre aucune aigreur dans ce qu'il dit contre eux ; & qu'il souhaiteroit seulement de ramener l'égalité parmi les nations. C'est le motif des plaintes qu'il fait contre l'acte de navigation, & surtout contre le statut de la reine *Elisabeth*, qui défend l'exportation de tout béliet, brebis, ou agneau en vie. « Le dispositif de la loi est si  
» cruel qu'on ne le rapporte pas sans  
» frémissement. Ce statut ordonne que  
» pour une première faute, le délinquant  
» perdra tout ses biens, &  
» qu'outre cette confiscation, il subira  
» des peines afflictives & diffamantes.  
» Après un an d'une prison très-étroite,  
» il doit être conduit en plein marché,

» où le bourreau lui coupera la main ;  
» qui fera ensuite clouée dans le lieu  
» apparent du même marché. La réci-  
» dive emporte avec elle peine de  
» mort. Quels châtimens réservera-  
» t-on pour des crimes , quand on  
» punit ainsi de simples contraven-  
» tions , & quel ébranlement ne  
» donne-t on pas aux mœurs , quand  
» on n'admet aucune nuance entre la  
» faute & l'attentat . . . . . L'esprit des  
» loix est un esprit de douceur , de  
» sagesse , de justice , & ces vertus  
» forment la base la plus solide d'un  
» bon gouvernement. Que penser &  
» que dire de la Grande Bretagne , qui  
» pour se maintenir dans la possession  
» d'un privilège exclusif , gêne les pro-  
» priétés , fait un crime de la plus  
» légère contravention , & ajoutant  
» la cruauté à l'injustice , soumet les  
» prétendus coupables aux peines les  
» plus rigoureuses. Si l'on traite ainsi  
» des hommes libres dans le pays de  
» la liberté , fuyons pour aller vivre  
» parmi les peuples sauvages & féro-  
» ces ; les droits les plus sacrés y re-  
» cevront peut-être moins d'atteinte ;

& l'on n'y fera pas de si cruels ouvrages à l'humanité».

La vivacité qui règne dans ce morceau fait honneur à l'écrivain , toute politique qui est cruelle lui paroît aussi fautive que révoltante. Je voudrois pouvoir vous citer ce qu'il dit contre la traite des nègres. Les Américains y ont renoncé. Quel exemple pour les nations de l'Europe ? M. le comte d'Albon en s'élevant contre cet affreux commerce *ne fait* *grâce à aucune* de celles qui l'exercent. Il regarderoit comme une lâcheté de blamer chez l'une ce qu'il toléreroit chez l'autre , & il montre par cette exacte impartialité que son esprit est , comme celui des loix , un esprit de justice aussi bien que de douceur.

Après avoir examiné le gouvernement Anglois , notre judicieux critique jette un coup-d'œil rapide sur l'état de la littérature en Angleterre & apprécie les auteurs avec beaucoup de goût. Il loue en particulier la noblesse , qui se croiroit déshonorée par l'ignorance , & qui en général aime à étudier & à s'instruire.



tellement aujourd'hui , qu'à peine reste-t-il le temps de parler d'autre chose. Ainsi , je n'aurai pas besoin d'excuse pour vous avoir entretenu long-temps d'une matière qui nous occupe beaucoup. D'ailleurs j'ai eu tant de plaisir à suivre M. le comte *d'Albon* dans ses premiers voyages , qu'à peine ai-je pensé qu'il me restoit une longue carrière à parcourir avec lui. C'est une preuve que son ouvrage attache les lecteurs ; je vous invite , Monsieur , à en faire l'épreuve ; vous trouverez que pour les sentimens & pour le style , il sera admiré toutes les fois qu'il trouvera des juges aussi sages & aussi éclairés , qu'il l'a été lui-même.

Je suis , &c.

Paris , ce 9 décembre 1779.



## LETTRE III.

*Lettre d'un vieillard de Ferney à l'Académie françoise , éloge de Voltaire , pièce qui a concouru pour le prix de cette Académie. A Paris , chez Sorin , libraire , rue de la Juiverie , brochure de 15 pages , année 1779.*

**C**E prétendu vieillard de Ferney est un jeune homme de vingt ans. Son style & ses pensées , tout décèle sa jeunesse & dément le titre imposant dont il a voulu se décorer. Par un effet de la candeur de son âge , il déclare naïvement qu'il auroit bien voulu que la palme académique eût relevé l'éclat de cet ouvrage ; il nous fait même entendre assez clairement qu'il y a lieu de s'étonner que le succès n'ait pas répondu à ses vœux & à son attente , puisque S'IL y a quelque chose de vicieux dans son poëme , c'est la tournure de quelques vers trop peu simples , voisins de l'emphase , c'est-à-dire de la manière de nos jours , & ces

*vers ne sont que dans le commencement.*

Une autre circonstance rend encore son désastre plus remarquable ; c'est la précaution qu'il avoit prise , dans un ouvrage dédié à l'Académie entière , de ne citer cependant que l'illustre d'Alembert seul , ce HÉROS de l'amitié , ce sage par excellence , dont la bienfaisance , & les talens divers inspirent l'admiration & le respect , ajoutons , ce despote du lycée académique ; il est certain que cette politique lui auroit pu réussir dans toute autre occasion. Mais , au reste , il faut espérer que cette dépense d'encens ne sera pas entièrement perdue pour M. Aude ; ce sont là les avances ; la saison du produit net viendra bientôt , pourvu que le respectueux admirateur continue d'encenser l'idole du jour.

Mais voyons s'il n'y a réellement rien de vicieux que le commencement du poëme de M. Aude. Il est bien singulier que parfait dans tout le reste , il ait été si négligé dans son début. *Petit-Jean* fut plus adroit ; ce qu'il y avoit de plus brillant dans son plaidoyer , ce qu'il savoit le mieux , c'étoit son com-

*commencement.* Pour moi je pense que le grand vice de ce poëme, c'est que le *vieillard de Ferney* radote presque du commencement à la fin, qu'il est dans un délire à-peu-près perpétuel.

Ce *vieillard* pried'abord qu'on *veuille l'entendre*, ce qu'il est difficile de lui promettre, s'il veut qu'on l'écoute jusqu'au bout: puis il nous apprend que *le besoin de sentir, & l'orgueil de connoître*, ATTIROIENT SON PRINTEMPS vers les beaux-arts; mais *que les bords*\* incultes qu'il habite, & où le soleil n'éclairait *que des monts*, *lassoient son courage*, lorsqu'*Alzire* parcourant *ses champêtres demeures* vint enchanter les heures du repos tardif. Cette *Alzire* enchanteresse, c'est la tragédie qui porte ce nom, car je n'en connois pas d'autre: elle se promenoit en parcourant les *demeures champêtres*. Vous ne vous attendiez pas sûrement à la voir courir ainsi dans les champs toute seule; mais bientôt ce *vieillard*, dont la pénible existence avoit été toujours consacrée aux *rustiques travaux*, appuis de l'indigence,

\* Ces bords étoient le Mont Jura; voilà des bords bien escarpés.

64 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

fera l'analyse de toutes les tragédies de *Voltaire* en vers passables, il appréciera *Corneille* & *Voltaire* en vers assez beaux :

*Corneille* sur les pas me transporte & m'entraîne ,

De son génie altier l'orgueil républicain ,  
Des loix qu'il enseigna ne connoît pas le frein ;  
Il les brave ; il s'élève ; & son noble délire  
Suit l'aigle audacieux dont il chante l'empire ;  
Trop souvent ses héros , étrangers à mon cœur ,

M'occupent vainement de leur vaine grandeur.

Dans le fond de mon ame *Alvarès* me ramène.  
*Zaïre* à son destin m'intéresse & m'enchaîne :  
L'univers qui l'adore & qui la couronna ,  
Pleure avec *Orosmane* & révère *Cinna* , &c.

Mais après cet intervalle lucide le bon *vieillard* reprend son ton de radoteur , & il s'écrie :

Qu'un rival plus heureux s'élevant à *Voltaire* ,  
Sous ses lauriers divers le présente à la terre.

Pour moi , dit-il , j'abandonne aux enfans de la gloire le soin d'embrasser tout entier , c'est-à-dire , car il faut un

commentaire, de célébrer tous les talens, toutes les vertus de cet homme unique, *qui régna sur les rois & changea l'univers*. Je ne fais trop sur *quel roi Voltaire a régné*. Ce n'est pas probablement sur *Louis XV* qui l'a banni, ni sur le grand *Frédéric* qui l'a chassé de ses états. Pour le changement introduit dans l'univers, il est certain qu'il a un peu corrompu les mœurs, accredité l'impiété; mais à cela près, je vois que le monde va comme par le passé.

Notre radoteur de Ferney peint ensuite le départ de *Voltaire* pour Paris, & il suppose que les mères furent obligées d'arracher leurs enfans éperdus, suspendus aux rênes & à la roue immobile du char, qui, délivré de ce fardeau, disparut; mais tous les yeux ÉGARÉS DANS L'ESPACE, en suivoient encore la trace. Cette fiction n'est pas au commencement, mais à la fin. Je prie M. Aude de me dire si la pensée & l'expression ne lui en paroissent pas aussi voisines de l'emphase que les vers du commencement.

Le bon vieillard *abandonnant sa foi à l'espérance*, crut *Voltaire* immortel ; mais un jour qu'il étoit allé avec tous ses enfans mener paître ses troupeaux , il survint un orage affreux ; ils se retirèrent dans une caverne , où chacun , suivant son inclination , se mit à lire un des ouvrages de *Voltaire*. La fille du vieillard , à l'aide d'un voile officieux déroboit les larmes que lui faisoit couler la tendre *Zaïre*. Les autres enfans qui n'avoient point de voile officieux , & qui ne cherchoient point à cacher leurs pleurs , s'attendrissoient tout bonnement & sans honte sur le sort du grand *Henri*. Ainsi *Voltaire* absent parloit à la famille entière du bon vieillard , lorsque tout à coup un cri lugubre , *VOLTAIRE N'EST PLUS* , vint promener la terreur & la mort dans les champs. Je voudrois savoir combien ce cri destructeur a moissonné de familles dans le canton de Ferney. Quoi qu'il en soit , le vieillard , lui , n'a pas été assez imbécille pour se laisser mourir ; il tient ferme , parce qu'il a des devoirs à rendre aux mânes trahis de *Voltaire* ; il implore le vertueux d'*Alembert*, ce

**A N N É E 1779. 67**

*héros de l'amitié*, le conjure de lui découvrir la tombe de *Voltaire* ; il se fâche , il s'emporte au souvenir de l'outrage fait aux mânes du patriarche ; mais bientôt il se console en songeant que les *sublimes respects* du vertueux d'Alembert ,

Ont lavé pour jamais  
L'affront qui ternissoit l'éclat du nom François.

Graces soient donc rendues à ce *héros de l'amitié* , qui a réintégré le nom françois , & lavé la tache que le fanatisme avoit faite à la gloire nationale.

Je suis , &c.

Paris , ce 11. décembre 1779.





## 68 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

*Indications des Nouveautés dans les Sciences, la Littérature & les Arts.*

*Carte de l'Isle de la Grenade, divisée par ses quartiers avec ses ports & montagnes d'après celle levée par ordre du gouverneur Scott. A Paris, chez Latrée, graveur ordinaire du roi, de monseigneur le duc d'Orléans & de la Ville, rue Saint-Jacques, la porte cochère vis-à-vis la rue de la Parchemine. Prix 1 l. 4 s.*

Cette isle est couverte de montagnes qui forment quantité de vallées fertilisées par un grand nombre de ruisseaux qui font mouvoir une infinité de moulins pour les sucres. Le sucre de cette isle est supérieur à celui des autres par sa blancheur. Elle produit aussi beaucoup de café, tabac, indigo, coton, riz, gingembre, miel & manioc. L'air y est sain, & elle est fort peuplée.

On trouve chez le même artiste le petit *Neptune Anglois*, ou *Carte marine des côtes d'Angleterre, d'Ecosse & d'Irlande; la Manche, les isles Jersey & Guernesey, cinq cartes sur Gibraltar; l'isle Minorque avec le Port-Mahon, la*

*Méditerranée, la Jamaïque & la Dominique.* Les cartes originales Angloises, comme l'isle de Wight, en quatre feuilles, l'Angleterre en sept feuilles & demie; les Environs de Londres en quatre feuilles, & l'Irlande en six feuilles.

*Histoire de l'Ordre royal & militaire de Saint-Louis, en trois volumes in-8<sup>o</sup>. par M. d'Aspeët, historiographe dudit ordre.*

Cet ouvrage, vraiment national, est fait avec soin; le dépôt de la guerre en a fourni les matériaux, & ces matériaux sont employés avec beaucoup de vérité & d'intelligence. C'est un monument digne du grand roi qui a été l'instituteur de l'ordre de *Saint-Louis*, & du jeune monarque qui vient de lui donner une nouvelle forme, si propre à en maintenir l'éclat.

Nous ne doutons pas que le public ne s'empresse, en souscrivant, de concourir aux vues patriotiques de l'auteur, dans un temps sur-tout où nous voyons se renouveler tant d'actions de valeur, & où la marine, qui

porte presque tout le poids de la guerre, nous rappelle si souvent l'habileté & l'héroïsme des *d'Estrées*, des *Fourbin*, des *Duquesnes*, des *Dugati-Trouin*, des *Jean-Bar*, & de tant d'autres qui se sont signalés dans cet illustre corps.

On payera 6 livres en souscrivant, & 6 livres en retirant les trois volumes, lesquels paroîtront à la fin d'avril. La souscription sera ouverte jusqu'à la fin dudit mois.

Les trois volumes *in-8°*. en feuille seront vendus 15 livres à ceux qui n'auront pas souscrit ; & ceux qui auront souscrit ne payeront que 4 liv. de chacun des volumes qui paroîtront dans la suite, en représentant leur billet de souscription pour les trois premiers volumes. On souscrit chez la veuve *Duchefne*, libraire, rue Saint-Jacques, au temple du Goût.

*Gazette des Tribunaux.* Cet ouvrage dont le succès est assuré, est déjà composé de huit volumes, ce qui forme quatre années. Chaque année révolue contient deux volumes & se paye

**A N N É E 1779. 71**

**12 livres.** Le prix de l'abonnement pour l'année courante est de 15 liv. & se prend chez le sieur *Désnos*, Libraire, Ingénieur-Géographe du Roi de Dannemarck, rue Saint-Jacques, au Globe. On continuera d'envoyer à M. *Mars*, Avocat au Parlement, les Mémoires, Consultations, Livres, Extraits, &c. qu'on voudra faire annoncer. Sa demeure est rue Saint-Jean-de-Beauvais, vis-à-vis le collège.

**N. B.** Les paquets non affranchis ne seront pas reçus.

*Livres nouveaux.*

*Mémoire sur l'acier, &c. ouvrage couronné par la Société des Arts de Genève, par J. Perret, coutelier, associé honoraire de cette Société, & de l'Académie royale de Beziers, 2 livres 8 sols, chez Desaint, rue du Foin; & Nyon l'aîné, rue du Jardin.*

*La Comtesse de Suède, ouvrage traduit de l'allemand de Gelles, deux parties, chez Vallade & Laporte, rue des Noyers.*

*Dissertation contre l'usage des bouillons dans les maladies fébriles, par M. Paul Charles de Laudun, médecin à Tarascon, chez Desaint, junior; & Méquignon l'aîné, rue des Cordeliers.*

*Almanach pittoresque, littéraire & alphabétique des monumens de Paris pour l'an 1780, par M. Hébert, amateur, 2 livre 26 sols broché, Tome II, chez l'Auteur, place du Chevalier du Guet; & chez Musier, Gueffier, Esprit, Desnos, l'Esclapart & Lamy.*

*Recueil d'estampes représentant les grades, rangs, dignités, suivant le costume existant des nations, avec la vie abrégée des grands hommes qui ont illustré les dignités dont ils étoient décorés. Cet ouvrage est divisé en cinq classes; la première des souverains; la seconde, des ecclésiastiques; la troisième, des militaires; la quatrième, de la magistrature; & la cinquième, des gens de lettres & artistes. Premier cahier de six planches coloriées ou non, 9 livres. Les premières 4 livres 10 sols; les secondes 4 livres 10 sols, chez Duflos le jeune, graveur, cloître Saint-Benoît, près de la rue Saint-Jacques.*

# L'ANNÉE

## LITTÉRAIRE.

### LETTRE IV.

*Shakespéare , traduit de l'Anglois par  
M. le Tourneur , tome VI , dédié au  
Roi , avec cette épigraphe : Homo sum,  
humani nihil à me alienum puto. A  
Paris , chez Merigot le jeune , libraire,  
quai des Augustins , au coin de la rue  
Pavée.*

**Q**UELQUES enthousiastes de *Shakespéare* ont pris plaisir à exagérer son ignorance pour faire admirer davantage la force de son génie. Les deux pièces contenues dans le volume que je vous annonce prouvent que les connoissances du poëte Anglois n'étoient pas bornées aux vieilles chroniques d'Angleterre , d'Ecosse & de Dannemarck. L'histoire des Grecs

ANN. 1779. Tome VIII. D

& des Romains ne lui étoit point étrangère & quoiqu'il ne fût pas instruit dans les langues savantes, il lisoit les anciens dans les traductions & mettoit à profit leurs plus beaux traits. Son *Marc-Antoine* n'est que le récit de *Plutarque* mis en action; son *Timon* n'est qu'un dialogue de *Lucien* ajusté au théâtre.

*Antoine & Cléopâtre*. L'empire de l'univers sacrifié à une coquette; tel est l'objet que cette tragédie nous présente. Quelqu'important qu'il soit, il ne paroît pas convenable à la scène. La peinture des fureurs & des crimes de l'amour inspire la pitié & la terreur, le tableau de ses foiblesses n'excite que le mépris. Un vieux guerrier amolli par les délices, qui languit dans les fers d'une femme artificieuse, & qui se déshonore pour lui plaire ne peut faire éprouver un intérêt bien vif. *Antoine* dupé par *Cléopâtre* est un personnage presque comique; ses malheurs & sa fin déplorable peuvent être la matière d'une histoire curieuse & instructive; le philosophe voit dans un pareil événement jusqu'à quel

point le luxe & les plaisirs peuvent dégrader un grand homme ; mais les héros de la scène ne doivent jamais être avilis ; la tragédie ne doit offrir aux spectateurs que ces passions nobles qui naissent ordinairement dans les âmes fortes , que ces crimes illustres qui supposent dans leurs auteurs un génie profond & de rares talens. Aussi tous les poètes qui , depuis *Shakespeare* , ont essayé de traiter ce sujet , ont échoué dans leur entreprise. M. *Marmontel* , malgré ses talens reconnus pour le tragique , n'a pas été plus heureux que les autres ; & lorsqu'au dénouement de sa pièce on a vu un aspic artificiel s'élancer en sifflant sur le sein de *Cléopâtre* , tout le monde a été de l'avis de l'aspic.

*Shakespeare* , selon sa coutume , ne s'est pas fort embarrassé de réduire l'histoire aux règles du théâtre. Au premier acte , la scène est en Egypte , dans le palais d'Alexandrie. Tandis qu'*Antoine* oubliant le soin de sa gloire s'enivre des charmes de sa maîtresse , on vient lui annoncer la mort de son épouse *Fulvie*. Quoique



le poète Anglois ait communément fort peu d'égards pour les bienséances théâtrales , il les observe ici avec beaucoup d'exactitude ; il a jugé qu'il ne seroit pas décent qu'un mari, quoiqu'infidèle & libertin, témoignât publiquement de la joie d'être délivré de sa femme. *Antoine* intérieurement très-satisfait de n'avoir plus à redouter les emportemens de cette furie, fait cependant éclater une douleur d'étiquette. Son confident *Enobarbus* fort étonné de voir *Antoine* recevoir avec si peu de reconnoissance un tel bienfait des dieux, lui dit en homme sensé : « Quand il plaît à leur volonté »  
 » suprême d'enlever à un homme son »  
 » épouse , ils lui montrent sur la »  
 » terre des exemples & des motifs »  
 » de consolation : si notre vieux man- »  
 » teau est usé, nos membres ne nous »  
 » restent-ils pas tout prêts à revêtir »  
 » une robe nouvelle ? Si après *Fulvie* »  
 » il ne restoit plus de femme sur la »  
 » terre , alors , je l'avoue , vous au- »  
 » riez reçu une plaie profonde ; »  
 » mais , &c ». *Antoine* faisant sur lui-même un généreux effort s'arrache

des bras de *Cléopâtre* & part pour l'Italie dans le dessein d'appaiser les troubles que *Fulvie* y avoit excités en son absence.

Cette *Fulvie*, femme altière & ambitieuse, sans cesse occupée de soins politiques & de projets de grandeur, dédaignoit les occupations ordinaires de son sexe. Lorsqu'elle épousa *Antoine*, elle étoit veuve du fameux tribun *Clodius*, dont l'exemple avoit encore fortifié son caractère turbulent & séditieux. Peu contente de dominer sur son époux, elle vouloit que son époux dominât sur le reste du monde. *Antoine* destiné à être l'esclave des femmes avoit été contraint de plier sous l'humeur despotique de *Fulvie*, & *Cléopâtre* lui devoit de la reconnoissance pour avoir ainsi apprivoisé au joug son amant. *Antoine* aimoit *Fulvie* malgré ses hauteurs; il s'efforçoit de l'adoucir & de l'égayer par ses faillies. Etant un jour sorti de Rome pour aller au-devant de *César*, il revient tout à coup sur ses pas, & rentre chez lui le soir déguisé en esclave; il fait annoncer

à *Fulvie* qu'il a une lettre à lui remettre de la part d'*Antoine*. On l'introduit. *Fulvie* d'un air empressé lui demande des nouvelles de son époux. *Antoine* se cachant le visage lui présente la lettre en silence, & au moment où elle rompt le cachet, il lui saute au col & l'embrasse.

D'après le caractère de *Fulvie* on peut juger de sa fureur lorsqu'elle apprit qu'elle avoit une rivale; elle brouilla tout en Italie, & de concert avec son beau-frère *Lucius*, elle fit la guerre à *Auguste* pour forcer son infidèle époux à quitter Alexandrie; enfin elle s'étoit embarquée pour l'aller joindre, lorsque la mort la surprit à Sicione.

Les scènes d'*Antoine* & de *Cléopâtre* sont les plus remarquables de ce premier acte. Le manège d'une habile coquette y est peint avec beaucoup de vérité. *Cléopâtre* pour charmer *Antoine* employe tantôt une gaîté vive & piquante, tantôt une tendre langueur, quelquefois elle affecte un air froid & indifférent, souvent elle fait éclater le plus violent dé-

pit ; elle prodigue sur-tout l'ironie. *Antoine* naturellement railleur , aimoit aussi qu'on le raillât , & la reine d'Egyte s'en acquittoit avec une finesse & une grace qui enchantoit son imbécille amant. La tendresse aveugle & passionnée d'*Antoine* est vivement exprimée dans cette réponse à *Cléopatre* qui lui demandoit de nouvelles preuves de son amour. « Dé-  
» couvre donc un nouveau ciel , une  
» terre nouvelle , & recule les bornes  
» de cet univers ». Cela rappelle le mot d'un homme qui entendant sa maîtresse vanter la beauté d'une étoile , lui dit : ne la demande pas , car je ne pourrois te la donner.

On peut reprocher à *Shakespeare* d'avoir mis dans la bouche de *Cléopatre* de froides subtilités. Par exemple , on lui annonce qu'*Antoine* , lorsqu'il est parti n'étoit ni triste ni gai , & à ce sujet , elle s'écrie : « O juste  
» & sage température ! il n'étoit pas  
» triste , parce qu'il vouloit montrer  
» un front serein à ses officiers qui  
» composent leur visage sur le sien ;  
» il n'étoit pas gai , comme pour leur

» annoncer qu'il avoit laissé en Egypte  
 » son cœur & sa joie ; mais il gardoit  
 » un triste milieu. O céleste mélange » !  
 Ces réflexions ridicules , ces exclamations niaises sont indignes de l'esprit & de la délicatesse de la reine d'Egypte. Il n'est pas plus naturel qu'une femme aussi vaine de ses appas dise que *le temps a déjà sillonné son visage de rides profondes* , qu'elle a perdu cet éclat & cette fraîcheur dont *César* & *Pompée* avoient été autrefois éblouis. Une coquette ne parle jamais d'elle avec cette modestie , quelque juste sujet qu'elle en ait ; à plus forte raison , lorsqu'elle peut encore s'enorgueillir de ses charmes ; si *Cléopâtre* eût été ridée , *Antoine* n'eût pas pris la fuite à la bataille d'Actium.

Les principaux objets que présente le second acte sont la réconciliation forcée d'*Antoine* avec *Auguste* , qui lui fait épouser sa sœur *Octavie*. Le traité des Triumvirs avec *Sextus Pompée* qui leur donne un grand festin à bord de sa galère , au promontoire de Misène ; au milieu du repas l'affranchi *Menas* tire le jeune *Pompée* à l'écart & lui

dit : Il dépend de toi d'être le seul maître de l'univers. Par quel moyen, demande *Pompée*?--les trois rivaux qui partagent l'empire du monde sont dans ton vaisseau, laisse-moi couper le cable, & quand nous serons en mer, abandonne-moi leur tête & tout est à toi.—Il falloit le faire & non pas me le dire, répond froidement *Pompée*. Une trahison est indigne de moi, abandonne cette idée, malheureux, & va boire. Ce trait frappant est défiguré par des détails du plus bas comique. *Shakespeare*, pour divertir la populace, lui donne le spectacle de la plus crapuleuse orgie. Les maîtres & les esclaves sont tous ivres, à l'exception du prudent *Auguste* ; tous parlent & agissent d'une manière conforme à leur situation.

Vous trouverez, Monsieur, dans ce second acte, une très-belle description de la pompe & de la magnificence qu'éta la *Cleopâtre*, lorsqu'elle s'embarqua sur le fleuve Cydnus pour aller trouver *Antoine*.

« La galère où elle étoit assise, ainsi qu'un trône éclatant de lumière &

82 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

» de feux , sembloit brûler sur les  
 » eaux ; la poupe étoit d'or massif ,  
 » les voiles de pourpre , & si parfu-  
 » mées , que les vents amoureux sem-  
 » bloient se plaire à les enfler. Des  
 » rames d'argent , au bruit des flûtes ,  
 » frapportoient l'onde en mesure , & les  
 » flots étonnés sembloient se presser  
 » pour s'offrir sous leurs coups & sui-  
 » vre à l'envi le vaisseau. Pour *Cleo-*  
 » *patre* , il n'est point d'expression qui  
 » puisse peindre toutes ses graces &  
 » sa majesté. Couchée dans sa tente  
 » sur un lit d'or & du plus riche tissu ,  
 » elle effaçoit cette *Venus* fameuse  
 » où nous voyons que l'imagination  
 » de l'homme a surpassé la nature.  
 » A ses côtés étoient assis de *jeunes*  
 » & beaux enfans , comme un groupe  
 » de rians amours , qui agitoient des  
 » éventails de couleurs variées , dont  
 » les molles ondulations , en rafraî-  
 » chissant ses joues délicates , sem-  
 » bloient animer encore plus leur vif  
 » incarnat. Ses femmes , comme au-  
 » tant de Néréides & de Sirènes com-  
 » posoient leurs mouvemens sur celui  
 » de ses yeux , & s'inclinoient en

» adoration devant la déesse. Une  
 » d'elles, telle qu'une vraie Naiade,  
 » assise au gouvernail, dirige le vais-  
 » seau. Les cordages de soie obéissent  
 » sous sa main douce & fleurie qui  
 » manœuvre avec grace & légèreté;  
 » du sein du vaisseau s'exhaloit une  
 » vapeur d'invisibles parfums qui  
 » embaumoient les sens. En un mo-  
 » ment toute la ville est déserte, &  
 » tout son peuple est au port. *Antoine*  
 » élevé sur un trône au milieu de la  
 » place publique où il parloit, est  
 » resté seul haranguant l'air ».

*Shakespeare* s'est piqué d'étendre &  
 d'embellir le récit de *Plutarque*, mais  
 il ne fait que le défigurer par des  
 pensées & des métaphores outrées.

*Octavie* ne put entretenir long-temps  
 l'intelligence entre *Auguste* & *Antoine*.  
 Leur haine assoupie se réveille bien-  
 tôt sur divers prétextes assez frivoles.  
 Le véritable motif de la rupture fut  
 l'ambition insatiable des deux rivaux,  
 à qui la moitié du monde ne suffi-  
 soit pas. *Octavie* étoit plus belle &  
 plus jeune que *Cleopatre*, mais elle  
 n'avoit pas ces attraits séduisans, ces



graces voluptueuses, cet art de plaire & de charmer, qui rendoit la reine d'Egypte si dangereuse. Sa physionomie noble & sévère inspiroit plus de respect que d'amour ; la vertu effarouchoit *Antoine*, & son cœur corrompu n'étoit pas fait pour sentir le mérite d'une épouse honnête, modeste & sensible. Il estimoit *Octavie*, mais il aimoit *Cleopâtre*, & ne tarda pas à voler dans ses bras ; rebutée par un époux indigne d'elle, la vertueuse *Octavie* courut se jeter aux pieds de son frère & fit de vains efforts pour lui inspirer des sentimens de paix ; l'affront fait à une sœur qu'il aimoit tendrement fournit à *Auguste* un nouveau prétexte pour éclater, & la bataille d'Actium décida du sort de l'univers. *Antoine* étoit presque sûr de la victoire s'il eût combattu par terre ; c'étoit l'avis de tous les capitaines. « O mon général, » lui disoit un vieux soldat, ne combattez pas sur mer, ne confiez point votre fortune à des planches pourries, est-ce que vous vous défiez de cette épée & de ces blessures qui me

« couvrent? laissez aux Phéniciens &  
 « aux Egyptiens l'art de nager comme  
 « des oïsons; nous Romains, nous  
 « sommes faits pour combattre de  
 « pied ferme & pour vaincre sur  
 « terre ». Mais *Cleopatre* qui avoit  
 fourni soixante vaisseaux, voulut  
 combattre sur mer. Sa volonté fut une  
 loi pour le foible *Antoine*. Au milieu  
 du combat, lorsque le succès étoit  
 encore égal de part & d'autre, *Cleo-*  
*patre* prend la fuite avec ses soixante  
 vaisseaux. Son amant la voit, &  
 comme entraîné par une force invin-  
 cible, il vole à sa suite, abandonnant  
 ses braves guerriers qui combattoient  
 & mouroient pour sa défense. Il ar-  
 rive auprès de *Cleopatre* accablé de  
 honte & de douleur, & refuse d'abord  
 de voir cette beauté perfide, à laquelle  
 il vient de sacrifier son honneur & sa  
 fortune; mais lorsque *Cleopatre*, con-  
 fuse & tremblante, est amenée en sa  
 présence, ses yeux se tournent mal-  
 gré lui vers cet objet adoré, il s'écrie  
 en la regardant :

« O Egyptienne ! où m'as-tu ré-  
 « duit ? vois, je cherche à dérober

86 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

» mon ignominie, même à tes regards ?  
 » en voyant tout ce que j'avois amassé  
 » de gloire, tout ce que j'ai laissé der-  
 » rière moi de soldats & de vaisseaux  
 » honteusement perdus & détruits.....  
 » ô fatale Egyptienne ! tu savois trop  
 » bien que mon cœur étoit insépara-  
 » blement attaché à ton vaisseau, &  
 » qu'en fuyant tu m'entraînois avec toi,  
 » tu connoissois ton empire absolu sur  
 » mon ame, & tu savois qu'un signal  
 » de tes yeux m'eut fait désobéir aux  
 » dieux mêmes ; me voilà réduit  
 » maintenant à envoyer d'humbles  
 » propositions à ce jeune apprentif ;  
 » il faut que je supplie, que je rampe  
 » dans tous les détours de la bassesse,  
 » moi qui gouvernois, en me jouant,  
 » la moitié de l'univers, qui créois &  
 » anéantissois à mon gré les fortunes  
 » du genre humain ».

CLEOPATRE (*laissant couler quelques  
 larmes.*)

Oh ! j'implore ton pardon.

A N T O I N E.

Ah ! ne pleure pas, une seule de

tès larmes vaut tout ce que j'ai jamais pu gagner ou perdre, embrasse-moi, (*il l'embrasse avec transport*). Ah ! dans ce baiser tu m'as tout rendu.

Ce trait est de la plus grande énergie, il peint au naturel l'enthousiasme aveugle de la passion. Il paroît que *Shakespeare* a voulu renchérir sur la pensée de *Tibulle*.

Non ego sum tanti ploret ut illa semel.

*Je ne vauz pas une seule de ses larmes.* Il seroit aussi très-possible que ce passage eût fourni à M. de *Voltaire* ce mouvement si pathétique d'*Orosmane*.

*Zaïre*, vous pleurez.

*Antoine* envoie demander bassement à *Auguste* la permission de vivre en simple particulier en Egypte ou dans Athènes ; il est refusé. Un affranchi vient de la part d'*Auguste*, séduire *Cleopatre*, & l'engager à trahir *Antoine*. Cette reine infidelle fait au député un accueil flatteur & lui laisse baiser sa main. *Antoine* qui survient est témoin de cette familiarité ; il fait battre de verges l'affranchi, & acca-

ble *Cléopâtre* des plus sanglantes invectives; mais bientôt apaisé par ses larmes perfides, il ranime son courage & se détermine à tenter encore la fortune. Telle est la matière du troisième acte.

Au commencement du quatrième on voit le camp d'*Auguste* auprès d'Alexandrie. *Antoine* exhorte ses soldats avec cette éloquence populaire qui lui étoit propre. *Cléopâtre* ajuste elle-même son armure; il marche à l'ennemi avec le courage du désespoir, & remporte tout l'avantage de cette journée. Il revient triomphant auprès de *Cléopâtre*, lui présente les guerriers qui se sont le plus signalés, & fier de ce succès passager, il se livre à une joie insensée; mais le lendemain, lorsqu'il veut livrer un second combat, son armée l'abandonne. Il rentre furieux dans le palais, & attribuant cette défection aux intrigues de *Cléopâtre*, il veut l'immoler à sa vengeance. *Cléopâtre* effrayée se retire dans les tombeaux de *Ptolémée*, & fait annoncer à *Antoine* qu'elle s'est donnée la mort. Ce malheureux amant ne voyant plus

rien qui l'attache à la vie , ordonne à son affranchi *Eros* de lui donner le coup mortel. Le fidèle *Eros* prend le poignard , se perce lui-même & tombe mort aux pieds de son maître. *Antoine* animé par cet exemple de courage & de générosité , se précipite sur son épée. Dans ce moment on vient lui apprendre que *Cléopâtre* est vivante , aussi-tôt il ordonne qu'on le porte auprès d'elle , & il expire dans ses bras. Cet acte est le plus intéressant de toute la pièce. *Antoine* s'annoblit aux yeux des spectateurs par l'intrépidité avec laquelle il lutte contre la fortune jusqu'au dernier moment ; & sa mort courageuse semble réparer la honte & les foiblesses de sa vie.

*Octave* apprend le sort d'*Antoine* & laisse échapper quelques larmes suspectes.

O soupirs ! ô respect ! ô qu'il est doux de  
plaindre

Le sort d'un ennemi quand il n'est plus à crain-  
dre !

Il réserve *Cléopâtre* pour orner son triomphe , & prend toutes les pré-

cautions possibles pour l'empêcher de se donner la mort ; il va lui-même la voir & la consoler. *Cléopâtre*, dès qu'elle l'apperçoit, s'élance du lit où elle étoit couchée, se précipite à ses pieds pâle & défaite, les cheveux épars, la voix tremblante, les yeux abbattus & languissans ; mais cette grace naturelle & cette beauté touchante qui animoit autrefois ses traits n'étoit pas entièrement éteinte. A travers ce désordre, on la voyoit encore briller dans tous les mouvemens de son visage. Quelques historiens ont regardé ce désordre même comme un raffinement de coquetterie ; ils ont prétendu qu'elle avoit des vues sur *Auguste*. *Plutarque* n'en dit rien, ainsi que *Shakespeare* son copiste, mais *M. Marmontel* a fait de ce projet de *Cléopâtre* un des grands ressorts de sa pièce. Quoi qu'il en soit, cette reine informée des desseins d'*Auguste*, se dérobe à l'opprobre de la captivité par la morsure d'un aspic qu'un paysan avoit apporté dans un panier de figes.

Quoique *Shakespeare* ait assez bien

rendu les caractères d'*Antoine* & de *Cléopâtre*, cependant si l'on veut connoître à fond ces deux personnages si intéressans, il faut lire *Plutarque*. C'est lui qui nous montre les vertus & les vices les plus incompatibles réunis dans la personne d'*Antoine*. Fastueux, arrogant, faisant attendre à sa porte les rois de l'Orient & les traitant comme des esclaves, & en même temps affable & populaire, familier avec des histrions & des baladins, mangeant avec les soldats & partageant leurs plaisirs. Doux, humain, généreux envers ceux même qui le trahissoient, & en même-temps bassement jaloux du mérite & des succès de ses généraux : dans la prospérité voluptueux, indolent, efféminé ; dans l'adversité, ferme, infatigable & patient jusqu'à l'héroïsme, tel étoit ce fameux Romain.

*Cléopâtre* lorsqu'elle se présenta pour la première fois devant *Antoine* n'étoit plus dans la première jeunesse, elle avoit perdu quelque chose de cet éclat qui séduisit *César* & *Pompée* ; mais elle étoit bien plus expérimentée



dans l'art de plaire. Le son de sa voix avoit une douceur charmante, sa conversation étoit pleine de vivacité, de finesse & d'enjouement ; elle possédoit sur-tout au suprême degré le talent d'affaïsonner la flatterie & de la rendre piquante. Sans cesse auprès d'*Antoine*, dans les plaisirs comme dans les affaires, elle étoit toujours à ses yeux quelque grace nouvelle, elle jouoit & s'enivroit avec lui ; l'accompagnait à la chasse, & s'amusoit à regarder les exercices militaires qu'il faisoit faire à ses troupes. *Antoine* se plaisoit à courir la nuit dans les rues d'Alexandrie déguisé en esclave, & s'arrêtant aux portes des citoyens, il les insultoit par des railleries sanglantes ; *Cléopâtre* se prêtoit à ce divertissement grossier & travestie en servante, elle le suivoit dans ses courses nocturnes.

Voici un trait cité par *Plutarque*, qui montre bien avec quelle adresse *Cléopâtre* savoit égayer & flatter son amant. *Antoine* s'amusant un jour à pêcher à la ligne, & honteux de ne rien prendre, ordonna secrètement à

des pêcheurs de plonger & d'attacher à son hameçon quelques poissons qui avoient déjà été pris. *Cléopatre* s'en aperçut & lui proposa pour le lendemain une partie de pêche. Mais à peine *Antoine* eût-il jeté la ligne que des plongeurs, par l'ordre de la reine, y attachèrent un poisson salé. A l'aspect de cette prise, *Antoine* resta confus, & tous les assistans éclatèrent de rire. Laissez, lui dit alors *Cléopatre*, laissez les habitans de Phare & de Canope prendre des poissons; pour vous, mon général, qu'il vous fût de prendre des villes, des royaumes & des empires.

*Timon d'Athènes.* Le principal personnage de cette pièce a un caractère double. Il est d'abord dissipateur & ensuite misantrope. On voit dans les trois premiers actes les prodigalités de *Timon*, la décadence de sa fortune & l'ingratitude de ses amis; les artistes sont accueillis dans son palais & magnifiquement récompensés; il comble de bienfaits tous ceux qui l'environnent & le flattent. Chaque jour est marqué par un festin somp-

#### 94. L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

rieux & une fête superbe. Enfin ses immenses richesses se trouvent épuisées par son excessive libéralité ; ses créanciers viennent l'assiéger , & son intendant , dont il n'avoit jamais voulu écouter les remontrances , lui déclare qu'il est ruiné sans ressource. *Timon* reçoit cette nouvelle assez froidement, il ne doute point que ses amis ne s'empressent de réparer ses pertes , & sa confiance est si aveugle qu'il se réjouit de pouvoir leur offrir cette occasion de lui témoigner leur reconnaissance. Il envoie emprunter de l'argent à différens sénateurs qu'il a enrichis de ses dons ; tous refusent sous divers prétextes , ce qui donne lieu à plusieurs scènes du même genre qui sont toutes d'un comique vrai & très-moral. En voici une qui vous fera juger des autres. *Flaminius* se fait annoncer à *Lucullus* de la part de *Timon*.

#### L U C U L L U S.

Un des serviteurs du seigneur *Timon*,  
c'est quelque présent, je gage.— Oh,  
j'ai deviné juste ; j'ai rêvé cette nuit

de bassin & d'aiguierre d'argent.—  
Ha ! honnête *Flaminius*, je suis on ne  
peut pas plus satisfait de te voir chez  
moi. — Hola, qu'on lui verse une  
coupe de vin. — Hé bien, comment  
se porte le plus respectable, le plus  
accompli des citoyens d'Athènes,  
cette ame si noble & si magnifique,  
ton digne seigneur, ton bon maître ?

F L A M I N I U S.

Seigneur, sa santé est fort bonne.

L U C U L L U S.

Mon ami, je suis ravi de le savoir  
en bonne santé. Mais, dis-moi, mon  
cher *Flaminius*, que portes-tu là sous  
ton manteau ?

F L A M I N I U S.

D'honneur, rien autre chose qu'une  
cassette vuide, & je viens au nom de  
mon maître prier votre grandeur de  
la remplir ; il se trouve dans une  
circonstance des plus sérieuses, où il  
a un besoin pressant de cinquante ta-  
lens, & il m'envoye vous prier de

96 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

les lui prêter , il ne doute pas que vous ne veniez sur le champ à son secours.

L U C U L L U S.

Hom. — il ne doute pas , dit-il ; hélas ! le brave seigneur ! c'est le plus honnête homme ! c'est dommage qu'il tienne un si grand état de maison. Cent fois j'ai diné chez lui , & je lui en ai dit ma pensée ; je suis même retourné souper chez lui exprès pour l'avertir de diminuer sa dépense ; mais il n'a jamais voulu suivre mes conseils , & mes visites n'ont pu le corriger. Chaque homme a son défaut , & le sien est trop de bonté ; c'est ce que je lui ai répété souvent , & je n'ai jamais pu le rendre sage. (*Entre un esclave de Lucullus qui apporte du vin*).

L' E S C L A V E.

Seigneur , voilà du vin.

L U C U L L U S.

*Flaminius* , je t'ai toujours remarqué pour un homme prudent & sage ;  
tiens ,

tiens, voilà pour toi. (*Il lui présente quelques pièces d'argent*).

F L A M I N I U S.

Votre grandeur veut sans doute plaisanter?

L U C U L L U S.

Non, je te rends justice, j'ai toujours reconnu en toi un esprit souple & actif, tu fais juger ce qui est raisonnable, & quand il se présente une bonne occasion, tu fais la saisir & en tirer bon parti. Tu as d'excellentes qualités (*à l'esclave*) sortez. — Toi, approche, honnête *Flaminius*. Ton maître est un seigneur plein de bonté; mais tu as du jugement, & quoique tu sois venu me trouver, tu fais trop bien que ce n'est pas là le temps de prêter de l'argent, sur-tout sur la simple parole de l'amitié & sans aucune sûreté. Tiens, mon enfant, voilà trois pièces pour toi, ferme les yeux sur moi, & dis que tu ne m'as pas vu. Adieu, sois heureux.

Cruellement désabusé, *Timon* veut  
ANN. 1779. Tome VIII. E

tirer vengeance de ses perfides amis. Il les fait tous inviter à une fête. Ils s'y rendent, persuadés que *Timon* est toujours dans l'opulence, & qu'il a voulu les éprouver en leur empruntant de l'argent. Chacun s'excuse auprès de lui le mieux qu'il lui est possible, & s'appête à faire encore bonne chère à ses dépens. Les convives se mettent à table & jettent des regards avides sur les plats qui sont en grand nombre, & tous couverts; mais lorsqu'on les découvre, il se trouve, au grand regret de l'assemblée, qu'ils sont tous vides. Alors *Timon* insulte à la confusion de ses lâches amis & les accable des reproches les plus amers, puis entrant en fureur, il leur jette les plats à la tête & les chasse ignominieusement. On voit les sénateurs s'enfuir en désordre de la salle du festin, l'un a perdu sa robe, l'autre son chapeau, celui-là son diamant.

Le quatrième & le cinquième acte offrent le tableau de la vie sauvage du misanthrope *Timon*; retiré dans une campagne solitaire, il vomit les plus horribles imprécations contre les

Athéniens & contre tout le genre humain. En creusant la terre pour y chercher des racines il trouve un trésor ; à la vue de ce métal, funeste source de tous nos maux, son indignation redouble ; il en prend une certaine quantité & enfouit le reste. *Alcibiade* passe en cet endroit à la tête d'une troupe de guerriers. Il marche contre Athènes pour se venger d'un affront qu'il a reçu du sénat. *Timon* l'exhorte à tout ravager par le fer & le feu, & pour le récompenser des maux qu'il va faire, il lui donne de l'or ; il en donne aussi aux deux courtisans qui accompagnent *Alcibiade*, pour les engager à traiter sans pitié tous les malheureux qui tomberont dans leurs filets.

« Adieu, *Timon*, lui dit *Alcibiade*,  
« en partant, si je prospère à mon  
« gré je reviendrai te voir ».

T I M O N.

Et moi, si mon espoir ne me trompe pas, je ne te reverrai jamais.

A L C I B I A D E.

Je ne t'ai jamais offensé.

E ij



T I M O N.

Tu as dit du bien de moi.

A L C I B I A D E.

Appelles-tu cela une offense ?

T I M O N.

« Oui, les hommes le prouvent tous les jours,

Des brigands surviennent, *Timon* leur donne aussi de l'or, & leur recommande de bien faire leur métier,  
 « Votre profession est la scélératesse.  
 » exercez-la comme les artisans exercent la leur. Je veux vous montrer  
 » par-tout l'exemple du brigandage :  
 » tout vole dans la nature. Le soleil  
 » par sa puissante attraction vole le vaste Océan. La lune sans pudeur  
 » vole au soleil la pâle lumière dont elle brille. La mer envahit ses rivages & leur enlève leurs digues,  
 » La terre vole sa nourriture à toutes les substances animales, & ne produit qu'à force de larcins ». De pareils argumens sont ici fort ridicules & du plus mauvais goût ; mais cette

érudition physique si déplacée, prouve du moins que *Shakespeare* étoit plus instruit qu'on ne le croit communément.

*Flavius*, intendant de *Timon*, vient pour consoler son maître dans sa retraite, & lui offre tout l'argent qu'il a pu amasser. Le farouche *Timon* est étonné & attendri de ce trait de générosité. » Quoi, dit-il, j'avois un » intendant si honnête ! voyons ton » visage (*il l'envisage*), cet homme » pourtant naquit sûrement d'une » femme. — Dieux immortels & justes, pardonne-moi l'anathème téméraire dans lequel j'ai enveloppé tous les hommes. Je proclame celui-ci pour honnête; mais ne vous y trompez pas, il n'y a que lui; retenez bien, il est le seul, & c'est un intendant ». *Destouches* a bien profité de cette scène dans le cinquième acte de son *Dissipateur*.

Un peintre & un poète, comblés autrefois des libéralités de *Timon*, ayant appris qu'il avoit trouvé un trésor, s'empres sent de venir lui offrir de nouveau l'hommage de leurs ta-

lens. *Timon*, après les avoir accablés de railleries sanglantes, prend enfin un bâton & les chasse.

Deux sénateurs viennent supplier *Timon* de rentrer dans Athènes; ils lui représentent que la patrie a besoin de son secours contre *Alcibiade*. Loin d'être touché de leurs prières, *Timon* les insulte par des ironies amères, & témoigne la plus grande joie des maux dont la république est menacée. En congédiant les députés il leur dit, qu'il a cependant un conseil salutaire à donner à ses concitoyens : « J'ai ici dans mon jardin » un arbre que je veux abattre pour » mon usage ; allez à Athènes, mes » amis, dites à tous les habitans, » grands & petits, que si quelqu'un » veut terminer son affliction il se » hâte de venir ici se pendre à mon » arbre avant que la coignée s'attache à lui ; recommandez-moi à leur » souvenir ».

Enfin *Timon* termine ses chagrins en se donnant la mort, sans qu'on sache de quelle manière. On trouve sur le bord de la mer son tombeau avec

une inscription, sans que le poëte daigne nous instruire quelle main a élevé ce monument & gravé cette inscription, dont voici le sens.

*Ci git un malheureux qui s'est arraché une vie infortunée. Vous ne saurez point mon nom ; allez-vous en à tous les diables.*

On prétend que *Timon* lui-même avoit composé cette épitaphe : *Callimaque* en fit depuis une autre qui se répandit dans le public.

*Ci git Timon qui détesta tous les hommes ; passe & maudis à ton gré, mais ne t'arrête point.*

Si l'on en croit *Plutarque*, la partie du rivage qui servoit de sépulture à *Timon* fut détachée du continent par la violence des flots ; ce tombeau, environné d'eau de toutes parts, devint inaccessible, & *Timon*, qui pendant sa vie fuyoit les hommes, en fut encore séparé après sa mort.

On peut regarder cette pièce comme une comédie héroïque. La duplicité d'action nuit beaucoup à son effet. On plaint la foiblesse & l'aveuglement de *Timon*, parce que ses prodigalités

ont un motif noble & honnête; il récompense des artistes, il paye les dettes des pauvres citoyens; il marie leurs filles: ses richesses ne sont point employées à entretenir le faste des coquettes & des courtisanes; ses amis ne sont point des aventuriers & des libertins, ce sont des sénateurs & des magistrats. Cette partie du drame est sans contredit la meilleure & la plus morale; *Timon* ruiné par ses libéralités imprudentes & abandonné de tous ses flatteurs, est un personnage très-intéressant; mais *Timon* devenu l'ennemi du genre humain, *Timon* métamorphosé en bête féroce, est un caractère odieux & qui n'est pas dans la nature. On avoit pitié de sa crédulité lorsqu'il vouloit faire du bien à tous les hommes, on déteste son injustice & sa fureur quand il veut leur nuire à tous. Le *Misanthrope* de Molière ne hait que les méchants, *Timon* hait tous les hommes indistinctement. Le trésor trouvé, & la réception faite au peintre & au poète sont des incidens copiés d'après *Lucien*, qui les a traités avec beaucoup plus de finesse &

d'enjouement que le poète Anglois.

Le personnage le plus saillant après celui de *Timon* est un certain *Apemantus*, cinique hargneux & effronté, misantrope attrabilaire. Pendant la prospérité de *Timon*, il l'alloit voir pour l'insulter, & lui dire des injures en lui donnant des avis. Il va encore le chercher dans sa retraite pour lui reprocher durement la singularité de son genre de vie. *Shakespeare* a fort bien saisi la nuance qui sépare ces deux misantropes. *Timon* l'est par dépit, & *Apemantus* par caractère.

Sans parler du *Dissipateur* qui a plusieurs traits de ressemblance avec *Timon*, nous avons au théâtre Italien le *Timon* de *de Lille* qu'on voit encore avec plaisir, & M. *Ducis* à qui notre scène est déjà redevable de deux tragédies imitées de *Shakespeare* doit bientôt y faire paroître son *Timon*.

Je suis, &c.

Paris, ce 15 décembre 1779.



E.v

## L E T T R E V.

*Traduction libre d'Amadis de Gaule ,  
par M. le comte de Tressan , 2 vo-  
lumes in . 12 d'environ 500 pages -  
chacun. A Paris, chez Pissot, libraire,  
quai des Augustins.*

**S**I les ouvrages philosophiques d'un peuple nous offrent le progrès de ses idées , ses arts d'agrément nous présentent le tableau de ses mœurs & de son caractère. Les premiers principes sont par-tout & toujours les mêmes ; mais chaque nation a son génie particulier , & ce génie est sujet comme elle a bien des révolutions. Un coup-d'œil rapide sur celles qu'une partie agréable de notre littérature , nos romans , ont éprouvées , suffira , je crois , Monsieur , pour justifier cette observation.

Dans ces temps reculés où la nation étoit enflammée d'un enthousiasme belliqueux , ce genre d'ouvrage ne plaisoit

à nos ancêtres qu'en leur retraçant l'image des combats où leur valeur s'étoit signalée. Quand vous lisez ces romans de la *table ronde*, & que vous y voyez ces loyaux chevaliers, pleins d'amour & d'honneur, de simplicité & de franchise, voler à la mort ou à la victoire en s'écriant: *ah ! si ma dame me voyoit !* ôtez les géans & les enchanteurs, & vous aurez l'histoire exacte de ces siècles que nous pourrions appeller héroïques, avec plus de raison peut-être que ceux des *Hercules* & des *Thésées*.

Ces fruits d'une imagination exaltée sont eux-mêmes la preuve de ce caractère galant & guerrier ; c'étoit peu de vaincre à force égale, de surmonter des obstacles jusqu'alors invincibles, il falloit à ce bouillant courage des prodiges & des miracles. De là ces enchantemens, ces génies, ces talismans ; de là ces tournois où nos chevaliers parés des couleurs de leurs belles & animés par leurs regards, s'assommoient héroïquement pour la prééminence des charmes de la *sublime dame de leurs pensées*. Ces



amour exclusif pour les combats entretenoit cette heureuse ignorance , & cette loyale simplicité que nos petits *Socrates* appellent bêtise , & que les ames sensibles voyent avec attendrissement dans les *Duguesclin* , les *Nemours* , les *Bayart* , les *François I* , les *Henri IV* , qui n'avoient pas faits de dissertations sur l'humanité , la valeur & la grandeur d'ame , mais dont toutes les actions nous en offrent les plus parfaits modèles.

Nos modestes ayeux  
Parloient moins de vertus & les cultivoient  
mieux.

Observez maintenant , Monsieur , la naissance & les progrès du luxe parmi nous ; son influence sur nos mœurs se fera plutôt sentir par la lecture de nos romanciers que par celle de nos historiens. Vous verrez dans l'*Astrée* l'Amour dépouiller son armure , quitter la lance pour la houlette ; & bientôt dans *Cyrus* & *Artamène* , déshonorer par famollesse & la fadeur les rois & les héros dont

il emprunte les noms : enfin , depuis que la corruption est devenue générale , se reproduire tous les jours sous mille formes licentieuses.

Le luxe a énervé , mais n'a pas encore entièrement altéré le caractère distinctif de la nation ; l'AMOUR & l'HONNEUR , c'est toujours sa devise , & quand ce roi qui , de son vivant même , obtint le nom de grand , se donna en spectacle à l'Europe entière sous l'habit de nos anciens chevaliers que sa franchise , son courage , sa galanterie & son grand cœur le rendoient si digne de représenter , la France se rappella avec transport ces temps de son héroïque bravoure , & elle crut voir *Roger* sous les traits de *Louis XIV* entrer en vainqueur dans le palais enchanté d'*Alcine*.

La peinture de ces anciennes mœurs que nous offre M. le comte de *Tressan* dans le nouvel *Amadis de Gaule* ne devoit-elle pas aussi , Monsieur , produire parmi nous une vive sensation ? Les François y ont retrouvé leur caractère national , la naïveté du siècle de *Joinville* , la légèreté , la délica-

tesse & les graces qui caractérisent le nôtre ; telles sont les raisons de l'accueil qu'il a obtenu ; *Amadis* est une antique dont M. le comte de *Tressan* a fait disparoître la rouille & qu'il a enrichi des pierreries les plus éclatantes.

Deux chevaliers & un lion terrassés par *Périon*, roi des Gaules, en présence de *Garinter*, roi de la petite Bretagne, lui acquirent son estime & celle de la reine, qui le présenta elle-même à sa fille *Elisène* qu'on nommoit *la Dévote perdue*. Le jeune vainqueur tombant à ses genoux, porta une de ses mains sur ses lèvres ; c'étoit où les attendoit l'amour. La belle dévote soupira, & *Périon* interdit, éperdu, connut pour la première fois qu'il avoit un cœur sensible. L'hymen ne se fit pas long-temps attendre. L'amour & la complaisante *Dariolette*, dont la postérité est aujourd'hui si nombreuse, se hâtèrent de l'accueillir, mais en secret, & la belle dévote *perdue* cessa dès ce moment de l'être.

L'amour étoit alors sans art ; *Périon* qui étoit parti dans le dessein de

demandeur, par une célèbre ambassade, la main de son *Elisène*, lui avoit laissé avec son anneau & son épée, un autre gage de son amour, qui devenoit de jour en jour plus difficile à cacher. *Dariolette* y pourvut; sa jeune maîtresse avoit un château sur le bord d'une rivière, à une lieue de la mer. Elles y firent ensemble une petite retraite, non pas de dévotion, comme vous pouvez croire. Un coffre de cèdre reçut le fils de *Périon* enveloppé de riches langes; il portoit à son col l'anneau de son père; son épée étoit à ses côtés, & dans son sein furent déposées des tablettes où étoient écrits ces mots : *Cet enfant est, Amadis, fils du roi qui n'a point d'âge.*

Voilà donc notre héros naissant abandonné au caprice des ondes; il ne le fera pas long-temps, grâces à *Gandales*, seigneur Ecoïsois; sa femme étoit sur son vaisseau. Elle venoit de mettre au jour un fils, & sa situation lui permit de donner ses soins à cet enfant délaissé, que *Gandales*, qui ne

put ouvrir les tablettes, nomma le *Damoisel de la mer*, par ordre de la sage *Urgande*, qui lui révéla que cet enfant étoit de race royale. La reine d'Ecosse en fut bientôt informée, le prit près d'elle avec *Gandalin*, fils de *Gandales*, & l'éleva avec *Mabille* sa fille, & le prince *Agrais* son fils.

Vous saurez, Monsieur, un gré infini à l'auteur de sa prévoyance; mais je ne crains pas de l'assurer : votre reconnoissance n'égalerà jamais celle de la jeune & belle *Oriane*. *Lisvard* son père venoit avec *Brisènes* son épouse, fille du roi de Danemarck pour monter sur le trône de la Grande-Bretagne, vacant par la mort du roi *Salangris* son frère; pressé d'aller soumettre quelques vassaux rebelles, il pria le roi d'Ecosse de garder la jeune *Oriane* dans sa cour jusqu'à ce qu'il fût maître paisible dans ses états. Il ne pouvoit la laisser en meilleure compagnie.

Cependant *Garinter* étoit mort. *Périon* avoit épousé *Elisène* : & quoique mariés, ils ne s'en aimoient pas moins. Une jeune princesse nommée

*Mélicie*, & un jeune prince nommé *Galaor*, étoient les gages de leur amour. Ils les voyoient croître sous leurs yeux, quand un géant enfonce les portes du jardin, charge le petit *Galaor* sur ses épaules, s'élance avec sa proie sur un brigantin, & favorisé par les vents, disparoît bientôt aux yeux de *Périon* désolé, dont *Elisène* augmente encore la douleur en lui apprenant que c'étoit le second fils qu'il perdoit.

Rassurez-vous, Monsieur, sur le sort de cet enfant, ce géant n'a de terrible que la taille; il ne l'a élevé que d'après l'avis d'*Urgande*, qui lui a appris que le fils du roi *Périon* pouvoit seul le venger de l'implacable géant *Albadan*, meurtrier de son père, & quoiqu'il le fasse élever par un hermite, il n'en sera ni moins brave, ni moins galant; mais revenons à *Oriane*.

Elle avoit alors dix ans; notre héros en avoit douze, & si *Oriane* étoit la perle des princesses, il étoit la fleur des damoisels. La reine d'Ecosse qui ne pouvoit se lasser de les admirer,

dît en plaisantant à *Oriane*, qu'elle lui donnoit le damoiseil de la mer pour chevalier. Celui-ci jura à ses pieds de lui être toujours fidèle. *Oriane* en rougissant, faisoit intérieurement le même serment. L'amour l'entendit & le ratifia.

Cependant le damoiseil que la gloire appelloit aux champs de Mars, vole au secours de *Périon* dont le royaume est attaqué par le redoutable *Abyes*.

*Oriane* est désolée de ce prompt départ ; nous ne l'abandonnerons pas à sa douleur, & tandis que son chevalier, accompagné du fidèle *Gandalin* pourfend les géans, défend ou venge l'honneur des belles voyageuses, sauve la vie à *Périon*, rejoint *Agraies*, entre dans *Baldaen*, & fait des prodiges de valeur ; nous tâcherons de consoler la princesse de son absence ; nous ferons avec elle les préparatifs de son voyage de la Grande-Bretagne où son père la rappelle, & nous ne la quitterons que pour escorter la discrète demoiselle de Dannemarck qu'elle députe vers le damoiseil pour lui annoncer qu'elle a enfin ouvert

les tablettes qu'il lui avoit confiées en partant : elle y a lu qu'il se nommoit *Amadis*, qu'il étoit fils de roi, & elle lui renvoyé ces précieux gages qui pourront servir un jour à le faire reconnoître.

Nous arrivons à temps pour être témoins d'un combat singulier qui doit finir la guerre. Le roi *Abyes* & le damoisel seront les champions : la lettre d'*Oriane* que ce dernier cache dans son sein, ajoute à sa beauté un éclat céleste qui parut à tous ceux qui le virent, un présage assuré de la victoire.

Jusqu'ici, Monsieur, vous avez vu M. le comte de *Tressan*, jouant, comme *Anacréon*, avec l'amour & les graces ; vous allez le voir, comme *Homère*, chanter les combats & les héros, & par le feu qui lui reste à 74 ans, vous jugerez de celui qui devoit l'animer dans l'âge brillant des exploits guerriers & amoureux.

« Le fatal signal du combat est  
» donné par les trompettes ; un profond silence succède à ce son terrible ; les deux chevaliers courent  
» impétueusement l'un sur l'autre, &



» se rencontrent au milieu de la car-  
 » rière ; leurs lances volent en éclats  
 » sans qu'ils soient ébranlés ; mais les  
 » deux coursiers ne pouvant résister  
 » à l'impétuosité de ce choc , roulent  
 » tous les deux sur la poussière. Ces  
 » deux chevaliers se relèvent avec la  
 » même légèreté , & tirant leurs re-  
 » doutables épées , ils s'attaquent avec  
 » une égale fureur ; la vengeance &  
 » l'importance du combat animoient  
 » le courage d'*Abyes* ; mais que ces  
 » sentimens étoient foibles en com-  
 » paraison de celui qui pénétrait le  
 » chevalier d'*Oriane* ! L'heureux &  
 » brave damoisel sentoit qu'il avoit la  
 » lettre d'une maîtresse adorée , atta-  
 » chée sur son cœur ; les coups qu'il  
 » recevoit lui paroissoient légers ,  
 » ceux qu'il portoit étoient terribles ;  
 » Le sang des deux combattans com-  
 » mençoit à rougir la terre ; mais  
 » l'amour , animé par l'espérance est une  
 » source de vie qui sembloit renou-  
 » veller celui du damoisel.

» *Abyes* fut le premier à sentir  
 » qu'il perdoit haleine , & que son  
 » bras s'appesantissoit. Le jour qui

» nous reste , dit-il au damoisel , nous  
 » permet d'interrompre pendant quel-  
 » que temps ce combat ; ta valeur me  
 » force à t'estimer , & si tu ne m'a-  
 » vois pas privé de celui qui m'étoit  
 » le plus cher , je regretteroïs d'être  
 » obligé de te donner la mort. Roi  
 » *Abyes* , regrette plutôt de t'être ex-  
 » posé follement aux hasards d'une  
 » guerre injuste , dit le damoisel , &  
 » songe à défendre ta tête que je dois  
 » à *Périon* , & à la Gaule opprimée.  
 » A ces mots , ces deux combattans  
 » se chargent avec plus de fureur que  
 » jamais ; à peine leur reste-t-il quel-  
 » ques fragmens de leurs écus pour  
 » se couvrir : le damoisel reçoit sur  
 » son casque un coup qu'il ne peut  
 » pas parer ; ses yeux étincelans se  
 » ferment un instant ; mais en les  
 » rouvrant il reconnoît la demoiselle  
 » de Dannemarck , qui s'étoit cachée  
 » parmi les spectateurs ; il voit celle  
 » qui racontera son combat à la belle  
 » *Oriane* ; cette idée lui rend toutes  
 » ses forces : sa légèreté , l'impétuo-  
 » sité de ses coups , eussent fait croire ,  
 » en ce moment , qu'il ne faisoit que

» de commencer à combattre. *Abyes*  
 » perdant son sang par une infinité  
 » de blessures , fait un dernier effort  
 » pour porter un coup que le damoisel  
 » pare avec son épée , dont en même  
 » temps il frappe le jarret découvert  
 » d'*Abyes* qui tombe presque sans  
 » force sur la poussière. Le damoisel  
 » court sur lui , lui arrache son casque :  
 » tu es mort , lui crie-t-il , si tu ne te  
 » reconnois vaincu. Oui , je le suis ,  
 » répondit *Abyes* d'une voix mou-  
 » rante. . . . Pour toi , brave che-  
 » valier , fais honneur à la victoire  
 » que tu remportes sur moi , par de  
 » nouveaux exploits ; je te pardonne  
 » ma mort , & te prie de me conser-  
 » ver dans ta mémoire. A ces mots ,  
 » le damoisel attendri relève *Abyes*  
 » entre ses bras ; il appelle ses géné-  
 » raux & le leur remet , en versant  
 » des larmes ».

Ne reconnoissez-vous pas dans  
*Amadis* le vrai chevalier François ?  
 Amoureux jusques dans le combat ,  
 intrépide au milieu du danger , géné-  
 reux dans la victoire , sa fureur s'é-  
 teint à la vue du sang de son ennemi ,

& il pleure lui-même le vaincu.

Nous touchons au moment où le demoiselle de la mer va enfin retrouver son père. L'infante *Mélicie* avoit perdu l'anneau de *Périon* ; le damoiseau lui donne celui qu'*Oriane* vient de lui envoyer. *Périon* le reconnoît pour celui qu'il a donné autrefois à *Elizène*. Après quelques éclaircissements, & à la vue des tablettes qu'elle avoit mises avec l'épée de son époux dans le berceau de son fils , elle embrasse son cher *Amadis*.

Cet endroit du roman ne pêche-t-il pas ouvertement contre la vraisemblance ? D'abord, comment *Périon*, pendant tant d'années, n'a-t-il pas pensé à demander à la reine où étoient cet anneau & cette épée, déposés avec le précieux gage de leur hymen secret ? est-il vraisemblable encore qu'*Amadis* donne, sans nécessité, comme sans réflexion, un anneau que sa chère *Oriane* avoit gardé avec tant de soin, un anneau dont il savoit bien que son sort dépendoit ? Mais il falloit une reconnaissance. Eh ! ne pouvoit-on pas l'amener autrement ? Que la reine

eût avoué à son époux l'usage qu'elle avoit fait de cet anneau & de cette épée, l'un & l'autre les eussent reconnus entre les mains d'*Amadis*, & la reconnaissance se faisoit d'une manière bien plus naturelle.

Mais quels lieux vous dérobent à nos regards, charmant *Galaor*? Vous marchez de victoires en victoires; vous escaladez les murs d'un couvent; c'est l'amour au milieu des nymphes de *Diane*; vous adressez votre hommage à toutes les belles, & vous êtes aussi aimable dans le tête-à-tête, que redoutable dans les combats. Cependant *Amadis* vous cherche; il le retrouve enfin & le reconnoît dans un combat où la nièce de l'enchanteur *Arcalaus* les engagea, & *Amadis* toujours fidèle, *Galaor* toujours volage, arrivèrent à la cour de *Vindilifore*, château du roi *Lisvard*.

« De tous les temps, il est en usage  
 » dans les cours d'examiner à toute  
 » rigueur ceux que leur naissance ou  
 » leurs charges y appellent pour la  
 » première fois; cet examen fut en  
 » général très-favorable à *Galaor*; sa  
 » ressemblance frappante avec *Ama-*  
 » dis,

» *dis*, sa brillante renommée déci-  
 » doient en sa faveur. Les dames de la  
 » cour cependant, dont le tact est  
 » bien supérieur à celui des grands  
 » officiers de la couronne, pour bien  
 » apprécier un chevalier de dix-huit  
 » ans, crurent reconnoître quelque  
 » différence entre les deux frères;  
 » celles qui par un maintien sérieux  
 » affectoient de montrer une ame pai-  
 » sible, étoient pour *Amadis*, & quand  
 » *Galaor* leur rappelloit qu'il avoit  
 » l'honneur de leur appartenir, quoi-  
 » que jeune encore, elles le traitoient  
 » de neveu. Les autres, de meilleure  
 » foi, voyant briller dans ses yeux le  
 » feu pétillant de la jeunesse & des  
 » desirs, le préféroient à son aîné,  
 » rioient, causoient, badinoient avec  
 » lui & l'appelloient mon cousin. La  
 » différence de ces espèces de degrés  
 » de parenté, détermina l'amour  
 » toujours actif de *Galaor*; il ne valoit  
 » rien du tout pour filer le parfait  
 » amour, il eut plutôt entrepris les  
 » travaux d'*Hercule* les plus incroya-  
 » bles, que de se résoudre à tourner

» un fuseau près d'*Omphale* ; aussi res-  
 » pecta - t - il toujours ses nouvelles  
 » tantes ; mais il aima bien vivement  
 » un grand nombre de ses jolies cou-  
 » fines ».

*Oriane* & *Lisvard* sont bientôt enlevés par la ruse de l'enchanteur *Arca-lans* ; *Amadis* & *Galaor* leur rendent la liberté & partent pour délivrer la jeune *Briolanie*, reine de *Sobradise*, persécutée par le géant *Abyseos* : par reconnoissance , & peut-être par amour, elle offre son trône & sa main à son libérateur, qui la refuse ; elle a la gloire de fixer *Galaor*.

Nous sommes si près, Monsieur, de l'arc des loyaux amans ; pourrions-nous passer au-delà sans jeter un coup d'œil sur un monument si rare ? il faut en connoître l'architecte.

*Apollidon*, fils aîné du roi de Grèce & de la sœur d'un empereur de Constantinople, épris d'une belle passion pour les exercices de la chevalerie, & pour la sublime & profonde science de la cabale, céda le trône à son frère, & s'embarquant avec ses livres & ses amis, se mit à parcourir les

mers & à chercher une jolie femme & un nouvel empire. Comme les empires ne sont pas tout-à-fait aussi communs que les jolies femmes, il n'en trouva pas d'abord ; une partie de ses vœux fut remplie par la rencontre qu'il fit de la charmante *Grimanèse*, sœur de l'empereur *Suidan*, & il l'enleva chemin faisant.

Il aborda enfin à une île grande, agréable ; fertile, habitée par un énorme géant ; le tuer, épouser *Grimanèse*, lui bâtir un palais superbe, fut pour lui l'affaire de deux jours.

« On ne pouvoit entrer dans ce » palais sans passer sous un arc de » triomphe, qui prit le nom de l'arc » des loyaux amans ; l'entrée en étoit » défendue par des mains invisibles » qui repoussent avec violence les » téméraires & volages amans qui » s'exposent à cette épreuve ».

Que j'épargnerois de chagrins à *Oriane* si je pouvois lui apprendre que son cher *Amadis* a passé cet arc redoutable, a conquis la chambre défendue, & avec elle la souveraineté de l'île ferme ; car tel étoit le



paste d'*Apollidon* ; mais loin de s'en douter, elle lui écrit une lettre fatale, dictée par la jalousie ; notre héros, le poignard dans le cœur, échange son catque contre un capuchon d'hermite, & en cet équipage, il pleure & se désole sur la roche-Pauvre, sous le nom du *Beau Ténébreux*. *Corisande* qui couroit le monde, cherchant son cher *Florestan*, car alors il y avoit aussi des dames errantes, entendit la complainte du *Beau Ténébreux* & la répéta à *Oriane*. Celle-ci reconnoît son innocence, & se hâte de lui dépêcher la demoiselle de Danemarck pour guider ses pas vers son amante. Elle l'attendoit à *Mille-Flours*, château qui lui appartenoit ; près du château étoit un couvent, ce couvent avoit un jardin, & ce jardin une petite porte par laquelle le *Beau-Ténébreux* fut introduit auprès de sa fidelle *Oriane*.

Il s'arrache bientôt de ses bras pour voler à de nouveaux exploits ; le roi *Lisvard* est prévenu contre lui ; les ennemis d'*Amadis* lui ont persuadé que ce héros qui a si souvent sauvé ses

jours, veut renverser son trône; ce roi crédule & ingrat est abandonné par *Amadis* qui retourne à l'Isle ferme avec la fleur de la chevalerie; laissant *Oriane* désolée, portant dans son sein un héros digne de son père, & qui sous le nom d'*Esplandian* doit un jour marcher sur ses traces.

En attendant, hâtons-nous de suivre *Amadis* à Constantinople où il fait les plus belles choses du monde; pendant que sous le nom de chevalier de la *Verte épée*, il y est comblé d'honneurs, l'empereur de Rome lui portoit le coup le plus terrible; il avoit envoyé à *Lisvard* une ambassade pour lui demander la main d'*Oriane*; *Amadis* l'enlève aux Romains après un combat naval; *Oriane*, dans les états de son *Amadis*, occupoit avec ses femmes un palais séparé; pour faire taire la médisance, il n'y étoit reçu pendant le jour qu'aux heures où la princesse recevoit les hommages de la cour, S'il se dédommagea la nuit de cette contrainte, & s'il y avoit au palais de l'Isle ferme, comme au couvent de *Mille fleurs*,

une petite porte, je l'ignore; ce que je fais, c'est que l'un & l'autre étoient bien tendres & bien sensibles, que tous deux méritoient d'être heureux, & que d'ailleurs, *le saint hermite Nascian même l'eût trouvé bon sachant bien qu'ils étoient époux.*

*Amadis* avoit déjà envoyé une ambassade au roi *Lisvard* pour lui rendre compte des motifs de sa conduite, & lui offrir de lui remettre sa fille, à condition qu'elle ne seroit point déshéritée, ni forcée de recevoir la main de l'empereur Romain.

Vous connoissez *Lisvard*; vous avez déjà prévenu sa réponse, & vous vous attendez bien à le voir bientôt les armes à la main à la tête de ses alliés, redemander *Oriane* aux chevaliers de l'Isle ferme qui ne sont pas trop d'humeur de la lui rendre. *Amadis* eut bientôt tranché d'un revers de son épée le nœud gordien de cette guerre, en faisant voler la tête de l'empereur Romain son indigne rival; il bat les troupes du roi *Lisvard*, & les sauve ensuite de la fureur de

l'enchanteur *Arcalaus* ; *Lifvard* , qui ,  
au fond , étoit bon-homme , se re-  
concilie avec *Amadis*.

Je vous ai décrit , Monfieur , les  
principales aventures de ce fameux  
*Amadis* , un des plus illustres patrons  
de l'antique chevalerie ; elles sont  
terminées par la célébration de son  
himen avec *Oriane* , & par une foule  
d'autres mariages dont je vous épar-  
gne le détail qui ressembleroit trop à  
un billet de noces ; je ne ferai mention  
que de celles de *Galaor* , dont on est  
charmé de voir l'inconstance fixée.  
Que fera-t-on de *Galaor* , demande  
la reine de *Sobradise* ? Et que fera-t-on  
de la reine de *Sobradise* , demande  
*Galaor* ? « On auroit bien en vue  
» pour elle le plus aimable des che-  
» valiers dont la renommée ne peut  
» céder qu'à celle d'*Amadis* ; mais on  
» craint que sa légèreté ne fasse le  
» malheur de la sensible *Briolanie* ;  
» C'est donc *Florestan* , dit *Galaor* qui  
» le connoissoit à fond ; non , non ,  
» mon frère , dit *Bruneau* , c'est *Galaor*  
» qu'on veut unir à cette aimable  
» reine. Quoi , pour toujours , dit

» *Galaor* ? Ah ! vaurien ! tu ne chan-  
 » geras donc jamais , s'écria sa mère  
 » en fermant sa bouche avec ses  
 » mains , & cependant riant de très-  
 » bon cœur ; car les vauriens de *Ga-*  
 » *laor* ne déplaisent guères aux plus  
 » honnêtes personnes ». Oui , pour  
 toujours. Les charmes de *Briolanie*  
 rassemblent tout ce qui lui a plu dans  
 les personnes qu'il croyoit aimer ,  
 & ils auront toujours pour *Galaor*  
 les charmes de la nouveauté. Il seroit  
 en effet bien difficile : M. le comite  
 de *Tressan* prend un plaisir particulier  
 à nous peindre les talens enchanteurs ,  
 la figure céleste , l'ame sensible & bonne  
 de *Briolanie*. Ce portrait m'a tout l'air  
 d'être d'après nature , & je serois bien  
 trompé si ce n'étoit pas Madame la mar-  
 quise de M<sup>\*\*\*</sup> sa fille , & sans contredit  
 le plus joli de ses ouvrages , qui  
 en a fourni le modèle ? Quoi qu'il en  
 soit , *Léonorine* , fille de l'empereur de  
 Grèce , nous demande aussi un époux ;  
*Esplandian* , qui est grandelet , a déjà  
 mérité de recevoir l'anneau des mains  
 d'*Amadis* son père ; mais avant de  
 paroître aux yeux de sa jeune amante ,

il veut devoir à ses exploits le don de sa main. *Léonore* est une nouvelle *Oriane* ; *Esplandian* est un nouvel *Amadis*.

L'analyse que je vous ai tracée de ce célèbre roman ne vous fait-elle point trouver, Monsieur, entre les premières inventions des auteurs Grecs, & celles de nos premiers écrivains, un rapport frappant & remarquable ? Jetez un coup d'œil sur ces siècles reculés, voisins de l'enfance du monde, n'y voyez-vous pas les héros errer comme nos chevaliers, purger l'univers des monstres qui l'infestoient, & chercher comme eux dans les bras de l'amour le délassement de leurs travaux ?

Ne retrouvez-vous pas nos géants dans leurs cyclopes, nos enchanters & nos fées dans les syrènes, dans l'île de *Circé* immortalisée par *Homère* ? La perfection des arts, plus rapide chez un peuple né sous un beau ciel, avec des organes délicats & sensibles, & qui parloit la langue la plus riche & la plus harmonieuse, lui permit bientôt de s'élever jusqu'à l'épopée ;

» *Galaor* ? Ah ! vauriez-vous la perfection  
 » geras donc jamais les succès multi-  
 » en fermant les yeux, & une  
 » mains, & ce n'est que par des guerres ci-  
 » bon cœur ; mais, par des disputes  
 » *laor* ne de nous avons été long-  
 » honnête à des romans ; mais ce  
 » toujours le caractère aimable de la  
 » rassemble, c'est que ces ouvrages, bien  
 » les nous des chefs-d'œuvres de l'an-  
 » & la Grèce pour la beauté de l'in-  
 » le mention, la régularité du plan, & la  
 » magnificence de l'exécution, ne leur  
 » sont peut-être pas inférieurs du côté  
 » de l'agrément & des graces.

Non, Monsieur, je ne saurois me  
 résoudre à trouver tous ces cheva-  
 liers errans de la Grèce & de Troie  
 plus aimables que les Chevaliers de  
 la Gaule & de la Grande-Bretagne.  
 Les uns & les autres combattoient  
 pour les belles ; mais les nôtres ne  
 sont-ils pas plus galans & plus géné-  
 reux ? Notre brave & séduisant *Galaor*  
 craindrait-il d'entrer en parallèle avec  
 le beau *Pâris* ? Le fils de *Périon* ne  
 vaut-il pas mieux que le fils de *Thétis* ?  
 Celui-ci farouche, emporté, verse

mes de rage pour une légère  
on ne peut l'attendrir ; il  
tous les Grecs plutôt  
son ressentiment ; l'au-  
age que par des bienfaits ;  
quitter la cour d'un prince  
il se déguise pour voler à son  
ours, & forcé de le combattre, il  
lui sauve encore la vie.

Si nous examinons l'emploi que les  
Grecs & les François ont fait du mer-  
veilleux, nous trouverons que les  
derniers ont beaucoup mieux pourvu  
à la gloire de leurs héros. Quel hon-  
neur pour *Achille* couvert d'armes im-  
pénétrables, & protégé par une divi-  
nité puissante, de triompher d'*Hector* ;  
trahi, effrayé par les dieux, & livré  
sans défense aux coups de son ennemi !  
Nos héros combattent avec autant de  
valeur & bien plus de noblesse ; on  
n'emploie jamais les machines que  
pour les délivrer des enchantemens,  
dont toute leur vaillance ne pourroit  
les tirer.

Je fais qu'il est plus difficile de  
peindre des dieux que des forçiers &



pour nous, chez qui cette perfection fut retardée par des obstacles multipliés, par un gouvernement & une langue barbares, par des guerres civiles & étrangères, par des disputes de religion, &c. nous avons été longtemps réduits à des romans; mais ce qui prouve le caractère aimable de la nation, c'est que ces ouvrages, bien au-dessous des chefs-d'œuvres de l'ancienne Grèce pour la beauté de l'invention, la régularité du plan, & la magnificence de l'exécution, ne leur sont peut-être pas inférieurs du côté de l'agrément & des graces.

Non, Monsieur, je ne saurois me résoudre à trouver tous ces chevaliers errans de la Grèce & de Troie plus aimables que les Chevaliers de la Gaule & de la Grande-Bretagne. Les uns & les autres combattoient pour les belles; mais les nôtres ne sont-ils pas plus galans & plus généreux? Notre brave & séduisant *Galaor* craindrait-il d'entrer en parallèle avec le beau *Pâris*? Le fils de *Périon* ne vaut-il pas mieux que le fils de *Thétis*? Celui-ci farouche, emporté, verse

des larmes de rage pour une légère injure ; rien ne peut l'attendrir ; il verroit périr tous les Grecs plutôt que de sacrifier son ressentiment ; l'autre ne se venge que par des bienfaits ; obligé de quitter la cour d'un prince injuste , il se déguise pour voler à son secours , & forcé de le combattre , il lui sauve encore la vie.

Si nous examinons l'emploi que les Grecs & les François ont fait du merveilleux , nous trouverons que les derniers ont beaucoup mieux pourvu à la gloire de leurs héros. Quel honneur pour *Achille* couvert d'armes impénétrables , & protégé par une divinité puissante , de triompher d'*Hector* ; trahi , effrayé par les dieux , & livré sans défense aux coups de son ennemi ! Nos héros combattent avec autant de valeur & bien plus de noblesse ; on n'emploie jamais les machines que pour les délivrer des enchantemens , dont toute leur vaillance ne pourroit les tirer.

Je fais qu'il est plus difficile de peindre des dieux que des forciers &

Monfieur, toutes les preuves de l'auteur, qui prétend que cet ouvrage nous appartient, & non point aux Efpagnols, comme on l'a cru jufqu'ici; je me bornerai à en indiquer une tirée du caractère de fes héros. *Amadis*, le plus grand d'entre eux, a une loyauté, une franchise, une générofité qu'un François feul peut peindre, comme un François feul peut en donner l'exemple; vous l'admirez fans doute, autant que vous aimez *Oriane*; mais quels que foient les appas de l'une, quels que foient les exploits de l'autre, je vous connois mal, ou dans toute cette hiftoire, vous ne verrez rien de fi incroyable que l'amour constant dont il brûla pour elle. Dans *Galaor* au contraire, quelle liberté, quelle manière françoife d'aimer? Ce *Galaor*, que l'amour fembloit avoir formé pour plaire, pour féduire & pour être volage, qui pourfend les géants, & qui folâtre avec la jeune *Anthébon* auprès d'une volière de colombes, qui court avec elle dans un bofquet pour attraper des moineaux, & qui y trouve une

grotte exactement pareille à celle de *Didon*, où il entre avec elle quoiqu'il ne fasse point d'orage ; font-ce là, Monsieur, ces amours insipides que l'Espagnol racle sur sa guittarre ? Au surplus, Monsieur, si cet ouvrage n'est point à nous, M. le comte de *Tressan* l'a conquis & se l'est approprié par la vivacité, les graces, l'esprit & l'enjouement qu'il y a répandus, & c'est une nouvelle obligation que lui a notre littérature.

Ce qui a dû encore favoriser le succès de son charmant ouvrage, c'est que la nation l'a regardé comme un ingénieux emblème, qui, sous le costume & le nom des héros qui firent autrefois sa gloire, offre les traits de ceux qui font aujourd'hui son admiration & son bonheur ; elle y a reconnu avec plaisir M. le comte de *Tressan* lui-même, & je crois que vous jugerez comme elle, qu'avec son nom & ses qualités brillantes, il est d'assez bonne compagnie pour qu'aucun de ses héros rougisse du voisinage.

Je n'entreprendrai point de vous expliquer toutes les allégories ren-

fermées dans le livre dont je viens de vous entretenir ; quelle nécessité en effet de vous dire que l'aimable *Galatée*, dont l'esprit égaloit le courage, qui faisoit tourner autant de têtes qu'il terrassoit d'ennemis ; en un mot :

Charmant, jeune, traînant tous les cœurs après lui ;

embellit maintenant une des plus brillantes cours de l'Europe sous l'image d'un prince chéri ? que *Byssène*, épouse du roi *Lisvard*, aussi bienfaisante que jolie, qu'on ne voyoit jamais sans le cortège des graces & des vertus, respire encore aujourd'hui sous les traits d'une reine adorée ? Ne trouveriez-vous pas, Monsieur, & avec raison, que ce seroit faire injure à votre sagacité que de vous indiquer ces applications ? Ne se font-elles pas d'elles-mêmes, & ne suffit-il pas d'avoir un cœur François pour les saisir ?

Je suis, &c.

Paris, ce 18 décembre 1779.

## AVIS ESSENTIEL

*Pour le renouvellement des souscriptions de l'Année littéraire pour l'année 1780.*

C'EST en vain qu'on chercheroit à le dissimuler, la multiplicité des Journaux, l'intérêt actuel des nouvelles politiques vers lesquelles toute l'attention est dirigée, & qui font perdre le goût de la littérature, le statut du code philosophique,

*L'Année littéraire ne s'iras*

*Qu'en cache seulement.*

la rigueur avec laquelle le chef de la police du corps encyclopédique presse l'exécution de cet article intéressant pour sa propre gloire; les lettres circulaires qu'il écrit, tant en France que dans les pays étrangers, à tous les protecteurs & partisans de la philosophie moderne, pour arracher de leurs mains cette maudite *Année Litté-*

taire, toutes ces causes ont diminué considérablement le nombre des souscripteurs de ce Journal, & ont engagé les propriétaires du privilège à mettre dans les frais la plus grande économie. Ce qui les multiplie en pure perte, c'est le retard que MM. les souscripteurs apportent dans le renouvellement de leurs abonnemens. On est obligé de tirer un grand nombre d'exemplaires, ne sachant pas quel sera celui des souscripteurs ; on est obligé d'envoyer, & de payer le port, pour des personnes qui, quelquefois, renvoyent les numéros. Les dernières années surtout, des journaux rivaux de *l'Année littéraire* s'étant élevés, un grand nombre de nos anciens & fidèles abonnés se retirèrent séduits par des promesses fastueuses. On envoya cependant pendant plus d'un mois le Journal à ces transfuges. Voyant qu'ils ne revenoient pas, on prit le parti de diminuer le nombre du tirage. Dès que cette opération fut finie nos souscripteurs ennuyés des nouveaux Journaux pour lesquels ils nous avoient quittés, les abandonnèrent & rede-

mandèrent le nôtre. Nous nous trouvâmes dans l'impossibilité de les satisfaire , & nous fîmes alors une double perte, les premiers N<sup>os</sup> ayant été tirés à un nombre trop grand & envoyés à nos frais , & n'ayant pu ensuite recevoir les souscriptions qui se présentèrent.

Le Journal est maintenant assez connu ; il n'y a pas de fatuité à dire que son succès est décidé , & l'on peut même prédire qu'il deviendra meilleur chaque année. Le loisir nouveau dont jouit à présent M. *Gesfroy* , ce littérateur consommé , à qui cet ouvrage doit son principal succès , loisir qu'il se propose de consacrer uniquement à la plus grande perfection de ce Journal ; l'ardeur insatiable de M. l'abbé *Royou* , qui , outre des articles de moindre intérêt , nous a donné cette année les deux extraits sur la vie de *Séneque* par M. *Diderot* ; les deux extraits sur l'*Atlantide* de M. *Bailly* ; la critique de l'éloge de *Milord Maréchal* , la critique des observations sur l'Angleterre par M. l'abbé *Coyer* ; la réfutation des Epi-



ques de la nature par M. le comte de Buffon , &c. &c. &c. L'acquisition nouvelle d'un homme d'une érudition profonde & d'un esprit infini , qui , outre les langues savantes , possède l'Anglois , l'Italien & l'Allemand , & qui , persuadé de l'utilité de cet ouvrage , le seul désormais où les bons principes en tout genre soient vigoureusement défendus , veut avoir , non pas la gloire , car il veut rester inconnu , mais le mérite de contribuer à l'entière défaite du mauvais goût & de la fausse philosophie , & nous promet des morceaux qui ne peuvent être que très-piquans ; toutes ces causes réunies m'autorisent à promettre que ce Journal va devenir plus intéressant que par le passé : du moins ne peut-il pas dégénérer.

Messieurs les souscripteurs sont instamment priés de renouveler au plutôt leurs abonnemens , & de recommander la plus grande célérité à cet égard à leurs agens , libraires , intermédiaires , ou domestiques chargés par eux de faire le recouvrement.

C'est au sieur Mérigot le jeune ,

libraire, quai des Augustins, au coin de la rue Pavée, qu'il faut s'adresser pour Paris; & à lui seul, ou aux libraires de province qui s'arrangeront avec lui, pour la province. On peut aussi mettre l'argent à la poste, mais il faut en affranchir le port ainsi que celui de la lettre d'avis; sans cette précaution il n'ouvreroit pas la lettre.

*Indications des Nouveautés dans les Sciences, la Littérature & les Arts.*

M. Sigaud de la Fond, professeur de physique expérimentale, membre de plusieurs Académies, a commencé le 6 décembre dernier un cours de physique expérimentale à midi. Il le continuera les lundi, mercredi & vendredi à la même heure.

Il en a commencé un second le mardi 7 à six heures du soir, & il les continuera les mardi, jeudi & samedi à la même heure, dans son cabinet de physique, près Saint-Yves, maison de l'Université, rue Saint-Jacques.

L'étude de la physique expérimentale a tant d'attraits, & les progrès

142 *L'ANNÉE LITTÉRAIRE.*

qu'on a fait dans cette science offrent des phénomènes si intéressans; soit par les précieux avantages qu'on peut en retirer pour les besoins & la conservation de l'espèce humaine, soit en les envisageant comme les résultats des plus rares secrets de la nature, que cette classe distinguée du public, qui cherche à s'instruire, saisit avec empressement l'occasion de profiter des nouvelles découvertes des savans. M. Sigaud de la Fond leur procure tous les ans des moyens aussi faciles qu'agréables de satisfaire leur goût. Les connoissances de cet illustre professeur, & le choix nombreux des instrumens & des machines qui composent son cabinet, ne laissent rien à désirer à ceux qui suivent ses cours.

*Livres nouveaux,*

*Almanachs chantans pour l'année 1780, qui se trouvent à Paris chez Valade, imprimeur-libraire, rue des Noyers, vis-à-vis Saint-Yves.*

*Etrennes amusantes, ou les hommages d'un amant à sa maîtresse.*

**Le Précepteur d'amour, ou les Folies amoureuses, almanach chantant.**

**Les Etrennes de l'amour, almanach chantant & lyrique.**

**Les Caprices, ou l'aimable fantaisie du beau sexe.**

**Révolutions amoureuses, ou Etrennes aux belles.**

**Les Bouquets de l'amour, au beau sexe, almanach lyrique, dédié aux amans.**

**Le Messager d'amour, almanach chantant & lyrique.**

**L'Almanach du Sort, chantant & amusant.**

**Les Amours en pantoufles, almanach chantant.**

**La Corbeille galante, almanach chantant, ouvrage fait à plaisir pour recréer les honnêtes gens.**

**Les Oracles, almanach amusant & chantant.**

**Etrennes à ma maîtresse, ou le Code de l'Amour, almanach chantant.**

**Etrennes au beaux sexe, almanach chantant.**

Il y en a auxquels on a ajouté au calendrier le perte & gain, avec les naissances des princes, &c.

Tous ces almanachs sont sur-tout agréables par le choix des airs & des vaudevilles.

*Almanach nouveau, ou Recueil des plus jolies coëffures à la mode, par Davault, année 1780, enluminé 2 l. 8 f.*

Le même sans être enluminé 1 l. 4 f.

*Nouveau projet de coëffures, pour être encadré, contenant le calendrier perpétuel, enluminé . . . . . 15 f.*

Le même sans être enluminé . 8 f.

À Paris, chez *Delalain* le jeune, Libraire, rue Saint-Jacques, près la fontaine Saint-Severin; & chez l'auteur, rue de l'ancienne Comédie Française, maison de M. *Bourjois*, Epicier.

On trouve aux mêmes adresses le recueil complet de toutes les coëffures qui ont été de mode depuis 1775 jusqu'à présent, relié en veau, enluminé . . . . . 7 l. 4 f.

On vendra chaque année séparément, sans être reliée. . . . . 2 l.

# L'ANNÉE

## LITTÉRAIRE.

### LETTRE VI.

*Essai sur les Elégies de Tibulle, auquel on a joint quelques poésies légères, par M. Guys, secrétaire du roi, de l'Académie de Marseille. A la Haye, & se trouve à Paris chez la veuve Duchesne, libraire, rue St. Jacques, au temple du Goût.*

L'AUTEUR estimable, Monsieur ;  
 à qui nous devons des recherches  
 utiles sur les mœurs des Grecs anciens  
 & modernes, & qui a porté dans  
 l'antique patrie des arts, non pas  
 l'avidité d'un négociant, mais le goût  
 & les vues d'un observateur philoso-  
 phe, présente aujourd'hui au public  
 un essai sur les élégies de Tibulle, qui

ANN. 1779. Tome VIII. G

144 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

Il y en a auxquels on a ajouté au calendrier le perte & gain, avec les naissances des princes, &c.

Tous ces almanachs sont sur-tout agréables par le choix des airs & des vaudevilles.

*Almanach nouveau, ou Recueil des plus jolies coëffures à la mode, par Davault, année 1780, enluminé* 2 l. 8 s.

Le même sans être enluminé 1 l. 4 s.

*Nouveau projet de coëffures, pour être encadré, contenant le calendrier perpétuel, enluminé* . . . . . 15 s.

Le même sans être enluminé . 8 s.

A Paris, chez *Delalain* le jeune, Libraire, rue Saint-Jacques, près la fontaine Saint-Severin; & chez l'auteur, rue de l'ancienne Comédie Française, maison de M. *Bourjot*, Epicier.

On trouve aux mêmes adresses le recueil complet de toutes les coëffures qui ont été de mode depuis 1775 jusqu'à présent, relié en veau, enluminé . . . . . 7 l. 4 s.

On vendra chaque année séparément, sans être reliée. . . . . 2 l.

---

# L'ANNÉE

## LITTÉRAIRE.

---

### LETTRE VI.

*Essai sur les Elégies de Tibulle, auquel on a joint quelques poésies légères, par M. Guys, secrétaire du roi, de l'Académie de Marseille. A la Haye, & se trouve à Paris chez la veuve Duchesne, libraire, rue St. Jacques, au temple du Goût.*

L'AUTEUR estimable, Monsieur, a qui nous devons des recherches utiles sur les mœurs des Grecs anciens & modernes, & qui a porté dans l'antique patrie des arts, non pas l'avidité d'un négociant, mais le goût & les vues d'un observateur philosophe, présente aujourd'hui au public un essai sur les élégies de Tibulle, qui

ANN. 1779. Tome VIII. G



& supporta sans se plaindre cette horrible injustice. De tous les grands écrivains qui ont illustré le siècle d'*Auguste*, il est presque le seul qui n'ait point rampé bassement devant le destructeur de la liberté ; tandis que *Virgile*, *Horace*, *Ovide* prostituoient leur génie à des louanges honteuses & intéressées ; *Tibulle* content de sa médiocrité, ne chantoit que son ami & sa maîtresse. Il célébra les exploits de *Messala*, sans faire aucune mention d'*Auguste*, & ce qu'il y a de plus étonnant, c'est qu'*Auguste* avoit en la plus grande part aux victoires remportées par *Messala*, & s'étoit signalé par des traits de bravoure qui ne lui étoient pas ordinaires ; cette fermeté dans un homme amolli par les plaisirs, prouve que *Tibulle*, malgré ses faiblesses, étoit un véritable Romain.

On regarde communément *Tibulle* comme un libertin & un dissipateur, qui sacrifia un riche patrimoine à l'avidité de ses maîtresses. Je suis surpris que M. *Guy*s ait adopté ce préjugé qui me paroît sans fondement.

*Tibulle* déjà ruiné dès sa première jeunesse par l'injustice d'*Octave*, ne pouvoit plus se ruiner avec les femmes ; il conserva toujours une terre, seul reste de sa fortune, & y vécut dans une honnête médiocrité. Sûr de plaire par son esprit & sa figure, il n'avoit pas besoin d'acheter les faveurs de ses maîtresses, & s'il déclame contre leur avarice, c'est que n'ayant que des vers à leur donner, elles lui associoient quelquefois un rival dont les présens étoient plus solides.

Le véritable amour ne dégrade point l'ame, il ne la ferme point aux sentimens honnêtes. Amant tendre & passionné, *Tibulle* ne fut pas moins un ami généreux & fidèle : quoique peu propre aux combats, on le vit s'arracher des bras de sa maîtresse éplorée pour suivre *Messala* & partager ses périls. Ses invectives fréquentes contre la guerre, annoncent combien ce sacrifice lui fut pénible ; son attachement étoit pur & désintéressé, ce n'étoit point un protecteur qu'il aimoit dans *Messala* dont il

ne reçut aucuns bienfaits. Il consacra ses premières veilles à la gloire de cet illustre ami; le panégyrique de *Messala*, quoiqu'il ne soit pas sans beautés, fait cependant moins d'honneur à l'esprit qu'au cœur de *Tibulle*; les sujets héroïques ne convenoient point à son génie, & sa lyre n'étoit faite que pour chanter les amours.

On pourroit accuser *Tibulle* d'avoir été peu délicat dans le choix de ses maîtresses. *Delie*, *Nérée* & *Nemesis*, qui furent successivement les objets de son amour, étoient des affranchies qui se sentoient toujours de la bassesse de leur origine: aussi notre poëte se plaint-il souvent de leurs infidélités; ce qui le justifie, c'est que les femmes d'un rang distingué n'étoient alors ni plus honnêtes ni plus fidèles, & n'avoient d'autre avantage sur les affranchies qu'une plus grande fausseté & une coquetterie plus raffinée. Il faut voir dans la seconde satire d'*Horace*, quels artifices employoient les femmes de qualité pour déguiser leurs défauts & relever leurs attraits, combien on avoit à souffrir de leurs hauteurs & de

leurs caprices, enfin à quels dangers on étoit exposé avec elles. On trouvoit au contraire dans les affranchies, sinon une vertu délicate, du moins du naturel & de la franchise, elles ignoroient l'art d'en imposer aux yeux de leurs amans; leur commerce étoit libre & sûr; les loix rigoureuses portées contre l'adultère ne regardoient pas les affranchies, & le gouvernement sembloit les traiter comme étant destinées par état aux plaisirs des citoyens. On conçoit que des femmes de cette espèce, dont la fortune étoit ordinairement conforme à la naissance, ne dédaignoient pas les vœux & les offres d'un amant riche; souvent la nécessité les forçoit de sacrifier le plus aimable au plus opulent.

Il seroit plus juste de reprocher à *Tibulle* le goût philosophique si commun chez les sages de la Grèce, dont le vertueux *Socrate* & le chaste *Virgile* ont été soupçonnés. Il célébra la beauté de *Marathus* & de *Cerinte*, comme *Anacreon* avoit chanté les charmes de *Cleobule* & de *Bathylle*. Ce qu'il y a de singulier, c'est que ces

jeunes gens avoient aussi des maîtresses dont *Tibulle* n'étoit point jaloux, il leur prêta même le secours de sa muse pour servir leurs amours; il essaya, par des vers charmans, d'attendrir *Pholoé* en faveur de *Marathus*: il fut l'interprète des sentimens mutuels de *Sulpicie* & de *Cerinte*, & se chargea d'entretenir entre les deux amans une correspondance galante.

*Tibulle* avoit une philosophie plus solide & plus sévère que celle d'*Horace*, ce n'étoit pas un vil épicurien concentré dans son intérêt personnel; *Horace* étoit libertin & voluptueux; *Tibulle* tendre & passionné; *Horace* plaisoit davantage par sa gaieté & son enjouement; la douce mélancolie de *Tibulle* inspiroit plus d'intérêt; le flatteur d'*Auguste* & de *Mécène* avoit plus de finesse & d'agrément dans l'esprit; l'ami de *Messala* avoit le cœur plus droit, plus sensible & plus noble. Il ne faisoit pas seulement des vers pour s'amuser & chanter ses amours, il s'occupoit d'ouvrages plus sérieux, qu'une mort prématurée ne lui permit pas d'achever, & c'est peut-être par

cette raison qu'ils ne sont pas parvenus jusqu'à nous.

Après nous avoir tracé le caractère de *Tibulle*, M. *Guys* examine son mérite poétique, il le compare à ses deux illustres rivaux, *Ovide* & *Properce*, & lui donne la préférence sur l'un & sur l'autre. J'avois autrefois porté le même jugement lorsque je vous rendis compte de la traduction de *Tibulle* par M. l'abbé de *Longchamps*; c'est ce qui me dispense d'entrer dans un plus long détail sur cet article.

Il faut que le cœur seul parle dans l'élégie.

Voilà le principe qui assure à *Tibulle* la supériorité; on aime l'imagination vive & brillante d'*Ovide*, on admire la richesse, la variété, l'érudition de *Properce*: mais on est touché de l'éloquence simple & naturelle de *Tibulle*, on ne trouve que chez lui la vérité du sentiment sans aucune trace de recherche & d'affectation. Je vais vous en donner des preuves.

Dans la première élégie *Tibulle* vante les douceurs de la retraite & le bonheur d'un amant qui jouit dans la

solitude des beautés de la nature &  
des plaisirs de l'amour.

Que du champ le plus vaste un riche posses-  
seur

D'un calme pen durable éprouve la douceur ;

Que sous les loix de Mars lorsqu'à peine il  
sommeille ,

La trompette guerrière en surfaut le réveille ;

Pour moi , quand l'apre hiver prolongeroit son  
cours ,

Si sous mon humble toit mon feu brule tou-  
jours ,

Je ne désire rien ; les moissons incertaines

Ne me donneront pas des espérances vaines ;

Je rendrai graces aux dieux en tout temps , si  
je puis

Avoir en abondance & du lait & des fruits ;

Ma vigne croît , s'étend , & ma main la fa-  
çonne ;

Je soigne , je chéris tous les dons de Pomone.

Souvent j'ose poursuivre un taureau fugitif ,

Je hâte de mes bœufs le pas lent & tardif ;

Quelquefois dans mes bras j'apporte à la ber-  
gère

L'agneau qui s'égaroit délaissé par sa mère.

Une autre fois errant dans nos bois sans des-  
sein,

C'est un jeune chevreau que je prends sur mon  
sein.

Ces vers sont faciles & naturels ;  
mais on n'y reconnoît point l'élé-  
gante précision & la douce harmonie  
de *Tibulle* , la plupart de ses idées y  
sont affoiblies ou défigurées.

*Qui du champ le plus vaste , &c. &c.*  
Ces quatre premiers vers s'écartent  
trop de l'original : « Qu'un autre ,  
» dit *Tibulle* , entasse d'immenses tré-  
» fors & possède de vastes campa-  
» gnes ; mais qu'aux approches de  
» l'ennemi il soit en proie à de conti-  
» nuelles allarmes , que la trompette  
» guerrière écarte loin de lui le som-  
» meil ».

*Quand l'âpre hiver , &c.* Hémistiche  
inutile qui ne signifie rien. *Mon feu*  
*brûle toujours* , expression triviale ; le  
poëte Latin dit avec bien plus de  
mouvement & de grace : « Pour moi  
» je veux couler au sein de la pau-  
» vreté des jours paisibles & obscurs ,



156. *L'ANNÉE LITTÉRAIRE.*

» content de voir toujours une flamme,  
» légère éclairer mon foyer ».

Me mea paupertas vitæ traducat inertî,  
Dum meus exiguo luceat igne focus.

*Si je puis avoir en abondance.* Ces vers foibles & négligés ne sont pas faits pour donner une juste idée du stile poli & châtié de *Tibulle*.

*Souvent j'ose poursuivre*, quelle image que celle de *Tibulle* courant après un taureau ! aussi est-elle absolument de la façon du traducteur ; *Tibulle* ne vante point son *audace*, mais son goût pour les occupations rustiques qui paroissent les plus basses & les moins convenables à un chevalier Romain. Les travaux innocens de l'agriculture étoient ses plaisirs les plus doux.

Il aimoit les jardins , étoit prêtre de Flore ;  
Il l'étoit de Pomone encore.

Toute la nature s'animoit à ses yeux : « On n'est pas amoureux & » poète sans aimer la campagne & ces » beaux lieux qui fournissent les plus

» douces images , ces bois champêtres.  
 » où les soupirs & les chants amou-  
 » reux ont des échos , où les bergers  
 » ont des lits de mousse , des tapis de  
 » verdure & de sombres retraites ».

Après avoir adressé ses vœux & ses  
 hommages à toutes les divinités cham-  
 pêtres , le poëte expose les avantages  
 de la médiocrité.

Je ne demande pas par des vœux téméraires,  
 Ni des champs plus féconds , ni les champs de  
 mes pères.

Eh ! qu'ai-je à desirer ? content à mon réveil  
 D'avoir goûté sans peine un paisible sommeil,  
 J'entends sans m'alarmer , quand les cieus  
 s'obscurcissent ,

Tous les vents déchainés sur les mers qui mu-  
 gissent ;

Soufflez autour de moi , grondez , vents ora-  
 geux ,

L'amour tremblant s'éveille & Tibulle est heu-  
 reux.

L'amour est dans mes bras , que du haut des  
 montagnes

Les torrens débordés inondent les campagnes.

» midi rassemble les nuages pluvieux ;  
 » qu'il est doux de s'endormir en  
 » sureté au bruit des torrens dont la  
 » plaine est inondée ! je borne là  
 » mes vœux. Celui qui peut braver  
 » les orages & les vagues irritées , à  
 » droit d'être riche : pour moi , con-  
 » tent de peu , je renonce aux longs  
 » voyages ; j'aime mieux , dans l'ar-  
 » dente canicule , respirer le frais  
 » sous un arbre touffu au bord d'un  
 » ruisseau qui serpente ».

On dispute depuis long-temps sur la manière de traduire les poètes : quelques-uns prétendent qu'on ne peut les traduire qu'en vers , & il est certain que si à l'élégance , à la précision , à l'exactitude on peut réunir l'harmonie des vers , la traduction n'en sera que plus estimable ; mais la gêne de notre versification , la tyrannie de la rime rendent presque impossible l'exécution d'une pareille entreprise. Les traductions en vers ne sont ordinairement que des paraphrases , ou des imitations , qui ne peuvent être agréables qu'autant que l'imitateur est lui-même un homme

Le génie digne d'entrer en lice avec son modèle. Il est bien plus facile de rendre les beautés des anciens dans notre prose poétique qui a tous les avantages de la poésie, à l'exception de la rime.

La fin de cette élégie, Monsieur, est extrêmement touchante & passionnée dans l'original, je crains que vous ne portiez pas le même jugement de la traduction.

A mes yeux des attraits de la nature épris,  
Et l'émeraude & l'or n'ont plus qu'un foible  
prix.

Ah ! plutôt que de voir en proie à ses allarmes  
Une jeune beauté verser pour moi des larmes,  
Périssent ces trésors qu'au loin j'irois chercher,  
Si de ses bras un jour je pouvois m'arracher ;  
C'est à toi, Messala, de courir à la gloire,  
D'enchaîner des vaincus au char de la victoire ;  
Pour moi tendre & fidèle & toujours allarmé,  
J'aime & j'ignore encore si Tibulle est aimé.  
Je soupire à ta porte & tu m'entends, Délie,  
De prétendre aux honneurs je n'ai pas la folie ;  
T'aimer, te le redire est tout ce que je veux.  
Si j'étois plus connu, serois-je plus heureux ?  
Je voudrois avec toi, toi seule pour compagne,

162 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

Suivre à pas les ces bœufs errans sur la mer-  
tagne ,

Dans le fond des forêts vivre obscur & caché.

.....

Puissé-je , ma Délie , à mon heure dernière ,

En te nommant rouvrir ma mourante pau-  
pière !

De mes jours, presque éteints rallumer le flam-  
beau :

Heureux quand je descends dans la nuit du  
tombeau ,

Heureux d'entendre encore la voix de mon  
amante ,

De retrouver sa main dans ma main défaillante !

*Pleure , pleure , Delie , en voyant mort bûcher ,*

*L'amour n'a pas un cœur de fer ni de rocher.*

Il y a dans cette tirade plusieurs vers élégans & harmonieux. Pourquoi donc ne font-ils point d'effet ? C'est qu'ils manquent de précision, & qu'on n'y retrouve point ces tours vifs & animés de l'original qui donnent du mouvement & de la vie aux plus simples pensées. Au lieu de m'engager dans un examen fastidieux des différentes fautes qu'on pourroit relever dans cette traduction, je crois, Monsieur, qu'il vaut mieux vous

retrouver *Tibulle* tel qu'il est, & vous jugerez si les ornemens que lui prête *M. Guys* l'ont beaucoup embelli.

« Ah ! périssè tout ce qu'il y a d'or &  
 » de pierreries , plutôt que mon ab-  
 » sence coûte une larme à la beauté !  
 » c'est à toi , *Messala* , d'étendre tes  
 » conquêtes sur la terre & les mers ,  
 » & d'orner ton palais des dépouilles  
 » de l'ennemi ; pour moi , captif  
 » d'une maîtresse charmante , j'assiége  
 » en vain sa porte inexorable ; la  
 » gloire me touche peu , ma *Delie* ,  
 » qu'on me regarde comme un effé-  
 » miné , comme un lâche , pourvu  
 » que je sois avec toi ; avec toi , ma  
 » *Delie* , je ne rougirai point d'atteler  
 » moi-même les bœufs & de garder  
 » les troupeaux sur les montagnes  
 » solitaires ; un simple gazon fera  
 » pour moi le lit le plus doux , si je  
 » puis te serrer dans mes bras ! . . . que  
 » mes yeux te contemplent à mon  
 » heure dernière , qu'en mourant je  
 » te presse encore d'une main défaill-  
 » lante , tu pleureras en voyant ton  
 » amant étendu sur le bucher , & tu  
 » lui donneras des baisers mêlés de  
 » larmes : oui , ton ame est sensible ,

» & l'inflexible acier n'environne  
» point ton cœur ».

Cette version exacte , précise & même littérale, a du moins le mérite de conserver scrupuleusement les tours & les images de *Tibulle* ; c'est pour avoir négligé cette précaution que la plupart des traducteurs de ce poète charmant ont échoué : par exemple,

Que signifient ces deux vers aussi ridicules que ceux de *Tibulle* sont touchans ?

Pleure, pleure, *Délie*, en voyant mon bûcher,  
L'amour n'a pas un cœur de fer ni de rocher.

Où est ce mouvement si tendre, cette répétition si passionnée ?

*Flebis & arfuro positum mē Delia lecto . . .*

*Flebis, non tibi sunt duro præcordia ferro  
Vineta.*

Ces deux vers si pathétiques & en même temps si simples & si précis ,

*Te spectem suprema mihi cum venerit hora ,  
Te teneam moriens deficiente manu.*

ne disent-ils pas beaucoup plus que les six vers de *M. Guys* ?

**A N N É E 1779. 165**

**M. de Voltaire** qui cherchoit à égayer  
sa vieillesse par de mauvaises plaisan-  
teries, a essayé de tourner en ridicule  
ce sentiment de *Tibulle*.

Je veux dans mes derniers adieux,  
Disoit *Tibulle* à son amante,  
Attacher mes yeux sur tes yeux,  
Te presser de ma main mourante.

Mais quand'on sent qu'on va passer ;  
Quand l'ame fuit avec la vie ,  
A-t-on des yeux pour voir *Délie*  
Et des mains pour la caresser ?

Dans ces momens chacun oublie  
Tout ce qu'il a fait en santé.  
Quel mortel s'est jamais flatté  
D'un rendez-vous à l'agonie ?

*Délie* elle-même à son tour  
S'en va dans la nuit éternelle  
En oubliant qu'elle fut belle  
Et qu'elle a vécu pour l'amour.

Ces vers font d'un ton agréable &  
facile , mais la critique est fautive &  
pitoyable ; c'est le triste raisonnement  
d'un vieillard glacé par l'âge , qui ,



uniquement occupé du soin de vivre ; ne connoît plus les transports de la passion. Quand M. de Voltaire fit cette mauvaile parodie , il avoit sans doute oublié qu'il étoit l'auteur de la scène où *Tancrède* mourant s'unit avec *Amenaïde*, & quoique prêt à passer, trouve encore des yeux pour la voir & des mains pour la presser.

On a reproché à *Tibulle* l'uniformité & la monotonie ; en effet, il répète souvent les mêmes idées ; ce sont toujours des plaintes, des reproches, des prières, des déclamations contre l'avidité des belles, des peintures de la vie champêtre & du bonheur de deux amans dans la solitude ; c'est toujours l'expression touchante du sentiment & de la tendresse ; il y a plus de variété dans *Ovide*, & surtout dans *Properce*, qui bravant les règles de l'élégie, a élevé ce poème consacré à l'amour & aux graces plaintives jusqu'au ton sublime de l'épopée ; quoique grand admirateur de l'*Eneïde*, il a même osé décrire après *Virgile*, le combat d'*Hercule* & de *Cacus*, mais cette tentative n'a servi

qu'à prouver que sa lyre étoit trop foible pour les sujets héroïques. *Tibulle* plus judicieux & plus sage, se renferme dans les bornes du genre qu'il a entrepris de traiter. On retrouve chez lui la véritable élégie telle que *Boileau* nous la représente,

Elle peint des amans la joie & la tristesse,  
Flatte, menace, irrite, apaise une maîtresse.

Mais avec quel art n'a-t-il pas su varier ce fonds uniforme ? que de richesses son imagination n'a-t-elle pas répandues sur un sujet si stérile ! Chaque élégie en particulier est admirable par la variété des sentimens & des images. Voyez, par exemple, la troisième élégie, où *Tibulle* se plaint d'une maladie qui le retient en l'île de Corcire, quelles ressources prodigieuses le génie fécond du poète ne lui a-t-il par fournies pour embellir une matière si sèche !

Il peint d'abord sa situation avec les couleurs les plus énergiques, il est prêt à périr dans une terre étrangère, loin de ses parens, loin de sa

maîtresse , dont la main chérie devoit fermer ses yeux. Il se reproche d'avoir entrepris ce fatal voyage , & se rappelle les tristes présages qui auroient dû l'en détourner ; de-là il prend occasion de déclamer contre la folie des hommes qui ont ouvert tant de routes nouvelles à la mort , il vante le siècle fortuné de *Saturne* , où le commerce , la navigation , l'agriculture & la guerre étoient des arts inconnus. Malgré ses plaintes il se résigne cependant à la loi du destin , & compose lui-même l'inscription qui doit être gravée sur son tombeau ; il se console dans l'idée que *Venus* va le conduire dans les champs Elysées ; il fait une peinture charmante de ce séjour fortuné , & trace un tableau effrayant du Tartare. Ces deux descriptions n'ont cependant point la pompe & la majesté de la poésie épique. Scrupuleux observateur de la convenance , *Tibulle* même dans ces digressions brillantes ne s'écarte point du ton de douceur & de mollesse qui est propre à l'élégie ; enfin un rayon d'espérance le ranime , il se flatte de revoir

revoir encore sa chère *Delie* ; il lui recommande de vivre dans la retraite ; de charmer son ennui par des occupations utiles & innocentes , il se représente le moment fortuné , où tout-à-coup entrant chez sa maitresse sans être attendu , & comme un homme descendu du ciel , elle volera dans ses bras les pieds nus , les cheveux épars , dans un désordre qui sera une preuve touchante de la fidélité qu'elle lui aura gardée pendant son absence.

Quoique *Bérénice* ne soit pas la meilleure pièce de *Racine* , on ne peut s'empêcher d'admirer l'art du poète , qui , dans un sujet si simple , & qui sembloit ne fournir qu'une scène , fait nous émouvoir & soutenir l'intérêt pendant 5 actes. On est de même étonné de l'inépuisable fécondité de *Tibulle* quand on le voit créer sans cesse de nouveaux tours pour exprimer les mêmes sentimens. Dans la septième élégie , le poète n'a d'autre objet que de flechir l'ingrate & cruelle *Néméfis*. Il débute par un lieu commun sur l'espérance.

« La mort eût déjà terminé mes  
 » tourmens, mais la crédule espérance  
 » soutient ma vie & me promet tou-  
 » jours un avenir plus heureux. L'es-  
 » pérance nourrit le laboureur, &  
 » confie à la terre une semence qu'elle  
 » doit bientôt rendre avec usure.  
 » Animé par l'espérance, l'oiseleur  
 » tend ses filets; le pêcheur jette la  
 » ligne après avoir caché l'hameçon  
 » sous un appât trompeur. L'espérance  
 » console l'esclave accablé du poids  
 » de sa chaîne; malgré le bruit des  
 » fers que traînent ses pieds, il chante  
 » au milieu de ses pénibles travaux.  
 » L'espérance me dit que *Némésis* me  
 » sera favorable, *Némésis* me dit le  
 » contraire. Ah! farouche mortelle,  
 » l'emporteras-tu sur une divinité ».

*Tibulle* a recours ensuite aux prières  
 les plus pathétiques, & pour en sen-  
 tir la force, il faut savoir que *Né-  
 mésis* avoit une sœur qui s'étoit tuée  
 depuis peu en tombant d'une fenêtre.

« Epargne un malheureux, je t'en  
 » conjure par la mort prématurée  
 » d'une sœur chérie, ainsi puisse-t-elle  
 » trouver un doux repos au sein de

» la terre. Son tombeau est sacré pour  
 » moi. Je le couvrirai de dons fu-  
 » nèbres, je le couronnerai de guir-  
 » landes arrosées de mes larmes ; il  
 » sera mon asyle , & mes mains sup-  
 » pliantes l'embrasseront comme un  
 » autel : elle ne souffrira pas que l'in-  
 » fortuné qu'elle protège soit la vic-  
 » time de tes rigueurs , & je t'or-  
 » donne de sa part de mettre fin à  
 » mes peines. Crains que ses mânes  
 » irrités ne troublent ton sommeil  
 » par des songes sinistres. Tu la verras  
 » dans l'horreur de la nuit cette sœur  
 » tendrement aimée , tu la verras pâle  
 » & défaite auprès de ton lit ; son  
 » ombre sanglante viendra s'offrir à  
 » tes yeux telle qu'elle descendit aux  
 » sombres bords , le jour qu'elle nous  
 » fut ravie par un accident funeste.  
 » Je m'arrête , ô *Némésis* , je ne veux  
 » pas aigrir ta douleur encore récente.  
 » Ton amant ne vaut pas une seule de  
 » tes larmes ».

M. *Guy*s , suivant son usage , a dé-  
 layé ces idées dans un grand nom-  
 bre de vers.

172 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

Du moins , cruelle , écoute un amant qui te prie ,

Qui te conjure , au nom de cette sœur chérie ,  
Victime de Pluton , qui , dans ses jeusne ans ,  
Tomba comme la fleur moissonnée au printemps ,

Spéctacle affreux ! On vit une beauté touchante

D'un coup mortel frappée , aux bords du Styx errante ,

Tendre beauté , le Styx témoin de ton malheur ,

*Fit retentir ses bords du cri de ta douleur ;*

Dans la nuit du tombeau j'irai troubler ta cendre ,

J'irai sous ce cyprès où tu viendras m'entendre ;

Cruelle Némésis , cesse de l'irriter ,

Son ombre va paroître & va t'épouvanter ;

Tu la verras encor , ombre pâle & sanglante ,

Telle que tu la vis dans tes bras expirante.

Tu recules d'horreur , tu pleures , & pourquoi

*Fais-je couler des pleurs qui ne sont pas pour moi ?*

*Je voudrois mériter le tribut de tes larmes ;*

*Je voudrois te causer de plus douces alarmes .*

Sans insister sur les autres défauts

de cette amplification , remarquez ,  
 Monsieur , que M. *Guys* n'a point  
 rendu l'énergie de ce beau vers de  
*Tibulle*.

Non ego sum tanti ploret ut illa semel.

L'équivalent du traducteur est bien  
 foible.

Tu pleures ; & pourquoi  
 Fais-je couler des pleurs qui ne sont pas pour  
 moi ?

Je voudrois mériter le tribut de tes larmes ;  
 Je voudrois , &c.

Toute la force du sentiment se perd  
 & s'évapore dans cette multitude de  
 vers foibles & languissans.

L'élégie est un des genres où nous  
 avons le moins réussi. *Boileau* en a  
 très-bien démêlé la cause. La plupart  
 de nos poètes élégiaques

Fous de sens raffis ,  
 S'érigent pour rimer en amoureux transis ;  
 Leurs transports les plus doux ne sont que  
 phrases vaines ,

Ils ne savent jamais que se charger de chaînes ;



Que bénir leur martyre , adorer leur prison ,  
Et faire quereller les sens & la raison.

*Ovide* , *Tibulle* & *Properce* n'étoient pas seulement poètes , ils étoient amoureux , & peignoient au naturel le sentiment dont leur ame étoit pénétrée ; ils nous touchent parce qu'ils étoient eux-mêmes vivement touchés.

Si vis me flere , dolendum est  
Primum ipsi tibi.

Leur amour n'a pas quelquefois assez de délicatesse ; mais il a toujours de la chaleur & de la vérité. Chez les Grecs & chez les Romains , les amans qui n'étoient point imbus des maximes de notre ancienne chevalerie se livroient quelquefois à des emportemens grossiers , que *Céladon* eût regardés comme autant de sacrilèges , & qui sont réservés chez nous aux maris du bas peuple. *Tibulle* , quoique très-galant , & de plus chevalier Romain , battoit sa maîtresse ; mais il expioit bientôt par un vif repentir ce mouvement de colère.

Dans l'élégie XI, après avoir vanté

les douceurs de la paix, il ajoute :  
 « C'est alors que les combats amou-  
 » reux s'échauffent ; alors l'amante  
 » affligée pleure ses cheveux arrachés ,  
 » sa porte brisée & ses joues meur-  
 » tries. Le vainqueur lui-même dé-  
 » teste la force de ses mains insensées.  
 » Tranquille au milieu d'eux , l'a-  
 » mour malin anime la querelle &  
 » leur dicte des injures piquantes. Ah !  
 » il faut être de marbre ou de fer  
 » pour frapper indignement ce qu'on  
 » aime. Outrager une belle , c'est ou-  
 » trager les dieux mêmes. C'est assez  
 » pour l'amant offensé de déchirer la  
 » robe légère de l'infidèle , de dé-  
 » ranger ses cheveux & sa coëffure ;  
 » c'est assez pour lui de faire couler  
 » ses larmes. Mille fois heureux celui  
 » dont le courroux peut faire pleurer  
 » une beauté timide. Mais s'il ose  
 » porter sur elle ses mains féroces ,  
 » qu'il s'arme de la lance & du bou-  
 » clier , il est fait pour la guerre &  
 » non pour les amours ».

M. *Guy*s n'a pas osé pour l'honneur  
 de *Tibulle* exposer ces images , il a eu  
 peur de révolter toutes les femmes

par une traduction trop fidèle. Voici les idées qu'il substitue à celles de l'original.

Mais les graces , les jeux & les ris ingénus ;  
M'annoncent par leurs cris les combats de  
Vénus.

La timide beauté va pleurer sa défaite ;  
L'amant qui croit encor sa victoire imparfaite  
Feint de pleurer comme elle , imite sa douleur,  
Et l'amour qui sourit couronne le vainqueur.  
Heureux qui peut jouir du plaisir d'un cœur  
tendre ,  
Du plaisir d'essuyer les pleurs qu'il fait répandre.

Les vers de M. *Guys* sont plus galans que ceux de *Tibulle* , mais ils sont bien moins intéressans.

Cette traduction est suivie de quelques poésies légères du même auteur. Ces petites pièces paroissent charmantes dans la société pour laquelle elles ont été faites ; mais il ne faut les offrir aux regards du public qu'avec la plus grande circonspection. Ce qu'il y a de plus piquant dans ce recueil , c'est une réponse de M. de

*Voltaire* à M. *Guys*, qui, comme auteur, lui avoit payé le tribut ordinaire, en lui envoyant son Voyage de Grèce & d'Italie.

Le bon vieillard très-inutile  
 Que vous nommez Anacréon ;  
 Mais qui n'eut jamais de Bathylle ;  
 Et qui ne fit point de chanson,  
 Loin de Marseille & d'Hélicon  
 Achève sa pénible vie  
 Auprès d'un poêle ou d'un glaçon  
 Sur les montagnes d'Helvétie ;  
 Il ne connoissoit que le nom  
 De votre Grèce si polie.  
 La bigotte inquisition  
 S'opposoit à sa passion  
 De faire un tour en Italie ;  
 Il disoit aux Treize Cantons :  
 Hélas ! il faut donc que je meure  
 Sans avoir pu voir la demeure  
 Des Virgiles & des Platons.  
 Enfin il se croit au rivage  
 Consacré par ces demi-dieux ;  
 Il les reconnoît beaucoup mieux  
 Que s'il avoit fait le voyage ;  
 Car il les a vus par vos yeux.

H v.

178 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

Il ne faut pas juger avec rigueur cet essai de M. *Guys* ; on doit lui pardonner quelques vers foibles échappés à sa jeunesse en faveur des services qu'il a rendus à la littérature dans un genre plus sérieux & plus solide.

L'ouvrage est dédié à M. le bailli de Resseguier. Cette dédicace n'a point été dictée par la flatterie ; c'est un hommage juste & sincère rendu par l'amitié à un homme encore plus distingué par ses talens que par sa naissance & ses dignités , qui honore les lettres par ses écrits , & l'humanité par ses vertus.

Je suis , &c.

Paris, le 23 décembre 1779.



## LETTRE VII.

*Suite des Epreuves du sentiment , par M. d'Arnaud , tome cinquième , troisième anecdote. Valmiers. Prix 3 liv. broché. A Paris chez Delalain , libraire , rue Saint - Jacques , la porte cochère vis-à-vis la rue du Plâtre.*

**P**ARMI cette foule de préjugés qu'on voit encore régner en France , il en est un bien cruel pour l'humanité qu'il outrage , bien avilissant pour la nation dont il semble rappeler l'antique barbarie , & d'autant plus terrible qu'il semble consacré par la loi ; vous devez comprendre , Monsieur , que je veux parler de cette espèce de tache originelle , qui souille dès le berceau ces enfans infortunés à qui leurs pères n'ont jamais daigné sourire , ou ceux qui plus malheureux encore , ont vu tomber leurs parens sous le glaive de la justice. Les vues du législateur étoient respecta-

bles , sans doute ; il se proposoit d'armer les loix en faveur des bonnes mœurs , & de prévenir les délits , si fréquens encore parmi nous , malgré la sévérité des peines , la vigilance & l'inflexible équité des magistrats.

Mais le moyen que le législateur emploie , a-t-il produit l'effet qu'il en attendoit ? J'en appelle à votre expérience ; a-t-on vu diminuer le nombre de ces innocentes victimes de la cruauté de leurs parens & de notre injustice , de ces malheureux enfans que nous appelons *bâtards* ? a-t-on vu diminuer le nombre de ces crimes qui deshonnorent la nature humaine , & qui provoquent la juste sévérité des loix ? Ce moyen n'est donc pas efficace ; je devois demander d'abord s'il étoit juste.

Je crois, Monsieur, que ce problème ne sera pas difficile à résoudre ; car enfin , quels sont les vrais coupables ? des pères débauchés. Et sur qui tombe la peine réservée au crime ? sur les déplorables fruits du libertinage. Je vous laisse maintenant apprécier la jus-

tice de ce moyen ; mais qu'importe ; direz-vous peut-être, que quelques innocens subissent l'humiliation , si à ce prix l'on vient à bout de tarir la source du désordre & de la licence ? Permettez moi de vous répondre , qu'il importe plus que vous ne pensez.

A la Chine , le crime des enfans est puni par la mort du père. Cette idée fait frémir. Eh ! bien , dans un Etat où l'honneur est encore plus cher que la vie , où l'infamie attachée au supplice est plus cruelle que le supplice même , n'est-il pas bien plus révoltant de voir couvrir d'opprobre une foule de citoyens innocens du crime que vous voulez punir ? Le remède n'est-il pas alors cent fois plus funeste que le mal ? Par cette cruelle distinction de légitimes & de bâtards , ne risquez-vous pas de substituer l'esprit de famille à l'esprit de patriotisme ? Eh ! les uns & les autres ne sont-ils pas également les enfans de l'état ? La patrie elle-même semble adopter les derniers ; elle les nourrit , les élève , leur procure une honnête subsistance. Ne leur conserve-t-elle



donc la vie que pour la leur rendre plus affreuse que la mort ?

Quelle suite , quel enchaînement de conséquences effrayantes ! Vous usez le ressort du gouvernement , vous énervez les loix , vous affoiblissez la crainte du supplice , en faisant retomber sur la vertu l'opprobre du crime ; vous multipliez nécessairement le nombre des scélérats ; car est-ce dans des cœurs que vous avez flétris par la honte , & desséchés par la douleur , que vous verrez germer les semences de la vertu ? Au lieu de les punir , ces malheureux enfans , ne valoit-il pas mieux les encourager , les louer , les récompenser même de ce qu'ils ne ressembloit point à leurs pères ?

Voilà , Monsieur , ce que je ne craindrois pas de dire au législateur lui-même , & ce que va vous dire M. d'Arnaud avec cette éloquence & cette sensibilité qui lui est propre ; il combat victorieusement dans cette anecdote les deux préjugés honteux dont je vous ai entretenu , sous le poids desquels il nous montre *Valmiera* près de succomber.

*Valmiers* avoit pris le parti des armes au sortir de l'enfance, il réunissoit l'ame la plus belle, & la figure la plus intéressante; aussi inspiroit-il l'amitié & l'amour. Madame *Lormessan*, jeune veuve âgée de vingt-deux ans, aspirait à son cœur & lui offrit sa main; mais l'amant le plus tendre, en lui jurant un éternel amour, lui déclara qu'il ne pouvoit être son époux.

Elle épanchoit sa douleur & ses allarmes dans le sein de la jeune *Léonore d'Ermanci* son amie, quand une malheureuse affaire leur dévoila la naissance de *Valmiers* & le motif de ses refus. Il étoit du nombre de ces infortunés que leurs parens ont eu la barbarie de désavouer. *Lorimond*, riche négociant, qui l'avoit trouvé mourant sur le seuil de sa porte, l'avoit élevé comme son fils. Contraint de quitter son corps, il espéroit que l'amour pourroit le consoler de cette humiliation; mais la foiblesse de son amante qui le sacrifia au préjugé porta à son cœur sensible un coup plus cruel encore.

S'il n'avoit pas été si plein de sa passion, qu'il eût été bien dédommagé de cette perte, par la tendresse de l'aimable *Léonore* ! L'estime qu'elle ne pouvoit refuser à ses bonnes qualités, la compassion qu'elle ressentoit pour ses malheurs augmentés encore par la mort de *Lorimond* qui le réduisit presque à l'indigence, tout contribuoit à faire naître & à nourrir dans son cœur la passion la plus vive, & elle ne put se défendre de lui en faire l'aveu.

Après la réponse qu'il a déjà faite à Madame *Lormessan*, vous ne doutez pas, Monsieur, de celle qu'il fit à Mademoiselle *d'Ermanci* qui se retira dans un couvent, tandis que par des actions héroïques il cherchoit à confondre l'injustice du préjugé cruel qui l'accabloit.

*Louis XII* faisoit alors la guerre aux Vénitiens. La bataille d'*Agnadel* lui fournit l'occasion de déployer tous ses talens militaires, & il s'y montra aussi brave soldat que grand capitaine. *Ceux qui ont quelque crainte*, dit-il à quelques courtisans qui trembloient pour ses jours, *n'ont qu'à*

*se mettre à couvert derrière moi. Leurs allarmes n'étoient que trop fondées.*  
 « Un arbalétrier alloit tirer sur le  
 » roi; un inconnu traverse les rangs;  
 » court à cet homme, s'élance & l'é-  
 » tend mort à ses pieds. *Louis* péné-  
 » tré d'admiration & de reconnoissance  
 » veut connoître son libérateur.

« Sire, dit-il, je suis François...  
 » Mon nom est *Valmiers*; je marchois  
 » sous vos drapeaux en qualité d'offi-  
 » cier; je me flattois de le disputer  
 » à mes camarades pour le zèle &  
 » l'amour de votre service; ma nais-  
 » sance..... — Comment? — Sire,  
 » poursuit *Valmiers* en laissant couler  
 » des larmes, ma naissance est illégi-  
 » time; on l'a su, & on m'en a fait un  
 » titre de réprobation.... — Mon  
 » ami, s'écrie le chevalier *Bayart* qui  
 » se trouvoit au milieu des courti-  
 » sans, par monseigneur saint *Denis*;  
 » ce sont vilains qui t'ont fait pareil  
 » reproche, & je suis prêt à leur don-  
 » ner démenti par leur gorge. Crois-  
 » moi, tiens à honneur d'être appelé  
 » bâtard; rien n'est tel que d'être fils  
 » de ses propres œuvres. Est-ce que

» Monseigneur *Dunois* ne valoit pas  
 » bien un enfant légitime ? — Mon-  
 » seigneur , répond *Valmiers* , l'illustre  
 » *Dunois* n'étoit pas dans la classe  
 » ordinaire des citoyens. . . . — Brave  
 » homme , lui dit le roi avec émotion ,  
 » vos parens vous ont désavoué ; eh !  
 » bien , le roi de France vous servira  
 » de père . . . . Vous porterez le nom  
 » de soldat du roi , & je joins à cette  
 » distinction une pension de mille  
 » livres ».

On fut bientôt à Orléans & l'action  
 de *Valmiers* & les bontés dont le roi  
 l'honoroit. L'envie en frémit ; Made-  
 moiselle *d'Ermancy* en tressaillit de  
 joie , & revit le brave soldat du roi  
 qui n'avoit pas encore pu couvrir de  
 sa gloire le défaut de sa naissance , &  
 qui venoit souvent chercher dans les  
 entretiens de cette aimable amie les  
 consolations qu'il ne trouvoit pas  
 toujours dans son cœur.

Une pauvre femme , c'étoit , disoit-  
 on , la femme d'un scélérat qui avoit  
 subi le dernier supplice , le suivoit  
 obstinément dans les rues , dans les  
 promenades. Enfin , dans une église ,

elle le considère , jette un cri , & tombe évanouie. *Valmiers* prend cette infortunée dans ses bras & la porte au cinquième étage , dans un galetas qu'on lui dit être son asyle. Cette femme ouvre ses yeux & retombe dans le sein de son bienfaiteur. C'étoit sa mère. Le comte de *Réminville* son époux , accusé d'un meurtre , & condamné à mort , avoit trouvé le moyen de briser ses fers. Jettée avec lui dans un cachot , elle y avoit vu naître son fils , & ne l'avoit jamais perdu de vue.

Le généreux *Valmiers* répandit lui-même cette nouvelle dans Orléans. La tendre *Léonore* en aima & en admira davantage son malheureux ami , qui ne se voyoit délivré d'un préjugé , que pour devenir la victime d'un autre aussi cruel.

Les feux de la guerre qui se rallumèrent bientôt en Italie , lui fournirent l'occasion de laver cette nouvelle tache dans son sang. Il ne tarda pas à mériter l'amitié de ce jeune *Gaston de Foix* , digne élève de *Louis XII.* « Jamais on ne réunit à

» un plus haut degré tout ce qui  
 » peut présenter un modèle accompli  
 » du chevalier François. Ce prince  
 » joignoit à une figure majestueuse  
 » ces graces inexprimables qui sont si  
 » fort au-dessus de la beauté ; la ga-  
 » lanterie & la générosité éclatoient  
 » dans ses moindres actions ; à la  
 » fois l'idole des femmes & des guer-  
 » riers , il avoit cette affabilité qui  
 » se fait adorer de l'inférieur , & par-  
 » donner les avantages presque tou-  
 » jours révoltans de la naissance &  
 » du pouvoir ; de ce bras orné d'une  
 » écharpe qu'il portoit *pour l'amour*  
 » *de sa dame* , il répandoit la terreur  
 » dans les bataillons ennemis ; l'aspect  
 » du péril ne faisoit qu'augmenter en  
 » lui cet enjouement agréable qui  
 » paroît être le caractère distinctif de  
 » la nation , & ce qu'il y a de plus  
 » étonnant , il associoit à tant d'heu-  
 » reuses qualités la prudence & la  
 » circonspection d'un général con-  
 » sommé ».

Tel étoit le prince dont *Valmiers*  
 avoit mérité l'amitié par des actions  
 éclatantes , & dont il vengea la mort

avec un courage héroïque. Admiré de toute l'armée, comblé des éloges de *Bayart* & de son roi, il revient à Orléans & vôle dans les bras de sa mère qui lui conservoit un dépôt précieux qu'il n'espéroit plus de retrouver. On le fait descendre dans un souterrain. A la lueur d'une lampe, il entrevoit un vieillard couché sur un grabat. Une longue barbe descendoit sur sa poitrine. « Mon fils, s'écrie sa » mère au milieu des sanglots, vous » voyez . . . . vous voyez votre mal- » heureux père ; & vous, mon ami, » ouvrez vos bras à votre cher en- » fant ; il mérite bien notre tendresse. » — Mon père ! — C'est mon fils » que je tiens dans mon sein ! Ah ! » ne te refuse pas à mes embrassemens ; » *Réminville*, je ne suis point crimi- » nel ; je ne suis . . . . . que le plus » infortuné des hommes.

» Le malheureux vieillard poursuivi » par la crainte d'un supplice qu'il » n'avoit pas mérité, étoit venu à » Orléans rejoindre son épouse qui » n'avoit pu mettre sa vie en sûreté » que dans cet affreux réduit »,



*Valmiers* ne balance pas ; il part avec son père & va implorer la justice de son maître qui le reçoit avec bonté, ordonne de revoir le procès, & veut assister à la révision d'une affaire si importante. *Je ne vous réponds pas*, lui dit-il, *de la promptitude de nos légistes, sans doute ce sont des gens habiles, je suis seulement fâché, comme les mauvais cordonniers, qu'ils allongent le cuir avec les dents.*

L'innocence du comte ne tarda pas à éclater ; il fut réhabilité, & son fils créé chevalier de l'ordre du roi, & revêtu d'un des premiers emplois, retourna avec lui triomphant à Orléans. Il vole chez Mademoiselle d'*Ermancy* ; il la trouve noyée dans les larmes, environnée de religieuses ; Madame de *Réminville* la pressoit dans ses bras ; Madame *Lormessan* même qui avoit appris d'elle sa passion pour *Valmiers*, s'empressoit de la consoler ; un accident imprévu venoit de la priver de sa fortune, elle vouloit ensevelir dans la retraite des jours inutiles à son amant, & par un dévouement plus héroïque encore

sacrifier son amour même à l'intérêt de *Valmiers*, & faire triompher elle-même sa rivale. Elle se rendit cependant aux instances du jeune comte, & après avoir été sa consolation dans ses disgrâces, elle fit son bonheur dans la prospérité.

Le comte se retiroit souvent à la campagne avec sa chère famille. « ils » se préparoient à dîner à l'ombre de » quelques saules qui bordoient un » ruisseau peu éloigné de leur demeure champêtre; *Réminville* tenoit » ses enfans dans ses bras; son père » s'étoit joint à lui pour caresser ces » aimables créatures, tandis que la » mère & l'épouse contribuoient aux » apprêts du repas; la dernière semoit » des fleurs sur sa tête; un inconnu » enveloppé dans une espèce de manteau, vient tout-à-coup saisir » *Réminville* par la tête, en lui mettant tant la main sur les yeux. *Reminville*, » devine qui te touche, tu ne me » croyois pas si près de toi. — Le » roi!... C'est vous, sire! — Laissons- » là le roi, c'est votre ami qui vient » vous voir; j'allois à Amboise; je

» me suis écarté de la chasse ; je sa-  
 » vois que vous aviez une maison  
 » de campagne en ces lieux , j'ai ha-  
 » sardé d'y venir seul. — Ah ! sire ,  
 » sire... ma femme , mes enfans , met-  
 » tons-nous tous aux genoux du meil-  
 » leur des rois... c'est.... c'est Dieu  
 » même qui se rend visible.—Embras-  
 » sez-moi , mes enfans... encore une  
 » fois , comte , oublions le souverain ,  
 » c'est votre égal , c'est votre ami qui  
 » vient vous visiter &.... Vous alliez  
 » diner ? Je m'invite du repas ; ce  
 » sera une fête pour moi ; voilà de  
 » ces plaisirs que goûtent rarement  
 » les rois..... Madame de *Réminville*  
 » étoit sortie pour quelques instans ;  
 » on la voit revenir avec ses enfans ,  
 » qui tenoient dans leurs mains une  
 » couronne de fleurs. Sire , dit cette  
 » dame , nous obéirons à votre ma-  
 » jesté , nous bannirons l'étiquette :  
 » daignez seulement souffrir que ces  
 » innocentes créatures , qui ne sont  
 » pas des courtisans , ayent l'honneur  
 » de vous offrir cette couronne ; les  
 » soins de la royauté n'appesantiront  
 » pas celle-ci sur votre tête. Le bon  
 » roi

» roi accepte en fouriant l'hommage ;  
 » après le repas. . . . un ami m'est ab-  
 » solument nécessaire , le poste est  
 » encore vacant , & mon soldat est  
 » fait pour le remplir ».

*Rémerville* continua de mériter, par ses vertus , & par un attachement invincible pour un si bon maître , l'amitié dont il l'honora ; au comble du bonheur , il ne forme qu'un vœu inutile , celui de voir l'humanité délivrée des préjugés qui la dégradent.

Le critique exact desireroit peut-être plus de netteté dans le plan de cette anecdote. Cet amour de *Madame Lormessan* dénué d'intérêt depuis sa rupture , produit un effet désagréable dans la scène qui précède le mariage de *Valmiers* ; on desireroit encore avoir plus de preuves que son amour pour *Mademoiselle d'Ermancy* le détermine à ce mariage autant que l'estime, l'amitié & la reconnoissance ; mais le but de l'auteur n'a pas été de nous tracer une intrigue amoureuse, mais de combattre un préjugé barbare, & il faut avouer qu'il l'a fait d'une manière triomphante.

Quelle reconnoissance. n'aurions-nous pas pour nos philosophes, s'ils employoient à combattre ces préjugés les armes qu'ils n'ont que trop souvent à la main pour attaquer des objets qu'ils devroient respecter ! Ce seroit alors qu'on pourroit, avec raison, représenter la philosophie, sous l'emblème d'*Hercule* abattant les têtes de l'hydre ; mais par une triste fatalité, la religion, la patrie & la vertu, sont en butte à leurs traits empoisonnés, & d'autant plus dangereux, que c'est au nom de l'humanité qu'ils font cette guerre sacrilège.

Je suis, &c.

Paris, ce 24 décembre 1779.



LETTRE VIII.

**V**ous vous rappelez, Monsieur ; la vive censure que M. *Boucher* a faite de la traduction , & sur-tout de la ponctuation maladroite du P. *Dotteville*. Heureusement ce traducteur estimable n'étoit pas seul proscrit ; la bonne compagnie avec laquelle on l'avoit associé le consolait un peu de l'anathème lancé contre lui ; & il a mieux aimé avoir tort avec les *Erasme*, les *Ernasti*, les *Juste-Lipse*, les *Brasier*, les *la Bluetterie*, & tous les éditeurs, traducteurs, commentateurs de *Tacite* qui ont existé depuis deux cens ans, & qui ont passé leur vie à méditer le profond historien des *Césars*, que d'avoir raison avec le seul M. *Boucher*, procureur au parlement, qui se flatte d'avoir débrouillé les sens les plus cachés de *Tacite* plus vite que le plus rusé praticien ne sauroit embrouiller un procès. Escorté de la cohorte nombreuse des traducteurs & commentateurs de *Tacite*, & par cette association

se croyant assez fort contre un adversaire qui seul vouloit lutter contre tous, le P. *Dotteville* a laissé le public prononcer entre son critique & lui, sans vouloir même prévenir les juges par une défense peut-être inutile ; mais un de ses amis pour assurer davantage son triomphe veut prémunir le public contre des chicanes de procureur ; il répond aux plus importantes des critiques de M. *Boucher*, & il y répond d'une manière si péremptoire qu'il ne reste au procureur d'autre parti à prendre que de jeter au feu les *six cents observations* qu'il tient dans son sac contre la ponctuation dissonnante, & les fautes de texte du père *Dotteville*, qui ne sont pas différentes du texte & de la ponctuation de l'univers entier. Cependant comme l'esprit du palais est fertile en ressources, je crains bien que le chicanier du P. *Dotteville* ne s'oppose à l'exécution de cette sentence, & qu'il ne veuille même faire enregistrer son opposition à mon greffe ; dans cette crainte je dois le prévenir que je tiens la cause pour jugée sans appel.

*A M. Boucher, procureur au parlement,  
sur sa critique de la traduction de  
Tacite du P. Dotteville.*

DANS votre lettre au P. *Dotteville*, vous le sommer, Monsieur, de répondre à chacuné des observations que vous faites sur la traduction de *Tacite*, sous peine de voir paroître cinq ou six cens notes que vous tenez prêtes contre lui. Comme il n'a pas satisfait à votre demande, vous allez sans doute le condamner par défaut; mais, Monsieur, si l'humeur pacifique du P. *Dotteville* lui fait préférer sa tranquillité au plaisir d'avoir raison, il doit être permis à un de ses confrères & de ses amis d'entreprendre une justification qui eût sûrement été mieux faite par lui-même. Votre prédilection pour *Tacite*, votre zèle pour les belles lettres, vous ont inspiré la critique que vous avez insérée dans l'*Année littéraire*; ce même zèle m'excite à y répondre. Heureux si je puis parvenir à justifier un ami respectable, sans offenser son agresseur.



*Simul in lucum*, &c. Vous reprochez au père *Dottuville* de n'avoir pas mieux entendu *provisum* que tous les interprètes qui l'ont précédé, & vous traduisez : « *Rhadamiste* entraîne » *Mithridate*, voir les apprêts du sacrifice, qu'il dit avoir commandé, » pour y prendre les dieux à témoin » de la paix entre les deux princes ».

En supposant que vous ayez trouvé vous seul le vrai sens de *provisum*, votre traduction seroit encore répréhensible, 1°. parce qu'*entraîner* voir n'est pas françois ; 2°. Il n'est pas question dans le latin des apprêts d'un sacrifice, mais du sacrifice même ; 3°. *aller voir un sacrifice* se dit des spectateurs que la curiosité y entraîne, & non de ceux pour qui il est offert ; 4°. de la manière dont vous vous exprimez, il semble que *Rhadamiste* n'est pas un des deux princes qui vont jurer la paix.

Quant à la règle *eo lusum* à laquelle vous en appelez, je doute fort qu'elle puisse autoriser à dire *traho lusum*,

j'entraîne au jeu. Enfin *providere* ne signifie pas voir, mais pourvoir, préparer d'avance. Sur six exemples, tous tirés de *Tacite*, & cités par *Rickius*, il n'est jamais pris que dans cette acception. Le père *Dotteville* n'a point dû surcharger son livre de notes sur les endroits clairs ; or tel est celui-ci sur lequel vous voudriez qu'il en eût mis une. *Trahit Mithridatem in lucum propinquum, distitans illic provisum esse sacrificium, imperatum ut pax juraretur.*

Vous demandez si les princes sont convenus dans le sacrifice de jurer la paix, ou s'ils doivent jurer la paix dans le sacrifice. La réponse est facile. Le sacrifice n'étant pas encore fait, il est évident qu'ils doivent jurer la paix dans le sacrifice, commandé sans doute lorsque *Mithridate* enfermé dans *Gorneas* étoit convenu du jour & du lieu, où se ratifieroit le traité.

Je sens que le public me dispensera volontiers d'être aussi long sur la critique des autres articles. Ils sont presque tous dans le même goût, & la sagacité du lecteur suppléera facile-

ment aux remarques que j'omettrai. En conséquence, Monsieur, je ne m'arrêterai point à la *conglobation* que *Tacite* a employée, dites-vous, & que vous accusez le père *Dotteville* de détruire, par sa manière de ponctuer, puisque sa manière est celle des autres éditeurs. Je ne dois pourtant pas oublier un mot, qui dans la même section me paroît le plus avoir excité votre bile contre lui, c'est *compede* au lieu de *compedes* qui doit y être, selon vous; mais sans examiner tous les sens qu'on peut donner à ce passage; je me contenterai d'observer que *Rickius*, *Juste-Lipse*, le père *Brotier* sont d'accord avec le père *Dotteville*, & que vous êtes à-peu-près seul de votre avis. Je n'en conclus pas pour cela que vous ayez tort, mais seulement que le père *Dotteville* n'est pas à blâmer d'avoir suivi un sentiment qui a dû lui paroître au moins probable, puisqu'il n'avoit pas votre autorité pour s'en appuyer.

*Liv. xiiij. sect. 12.*

Vous pourriez avoir raison sur les

parenthèses que vous ajoutez dans cet article, mais ne dites pas qu'on craignoit de faire retomber Néron sur l'honneur des femmes distinguées. Fi donc, Monsieur, quelles expressions ! Tomber sur l'honneur des femmes, c'est déchirer leur réputation par des écrits ou par des discours, & ce n'est assurément pas ce qu'entendoit Tacite.

Même Liv. sect. 16.

*At quibus altior intellectus, resistunt defixi in Neronem intuentes.* « Ceux » qui pénètrent mieux dans l'intérieur » du prince, restent immobiles & » s'efforcent d'y lire ». Voilà ce que vous appelez ébaucher les vigoureux coups de pinçaux de Tacite : mais si les convives de Néron pénétrèrent dans son intérieur ont-ils besoin de s'efforcer d'y lire ? La manière du père Dotteville est plus facile, & imite mieux la précision du texte, « Les courtisans plus » politiques demeurent immobiles & » fixés sur Néron ». Sans paraphraser, comme vous, il laisse à deviner, ainsi que son auteur, le motif qui rend les

courtisans immobiles ; il se rappelloit peut-être ces deux vers de *Racine*.

Mais ceux qui de la cour ont un plus long usage,

Sur les yeux de *César* composent leur visage.

*Même Liv. sect. 21.*

Vous faites un crime au père *Dotteville* d'avoir, sur la foi de *Juste-Lipse*, mis un point d'interrogation après ces mots : *Vivere ego Britannico potiente rerum poteram*. C'est beaucoup pour un traducteur, de vouloir s'appuyer de quelque autorité, de n'avoir pas un esprit systématique qui lui fasse imaginer dans son auteur, des sens plausibles à lui seul ; mais votre mépris pour tous ceux qui jusqu'à présent ont tâché d'entendre *Tacite*, vous fait juger autrement, & vous demandez : *A quoi revient le danger de mort où auroit été Agrippine, si Britannicus eût régné ? écarte-t-elle les soupçons d'une conspiration contre son fils ?*

Si je réponds à cette objection ; *Juste-Lipse* & son imitateur seront justifiés ; ainsi, Monsieur, je vous prie de vouloir bien m'entendre.

*Tacite*, sans rapporter le discours de *Burrhus* à *Agrippine*, se contente de dire qu'après avoir nommé les accusateurs, & détaillé les imputations, il en revient aux menaces. Quelles étoient ces imputations ? Elles ne se bornoient pas à dire à la mère de l'empereur, qu'on l'accusoit de conspirer contre lui, pour mettre *Plautus* en sa place. En qualité de juge *Burrhus* devoit alléguer tous les griefs incontestables qui fortifioient cette accusation ; or il n'y avoit pas long-temps qu'*Agrippine*, irritée de l'exil de *Pallas*, avoit fait, dit *Tacite*, retentir jusqu'aux oreilles du prince, que *Britannicus* étoit en âge de régner, qu'il étoit le vrai sang de *Claude*, le seul héritier digne de l'empire, & qu'elle iroit elle-même le présenter aux légions. *Néron* en avoit été troublé au point de se porter à l'empoisonnement de son frère. Est-il à présumer qu'un ministre chargé d'ordres très-rigoureux, & observé par des témoins, ait manqué de rappeler un crime qui rendoit le second bien plus vraisemblable ? Non sans doute ; ainsi,

Monſieur , comme on ne voit point , dans *Tacite* , que depuis la mort de *Britannicus* , *Agrippine* ſe ſoit permis d'autres propos auffi imprudens , c'eſt de ceux-là qu'elle veut ſ'excuser lorsqu'elle dit : « Pouvois - je me flatter » de vivre ſi *Britannicus* eût règné , & » dans le cas où *Plautus* ou tout autre » deviendrait ſe maître , manquai-je » d'ennemis qui m'accuſeroient , non » de paroles échappées à un excès de » tendreſſe , mais de crimes , dont un » fils ſeul peut abſoudre » ?

Vous ne douterez plus , Monſieur , que ce ne ſoit-là le véritable ſens des paroles de *Tacite* , ſi vous faites attention que dans votre manière de les interpréter , elles renferment une contradiction palpable. *Agrippine* ſ'avouant coupable de crimes , dont un fils ſeul peut abſoudre , ne doit pas dire qu'elle eût vécu tranquille ſous *Britannicus*.

*Liv. xvj. ſect. 32.*

*Soranus* voyant qu'on veut impliquer ſa fille dans l'accuſation intentée

contre lui dit : *Non illam in provinciam secum profectam , non Plauto PERÆTATEM nosci potuisse*, c'est à-dire, oratoirement, pour donner au père Dotteville une leçon sur la manière d'imiter le style de Tacite, Soranus dit, « qu'elle n'a été ni avec son père, dans son gouvernement, ni connue de Plautus, plus âgé qu'elle ». Le verbe eo, Monsieur, est un funeste écueil pour vous en françois comme en latin. Elle n'a été, dans le premier membre de votre phrase, exprime le parfait du verbe aller, que, par une subaudition très-peu oratoire, vous confondez avec le parfait du verbe auxiliaire être dans le second membre. De plus, per ætatem ne signifie pas seulement que Plautus fût plus âgé que Servilie, ce qui ne les eut pas empêché de se connoître, mais encore qu'il y avoit entre eux une grande disproportion d'âge, comme l'ont très-bien exprimé M. d'Alembert & le père Dotteville.

*Hist. liv. premier, section première.*

*Initium mihi operis Ser. Galba iterum*



malgré toutes les autorités , ne pourroit-on pas aussi inférer de votre interprétation , que vous diriez *justus judex* , un juge complet ; *justus locus* , un lieu complet. Nous ne le ferons cependant pas. On sait que vos fautes sont d'un tout autre genre , & ne procèdent souvent que du plaisir de dire quelque chose de nouveau.

Même liv. sect. 18.

*Ita mixtus pedes equesque rupere, &c.* Tacite rapporte deux causes de la défaite des Vitelliens, le mélange de cavalerie & d'infanterie qu'*Antoine* leur opposoit , & l'asyle qu'offroit la proximité de Crémone. C'est ce qu'a très-bien exprimé le père *Dotseville* , & qu'on ne retrouve point dans votre traduction. « Ainsi fut rompu , dites-  
» vous , le bataillon des légionnaires ,  
» par les cavaliers & les fantassins réunis : quoique le voisinage de Crémone laissât aux Vitelliens , avec  
» plus d'espoir de s'y réfugier , moins  
» d'envie de résister , Antoine ne les  
» poursuivit point davantage , à cause

» de la fatigue & des blessures dont se  
 » ressentoient & *hommes & chevaux*,  
 » après une bataille, où la fortune  
 » avoit trop hésité à se déclarer pour  
 » lui, &c. ».

En admirant l'adresse avec laquelle vous conservez l'unité d'un verbe, en lui faisant gouverner des parties symétriques, je vous remercie de m'avoir appris que réunir deux sections séparées par tous les éditeurs de *Tacite*, cela s'appelle grouper deux phrases parallèles. Je suis persuadé que le père *Doitteville* n'est pas en état de résoudre de tels problèmes de style. Cependant à la lecture de sa traduction, voici ce que je crois deviner, c'est qu'il pense que les tournures *quantò plus* & autres du même genre, qui sont élégantes en latin, rendent quelquefois le françois d'une pesanteur insoutenable. Le génie des deux langues est absolument différent, & un traducteur ne doit rendre le style de son auteur, qu'autant qu'il s'adapte à sa langue. Si vous trouvez cette observation vraie, elle servira de réponse aux reproches que vous faites au

père *Dotteville* sur le style de sa traduction.

L'estime que j'ai pour cette traduction, Monsieur, n'est point exclusive, & j'espère encore éprouver du plaisir à la lecture de celle que vous destinez au public. Je la lirai, non dans le dessein qui m'a fait prendre la plume aujourd'hui, mais pour y admirer en combien de manières différentes il est possible de bien traduire un auteur. J'y trouverai, ou croirai peut-être y trouver quelques fautes ; mais comme dit *Horace*, *ubi plura nitent. . . non ego paucis offendar maculis*. De légères taches ne m'empêcheront point de rendre justice au mérite de l'ouvrage, ni d'avoir pour l'auteur toute l'estime qui lui est due.

J'ai l'honneur d'être,

Monsieur,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur,

PRIOLEAU de l'Oratoire.

*Indications des Nouveautés dans les  
Sciences, la Littérature & les Arts.*

*Nouveaux Mélanges de poésies Grecques, auxquels on a joint des morceaux de littérature Angloise. A Amsterdam, chez la veuve Merkus, libraire; & à Paris, chez Merigot le jeune, libraire, quai des Augustins, au coin de la rue Pavée, in-8° de 252 pages.*

*Réflexions historiques & politiques sur le commerce de France avec ses colonies de l'Amérique, par M. Weuves le jeune, négociant, &c. A Paris, chez Cellot, imprimeur-libraire, rue Dauphine, la seconde porte cochère à droite, en entrant par le Pont-neuf, au fond de la cour, in-8° de 392 pages.*

*Les vrais Principes du gouvernement François démontrés par la raison & par les faits, par un François. Nouvelle édition revue, corrigée & augmentée, avec cette épigraphe :*

*Est-il d'autre parti que celui de vos rois ?*

*A Paris, chez tous les libraires qui vendent les nouveautés.*

214 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

bleau, & sous un seul point de vue, les faits principaux & essentiels de cette histoire intéressante. Récit rapide, choix de faits judicieux, réflexions sages, voilà ce qu'ils peuvent se promettre de trouver dans cet abrégé.

*Lettre du docteur Demeſte, de la société d'Emulation de Liège, correspondant de la société royale de Médecine, du docteur Bernard, premier professeur de la faculté de Médecine de Douai, sur la Chymie, la Docimastie, la Cristallographie, la Lithologie, la Minéralogie, & la Physique en général, in-12 de 660 pages, y compris une table des matières des deux volumes très-bien faite. A Paris, chez Didot, imprimeur de Monsieur, quai des Augustins; chez Clouſier, imprimeur & libraire, rue Saint-Jacques.*

Cet ouvrage annonce par-tout un observateur exact, un physicien profond; les deux volumes se vendent 5 livres brochés.

*Eclairciſſemens sur le martyre de la légion Thébaine & sur l'époque de la*

*persecution des Gaules sous Diocletien & Maximien, par P. de Rivaz. A Paris chez Charles - Pierre Berton, libraire; rue Saint - Victor, vis-à-vis le séminaire de Saint - Nicolas-du-Chardonnet, au Soleil levant, 1 vol. in-8°. de 365 pag.*

Ce fait intéressant pour la religion est discuté par M. Rivaz, avec une critique lumineuse & une érudition profonde.

*Découvertes de M. Marat, docteur en Médecine des gardes-du-corps de Monseigneur le comte d'Artois, sur le feu, l'électricité & la lumière, constatées par une suite d'expériences nouvelles qui viennent d'être vérifiées par MM. les commissaires de l'Académie des Sciences. A Paris chez Cloufier, imprimeur, rue Saint-Jacques brochure de 38 pages.*

Je n'entre ~~pour~~ pour ce moment dans aucun détail sur ces découvertes importantes, parce que je n'ai pas vu les expériences. M. Marat m'a fait l'honneur de m'inviter à les aller voir. Je

profiterai de sa bonne volonté dans mes premiers momens de loisir; mais je puis dire dès à présent que ses découvertes paroissent aussi réelles qu'importantes, d'après les expériences qu'il annonce dans son mémoire, & l'on ne peut pas douter de l'exactitude de ces expériences, qui nous est garantie par quatre des membres les plus distingués de l'académie des Sciences, MM. le comte de Maillebois, de Montigny, le Roy & Sage.



# L'ANNÉE

## LITTÉRAIRE.

### LETTRE IX.

*Fabliaux ou Contes du XII<sup>e</sup> & du XIII<sup>e</sup> siècles, traduits ou extraits d'après les manuscrits du temps, avec des notes historiques & critiques, & les imitations qui ont été faites de ces contes depuis leur origine jusqu'à nos jours, avec cette épigraphe :*

*Si apud te honor antiquitati & fabulis quoque.*  
*Pline, Epit.*

*3 vol. in-8°. A Paris, chez Eugène Onfroy, libraire, quai des Augustins.*

LA révolution qui s'est opérée dans nos mœurs & dans notre langage a fait tomber dans le plus profond oubli nos vieux rimeurs qui nous paroissent aujourd'hui barbares & intelligibles. Si les historiens & les écrivains modernes daignent quelque-

ANN. 1779. Tome VIII. K



fois en faire mention , c'est ordinairement avec un ton de mépris & de pitié qu'on pardonneroit à peine à l'ennui de les avoir lus ; cependant il s'en faut bien que nos anciens poètes soient absolument à dédaigner. Si l'on ne trouve point dans leurs écrits le goût , la délicatesse , l'élégance , qualités inconnues dans des siècles grossiers , ils ont du moins la sensibilité , l'imagination , le génie qui sont de tous les temps & de tous les pays. Ce recueil de contes est en même temps instructif & agréable ; il fait connoître un des premiers momens de la poésie de nos ayeux , & doit à ce titre intéresser tous les littérateurs François.

On a remarqué que tous les peuples ont eu des poètes avant d'avoir des écrivains en prose. La poésie françoise , dont les difficultés aujourd'hui ne peuvent être vaincues que par le plus grand génie , étoit au douzième siècle un métier facile. De là cette multitude innombrable de moralités , de proverbes , de miracles , de prières à la Vierge , de vies des saints en vers dont on est effrayé

quand on parcourt les manuscrits du temps, L'office divin , la bible , la règle de saint Augustin , la coutume de Normandie , tout enfin jusqu'à l'histoire , fut rimé. Cependant au milieu de toute cette écume grossière d'un temps d'ignorance , on doit distinguer trois espèces de poésies , qui , destinées spécialement à l'amusement de la noblesse & des princes , formoient en quelque façon une classe à part. Ce sont les chansons , les romans & les contes.

Les anciennes chansons étoient militaires , elles célébroient les exploits des fameux guerriers , & le soldat les chantoit en chœur en marchant à l'ennemi. La plus connue étoit la chanson de *Roland* qui subsista jusqu'assez avant dans la troisième race , & que personne n'a songé à transmettre à la postérité , parce qu'elle étoit dans la bouche de tout le monde. On fait la belle réponse que fit un soldat au roi *Jean* qui lui reprochoit de chanter cette chanson dans un temps où il n'y avoit plus de *Rolands* ; sire , repartit le soldat , il

s'en trouveroit encore s'ils avoient à leur tête un *Charlemagne*. Les chansons galantes devinrent ensuite à la mode. Saint *Bernard* en avoit fait plusieurs dans sa jeunesse ; celles d'*Abélard* pour la célèbre *Héloïse* furent chantées par toute la France ; on connoît celles que *Thibaut*, comte de Champagne, composoit pour la reine *Blanche*. La plupart de ces anciennes chansons n'offrent que des lieux communs d'une fade galanterie, cependant on y trouve aussi quelquefois de la naïveté, du sentiment & des peintures du printemps assez agréables. Ce qu'il y a d'étonnant, c'est que dans une nation qui aimoit le vin, on ne faisoit alors aucune chanson de table.

Les premiers ouvrages romanesques que l'on connoisse ont été composés par des moines, & ont pour objet les croisades. La chevalerie qui venoit de naître s'empara ensuite des romans. Le principal personnage est toujours un chevalier errant qui redresse les torts, pourfend les géants, sauve l'honneur des belles, remporte le prix des tournois, & opère pour

fa mie des prouesses incroyables. Ces  
 fictions eurent la plus grande vogue ;  
 & sous le règne de *Henri II* , le  
 roman des *Amadis* étoit si estimé que  
 si quelqu'un , dit *la Noue* , avoit osé  
 en dire du mal on lui eût craché au  
 visage. Il y a peu d'art & de variété dans  
 nos anciens romanciers ; leurs fables  
 sont oubliées , tandis que celles d'*Ho-*  
*mère* & de *l'Arioste* , qui ne sont guères  
 plus raisonnables , feront à jamais les  
 délices des siècles les plus polis. Les  
 romans héroïques ont succédé dans  
 le siècle dernier aux romans de che-  
 valerie. « On y reconnoît encore , il  
 » est vrai , dit l'auteur , un fonds de  
 » physionomie antique ; mais au lieu  
 » de ces preux infatigables ferraillant  
 » tout le jour & couchant le soir avec  
 » leur mie , ce sont de fades & lan-  
 » goureux héros , toujours prof-  
 » ternés aux pieds de leurs belles ,  
 » & n'employant pour les fléchir que  
 » des soupirs , des pleurs , un respect  
 » sans bornes & d'éternels compli-  
 » mens remplis de ce jargon pré-  
 » cieux qu'avoit mis à la mode le  
 » bel-esprit du temps ». Ces longs

romans firent place aux nouvelles & aux contes de fées ; on a vu ensuite les petits romans obscènes , les romans Anglois en forme de lettres , les romans philosophiques occuper tour à tour la frivolité de la nation ; mais ces modes littéraires n'ont régné qu'un instant , tandis que l'empire des romans de chevalerie a duré plus de cinq cens ans.

Le genre des contes appelés autrefois *flabels* ou *fabliaux* est plus agréable & plus varié ; nous l'avons emprunté des Orientaux , & ce fut un fruit des croisades. L'on sait que le goût des contes a toujours été très-vif & très-répandu en Asie ; l'abbé *le Mascrier* dans son voyage d'Egypte parle d'un hôpital établi par les califes avec une magnificence & des soins incroyables , dans lequel , entr'autres choses imaginées pour le soulagement des malades , il y avoit des salles particulières où ceux qui ne dormoient pas pouvoient se rendre ; ils y trouvoient des musiciens qui les récréoient par le son des instrumens , & des hommes gagés pour les égayer par des

contes. Les François n'ont pas moins excellé dans ce genre que les Arabes. S'ils n'ont pas autant d'imagination ; ils ont plus de gaité & de naturel ; quelques contes charmans répandus çà & là dans *Horace* , dans *Lucien* ; dans *Apulée* , voilà tout ce qui nous reste des anciens , qui dans le pays des fables avec une mythologie extravagante se sont cependant peu adonnés aux fictions romanesques. Les auteurs des fabliaux sont les premiers qui depuis l'invasion des barbares aient fait paroître des contes en Europe ; l'Italie leur doit ce *Bocace* dont elle est si fière , & dont la réputation subsistera toujours parce qu'il est le créateur de la langue Italienne ; au contraire le style des fabliaux ayant vieilli , on les a oubliés. *Rabelais* , quoique diffus , inégal , hérissé d'une érudition pédantesque , a long-temps séduit la nation ; c'est lui qui avec *Marot* a la gloire d'avoir formé notre inimitable *la Fontaine* qui cependant est plus admirable dans ses fables que dans ses contes. Les écrivains qui l'ont suivi , fort éloignés de ses graces

& de sa naïveté, n'ont imité que la licence.

Les fabliaux ne présentent pas toujours des mœurs honnêtes, & cependant les pères employoient autrefois ces contes trop libres à l'instruction de leurs fils & même de leurs filles. On peut croire que les idées de pudeur n'étoient pas alors tout à fait les mêmes qu'aujourd'hui. Ce qui le prouve, c'est que dans presque toutes nos villes méridionales les adultères étoient promenés publiquement par les rues, l'homme coupable en simple paleçon, la femme toute nue, ou dépouillée jusqu'à la ceinture. Quelquefois on obligeoit celle-ci de conduire elle-même son complice d'une manière plus indécente encore. Ce même châtimement étoit la peine ordinaire des courtisannes. Pendant longtemps il y a eu à la foire de Beaucaire une course publique où ces malheureuses couroient seules en chemises, ou même entièrement nues. Le rédacteur de ces contes s'est bien gardé d'exposer aux yeux des lecteurs polis & délicats des images que la

grossièreté seule des mœurs anciennes a pu supporter, il a retranché tous les détails trop libres, & a rendu nos anciens fabliers dignes des regards des honnêtes gens.

Il est à remarquer que ces troubadours Provençaux, autrefois si vantés, & qu'on regardoit comme les pères & les fondateurs de notre poésie n'ont presque fait que des chansons, des satires appellées *sirventes*, & des *jeux partis*, ou *tençons*, qui sont des questions de jurisprudence amoureuse, tandis que les romans & les contes, deux espèces d'ouvrages beaucoup plus considérables, & qui demandent bien plus de génie, sont presque tous de la composition de nos poètes François. Quelques-uns de leurs fabliaux que je vais mettre sous vos yeux, Monsieur, vous convaincront que ces anciens conteurs ne sont point sans mérite, & que nous devons de la reconnaissance au littérateur infatigable qui a tiré de l'oubli d'aussi agréables productions.

Le conte de *Narcisse* prouve que





» faillir , elle se croit blessée , elle  
» porte la main sur son cœur , hélas !  
» la playe étoit au dedans ».

Elle se retire tremblante , agitée ;  
la nuit ne peut calmer son inquiétude.  
Le sommeil s'éloigne de ses yeux ;  
uniquement occupée de l'image de  
*Narcisse* , « Qui trouble ainsi mon repos ,  
» s'écrie-t-elle , d'où viennent ces  
» tressaillemens , ces palpitations in-  
» volontaires ? Un feu intérieur me dé-  
» vore ; je sens ma raison se troubler ,  
» je ne me connois plus ; pourquoi  
» m'occuper sans cesse de ce jeune  
» homme , & que m'importe qu'il  
» soit beau , peut-être avec tant de  
» charmes est-il trompeur & perfide ;  
» mais non , la nature a pris trop de  
» plaisir à le former pour ne lui avoir  
» pas donné toutes les vertus..... Dans  
» qu'as-tu dit ? Après avoir été si long-  
» temps estimable , veux-tu donc enfin  
» te faire mépriser ? Quoi , un inconnu  
» te plaît ? .. Oui , il me plaît plus que  
» tout ce que j'aime au monde , & à  
» qui , grands dieux , ne plairait-il  
» pas ? Sa beauté , sa grace charmante  
» m'ont ravi , & sans lui il m'est im-

» possible de vivre ; mais hélas , peut-  
 » il être à moi , mon père me l'accor-  
 » dera-t-il ? . . . . Ah ! c'en est fait , je  
 » suis née malheureuse , il me faut  
 » mourir » ? Le lendemain *Dane* re-  
 voit le jeune homme & le trouve  
 encore plus beau que la veille ; sa pas-  
 sion devient plus vive , elle maudit  
 son rang & se livre au désespoir ;  
 « hélas ! s'écrie-t-elle , on m'avoit dit  
 » que l'amour étoit si doux ! . . . Quel  
 » état affreux ! non je ne puis plus le  
 » supporter. Je veux faire instruire ce  
 » jeune Thébain du doux penchant que  
 » sa vue m'a inspiré , ou plutôt je veux  
 » qu'il vienne pour avoir le plaisir de  
 » le lui déclarer moi-même. Eh ! quel  
 » autre que moi , ô ciel , pourroit lui  
 » peindre ce que je sens ! . . . Mais s'il  
 » alloit rejeter l'offre de mon cœur ,  
 » si son indifférence , son orgueil . . . Eh  
 » bien , j'irai , oui j'irai sur le chemin  
 » de la forêt m'offrir à lui , je me jetterai  
 » à ses pieds , je les baignerai de mes  
 » larmes , je lui peindrai tous les maux  
 » qu'il me fait souffrir , & s'il n'a point  
 » une ame de fer , il en prendra com-  
 » passion ».

*Dane* exécute sa résolution, mais le succès ne répond point à ses vœux ; l'insensible *Narcisse* n'est point touché de sa douleur ni de ses larmes, & s'éloigne d'elle brusquement. La princesse désespérée conjure *Vénus* & l'amour de la venger d'un ingrat ; bientôt sa prière est exaucée ; *Narcisse* accablé de chaleur & de fatigue vers le milieu du jour, s'approche d'une fontaine pour se désaltérer ; en se baissant il apperçoit dans l'eau son image, dont il devient tout-à-coup éperdument amoureux ; l'insensé s'épuise en larmes & en prières inutiles, enfin il succombe à la violence des desirs qui le consomment & tombe mourant sur l'herbe. *Dane* arrive en ce moment, l'amour l'avoit conduite exprès à la fontaine pour lui faire goûter le plaisir de la vengeance. *Narcisse* la reconnoît & veut lui parler, mais la voix lui manque ; il lui tend la main en levant les yeux vers le ciel comme pour lui demander pardon de sa cruauté. *Dane* consternée s'affied à ses côtés, lui pose la tête sur son sein & s'efforce de le ramener par les plus

tendres caresses. Vains secours, *Narcisse* expire dans ses bras. Alors son désespoir s'exhale en longs cris douloureux ; furieuse & détestant la vie qu'elle ne conservoit que pour aimer *Narcisse*, elle se précipite sur son corps & y meurt de douleur.

Profitez bien de cet exemple , dit l'auteur de ce fabliau , vous sur-tout qui avez inspiré de l'amour à quelqu'un ;

Quar si vous le laissez mourir ,  
payer.

Dieu le vous saura bien merir.

Si l'on veut comparer la métamorphose du poète latin avec le conte du fablier françois ; on verra qu'*Ovide* est plus riche & plus brillant dans ses descriptions , qu'il a plus d'esprit , de finesse & d'élégance ; mais que notre vieux rimeur a mis bien plus de sentiment & d'intérêt dans son récit. Son héroïne est bien plus touchante que la nymphe *Echo*. Les anciens n'offrent rien de plus délicat que cette peinture du désordre & du trouble qu'excite dans un jeune cœur une passion naissante ; & l'on doit être surpris de

trouver de pareils traits dans un écrivain du XII<sup>e</sup> siècle.

L'aventure de *Narcisse* est funeste & tragique , le conte d'*Aristote* va nous égayer par une scène riante & comique. *Alexandre* après avoir porté ses armes jusques dans l'Inde , oublie le soin de sa gloire auprès d'une maîtresse adorée. Le grave *Aristote* lui représente d'un ton de précepteur la honte de sa conduite. Touché de ses remontrances , le conquérant s'arrache à l'objet de son amour ; la belle irritée contre le pédagogue prie son amant de se trouver le lendemain à une des fenêtres de son palais , promettant de lui faire voir son précepteur dans un état peu conforme à la sévérité de sa morale.

Le lendemain au lever du soleil , éveillée par le desir de la vengeance , elle descend au verger dans un déshabillé galant & voluptueux , laissant flotter sur ses épaules une longue chevelure blonde ; elle se promène auprès de la fenêtre du philosophe en chantant cet air :

Enfant j'étois & jeunette  
 Quand à l'école on me mit ;  
 Mais je n'y ai rien appris  
 Fors qu'un seul mot d'amourette ;  
 Et nuit & jour le répète  
 Depuis qu'ai un bel ami.

Aux accens de cette voix charmante,  
*Aristote* ému quitte ses livres & s'ap-  
 proche de la fenêtre ; là sans être  
 apperçu , il contemple à son aise  
 cette jeune beauté qui s'amuse à cueil-  
 lir des fleurs dont elle forme une guir-  
 lande ; elle se baisse & se relève alter-  
 nativement pour déployer avec plus  
 d'avantage ses graces piquantes , les  
 yeux enflammés du philosophe suivent  
 tous les mouvemens de la belle. En  
 vain la raison lui conseille de retour-  
 ner à ses livres , en vain elle lui re-  
 présente ses rides & sa tête chauve ,  
 entraîné par une passion aveugle ;  
*Aristote* arrête la jeune Indienne qui  
 passoit sans affectation sous la fenêtre.  
 « Qui me retient, s'écrie-t-elle en se  
 » retournant ? — Ma douce dame,  
 » c'est celui qui ne peut plus vivre  
 » sans vous, & qui pour vous plaie

» exposeroit avec plaisir *ame & vie*,  
 » *corps & honneur* ». La coquette rusée  
 feint d'être surprise d'un pareil aveu ,  
 cependant elle n'y paroît pas insen-  
 sible , & se plaint adroitement des  
 froideurs & de l'inconstance d'*Alexan-*  
*dre*. *Aristote* veut profiter de ce mo-  
 ment de dépit , & presse la belle  
 d'entrer dans son cabinet. Elle paroît  
 disposée à le satisfaire , mais *avant de*  
*faire folie* , elle veut faire une petite  
 promenade montée sur le grave pré-  
 cepteur. *Aristote* se soumet à ce bizarre  
 caprice ; il descend dans le verger ,  
 se courbe vers la terre , & appuyé  
 sur les mains présente le dos ; on lui  
 met une selle , on lui passe la bride  
 autour du col ; la belle triomphante  
 s'affied avec fierté , & se promène  
 en chantant ,

Ainsi va celui qu'amour mène.

*Alexandre* prévenu observoit d'une  
 fenêtre tout ce qui se passoit ; à la vue  
 de son précepteur sellé & bridé , il  
 fait un grand éclat de rire : *Aristote*  
 lève la tête , apperçoit le monarque ,  
 & convert de confusion , il avoue



humblement que l'amour est excusable dans un jeune guerrier , puisqu'un vieux philosophe n'a pu s'en défendre.

« Cet exemple , dit l'auteur , doit » nous apprendre à ne blâmer ni les » amies , ni leurs amans , car amour » est le maître de tous les hommes ».

L'idée de ce conte est ingénieuse , plusieurs écrivains en ont profité , & entr'autres M. Marmontel. Le fablier , pour donner plus de poids à son récit & faire mieux sentir le pouvoir de l'amour a choisi *Aristote* , personnage vénérable , alors adoré dans les écoles , & en quelque sorte le dieu des universités de l'Europe. Il est vrai qu'on a prétendu que ce philosophe ayant épousé la fille d'*Hermias* son ami , il en devint éperdument amoureux , qu'il alla jusqu'à lui offrir des sacrifices ; peut-être notre poète aura lu par hasard cette scandaleuse anecdote ; il aura pensé que l'homme accusé d'un pareil trait de folie pouvoit être supposé capable d'une autre extravagance moins sérieuse. La morale qui termine ce fabliau , est précisément celle qui se débite à l'opéra ;

de pareilles instructions sont plus dangereuses qu'utiles ; mais il faut se souvenir que l'amour étoit alors regardé, non comme une foiblesse, mais comme une vertu & une qualité nécessaire, parce que c'étoit lui qui faisoit entreprendre les grandes choses. Chez les romanciers du temps, les héros ont tous une *amie*, & on y voit les jeunes chevaliers gémir de n'avoir pas encore *fait prouesse pour être dignes d'aimer & d'être aimés* ; les faveurs ou l'amour d'une dame y sont souvent la récompense, & presque toujours le motif d'une action éclatante. Il faut avouer qu'une passion qui enfançoit les héros, quoique souvent par la foiblesse humaine elle dégénéraît en libertinage, étoit cependant infiniment estimable dans ses principes ; mais ce qu'on aura peine à croire, c'est qu'elle s'étoit en quelque sorte incorporée avec la religion du temps ; devoirs envers Dieu, devoirs envers les dames, tel étoit à-peu-près le catéchisme qu'on enseignoit à la jeune noblesse ; *il aimoit l'honneur sur-tout*, dit un ancien historien en parlant de *Louis III*,

duc de Bourbon, bien regardoit aussi les bonnes mœurs dont il étoit plein, & fut un chevalier fort amoureux, premièrement envers Dieu, après envers toutes les dames & demoiselles.

Le comte d'*Aucassin* & *Nicolette* est remarquable par un ton de loyauté, de candeur & de simplicité antique; on y trouve beaucoup de cette naïveté touchante, qui devint dans le siècle suivant le caractère de notre langue, & qu'elle paroît avoir perdu sans retour.

Le comte *Bongars* de Valence faisoit depuis dix ans une guerre cruelle à *Garins*, comte de Beaucaire, vieillard foible & infirme, qui n'étoit plus en état de combattre. Il disoit souvent à son fils *Aucassin*, jeune homme grand & bien fait, beau par merveille. « Cher fils, prends un cheval & des armes & vas secourir tes » hommes; quand ils te verront à leur » tête, ils défendront avec plus d'ardeur leurs murs, leurs biens & leurs » jours. Mon père, répondoit *Aucassin*, je vous ai déjà fait part de mes » résolutions, que Dieu ne m'accorde

« jamais rien de ce que je lui deman-  
 « derai, si l'on me voit ceindre l'épée,  
 « monter un cheval, & me mêler dans  
 « un tournois ou dans un combat  
 « avant que vous m'ayez accordé  
 « *Nicolette, Nicolette*, ma douce amie,  
 « que j'aime tant. Beau fils, reprenoit  
 « le père, ce que tu me demandes ne  
 « peut s'accomplir. Cette fille n'est  
 « pas faite pour toi; le vicomte de  
 « *Beucaire* mon vassal qui l'acheta  
 « enfant des Sarrasins, & qui quand il  
 « la fit baptiser voulut bien être son  
 « parrein, la mariera un jour à quel-  
 « que valet de charrue. Toi, si tu  
 « veux une femme, je puis te la don-  
 « ner du sang des rois & des comtes.  
 « Ah! mon père, répondoit *Aucassin*,  
 « quel est sur la terre le comté ou le  
 « royaume qui ne fût dignement oc-  
 « cupé, s'il l'étoit par *Nicolette*, ma  
 « douce amie » !

Irrité de l'obstination de son fils,  
*Garins* exige du vicomte son vassal,  
 qu'il chasse *Nicolette*. Le vicomte ne  
 voulant pas punir avec tant de ri-  
 gueur une créature innocente, se con-  
 tente de l'enfermer dans une chambre

isolée tout au haut de son palais, éclairée seulement par une petite fenêtre qui donnoit sur le jardin. La pauvre prisonnière » jeta les yeux sur » le jardin , où les fleurs s'épanouif- » soient , où chantoient les oiseaux , & » s'écria douloureusement , malheu- » reuse que je suis ! me voilà donc en- » fermée pour jamais ! *Aucassin* , doux » ami , c'est parce que vous m'aimez » & que je vous aime , mais ils au- » ront beau me tourmenter , mon » cœur ne changera point & je vous » aimerai toujours ».

Tandis qu'*Aucassin* se désespère dans l'absence de *Nicolette* sa mie , le comte *Bongars* vient assaillir le château de Beaucaire. *Garins* éperdu , court à la chambre de son fils. « Lâche que tu es , » que fais-tu là ? & veux-tu donc te » voir dépouillé . . . . Mon cher fils , » monte à cheval , va défendre ton » héritage. Eh ! bien , mon père , ré- » pond *Aucassin* , je vais prendre les » armes & marcher au combat , mais » si Dieu me ramène sain & vainqueur , » promettez-moi de me laisser voir » une fois , une seule fois , *Nicolette* ,

» ma douce amie , que j'aime tant ,  
 » je ne veux que lui dire deux pa-  
 » roles , & lui donner un baiser. Soit,  
 » répondit le comte, je vous en donne  
 » ma foi ». Animé par cette promesse,  
*Aucassin* vole à l'ennemi , fait des  
 prodiges de valeur , & amène à son  
 père le comte *Bongars* prisonnier.  
 — « Mon père , j'ai tenu ma parole ,  
 » songez à tenir la vôtre. — Quelle  
 » parole , beau fils ? — Eh ! quoi , ne  
 » m'avez-vous pas promis que vous  
 » me laisseriez voir & baiser encore  
 » une fois *Nicolette* , ma douce amie  
 » que j'aime tant ? — Que je meure  
 » tout à l'heure si j'en fais rien. —  
 » Mon père , est-ce là votre dernier  
 » mot ? — Oui , de par Dieu , oui. —  
 » Certes , je suis fâché de voir men-  
 » tir un homme de votre âge ; puis  
 » se tournant vers *Bongars* , comte de  
 » Valence , lui dit-il , n'êtes-vous pas  
 » mon prisonnier ? — J'en conviens ,  
 » sire. — Donnez-moi donc votre  
 » main. — La voici. — Or maintenant  
 » jurez-moi que toutes les fois que  
 » vous trouverez l'occasion de nuire  
 » à mon père & de lui faire honte

« vous la saisissez aussi-tôt. *Bongars*  
 « fait le serment qu'on exige, & son  
 « vainqueur aussi-tôt le prenant par  
 « la main le reconduit à la porte de  
 « la ville où il le met en liberté.  
 « *Garins* furieux fait enfermer son fils  
 « dans la tour ».

Cette scène est pleine de naturel, de chaleur & de vérité, on croit être transporté au siècle d'*Homère*. *Aucassin* irrité a quelque chose du caractère d'*Achille*, & la situation de ces deux guerriers est à peu près la même. Le début de ce conte est de main de maître. Il est en action plutôt qu'en récit. Ce qui suit ne mérite pas les mêmes éloges. L'intérêt, il est vrai, se soutient toujours, mais les incidens sont trop romanesques.

Une nuit que *Nicolette* ne pouvoit dormir, elle trouve le moyen de s'échapper de sa prison à la faveur de la lune; elle ouvre la porte du jardin, traverse la ville, & arrive sans le savoir au pied de la tour où étoit renfermé son doux ami, elle entend les plaintes & les gémissemens du tendre *Aucassin*; gentil bachelier,  
 lui

lui dit-elle , pourquoi pleurer & vous lamenter en vain ? votre père & votre famille me haïssent , nous ne pouvons vivre ensemble ; adieu , je vais passer les mers , & me cacher dans un pays lointain : elle entre ensuite dans une forêt & s'y endort jusqu'au lever de l'aurore. A son réveil elle rencontre des bergers à qui elle donne cinq sols à condition qu'ils iront de sa part dire à *Aucassin* qu'il y a dans la forêt une biche blanche , pour laquelle il donneroit tout l'or du monde , qu'on l'invite à venir la chasser ; mais que s'il attend plus de trois jours il ne la retrouvera plus. Dans l'espoir de revoir son amant , *Nicolette* s'amuse à construire avec des rameaux & des fleurs une maisonnette pour recevoir *Aucassin*. S'il m'aime , se disoit-elle , quand il verra ceci , il s'y arrêtera pour l'amour de moi.

Cependant *Aucassin* avoit recouvré sa liberté ; le vicomte depuis la fuite de *Nicolette* avoit fait courir le bruit de sa mort , & *Garius* n'avoit plus rien à craindre de la passion de son



fils. Ce fidèle amant s'enfonce dans la forêt pour rêver à sa chère *Nicolette* ; il trouve les bergers à qui elle avoit parlé. Sa bonne fortune le conduit à la feuillée construite par sa maîtresse. Ah ! s'écrie-t-il, ma *Nicolette* a été ici, ce sont ses belles mains qui ont élevé cette cabane, je veux m'y reposer pour l'amour d'elle. La fillette qui le guettoit près de là, court à lui les bras ouverts. Après avoir donné un libre cours à leurs premiers transports, ils délibèrent sur le parti qu'ils prendront. Ils s'embarquent & abordent au château de *Torelore* où ils restent pendant trois ans. Les *Sarrasins* viennent assiéger le château & s'en rendent maîtres ; *Aucassin* & *Nicolette* sont emmenés prisonniers. Le navire qui portoit *Aucassin* est jetté par la tempête contre le château de *Beucaire* ; les habitants reconnoissent leur jeune seigneur, son père & sa mère étant morts pendant son absence, il est conduit en pompe au château & en prend possession.

*Nicolette* arrive à Carthage, & l'on

découvre qu'elle est fille du roi. On lui propose pour époux un prince Sarrafin ; mais elle ne songe qu'à son doux ami *Aucassin* ; uniquement occupée des moyens de le rejoindre , elle apprend à jouer du violon , s'embarque secrètement pour la Provence , & s'en va violonnant par le pays sous l'équipage d'un ménétrier ; pour se mieux déguiser elle s'étoit noirci avec une certaine herbe le visage & les mains. Dans cet état elle entre dans Beaucaire ; *Aucassin* étoit alors assis avec ses barons sur le perron de son palais. Seigneurs barons , leur dit le faux ménétrier , vous plairoit-il ouir les amours du gentil *Aucassin* & de *Nicolette* sa mie ; aussi-tôt il tire d'un sac son violon , & chante , en s'accompagnant , comment *Nicolette* aimoit son *Aucassin* , comment elle s'échappa de sa prison , comment il la rejoignit dans la forêt , & toutes leurs aventures ; enfin jusqu'au moment de leur séparation ; puis elle ajoute :

Sur lui ne fais rien davantage ;

Mais *Nicolette* est à Carthage ,

L ij

fils. Ce fidèle amant s'en  
 la forêt pour rêver  
 l'été ; il trouve les  
 avoit parlé. Sa  
 duit à la fev  
 maîtresse. *Aux ami ;*  
 l'été a été ; *croiroit-on ,*  
 qui ont *jamais que lui.*  
 m'y re  
 fillet *à tout hors de lui-même ;*  
 courent en secret le prétendu chan-  
 ar. qui lui fait concevoir les plus  
 souches espérances. *Nicolette* se retire  
 aussi-tôt & se rend chez le vicomte de  
 Beaucaire ; elle efface la noirceur ar-  
 tificielle qui la déguisoit. Quelques  
 jours de repos lui rendent sa première  
 fraîcheur , elle reparoit ensuite aux  
 yeux d'*Aucassin* dans tout l'éclat de  
 sa beauté , & ces deux amans après  
 tant de traverses s'unissent enfin pour  
 toujours.

Ces contes ont pour nous un mérite  
 que n'ont pas la plupart des histoires ;  
 ils nous présentent un tableau fidèle  
 des mœurs du temps. Ces mœurs , à  
 la vérité , sont souvent grossières &  
 barbares ; mais elles n'en sont pas

ressantes pour un observa-  
de connoître les hom-  
ons avec plaisir dans  
la simplicité anti-  
atrocle faisant la cui-  
uent point un lecteur  
pourquoi serions-nous blef-  
quelques traits de rudesse &  
erocité que nous offrent les fa-  
iaux. Celui qui a pour titre *La Dame*  
*qui fut corrigée*, révoltera peut-être la  
délicateffe de nos femmes ; mais il  
apprendra à ceux qui cherchent à  
s'instruire des anciens usages, quelle  
étoit dans ce siècle de galanterie ro-  
manesque l'autorité des maris.

Un jeune comte surpris à la chasse  
par l'orage, gagne au grand galop un  
château voisin, & demande un asyle  
au seigneur châtelain qu'il rencontre  
sur le perron. — Hélas, sire, répondit  
le châtelain d'un air humilié, ce seroit  
un plaisir pour moi de vous recevoir,  
mais je n'ose le faire sans l'ordre de  
ma femme qui règle tout ici. — Com-  
ment, morbleu, vous n'êtes pas le  
maître chez vous, reprit le comte,  
& vous avez barbe au menton ? — Le

châtelain propose une ruse innocente ; faites-moi, dit-il, la même demande en présence de ma femme, je vous refuserai, ce sera une raison pour elle de vous accueillir comme vous le méritez. L'artifice réussit ; le comte est admis, & bientôt il voit à table la fille de la maison ; épris de ses charmes, il la demande en mariage. Le châtelain feint de s'y opposer pour y faire consentir sa complaisante moitié. Le comte épouse & se dispose à emmener sa femme. Sa mère avant de partir lui dit en particulier : « Ma » fille tu as un mari amoureux, pour » une femme c'est une fortune ; veux-tu être heureuse, tâche de le domi- » ner dans ces premiers momens, en » voilà pour la vie ». Elle part bien résolue de suivre les avis de sa mère. Le mari de son côté rêvoit aux moyens de former à la soumission sa nouvelle épouse. Il crut qu'il falloit d'abord frapper son imagination par quelques traits du plus cruel despotisme. Dans ce dessein, il tue en chemin deux lévriers superbes pour avoir manqué un lièvre qu'il leur avoit commandé

rapporter; il coupe le cou à son cheval pour ne s'être pas arrêté au premier ordre. La dame d'autant plus choquée de ces procédés que les lévriers & le cheval étoient des présents de son père, fait quelques représentations d'un ton fort aigre. Le comte répond froidement : Madame, quand j'ordonne je veux être obéi. Arrivé chez lui, il fait venir son cuisinier, lui ordonne un repas avec certains ragoûts dont il convient avec lui ; mais il n'est pas plutôt sorti que la dame donne des ordres contraires. Le cuisinier, pour son malheur, jugea qu'il valoit mieux obéir à Madame qu'à Monsieur. Après le repas le comte fait appeller son cuisinier, & lui demande pourquoi il n'a pas suivi ses ordres. Monseigneur, répond le Villain en se jettant à ses genoux, c'est Madame qui l'a voulu, je n'ai pas osé la contredire. Sans perdre de temps en réprimandes, le comte prit un bâton & en donna au *fricasseur* un tel coup qu'il lui fit sauter un œil, après quoi il lui ordonna de sortir de la terre, sous peine d'être pendu

le lendemain s'il s'y trouvoit. Se tournant ensuite vers sa femme, il lui demanda qui lui avoit conseillé ce beau coup de tête. Déconcertée par la vue du bâton, la dame avoua une partie des conseils que lui avoit donné sa mère, & pria le comte de lui pardonner sa faute. C'est ce que je ferai, reprit-il, mais auparavant je veux que vous puissiez vous en ressouvenir. Et aussi-tôt avec la même arme dont il s'étoit servi vis-à-vis du cuisinier, il lui imprima sur le dos son pardon si vigoureusement, qu'on fut obligé de la porter au lit. Depuis ce moment jamais on ne vit femme plus souple & plus obéissante.

La brutalité du comte doit paroître bien extraordinaire, dans un temps où la galanterie étoit si fort en vogue & où l'on rendoit tant d'honneurs aux dames; mais pour expliquer cette contradiction apparente, il faut observer que ces mêmes femmes, idolâtrées en public, juges souveraines des cours d'amour, & maîtresses absolues de leurs amans, étoient en même temps dans leur domestique des

épouses complaisantes & soumises qui venoient tenir l'étrier à leur mari quand il descendoit de cheval, & le servoient à table dans les jours d'appareil. D'ailleurs ce traitement odieux employé par le comte, & contre lequel le cri public & la loi même s'éleveroient aujourd'hui étoit alors une de ces corrections en usage & permises aux époux. Plusieurs chartres de bourgeoisie leur en accordent formellement le privilège. Un mari pouvoit impunément, non-seulement battre sa femme, mais encore la blesser, pourvu que ce ne fût pas avec un fer émoulu, pourvu qu'il ne lui eût brisé ni cassé aucun membre, & que la blessure ne passât point les bornes d'une correction. Les statuts de la ville de Bordeaux portoient même, que si un mari transporté de colère ou de l'impatience de la douleur, tuoit sa femme, pourvu que solennellement il jurât en être de bon cœur repentant, il seroit exempt de toute peine. Dans le conte qu'on vient de lire on ne voit point la femme se plaindre, implorer la vengeance de ses parens, ni se retirer au-



290 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

près d'eux, sa soumission est en quelque sorte l'aveu d'un droit reconnu.

Il y a dans ce recueil un si grand nombre de contes agréables & de recherches intéressantes sur les mœurs de nos ancêtres, que je me propose de vous les faire connoître plus amplement dans une seconde lettre. La rareté & l'insipidité de nos productions modernes, me fournissent un nouveau motif pour m'occuper davantage de nos anciens écrivains, chez qui l'on trouve au moins du naturel & du bon sens.

N. B. Cet ouvrage que nous avons dit se vendre chez *Onfroy*, libraire, quai des Augustins, se trouve aussi chez la veuve *Duchefne*, libraire, rue Saint-Jacques.

Je suis, &c.

Paris, ce 30 décembre 1779.

L E T T R E X.

*Le Monde de verre de M. le comte de Buffon, réduit en poudre, ou Réfutation de sa nouvelle Théorie de la terre, développée dans son ouvrage des Epoques de la nature; par M. l'abbé Royou, chapelain de l'ordre de Saint-Lazare, & professeur de philosophie au Collège de Louis-le-Grand.*

**I**L est, Monsieur, des systèmes qu'il suffit d'exposer avec clarté pour les réfuter complètement, comme il est des assertions qu'il seroit peut-être ridicule de vouloir combattre avec d'autres armes que celles de la plaisanterie. J'avois cru bonnement que les *Epoques de la nature* en offroient plusieurs de ce genre, & que les rapporter trop sérieusement seroit m'exposer au reproche d'une gravité pédantesque. Dans cette persuasion, moins encore pour égayer mes lecteurs, que pour échapper moi-même

au ridicule , j'avois imaginé qu'il falloit m'interdire soigneusement le ton grave d'un lourd dissertateur , & que , sans manquer au respect que je dois & que je porte au célèbre auteur des *Epoques* , il me seroit permis d'assaisonner de quelques plaisanteries une matière qu'il eût été difficile de traiter d'un air sérieux.

Mais hélas ! comme il est rare que la fuite d'un précipice ne nous fasse pas tomber dans un autre , en voulant éviter le titre de *pédant ennuyeux* , je me suis attiré celui de *détracteur injurieux* ; & pour avoir osé rire d'un rêve philosophique , le plus plaisant peut-être qu'on ait encore enfanté , je suis accusé d'avoir outragé tout à la fois le génie & la vertu ; & le comble du malheur , c'est que sentant aujourd'hui , mais trop tard , toute la justice de cette accusation , & toute l'énormité de mon crime , je suis en proie à des regrets aussi cuisans qu'inutiles.

Que j'ai eu tort , en effet , de ne pas parler avec plus de révérence de ces corps majestueux , sortis du cerveau de M. de Buffon , qui par leur

*poûls immense tiennent en fusion des milliers d'étoiles fixes , dont chacune est un million de fois plus grosse que notre soleil , lui-même un million de fois plus étendu que le globe terrestre !*

Ne devois-je pas aussi m'attendrir sur le sort de cette malheureuse étoile fixe , dissoute , je ne fais comment , mais dont l'explosion terrible engendra ces comètes incendiaires qui ont allumé , embrasé , liquéfié la masse énorme du globe solaire ? Ah ! vraiment , j'aurois encore dû me prosterner dans un respectueux silence devant cette comète conquérante , qui étendant ses ravages jusques dans l'empire du soleil , en a transporté les débris à la distance de trois cens millions de lieues.

Combien d'autres merveilles , plus surprenantes les unes que les autres , ne s'offroient pas à mon admiration ? Par exemple , je ne devois , je le sens à présent , je ne devois contempler qu'avec un effroi religieux ces planètes fécondes , qui , vomissant à des milliers de lieues des torrens de matières enflammées , dans leur

course rapide engendroient des *satellites*. Mais sur-tout, sur-tout quels transports ne devoient pas exciter en moi ces *précieuses molécules organiques*, toujours actives, toujours vivantes, indestructibles par nature, qui, après être sorties intactes du gouffre embrasé où elles avoient bouilli pendant des milliers de siècles, par une admirable indifférence, se prêtèrent également, quoique communes aux animaux & aux végétaux, à former cette admirable variété de végétaux & d'animaux qu'offre ce vaste univers, &c. &c. &c.

J'ai donc en tort, je le confesse humblement, de rire dans un si grave sujet, & pour expier ma faute je promets, dans la composition de mon cœur & l'amertume de ma douleur, je promets, au risque d'ennuyer mes lecteurs, d'abjurer désormais l'ironie & de ne parler plus que le froid langage de la raison. J'ignore néanmoins si M. de Buffon gagnera beaucoup à ce nouveau genre de combat qu'on me force de lui livrer; car enfin je vais le montrer successivement en contradiction avec lui-même; en

contradiction avec le récit de l'écrivain sacré; en contradiction avec les notions les plus simples que la raison nous donne de l'Être suprême; en contradiction avec les principes les plus élémentaires comme les plus incontestables de la mécanique. & de l'astronomie; en contradiction avec les monumens les plus authentiques de l'histoire naturelle; en contradiction avec l'origine certains des peuples, des sciences & des arts. . . . En est-ce assez? . . . L'entreprise peut paroître hardie, mais elle n'est pas téméraire; la tâche est longue, mais elle n'est pas pénible; mon seul embarras est d'un côté de me borner sans rien omettre d'essentiel; de l'autre de me faire entendre de ceux à qui les principes de physique, dont je ferai quelquefois usage, ne seroient pas assez familiers. Essayons.

1°. *M. de Buffon se contredit lui-même.*

De toutes les autorités que j'ai à lui opposer, la sienne est sans doute celle dont il doit respecter davantage les décisions. C'est, en conséquence,

par elle que je crois devoir commencer. Ce n'est plus, au reste, sur quelques détails non essentiels que je veux l'opposer lui-même à lui-même. Ces distractions, ces momens de sommeil, ces perfidies d'une mémoire ingrate, sont des objets peu intéressans. C'est sur le fonds même de son système que je le prends en contradiction. En effet, tout l'ouvrage des *Epoques de la nature* se réduit en dernière analyse, à ces deux assertions :  
 « Les coquilles & autres débris de la  
 » mer qu'on trouve par-tout, prou-  
 » vent que la mer a couvert toute la  
 » terre ; la grande quantité de sels  
 » fixes, de sables & d'autres matières  
 » fondues & calcinées qui sont ren-  
 » fermées dans les entrailles de la  
 » terre, prouvent que l'incendie a  
 » été général, & qu'il a précédé l'exis-  
 » tence des mers \* ».

Or voulez-vous savoir ce que M. de Buffon pensoit en 1752 de ce brillant système ? Ecoutez-le lui-même\*\*.

\* Hist. nat. Tom. 1, p. 285, édit. in-12 du Louvre, 1752.

\*\* Hist. nat. Tom. 1, p. 285 & 286.

» Ces pensées, quoiqu'élevées, sont  
 » *dénuées de preuves* . . . . Le grand dé-  
 » faut de cette théorie, c'est qu'elle  
 » n'explique que le passé, & ce passé  
 » est si ancien, & a laissé si peu de  
 » vestiges qu'on en peut dire, tout ce  
 » qu'on voudra. . . . . Assurer, comme  
 » l'assure *Wiston*, que la terre a été  
 » comète, ou prétendre avec *Leibnitz*  
 » qu'elle a été soleil, c'est dire des  
 » choses également possibles ou impossi-  
 » bles, & auxquelles il seroit superflu  
 » d'appliquer les règles des probabilités.  
 » Dire que la mer a autrefois enve-  
 » loppé le globe entier, c'est ne pas  
 » faire attention à une chose très-  
 » essentielle, qui est l'unité du temps  
 » de la création ; car si cela étoit, il  
 » faudroit nécessairement dire que les  
 » coquillages & les autres animaux  
 » habitans des mers, dont on trouve  
 » les dépouilles dans l'intérieur de la  
 » terre, ont existé les premiers, &  
 » long-temps avant l'homme & les  
 » animaux terrestres : or indépendam-  
 » ment du témoignage des livres sacrés,  
 » n'a-t-on pas raison de croire que  
 » toutes les espèces d'animaux & de



« végétaux sont à-peu-près aussi anciennes les unes que les autres ».

C'est cependant ce système , autrefois dénué de preuves , qu'on nous donne aujourd'hui comme une vérité bien démontrée. M. de Buffon se flatte donc d'avoir porté la lumière dans la sombre nuit de ces temps antiques , dont il restoit , suivant lui-même , *si peu de vestiges* , que tout ce qu'on en pouvoit dire , ne devoit passer que pour des jeux , tranchons le mot \* , pour *les rêves d'une imagination ardente* ; mais a-t-il donc depuis reçu d'en haut quelque inspiration soudaine , ou bien a-t-il fait ici bas quelque nouvelle découverte qui ait pu réformer toutes ses idées ? Non sans doute , avant lui *Téliamed* avoit dit que les dépouilles de la mer , semées sur toute la surface du globe étoient des monumens authentiques du long séjour des eaux sur la terre ; avant lui *Leibnitz* avoit dit que l'affinité de tous les corps terrestres avec le verre , indiquoit assez

\* M. de Buffon s'en sert lui-même à l'égard de *Burnet*.

que le globe entier avoit été pendant un temps du verre en fusion; un soleil en un mot. Cependant ces raisons n'avoient pu satisfaire M. de Buffon; par quel secret ont-elles eu depuis le bonheur de lui plaire? *Une chose très-essentielle, l'unité du temps de la création*, vérité, disoit-il, fondée également sur *l'autorité des livres sacrés*, & sur celle de la raison, devoit l'emporter à son gré sur les frivoles conjectures de Leibnitz, auxquelles il ne daignoit pas même appliquer les règles des probabilités. Pourquoi donc, au mépris de la raison & des écritures, vient-il aujourd'hui nous proposer comme des vérités incontestables ces idées bisarres qu'il traitoit il n'y a pas long-temps de chimères. Dans la chymie, dans la mécanique & l'astronomie, des expériences, des découvertes nouvelles peuvent réformer les erreurs anciennes; mais les oracles de la raison & des livres sacrés doivent être immuables, & ne peuvent se plier au gré des passions, & aux besoins d'un système. M. de Buffon oseroit-il avouer qu'en prof.

crivant le système de *Leibnitz* il n'a voit pas compris le vrai sens d'un récit purement historique, aussi simple que celui du premier chapitre de la *Genèse* ? Je ne le crois pas. Mais, quoi qu'il en soit, je lui propose ce dilemme terrible : Ou vous avez mirre-ment pesé le sens du texte sacré, & interrogé avec soin la raison, avant de condamner *Leibnitz* ; & alors, quelle mobilité dans vos principes ! Quel empire peut acquérir sur moi une raison incertaine & flottante, qui varie sans cesse, même sur le sens des textes les plus clairs ? Ou bien vous avez pros crit le système de *Leibnitz* comme également contraire à l'autorité des écritures & à celle de la raison, vous l'avez pros crit sans examen, sans connoissance de cause ; & alors, quelle légèreté dans vos jugemens ! Quelle confiance pourrois-je avoir dans les décisions d'un homme qui prononce si précipitamment, même sur les objets les plus importants ?

2°. M. de Buffon contredit ouvertement  
le texte sacré.

Il est aujourd'hui tellement de mode de ne faire, dans les systèmes qu'on fabrique, aucune attention au récit de Moïse, que j'ai long-temps hésité, si, parmi les autorités que je voulois opposer à M. de Buffon, je devois compter celle de l'écrivain sacré ; mais enfin, toute réflexion faite, comme M. de Buffon dans tous ses ouvrages, & sur-tout dans sa déclaration adressée à la Sorbonne, & imprimée au tome 7<sup>e</sup> de son Histoire naturelle, édit. in-12, proteste avec une candeur, une franchise non suspectes qu'il croit TRÈS-FERMEMENT tout ce qui est rapporté dans la Genèse sur la création, soit pour l'ordre des temps, soit pour les circonstances des faits, & qu'il ABANDONNE ce qui, dans son livre, pourroit être contraire à la narration de Moïse, j'ai cru, pour seconder ses pieuses intentions, devoir lui démontrer qu'il ne peut exister d'opposition plus marquée qu'entre le récit de Moïse & le sys-

tème des *Epoques*, afin qu'il fasse encore à la Sorbonne un généreux sacrifice de ce nouvel ouvrage, & qu'il renonce pour toujours à ces rêves philosophiques qui nuisent à la religion, pour ne plus s'adonner qu'aux travaux solides qui éterniseront sa mémoire.

Mais d'abord je ne puis m'empêcher de le plaindre d'avoir choisi un guide aussi infidèle que l'athée *Bou langer*. Il pouvoit assurément trouver de plus dignes interprètes de nos divines écritures, & puiser le commentaire dont il avoit besoin dans une source plus pure que les manuscrits de ce patriarche de l'église philosophique. Voyons cependant les lumières qu'il en a tirées.

D'abord il demande un intervalle immense de temps *entre la première création & la production de la lumière*, & cela parce que l'écriture dit que la terre ÉTOIT informe, ce qui suppose, dit-il, évidemment qu'elle a subsisté dans cet état pendant des milliers d'années. Voilà qui est pressant. Avisez, Monsieur, aux moyens d'éluder

les demandes de M. de Buffon , & de résister à ses raisons ; car je vous préviens qu'il est exigeant ; il lui faut encore *un long espace de temps entre la-production de la lumière & sa séparation d'avec les ténèbres* ; & cela parce qu'il est dit que *Dieu vit que la lumière étoit bonne* , c'est - à - dire , utile à ses desseins. Or M. de Buffon pense que l'être suprême ne pouvoit pas d'un coup-d'œil reconnoître cette utilité ; & voulant se prêter aux besoins de l'éternel , il demande *un long espace* pour donner au créateur le loisir d'essayer à son aise la bonté de ses productions. On ne peut trop remercier l'auteur des *Epoques* de l'indulgente facilité avec laquelle il accorde libéralement au Tout-puissant des milliers d'années pour cette épreuve difficile.

Outre ces deux grands espaces de temps qui précèdent le premier jour de la Genèse , M. de Buffon veut encore que les six jours de la création soient *six époques , six intervalles considérables de temps* , & quoiqu'ils soient tous clairement désignés par le même mot *jour* , quoi qu'ils soient tous for-

més d'un soir & d'un matin, M. de Buffon, de sa pleine autorité, en forme des époques d'une grandeur prodigieusement différente, l'une de 2936 ans; l'autre de 20000; la troisième de 34000, &c. & si vous lui demandez comment *Moyse* a pu exprimer 34000 ans par ces mots, *un jour formé d'un soir & d'un matin*, mots si clairs pour exprimer un de nos jours, qu'il seroit impossible d'en imaginer de plus expressifs, si vous lui demandez encore comment l'écrivain sacré a pu employer sept fois dans une même page les mêmes mots, *vespere*, *mane*, *dies*, pour exprimer sept époques différentes \*, il vous répondra sérieusement & sans rire, que *Moyse* vouloit se mettre à portée de l'intelligence du peuple. Certes, il s'y prenoit, pour réussir, d'une étrange manière ! Par

¶ \* Quand il est dit, que Dieu se reposa le septième JOUR & qu'il bénit ce JOUR de repos, d'où est venu l'origine de la sanctification du sabbat, le mot *jour* ne signifie pas alors une époque, mais un jour ordinaire. Pourquoi auroit-il dans les versets précédens une signification différente ?

quelle

quelle fatalité est-il donc arrivé que depuis *Moyse* jusqu'à *Boulanger* personne n'ait soupçonné cette interprétation si populaire ?

Il est vrai que , par une de ces distractions , qu'on nomme *contradiction* , M. de *Buffon* dit ailleurs que *Moyse* n'a parlé si obscurément que faute d'autres expressions , & parce que la langue dont il se servoit étoit pauvre. Quelle affreuse disette , en effet , & quelle devoit être la pauvreté d'un idiôme qui ne pouvoit exprimer 34000 ans que par le mot *un jour* , & six époques différentes , que par les mêmes mots *soir* & *matin* ! Que *Moyse* étoit à plaindre d'avoir à instruire un peuple grossier , dans une langue aussi barbare , aussi trompeuse ! & quel effort de génie n'a-t-il pas fallu à *Boulanger* pour débrouiller tout ce galimathias de l'écrivain sacré !

Cependant cette *interprétation populaire* , quelque naturelle qu'elle lui parût , M. de *Buffon* ne l'a reçue qu'entraîné par la force victorieuse de deux raisons qui prouvent démonstrati-



vement que les mots *vespere* & *mane* *dies unus* ne peuvent s'entendre d'un de nos jours. La première, c'est que nos jours commencent par le matin, au lieu que ceux de Moÿse commençoient par le soir. Ici l'érudition de M. de Buffon, sauf le respect qui lui est dû, me paroît un peu en défaut ; car presque tous les peuples anciens, les Hébreux en particulier, sur-tout dans l'ordre religieux, comptoient du soir au soir, à *vesperâ ad vesperam celebrabitis sabbata vestra*.

Mais une autre preuve devant laquelle l'esprit le plus altier, le plus obstiné est obligé de se prosterner humblement, c'est que les jours de Moÿse ne pouvoient pas être égaux, puisqu'ils n'auroient pas été proportionnés à l'ouvrage, ce qui eût été d'une incongruité révoltante ; car Dieu, sans doute, semblable à nos manœuvres, travailloit à la toise, & étoit obligé de faire chaque jour une tâche égale ! Que pensez-vous, Monsieur, de ce docte argument ? Voilà les puissantes raisons qui forcent M. de Buffon d'abandonner le sens littéral des écritures ; & l'on veut que je les ex-

posé sérieusement , & que je les réfute gravement ! & l'on ne me permettra ni de rire ni de gémir des écarts où la manie des systêmes entraîne , même nos plus grands génies.

Mais permettons à M. de Buffon d'entendre tantôt trois , tantôt vingt , tantôt trente - quatre mille ans ; &c. par ces paroles *vespere & mane dies unus* ; qu'elles signifient , non des jours , mais des époques , & des époques longues & différentes ; qu'il les taille à son gré , qu'il les rogne ou les allonge comme il lui plaira , il n'en réussira pas mieux à concilier son systême avec le récit de la Genèse.

En effet , suivant *Moyse* , ce fut le troisième jour que se fit la séparation des terres & des mers , & ce jour - là même la terre fut couverte de gazon & les arbres chargés de fruits. Le quatrième jour le soleil & la lune sont placés dans le firmament. Le cinquième jour la mer produit les poissons , & l'air les oiseaux. Le sixième seulement furent créés les animaux terrestres. Voilà l'ordre des faits selon l'écrivain sacré ; entendez par les mots troisième

jour, quatrième jour, &c. *des époques* & des époques de telle durée qu'il vous plaira, du moins sera-t-il toujours vrai de dire que l'époque de la terre est antérieure à celle du soleil; que l'époque du soleil est la même que celle de la lune; que l'époque des végétaux a précédé celle des animaux marins & terrestres; que l'époque des oiseaux est de même date que celle des poissons; que l'époque où la terre parut à découvert, *aparuit arida*, est antérieure à la formation des poissons.

Or tout cet ordre est entièrement bouleversé dans le *système des époques*. Le soleil existoit des milliers d'années avant la terre qui n'en est qu'une *éclaboussure*, & avant la lune qui n'est qu'un satellite vomé du sein de la terre; la terre fut pendant vingt mille ans couverte dans toute sa surface par les eaux de la mer, qui produisirent bientôt les poissons, dont l'existence précède par conséquent celle des oiseaux & des végétaux; ce n'est qu'après vingt mille ans, après avoir formé & façonné les montagnes, que la mer se retirant, laissa voir la terre, bien

long - temps après la formation des poissons ; l'herbe , les fruits , tous les végétaux sont donc bien postérieurs à la formation des animaux marins.

C'est à M. de Buffon à nous dire comment il a pu construire son système des époques, puisqu'il *croit* TRÈS-FERMEMENT tout ce qui est rapporté dans la Genèse sur la création , soit pour L'ORDRE DES TEMPS , soit pour les circonstances des faits.

Mais sans doute M. de Buffon *croit* aussi très-fermement ce qui est rapporté dans la Genèse sur le déluge. Or Moïse , malgré la pauvreté de sa langue , nous dit clairement que toute substance vivante , hommes & troupeaux , oiseaux & reptiles , tout périt sous les eaux , excepté Noë & ce qui étoit enfermé avec lui dans l'arche. Comment M. de Buffon conciliera-t-il cela avec ce qu'il dit des géans d'Amérique qu'il assure venir en ligne directe des géans qui existoient long-temps avant le déluge ; avec ce qu'il dit des animaux d'Amérique qui ne ressemblant en rien à ceux de notre continent , n'ont pas été tirés de l'arche de Noë & apportés

*d'Europe ou d'Asie*, mais se perpétuent en Amérique depuis leur formation ; avec ce qu'il dit de la transmigration successive des peuples du nord , les premiers du monde , dans les contrées d'abord tempérées , ensuite même dans la zone torride ; avec ce qu'il dit du petit déluge de *Moyse* ; avec , &c. Je prie M. de Buffon de nous donner quelque *interprétation populaire* , qui puisse concilier aussi les passages de *Moyse* qui concernent le déluge *universel* avec son système.

M. de Buffon dira sans doute , il a même dit déjà , qu'il ne prétend proposer son système que comme une *hypothèse ingénieuse* , comme un jeu de l'imagination pour expliquer des phénomènes singuliers. Voilà sans doute le langage qu'il faut tenir quand on veut échapper à une censure. Mais quelle fureur de perdre son temps , de consumer son génie à fabriquer des hypothèses , évidemment contraires à *des vérités révélées qui sont autant d'axiomes immuables , indépendans de toute hypothèse*. ( *Epoq. p. 57.* ) Quel est le but , quelle est l'utilité de ce travail ? Qu'en peut-il résulter pour la con-

noissance de la nature ? Mais d'ailleurs si vous ne prétendez établir qu'une hypothèse , pourquoi donc dites-vous en cent endroits que votre système est fondé sur *la connoissance* DÉMONSTRATIVE des faits ; que *la parole de Dieu* SEROIT contradictoire , inintelligible , absurde , si l'on n'adoptoit pas vos commentaires , & si l'on n'admettoit votre sublime hypothèse ? Est-ce de ce ton d'inspiré qu'on doit proposer des hypothèses contraires aux écritures ? On commence d'abord par demander grace pour une *simple hypothèse* ; & si on l'obtient , bientôt on saura la transformer en vérité démontrée. C'est la marche ordinaire , & c'est celle que tiennent les jeunes philosophes dans les cafés , & les femmes dans les cercles au sujet des *Epoques* de M. de Buffon , & de l'*Atlantide* de M. Bailly. Et voilà pourquoi j'ai cru devoir détruire sans ressource la *prétendue hypothèse* .

Mais afin qu'on ne m'accuse pas d'un *pédantisme scholastique* , ou d'un zèle amer & déplacé , je vais rappeler à M. de Buffon les sages conseils

que lui donnoit à ce sujet en 1759 le célèbre *Néedham* son ami \*, qui n'est ni un pédant ni un cagot.. Après avoir établi par le texte sacré l'universalité du déluge, l'extinction de tous les êtres vivans, à l'exception de ceux qui furent sauvés dans l'arche, il ajoute : « Il y aura peut-être des philosophes, qui, respectant à leur façon l'autorité des livres sacrés . . . diront que le nouveau continent, en vertu de la puissance communiquée à ces terres, a pu produire en même temps les végétaux & les animaux qui lui sont propres, conformément aux remarques de *M. de Buffon* . . . Mais j'aime-  
 » rois mieux avec LES VRAIS SAGES,  
 » qui craignent de compromettre la  
 » parole sacrée, ou de mettre la science  
 » & le témoignage de Dieu en balance  
 » avec les opinions purement humaines,  
 » m'en tenir à la lettre de l'écriture ».

Après cela trouverez-vous bien raisonnables les lamentations de *M. de Buffon*, qui, parce qu'on veut le ra-

\* *Nouvelles recherches sur la nature & la religion*, pag. 150 & suiv.

mener au sens *littéral* des écritures, puisqu'il n'allègue aucune raison valable pour s'en écarter, dit qu'il est *bleffé* toutes les fois que l'homme *prostitue* l'idée du premier être en la substituant à celle de ses opinions ; qu'il est *vivement affligé* toutes les fois qu'on abuse de ce grand, de ce saint nom de Dieu. Trouvez-vous bien placé dans cette circonstance ce style de prédicateur ? Et si M. de Buffon est si *contristé* toutes les fois que l'homme substitue la vanité de ses opinions conjecturales à l'immuable vérité des écritures, imitant son ton apostolique, ne pourrois-je pas lui dire : Eh ! *pleurez donc sur vous même & sur vos systèmes anti-mosaïques.*

3°. M. de Buffon contredit les principes les plus incontestables de la mécanique & de l'astronomie.

Comme dans ce siècle c'est un crime assez léger de combattre le récit de Moïse, que c'est même un mérite aux yeux de nos philosophes, je ne me ferois pas étendu sur l'article précé-



dent, si M. de Buffon ne m'y avoit autorisé lui-même par la longueur du commentaire qu'il fait sur le premier chapitre de la Genèse, commentaire qui tient au moins trente pages dans son ouvrage; mais j'ai bien senti que pour le réfuter pleinement il falloit alléguer contre lui des preuves d'un autre genre. Celles qui se tirent de l'opposition de son système avec les principes les plus incontestables de la physique m'ont sur-tout paru décisives. Cependant j'ai craint que bien des lecteurs ne les pussent pas comprendre; mais puisqu'on a prétendu qu'avec un homme tel que M. de Buffon, il falloit *des raisons & non pas des plaisanteries*; qu'on s'applique donc à saisir ce qui me reste à dire.

Et d'abord rappelez-vous, Monsieur, que *les comètes furent engendrées par l'explosion d'une étoile fixe dont les débris immenses, n'ayant plus de centre commun, furent contraints de circuler autour du soleil, en vertu de la force attractive de cet astre.*

J'ai ci-devant humblement représenté à M. de Buffon qu'il n'étoit pas trop digne d'un grand physicien, qui

par la seule force de son imagination veut fabriquer un monde & tout expliquer *par des causes qui soient dans la nature*, de supposer l'explosion d'une masse aussi énorme que celle d'une étoile fixe \*, puisqu'il est impossible d'assigner aucune cause probable d'un si étrange phénomène.

Mais aujourd'hui, en supposant cette dissolution aussi réelle qu'elle est chimérique, je demande à tout physicien s'il n'est pas évident que les débris immenses de cette étoile durent, à cause de leur voisinage, s'attirer réciproquement, & tourner les uns autour des autres hors de la sphère du soleil. En effet, le premier principe du système de *Newton* n'est-ce pas que l'attraction, agissant en raison inverse du carré des distances, est nulle à une distance presque infinie, & au contraire très-forte dans les petites distances? Or qui ne fait pas que les étoiles fixes sont placées à

\* *M. Cassini* a calculé la circonférence de *Syrius* & la croit de cent millions de lieues. Quelle terrible masse ne faudroit-il pas pour dissoudre un corps aussi immense!

une distance presque infinie du soleil? Leur grandeur apparente est dans tous les temps la même pour nous, quoique, par l'effet de la révolution annuelle de la terre, nous soyons tantôt plus près, tantôt plus éloignés des étoiles fixes de 66 millions de lieues; puisqu'une différence si prodigieuse dans le point de vue n'en produit aucune dans l'effet, où la grandeur apparente de ces astres; qu'on se figure, si l'on peut, quelle est leur distance réelle du soleil. Aussi M. Delalande, dont l'ouvrage peut être regardé comme l'A, B, C de l'astronomie, dit-il \*, que, par la *parallaxe*, les astronomes prouvent que les étoiles, même les plus proches de la terre en sont néanmoins à une distance de plus de 6,771,770,000,000 lieues, par conséquent éloignées du soleil de 6,771,736,000,000 lieues. C'est donc renverser le principe fondamental du *newtonianisme*, que de supposer que les débris si voisins de l'étoile dissoute au lieu de décrire des courbes les uns autour des autres, auront obéi à la force attractive du soleil,

\* Abrégé d'astronomie, in-8°, pag. 342.

placé à une distance infinie du point où se fit l'explosion. Et que devient alors tout le système des *Epoques*, où l'attraction *Newtonienne* joue un si grand rôle, attraction dont l'auteur dispose à peu près avec la même liberté que les vieux péripatéticiens de leurs *qualités occultes*, & les charlatans de leur *poudre sympathique*.

Pour se tirer de cet embarras, M. de Buffon n'a d'autre expédient que de nous dire que *l'étoile fixe* dont la dissolution engendra les comètes, s'est trouvée toute seule placée dans le voisinage du soleil, quoique toutes celles que nous connoissons en soient à une distance presque infinie ; & comme il semble avoir acquis le droit de nous faire accroire tout ce qu'il veut, je ne doute pas qu'il ne prenne le parti que je lui propose.

Aussi bien je voudrois voir les comètes approcher librement du soleil. Les merveilles qu'elles y doivent opérer me font désirer qu'il ne se rencontre aucun obstacle sur leur passage. En effet, dit M. de Buffon, dès que ces comètes ont commencé de tourner autour du soleil « quel volume im<sup>er</sup>

» menſe de matière ! quelle *charge*  
 » énorme ſur le corps de cet aſtre !  
 » quelle *preſſion* ! quel *frottement* inté-  
 » rieur . . . & par conſéquent quelle  
 » chaleur & quel feu produits par  
 » ce *frottement* . . . Chaque comète  
 » formoit une roue dont les rais ſont  
 » les rayons de la force attractive ; le  
 » ſoleil eſt l'eſſieu ou le pivot com-  
 » mun de toutes ces différentes roues ;  
 » la comète en eſt la jante mobile ,  
 » & chacune contribue de tout ſon  
 » *poids* & de toute ſa vîteſſe à l'em-  
 » braſement de ce foyer général , dont  
 » le feu durera par conſéquent auſſi  
 » long-temps que le mouvement &  
 » la *preſſion* des vaſtes corps qui le  
 » produiſent ».

Voilà bien certainement une des  
 idées les plus extraordinaires qui ſe  
 ſoient préſentées à l'eſprit d'un phy-  
 ſicien ! M. de Buffon a-t-il donc pu  
 ſe perſuader que les corps mus cir-  
 culairement en vertu de leur force  
 attractive , exercent ſur le centre *un*  
*poids* , une *preſſion* , un *frottement* , une  
*charge* énormes , ſur-tout capables  
 d'embraſer , de liquéfier un corps im-  
 menſe , dur , comme l'étoit le ſoleil

avant son embrasement ? Pourroit-il se faire qu'un aussi grand physicien ignorât que la force attractive employée toute entière à résister au mouvement projectile n'a d'autre effet que de forcer le corps attiré à décrire une courbe ; que cette courbe étant le résultat unique des deux forces combinées, le corps mu circulairement n'exerce pas plus de *pression*, de *frottement* sur le centre en vertu de la force attractive, qu'il n'en exerce sur les corps situés dans la direction de la force projectile ; & s'il en étoit autrement lorsque la lune passe sur notre méridien, elle exerceroit donc une *pression*, un *poids*, une *charge* sur les eaux immédiatement soumises à son action ou force attractive, & par conséquent les eaux *pressées* reflueroyent & s'abaisseroyent, tandis que l'expérience journalière démontre que les eaux directement attirées par la lune s'enflent & s'élèvent, lorsqu'elle passe sur notre méridien.

Mais voici une conséquence bien plus terrible de cette étrange explication. Sans doute M. de Buffon ne prétend pas que le soleil est pressé par

les comètes dans toute sa surface en dessus & en dessous également, & comme le feroit un papier qui gémit sous la presse d'un imprimeur ; il y a dans son système des espaces considérables qui n'ont point à souffrir de l'énorme poids des comètes. Leur *pression* d'ailleurs est tantôt plus forte, tantôt moindre suivant leur distance. Or le premier principe de la théorie des fluides, c'est que *tout fluide inégalement pressé s'échappe par l'endroit où il n'éprouve point d'obstacle*. La substance liquéfiée du soleil, *inégalement pressée* par les comètes auroit donc dû se dissiper & s'écouler depuis longtemps. Que M. de Buffon songe bien à éviter ce terrible inconvénient ; pour moi, je n'y vois pas de remède. Plus il supposera forte la *charge*, la *pression* qu'exercent les comètes sur certaines portions du soleil, plus nous devons trembler pour la dispersion des parties de cet astre bienfaisant ; & le plus grand des miracles possibles, c'est à mon avis que le soleil ait pu subsister depuis cent mille ans, si on suppose que ces corps vagabonds le

*frictionnent* sans cesse violemment , mais plus ou moins dans différens temps & dans différentes parties.

M. de Buffon appelle son système une *théorie de la terre* ; pour moi , je crois qu'on doit plutôt le regarder comme la fin & l'anéantissement du monde entier. Oui, c'est pour détruire & non pour édifier qu'il semble être venu. Vous l'avez vu dans l'instant dissoudre & disperser le soleil ; vous l'allez voir maintenant arracher la lune à son orbite & la faire descendre sur la terre.

Pour cette fois je crains bien de n'être entendu que par des physiciens ; mais cette preuve est si forte , si décisive , qu'il m'est impossible de la passer sous silence. Du reste ce sera la seule de ce genre que je me permettrai \*. D'ailleurs qu'on ne fasse attention qu'aux résultats. On peut être sûr qu'ils sont justes.

Nos grands astronomes ont décou-

\* Je ne prétends pas au reste me faire honneur de cette preuve savante. Elle est de l'invention d'un très-célèbre physicien qui me l'a communiquée , ainsi que quelques autres dont je ferai usage dans la suite , mais avec défense de le nommer.



vert qu'il se fait une légère accélération dans le mouvement moyen de la lune, phénomène qu'ils attribuent à la résistance de l'atmosphère solaire, qui ralentissant peu-à-peu le mouvement projectile, fait prévaloir la force attractive de la terre & contraint la lune de se rapprocher de la planète sa mère, en racourcissant le diamètre de l'orbite lunaire. De plus ils ont remarqué que dans l'espace des cent dernières années cette accélération a été de sept secondes, & que depuis les Arabes jusqu'à nous, c'est-à-dire, en 850 ans l'accélération totale a été de 9 minutes ; d'où ils ont conclu que le mouvement moyen s'accélère en raison du quarré des temps, conclusion avouée de tous les savans physiciens.

Or cela posé, puisque pour cent ans l'accélération est de sept secondes ; donc pour cent mille ans, ou ce qui revient au même pour cent ans multipliés par mille, l'accélération sera de sept secondes multipliées par le quarré de mille, qui est un million, elle sera donc de sept millions de se-

condes, qui réduites en degrés formeront 1944 degrés ou quinze diamètres de l'orbite lunaire, & par conséquent neuf cents diamètres de la terre; & cette quantité indiquant l'accélération; par la théorie du mouvement accéléré \*, on déduit que le diamètre de l'orbite lunaire dans l'espace de cent mille ans eût été racourci de 94 diamètres terrestres environ; & cependant, comme la lune n'est éloignée du globe terrestre que de l'intervalle de trente diamètres de la terre, il s'ensuit évidemment que si le monde étoit aussi ancien que le veut M. de Buffon, il y a déjà long-temps que la

\* Pour éclaircir ce résultat; dans l'ellypse les temps périodiques sont comme les racines quarrées des cubes des grands axes. Donc ici où l'accélération doit produire diminution du temps périodique & du grand axe de l'orbite lunaire, nous aurons l'accélération ou la diminution des temps périodiques comme les racines quarrées des cubes de la diminution des grands axes. Or 900 est à très-peu de chose près la racine quarrée du cube de 94: donc, &c. Au reste, encore une fois, ceci n'est que pour les demi-physiciens. Les savans ne doutent pas de ce que je dis, les autres ne m'entendront pas.

lune seroit descendue sur la terre & rentrée dans le sein de sa mère.

Certes, n'est-ce pas une plaisante théorie de la terre que celle où le soleil auroit dû se dissiper dès le premier moment de son inflammation, & où la lune eût été rendue à la terre avant l'existence du genre humain. Je vous ai dit autrefois que la conquête de l'astre nocturne étoit si précieuse aux yeux de *M. de Buffon* qu'il ne rougissoit pas de l'acheter au prix de la contradiction la plus palpable. Quelle va donc être sa consternation quand il apprendra qu'un si généreux sacrifice est entièrement inutile, & qu'il faut ou briser son monde de verre, ou du moins le laisser sans lune & sans soleil.

Peut-être *M. de Buffon*, car de quoi ne s'avise-t-on pas dans les fâcheuses extrémités, fera-t-il tenté de répondre que la lune seroit, en effet, réunie à la terre si elle n'en avoit jamais été éloignée qu'à la distance de trente diamètres terrestres; mais, dira-t-il, qui de nous fait si elle n'étoit pas dans un lointain bien plus grand il y a soixante quinze mille ans. Eh! vraiment si *M. de*

*Buffon* avoit pu prévoir la difficulté, il se seroit arrangé, & il auroit assigné à sa lune un poste convenable; mais jamais on ne s'avise de tout. Malheureusement *M. de Buffon* a fixé la distance de la lune, & il n'est plus temps de reculer. Il nous dit, en effet (p. 87) que la force centrifuge de l'équateur terrestre n'a été assez puissante que pour lui faire vomir ses parties les plus légères, qui ont formé la lune, à 89,500 lieues, qui font à-peu-près les trente diamètres, ce qui est encore fort honnête, tandis qu'en suivant le même calcul, la même proportion que j'ai indiqués, on prouveroit qu'il faudroit que la lune eût été projetée à plusieurs millions de lieues de la terre afin qu'elle n'y retombât pas avant l'extinction de la nature vivante, qui ne doit périr sur ce globe qu'après deux cens mille ans environ.

Il reste donc pour bien démontré que nous n'aurions ni soleil ni lune, si on laissoit faire *M. de Buffon*. Nous verrons même un autre jour que n'ayant pu dissoudre le soleil, il ne tiendroit pas à lui que notre terre

n'eût été dévorée par l'astre brûlant.  
Oh ! pour le coup , on ne sera pas  
fâché de me voir m'opposer aux ra-  
vages de ce génie destructeur. Je l'at-  
tends à la huitaine.

Je suis, &c. l'abbé ROYOU.

Paris , ce 4 janvier 1780.

P. S. Un habile physicien avec qui  
je causois dernièrement de cet ou-  
vrage , m'a dit ; mais prenez garde :  
« *M. de Buffon ne fonde pas la vérité*  
« *de son système sur l'inflammation du*  
« *soleil par le poids & le frottement des*  
« *comètes. C'est un hors d'œuvre dans*  
« *son système , & une conjecture qu'il*  
« *hasarde en passant* ».

Pardonnez-moi ; tout le système  
dépend de cette supposition. Il faut  
que *M. de Buffon* allègue une cause au  
moins probable de la chaleur du so-  
leil , qui n'existe pas pour la terre ;  
car sans cela je lui dirai : la terre ,  
suivant vous , est une partie du soleil ,  
pourquoi donc sa lumière , sa chaleur  
se sont-elles éteintes , tandis que celles

du soleil subsistent dans toute leur force. Le globe terrestre devroit donc encore être lumineux & enflammé comme le soleil. Il faut absolument que *M. de Buffon* renonce à son système ou qu'il résolve cette terrible difficulté.

Dire que la terre arrachée au soleil n'a plus trouvé d'aliment qui pût entretenir sa chaleur, tandis que le feu du soleil est sans cesse nourri & rallumé par des comètes ou d'autres corps qui lui servent de pâture, ce seroit un subterfuge misérable, indigne d'un grand physicien, & bon tout au plus pour des philosophes du seizième siècle.

Autrefois *M. de Buffon* alléguoit le mouvement diurne de la terre & sa force centrifuge pour cause de la dissipation du *feu central*. Mais il a compris enfin qu'alors le refroidissement devroit être infiniment plus grand à l'équateur qu'aux pôles, ce qui seroit la ruine entière de son système; & à présent il prétend (dans ses *Epoq.* p. 348) que le mouvement loin de ralentir, ranime au contraire la chaleur.

Il falloit donc imaginer une autre cause du refroidissement de la terre ; & M. de *Buffon* n'en a pas trouvé d'autre que le poids & le frottement des comètes , qui agissent sur le soleil & point sur la terre ; & quoiqu'il ne la propose qu'en tremblant , quoiqu'il en sente toute la foiblesse , cependant comme il faut absolument assigner une raison de la différence énorme qui se trouve entre la chaleur du soleil & celle de la terre , j'ai droit , tant qu'il n'en alléguera point d'autre , de regarder l'embrasement du soleil par les comètes , comme une des bases & des appuis essentiels de tout le système.



---

# L'ANNÉE

## LITTÉRAIRE.

---

### LETTRE XI.

*Suite de la Réfutation des Epoques de la nature , &c.*

*Suite des PREUVES PHYSIQUES.*

**L**A multitude & l'importance des matières qui me restent à traiter ne me permettent pas de m'arrêter davantage à des réflexions préliminaires. J'entre brusquement en matière.

La transparence de la queue des comètes & de la lumière zodiacale, leur mouvement libre, qui n'a jamais, non plus que celui des planètes, éprouvé la moindre altération, du moins sensible, prouvent que dans l'espace où elles se meuvent il règne

ANN. 1779. Tome VIII. N



un vuide presque parfait ; & que la rareté de l'atmosphère solaire est comme infinie. Or cela posé, il est impossible à un physicien de concevoir une cause valable qui puisse précipiter une comète dans le soleil. Cependant , supposons cette chute aussi réelle qu'elle est chimérique , qu'en a-t-il dû arriver ? La comète aura sans doute suivi les loix de tous les solides qui s'enfoncent dans un fluide ; & quelles sont ces loix ? Ou bien ils obligent les parties liquides qu'ils rencontrent à refluer derrière eux , pour leur ouvrir un libre passage , ou s'ils trouvent de la résistance , ils sont jaillir , sur-tout s'ils sont sphériques , dans tous les sens & sous tous les angles , les parties fluides qui se rencontrent sur leur route.

D'après ce principe incontestable , loin de trouver dans une comète obliquement poussée contre le soleil la cause de la direction commune des planètes & du peu d'inclinaison de leurs orbites , je n'y vois qu'une cause de divarication énorme , & certainement je ne connois que M. de Buffon

qui puisse dire que le mouvement des planètes dans le même sens & presque dans le plan du soleil, est une preuve convaincante qu'elles ont été chassées du sein de cet astre par le choc oblique d'une comète.

Quoique M. de Buffon n'ait pas coutume d'entrevoir des difficultés dans son système, il en est une cependant qu'il n'a pu se dissimuler. La voici. C'est une vérité mathématiquement démontrée par *Newton*, & confirmée par l'expérience journalière, que tout corps projeté avec force d'un lieu où il est sans cesse rappelé par sa gravité, doit y revenir en décrivant dans sa chute une courbe semblable en tout à celle qu'il avoit tracée en s'éloignant. M. de Buffon n'a pu contester le principe. Comment donc la terre, & tous les autres torrens planétaires chassés du soleil, après leur première révolution, ne sont-ils pas retournés à leur source, & rentrés dans la masse du soleil?

Voilà le terrible inconvénient que je vous avois annoncé; la terre va donc, après une révolution, s'englou-

tir de nouveau dans le soleil. Etoit-ce la peine de l'en tirer à si grands frais pour si peu de temps ? *M. de Buffon* se trouve ici très-embarrassé, & je pense que son embarras est fort raisonnable ; mais ce qui ne l'est pas tout-à-fait tant, ce sont les subterfuges qu'il a imaginés pour en sortir. Il se tourne & retourne dans tous les sens pour conserver la conquête qu'il a faite sur le soleil ; mais par-tout ses armes sont malheureuses.

D'abord il suppose que le mouvement des parties antérieures a été accéléré par celui des parties postérieures, & par cette accélération il explique, du moins à ce qu'il croit, la difficulté proposée ; mais cette accélération est chimérique. Si toutes les parties du torrent ont reçu par le choc unique de la comète le même degré de vitesse, elles ont dû marcher toutes ensemble sur la même ligne & de compagnie, sans se presser, sans que l'une ait pu accélérer le mouvement des autres. Si au contraire on dit que les plus légères ou les moins denses ont reçu un plus grand degré de vitesse primi-

tive, elles ont dû sur le champ se séparer les premières, devancer les plus lentes, & comment alors aura pu se faire l'accélération. D'ailleurs, du moins les parties accélérantes n'ont pas reçu d'accélération. Eh bien ! celles-là auroient donc dû, suivant M. de Buffon, retomber dans le soleil.

Aussi ne paroît-il pas lui-même fort satisfait de cette réponse ; il croit prudent d'en chercher une autre ; & je louerois ce trait de prudence si le nouveau subterfuge eût été plus heureux ; mais hélas ! *il retombe de Charybde en Sylla*. Il suppose que sa comète ( car il la veut à son gré, & c'est bien la sienne ) non-seulement a détaché une partie considérable du soleil, mais encore qu'elle a écarté, déplacé la masse entière de cet astre, en sorte que les planètes à la fin de leur révolution ne l'ayant plus trouvé à sa place, ont heureusement échappé à sa voracité. L'expédient est unique. Cependant il ne remédie presque à rien ; car du moins ce déplacement n'a pu être fort considérable à cause de la grande masse du soleil ; ainsi toutes les

planètes devroient , au sommet de leur courbe , être toutes , 1°. à la même distance du soleil ; 2°. à une distance très - petite , double conséquence , également fausse , également contraire aux faits & aux observations \*.

Mais voici quelque chose de plus embarrassant. Tous les astronomes conviennent que de toutes les comètes \*\* , les plus petites sont celles qui approchent le plus du soleil. *M. de Buffon* en convient (p. 72) , dans un endroit où cet aveu lui étoit utile ; mais comme il ne songe guères qu'aux besoins du moment , il n'a pas prévu les funestes conséquences qui résulteroient pour son système de cet aveu indiscret. En effet , comment pouvoir

\* Puisque la comète de 1680 à une distance de 33 , 200 lieues reçut du soleil un degré de chaleur 2000 fois plus grand que celui d'un fer rouge , combien les planètes seroient-elles échauffées , si elles passaient à une petite distance du soleil ?

\*\* Je parle des comètes connues des astronomes , & non pas de celles qui ne sont connues que de *M. de Buffon*.

concilier la *petitesse* de sa comète génératrice avec les effets terribles qu'il lui attribue. D'abord elle a détaché du soleil la six cent cinquantième partie de cet astre , & a imprimé à ce torrent solaire une vitesse prodigieuse, & l'on croira aisément, sans que j'entreprenne les calculs, que la comète pour produire un tel effet , devoit avoir une masse au moins triple de celle du torrent démembré , c'est-à-dire , qu'elle devoit être la deux centième partie du soleil ; mais puisqu'on veut de plus que cette comète destructive ait encore eu la force de causer un déplacement considérable dans la masse entière du soleil , combien ne faut-il pas augmenter celle de la comète ? Je laisse M. de Buffon maître de l'augmentation. Je veux bien qu'il ne l'augmente que du double pour ce nouveau prodige ; elle eût donc été la centième partie du soleil , & six fois plus grosse que les six planètes & les dix satellites ensemble, & voilà la plus petite des comètes possibles. Grand Dieu, dites-nous donc ce que seront les plus grandes.

Mais voici encore un nouvel écueil ; car nous marchons de précipice en précipice. *M. de Buffon* prétend que la comète a détaché du soleil la six cent cinquantième partie de cet astre , & cela parce qu'ayant pesé dans une balance exacte & infaillible les masses des six planètes & de leurs satellites, il a trouvé que toutes réunies formoient juste la six cent cinquantième partie du soleil ; mais dans ce beau calcul il se trouve un *deficit* bien considérable ; car la comète \* conquérante , comme je vous l'ai dit d'après *M. de Buffon* , s'est amalgamée avec le torrent iolaire ; ainsi elle a fourni son contingent aux planètes & à leurs satellites , qui par conséquent réunies ne doivent plus nous offrir seulement la six cent cinquantième partie du soleil , mais une masse sept fois plus grande. Nos planètes devroient donc être plus grosses ou en plus grand nombre ; que *M. de Buffon* nous déterre donc quelque planète nouvelle ; car il n'est pas pos-

\* Année littéraire , tome VII , N<sup>o</sup> 34 , pag. 289.

sible qu'il se soit trompé en calculant la masse de celles que nous connoissons. Comment a-t-il pu oublier de mettre en ligne de compte sa comète chérie. Pourquoi veut-il aujourd'hui nous l'escamoter ? qu'il nous la retrouve, car il nous la faut absolument. C'est bien assez de lui accorder le droit de produire, de créer à son gré, à l'aide de ses *molécules organiques* ; si on lui donnoit pareillement celui de détruire, Eh ! bon dieu, rien ne pourroit tenir contre la vivacité de son imagination.

Voici encore une *distraction* \* qui paroîtra bien étonnante de la part d'un homme aussi savant que M. de Buffon. Il prétend que sa comète *imprima plus de vitesse aux parties les plus légères du torrent démembré, qui furent en conséquence poussées à de plus grandes distances*. Et voilà, dit-il, pourquoi les planètes sont placées & circulent toutes à différentes distances du soleil.

\* *Distraction* n'est pas sans doute le mot propre ; mais on sent que vis-à-vis de M. de Buffon toute expression plus forte seroit un crime.



J'ai déjà témoigné ma juste surprise de la facilité avec laquelle toutes ces matières de différentes densités , malgré l'attraction mutuelle de leurs parties , malgré l'agitation où devoit les tenir sans cesse l'énorme chaleur dont elles étoient pénétrées , malgré la force même de l'impulsion commune qui devoit les pousser toutes ensemble, s'étoient cependant séparées en vertu du coup unique imprimé par la comète ; mais voici quelque chose de plus inconcevable. D'après cette belle théorie *Saturne & Jupiter* , qui sont les planètes les plus éloignées du soleil , devroient donc aussi avoir reçu plus de vitesse. Eh ! bien , ce sont précisément celles qui en ont le moins , comme on peut le voir dans tous les livres élémentaires d'astronomie. Jugez à quel point l'amour du système nous aveugle , dans quels écarts il nous entraîne , puisqu'il fait oublier à M. de Buffon une vérité qui n'est pas ignorée d'un physicien de deux jours !

La manière dont il explique le mouvement de rotation des planètes n'est

pas moins curieuse. *Ce mouvement, dit-il, dépend uniquement de l'obliquité du coup.* Il est aisé d'avancer des paradoxes ; mais pourroit on citer un seul exemple d'un corps qui frappe obliquement *un liquide*, & qui par ce choc donne un mouvement de rotation à la partie qu'il arrache de la masse totale du fluide ? Si M. de Buffon peut alléguer de pareils exemples, je le conjure de les produire bien vite, afin que tous les physiciens réforment les fausses idées qu'ils ont conçues des liquides. En effet, les élémens d'un fluide sont généralement regardés comme de petits corps isolés, qui n'ayant point de centre commun de gravité ne peuvent acquérir par un choc oblique un mouvement commun de rotation sur leur axe ; tout au plus pourroit-on supposer que chacun des élémens du liquide recevra par cette impulsion oblique une force capable de le faire tourner sur son centre particulier. Mais alors nouveaux embarras. Si toutes les parties du torrent démembré ont commencé à tourner sur leurs centres en quittant le soleil,

quel choc , quel bouleversement n'a-t-il pas fallu pour que les parties les plus légères se séparassent des plus denses ; & ces nouveaux combats des torrens planétaires ne rendent-ils pas tout-à-fait inconcevable le peu d'inclinaison qu'ont entr'elles les orbites planétaires , phénomène déjà si difficile à expliquer dans le système des *Epoques* ?

Mais d'ailleurs après cette séparation , comment les parties *similaires* qui composent chaque planète ont-elles pu recevoir un nouveau mouvement commun de rotation ; je dis un nouveau , & qu'on y fasse bien attention , car certainement celui que la masse totale , ou chacune de ses parties , avoit reçu immédiatement de la comète en sortant du soleil , est tout différent de celui qu'a maintenant chaque planète depuis la division des matières de différentes densités ; ce n'est ni la même direction , ni la même vitesse. Que M. de Buffon imagine donc une nouvelle cause pour expliquer le mouvement de rotation des planètes ; comme il a l'imagina-

tion féconde, je ne doute pas qu'il n'en vienne à bout. Mais qu'il y songe du moins; car il doit sentir qu'il est impossible d'attribuer au choc de la comète, antérieur à la formation des planètes, le mouvement commun de rotation tel qu'elles l'ont depuis cette formation.

Il y a sur cette matière un passage, (Hist. Nat. 1<sup>er</sup> vol. in-4<sup>o</sup>. pag. 150) que je ne comprends pas; si M. de Buffon l'entend mieux que moi, je le conjure de me l'expliquer. « Ce mouvement de rotation sera égal & toujours le même si le corps qui le reçoit est homogène; & il sera inégal si le corps est composé de parties hétérogènes, ou de différentes densités ». Certainement la terre qui contient des corps dont les uns sont 15,000 fois plus denses que les autres, & où il n'y a pas deux corps de même densité est un corps très-hétérogène, comment donc se fait-il que son mouvement de rotation soit parfaitement égal & toujours le même? C'est à M. de Buffon seul qu'il appartient de résoudre cette question,

car pour moi je n'oserois dire ce que j'en pense.

Malgré le mépris que M. de Buffon témoigne pour les physiciens qui ont attaqué sa première Théorie de la terre, il paroît cependant, par ses variations, qu'il fait intérieurement quelque cas de leurs critiques. Par exemple, il supposoit autrefois que les satellites n'avoient été arrachés du soleil qu'après les planètes, & comme *après coup*. L'auteur des *Lettres à un Américain* avoit pris la liberté de faire sur cet article quelques réflexions à M. de Buffon. Celui-ci a trouvé plus aisé de regarder en pitié son critique que de lui répondre; mais il a rendu le plus bel hommage aux observations de l'abbé de Lignac, en changeant de système. Il suppose aujourd'hui que les satellites, détachés du soleil en même temps que le torrent planétaire, ont été engendrés par la force centrifuge des planètes qui les ont vomies & lancées à des distances différentes, suivant la vitesse de leur rotation. Il a bien de la peine

à enfanter ces fatellites , & je n'en suis pas surpris. Il leur assigné aujourd'hui une origine bien différente de l'ancienne ; mais cette nouvelle généalogie ne lui fera pas plus d'honneur que la première ; car me bornant à ce qui regarde la lune qui nous est plus connue. D'abord si la lune avoit été vomie de l'équateur terrestre par l'effet de la force centrifuge on la verroit se mouvoir ou dans le plan même de l'équateur , ou dans une direction qui lui seroit parallèle ; & cependant on fait que son orbite forme avec l'équateur terrestre un angle de 23 ou même de 28 degrés.

Ensuite tout le monde fait que le mouvement de rotation de la lune est plus considérable que celui même de la terre ; mais la terre a-t-elle pu imprimer à son satellite une vitesse plus considérable que celle dont elle jouit elle-même ? *M. de Buffon* ne le croit pas certainement , & malgré l'ascendant qu'il fait avoir sur nos esprits , il ne voudroit pas nous le faire croire.

Troisièmement, *Newton* , que *M. de*

*Buffon* se fait gloire de respecter en physique, comme *Moyse* en matière de religion, quoiqu'à chaque instant il contredise les principes du philosophe Anglois, comme le récit du législateur des Hébreux; *Newton*, dis-je, a démontré rigoureusement & mathématiquement que la force de la gravité ou de l'attraction est 289 fois plus forte que la force centrifuge qui provient du mouvement de rotation; cela posé, comment la force de gravité qui étoit si supérieure n'a-t-elle pas retenu les parties qui composent la lune, tandis que des parties infiniment plus légères, l'eau, l'air, le fluide igné, ne peuvent s'échapper de son sein? En vérité *M. de Buffon* abuse de notre crédulité ou lui-même il se fait une illusion bien étonnante.

Enfin *M. l'abbé Sigorgne*, dans ses excellentes *Institutions Newtoniennes*, seconde édit. ch. 2, p. 15 & 16\*, démontre avec toute la rigueur & la

\* On me dispensera de citer la démonstration. Il suffit qu'on sache le principe. L'ouvrage d'ailleurs est entre les mains de tout le monde, ou doit l'être, on peut le consulter.

précision mathématiques , qu'il faudroit qu'un corps , pour cesser de presser la terre , acquierre une vîtesse dix-sept fois plus grande que la vîtesse diurne de la terre. A plus forte raison pour que la lune ait pu être lancée à une distance si prodigieuse de la terre, il faudroit qu'elle eût reçu une vîtesse bien plus que dix-sept fois supérieure à celle de la terre. Or quel est l'écolier qui ignore que la vîtesse de la lune n'est que double de la vîtesse diurne de la terre ; puisqu'elle met trente jours à parcourir son orbite , qui n'est que soixante fois plus grande que l'équateur terrestre ; elle ne parcourt donc chaque jour qu'un espace double de l'équateur terrestre. Elle n'a donc qu'une vîtesse double de celle de la terre.

3°. *M. de Buffon contredit ouvertement les faits les plus constans de l'Histoire Naturelle.*

C'est attaquer *M. de Buffon* sur le théâtre de sa gloire & jusques sur son trône que de prétendre le trouver en



défaut sur l'Histoire Naturelle ; & je sens combien sur cet article les préjugés lui sont favorables ; aussi ce n'est qu'en tremblant que j'entame cette matière ; mais des raisons peuvent contrebalancer des autorités ; qu'on m'écoute donc , & puis qu'on juge.

D'abord la principale & peut-être l'unique raison qui autorise M. de Buffon à soutenir que le globe terrestre n'est qu'une *éclaboussure* du soleil , c'est la *chaleur intérieure* dont il prétend que la terre est douée ; chaleur, dit-il, entièrement distinguée de celle que nous devons à l'influence des rayons solaires , & qui , malgré les diminutions journalières qu'elle éprouve , est encore bien supérieure à celle que produisent les feux dardés par le soleil dans les climats brûlans de l'Afrique.

Cependant il seroit peut-être plus aisé de prouver que la chaleur du globe augmente annuellement à sa surface.

1°. Parce que la chaleur produite par les rayons solaires , ne s'éva-

pore pas toute entière, & forme par conséquent un fonds, une masse de chaleur qui se conserve & doit augmenter chaque année.

2°. Parce que M. de Buffon lui-même, malgré l'intérêt pressant qui l'en détournoit, s'étant vu forcé de convenir avec tous les physiciens, *que tout mouvement, toute action produit de la chaleur, que tous les êtres doués du mouvement progressif sont autant de petits foyers de chaleur\**, on ne conçoit pas comment, à moins d'une contradiction palpable, & j'en ai tant à lui reprocher que je voudrois au moins lui épargner celle-ci; comment, dis-je, il peut soutenir que la chaleur ancienne, au lieu d'augmenter, se dissipe, tandis que la cause qui produit la chaleur subsiste & continue d'agir avec la même force,

3°. Sur-tout parce que si l'on consulte nos anciens historiens, on verra que les Gaules & la Germanie étoient il y a plus de deux mille ans le séjour naturel & déjà ancien des loups-cerviers, des élans, des ours & autres

\* *Epoques*, in-12, page 348.

animaux aujourd'hui retirés dans les climats glacés du nord ; on verra que tous les ans la Seine étoit glacée pendant presque tout l'hiver , &c.

Il faudroit donc , dans le système de *M. de Buffon* , que les loups-cerviers & les ours eussent habité nos contrées en même temps que les rhinocéros & les éléphants , ce qui doit étonner autant que s'il vouloit accoupler les tigres & les agneaux : où s'il dit que le grand froid n'est survenu dans nos contrées qu'après le séjour des animaux africains ; il faudra donc distinguer dans notre climat quatre époques différentes , & dire qu'il y eut un temps où nos contrées furent infiniment plus chaudes qu'elles ne le sont aujourd'hui , un autre où elles étoient beaucoup plus froides\* , puis qu'elles sont redevenues plus chaudes , pour redevenir encore bientôt plus froides. Est-ce du moins tout , & n'y aura-t-il pas d'autre variation ? En vérité , *M. de Buffon* voudra bien

\* Puisqu'elles étoient le séjour naturel des animaux qui ne peuvent aujourd'hui propager que dans le nord.

permettre qu'on lui conteste le droit de souffler ainsi le froid & le chaud , comme bon lui semble.

Mais laissons à M. le baron de Marivetz le soin de démontrer que la chaleur augmente annuellement sur le globe\*. Contentons-nous de prouver qu'elle ne diminue pas, & que la chaleur intérieure, le feu central sont des chimères écloses du cerveau de nos philosophes , & qui n'ont d'autre fondement que le besoin qu'ils en ont pour étayer leurs fragiles systèmes.

En effet , à quelque profondeur qu'on descende dans la terre , dans quelque saison , dans quelque contrée que ce soit , par-tout & toujours on retrouve la même température , par-tout le thermomètre reste à ce qu'on appelle la température des caves , à dix degrés au-dessus du zéro. Comment concilier ce phénomène si connu, si constant avec l'existence d'un

\* C'est ce qu'il nous promet avec ce ton d'assurance & de conviction qui ne convient qu'à la vérité. Voyez son *Prospéctus de Géographie physique* , chez Quillau , p. 13.

*feu central ?* Quoi ! vous prétendez qu'il règne dans l'intérieur de la terre une chaleur vingt-cinq fois plus grande que celle que produisent les rayons les plus chauds de l'été, & vous voulez que le thermomètre y reste immobile ? A qui se flatte-t-on de persuader une pareille absurdité ? *ad populum phaleras.*

D'ailleurs, s'il règne une chaleur si grande dans l'intérieur de la terre, comment toutes les sources de la terre exposées depuis 80,000 ans environ à l'action continuelle d'un feu si violent, ne sont-elles pas brûlantes ? Comment toutes nos matières pyriteuses renfermées dans le sein de la terre ne s'embrasent-elles pas ? Pourquoi attendent-elles pour s'enflammer le ministère d'une eau souvent glaciale ? Une chaleur aussi violente n'est-elle pas une cause bien plus naturelle & plus efficace des fermentations pyriteuses qui produisent l'explosion des volcans ?

Mais, disent MM. de Buffon & Bailly, nos glaciers où la glace ne fond point en été, nos caves qui con-

*servent la même température prouvent que la marche du soleil est indifférente & que les alternatives de froid & de chaud sont étrangères à ces asyles de la nuit.* Combien l'esprit de système est aveugle ! comment ces deux grands hommes n'ont-ils pas vu que le fait même qu'ils allèguent ruine sans ressource la chimère du feu central ? car si la chaleur intérieure est, comme ils le disent, *vingt-cinq fois plus grande que celle des rayons d'été les plus chauds*, comment la glace pourroit-elle subsister dans ces espèces de fournaies ardentes ! & par quelle bisarrerie, tandis qu'elle résiste à l'action d'un feu si violent, se fond-elle sur le champ dès qu'on introduit dans la glacière un filet d'eau de la surface ?

Mais, ajoutent ces Messieurs, ne voit-on pas la neige gelée, la glace même exposée sur les puits, les aqueducs recouverts, les voutes, les citernes, par-tout en un mot où les vapeurs ont une libre issue ; ne les voit-on pas se fondre, tandis que la surface extérieure se gèle, se durcit de plus en plus. Preuve évidente, s'é-

crient-ils, que les exhalaisons souterraines sont plus chaudes que l'air extérieur ; preuve évidente que la terre jouit d'une chaleur intérieure, supérieure à celle du soleil.

Déplorons , oui déplorons la faiblesse de l'esprit humain. Par quelle étrange fatalité , deux génies tels que MM. de Buffon & Bailly peuvent-ils se faire illusion au point de croire que la chaleur intérieure du globe peut venir liquéfier sur la surface de la terre la glace qui s'y trouve exposée, tandis que les émanations centrales ne peuvent produire aucune altération sur la glace déposée dans le sein de la terre, à quelque profondeur qu'on la puisse descendre ? Vit-on jamais une plus grande inconséquence ? M. de Buffon qui avoue que *tout mouvement produit de la chaleur*, ne devoit-il pas sentir que l'action seule de l'air souterrain , moins froid que l'air congelé de l'atmosphère , & qui , long temps concentré , s'échappe avec force & vient frapper la neige , suffiroit peut-être à la rigueur pour en expliquer la dissolution ? Mais s'il lui faut une  
chaleur

chaleur réelle & plus considérable , sansrecourir à la chimère du *feu central*, ne pouvoit-il pas la trouver aisément dans la fermentation de l'air nitreux & méphitique avec l'air commun; fermentation incontestable , & qui se décèle par des effets si violens , & sur-tout par le danger que courent tous ceux qui descendent dans les puits & les profonds souterrains.

Mais voici quelque chose de plus inconcevable. *M. Bailly* demande avec un air d'étonnement & de triomphe tout-à-la-fois , *d'où viennent les eaux chaudes qui coulent dans le Spitzberg , à quatre-vingt degrés de latitude , si ce n'est pas la chaleur intérieure du globe qui les échauffe ?* Oh ! pour le coup , je n'y puis tenir , des physiciens peuvent-ils faire de pareilles questions ? *D'où viennent les sources chaudes ?* Eh ! vraiment , des terrains échauffés par des causes locales & particulières , par la fermentation pyriteuse. Si la chaleur des eaux thermales provenoit d'une chaleur propre & commune à tout le globe , com-



ment à côté d'une source d'eaux chaudes s'en trouveroit-il une froide ? Pourquoi toutes les eaux de la terre ne seroient-elles pas à-peu-près au même degré de chaleur ; mais surtout par quelle bisarrerie pourroit-il arriver qu'il se rencontrât des sources d'eaux bouillantes dans le climat glacé du Spitzberg, tandis qu'on en trouve de froides dans les contrées brûlantes de l'Afrique ?

Je m'arrête faute de temps & d'espace. C'en est assez \* sur ce point décisif. En voyant la futilité des raisons sur lesquelles ces deux grands hommes s'appuyent, peut-on s'étonner assez de la confiance avec laquelle ils nous proposent la chaleur intérieure du globe comme *une vérité incontestable, comme un fait hors de doute*, comme un article de foi en matière de physique ? C'est-là cepen-

\* Ceux qui désireroient de plus amples éclaircissemens sur le *feu central* peuvent consulter l'excellente dissertation qui vient de paroître, & qui est intitulée : *le feu central banni, & le soleil rétabli dans ses droits. A Paris, chez Didot le jeune, libraire, quai des Augustins.*

dant la base du système de M. de Buffon. Pour nous prouver que la terre vient du soleil, il n'a presque d'autre preuve à nous alléguer que la chaleur intérieure dont il la gratifie. Jugez comme l'origine céleste de notre globe est bien constatée, comme les titres de cette généalogie nouvelle sont authentiques! Les fables des Indiens, des Chinois, des Egyptiens offrent-elles quelque chose d'aussi puéril?

Mais quand cette chaleur intérieure seroit aussi réelle qu'elle est chimérique, est-il ensuite bien vrai qu'elle auroit dû se rallentir davantage & se dissiper plutôt par les pôles? C'est encore ici un des articles les plus importants du système de M. de Buffon; car si le refroidissement a dû être plus prompt à l'équateur, comme cette plage est encore inhabitable, il s'ensuivroit que les pôles devroient être encore presque en fusion; & puisqu'au contraire ils sont couverts de glace, il faut convenir que la différence de température entre les climats de la zone torride & ceux des

zones glaciales vient uniquement de l'influence des rayons solaires, & non pas de la diminution plus ou moins grande de la chaleur intérieure du globe terrestre. Arrêtons-nous donc un moment, au risque de négliger des articles moins essentiels, à bien démontrer que les pôles n'ont pas dû se refroidir plutôt que l'équateur, & par cela seul je renverse tout ce que l'auteur avance sur la conformation physique de nos montagnes, sur la répartition des métaux, sur l'inégale distribution des mers, sur l'origine des végétaux & des animaux dans le nord, sur l'établissement des premières sociétés dans les hautes terres de l'Asie septentrionale, sur la marche des sciences & des arts du nord au midi, enfin tout le système.

Or la terre étant renflée à l'équateur de six lieues & un quart, & abaissée aux pôles d'une pareille quantité, les pôles se trouvent donc de douze lieues & demie plus voisins que l'équateur du centre de la terre ou du foyer embrasé; & comme la chaleur, ainsi que le mouvement, suivant *Maç-*

quer & tous les physiciens \*, se communique du centre à la circonférence, il s'ensuit que les zones polaires plus voisines du centre embrasé, devroient éprouver davantage la bénigne influence des molécules ignées, ou plutôt du fluide qui compose le feu.

Si l'on ajoute à ce raisonnement que l'intérieur de la terre vers l'équateur est crevasé, suivant M. de Buffon, par d'immenses cavernes, au lieu que les pôles sont plus solides, plus compactes, plus denses, & doivent par conséquent conserver plus longtemps la chaleur ;

Si l'on ajoute que les mers qui couvroient autrefois toute la surface de la terre, ont rempli, encore suivant M. de Buffon, l'immensité de ces abîmes souterrains, & ont dû y ralentir la chaleur ;

Si l'on ajoute que la force centrifuge ayant lancé de l'équateur, à la

\* M. de Buffon lui-même dit en termes formels dans son Introduction à l'histoire des minéraux, in-4°, p. 35, cette chaleur intérieure tend TOUJOURS du centre à la circonférence. Quelle pauvre mémoire !

distance de 89,500 lieues, les parties de la terre qui composent la lune, auroit bien dû, à plus forte raison, dissiper une grande partie du fluide igné qui embrasoit l'équateur, on aura peine à concevoir comment *M. de Buffon* a pu se persuader que les pôles ont dû se refroidir les premiers. Je me trompe, après tant d'autres contradictions, celle-ci ne doit plus étonner.

Mais devrois-je m'amuser à raisonner quand les faits parlent? Dans les régions glacées du nord de l'Asie & dans les contrées brûlantes de l'Afrique; en Sibérie & en Ethiopie la température est toujours la même à vingt pieds de profondeur, puisque le thermomètre s'y tient également à la même élévation de dix degrés au-dessus du zéro. Voilà un fait connu de tout l'univers; donc l'intérieur des terres en Sybérie, en Laponie n'est pas plus froid qu'en Ethyopie.

Donc la chaleur intérieure des pôles ne diminue pas plus vite que celle de l'équateur; voilà des conséquences qui ne souffrent pas de réplique.

A ces faits, à ces raisonnemens évidens qu'oppose M. de Buffon ; qu'oppose-t-il ?

Premièrement, dit-il, *l'équateur est PLUS ÉLEVÉ, la terre y est donc plus épaisse, & doit par conséquent y conserver plus long-temps la chaleur.* Eh ! c'est précisément parce qu'il est *plus élevé* qu'il est aussi plus éloigné du foyer embrasé ; c'est parce qu'il est *plus élevé* que la dispersion des particules ignées y doit être plus grande qu'aux pôles où la force centrifuge est beaucoup moindre ; c'est parce qu'il est *plus élevé* qu'il est rempli de cavernes immenses dont la profondeur surpasse peut-être celle de nos mers. Or si d'un côté l'équateur a dû se refroidir un peu plus lentement que les pôles, à raison de sa *plus grande élévation*, d'un autre côté son plus grand éloignement du centre, l'excès de sa force centrifuge \*, les immenses cavités dont il

\* Cette raison doit sur-tout avoir un grand poids contre M. de Buffon, qui, dans son premier vol. de l'hist. nat. p. 148 in-4°, paroît si persuadé que le mouvement de rotation, ou la force centrifuge, est très-propre à dissiper

est perforé, la retraite des mers qui s'y sont précipitées, ont dû hâter son refroidissement beaucoup plus que son élévation n'a pu la retarder, sur tout puisque, suivant l'ingénieuse comparaison de M. de Buffon, cette plus grande élévation n'est, par rapport au diamètre de la terre, que comme la bouffissure d'une boule, & n'équivaut qu'à un deuxième de ligne par rapport à un globe qui auroit deux pieds de diamètre.

Mais, ajoute M. de Buffon, l'accèsion de la chaleur solaire plus grande sous l'équateur & presque nulle aux pôles; a dû retarder le refroidissement de la zone torride. Eh bien ! voilà donc qu'on est obligé d'avoir recours au soleil, à cet astre débile, incapable d'entretenir la nature vivante, qui dans l'état actuel des choses ne produit qu'un degré de chaleur presque nul en comparaison de la chaleur intérieure du globe, & dont la force devoit être encore considérablement diminuée, dans le système de

la chaleur, qu'il n'hésite pas à croire que le feu du soleil s'éteindroit bien vite, si cet astre se mouvoit avec la même vitesse que se meuvent les planètes.

M. de Buffon, par la double résistance qu'opposoit à ses rayons l'atmosphère aqueuse très épaisse, répandue tant autour du soleil lui-même qu'autour de la terre. Eh ! croyez-moi, Messieurs, laissez agir le soleil tout seul & vous verrez que tout en ira bien mieux ; car après en avoir tant exténué la force, que gagnerez-vous avec son foible secours ? Puisque la chaleur intérieure & propre du globe, qui, surtout dans les premiers temps, l'emportoit infiniment, suivant vous, sur celle que produit le soleil, a dû se dissiper plus vite à l'équateur qu'aux pôles, l'accession des rayons solaires n'aura jamais pu produire la différence énorme qui se trouve entre les climats glacés des pôles & les contrées brûlantes de l'équateur.

Aussi, M. de Buffon qui n'est jamais plus fertile en raisons que quand il les sent plus mauvaises, implore-t-il avec une éloquence, sinon persuasive, du moins touchante, les secours de la neige, de la grêle & de la pluie. Il fait les plus jolies phrases du monde pour conjurer ces ministres du froid de ve-



air le tirer du mauvais pas où il se trouve engagé, de déployer toute leur fureur sur les pôles, d'épargner l'équateur, de n'y paroître qu'après *neuf ou dix mille ans* de séjour sur les pôles. Que d'éloquence, que d'esprit perdus, & comme le flambeau de la dialectique dissipe en un instant tout ce prestige de mots ! M. de Buffon ne songe pas que la neige, la grêle & la pluie, n'ont pu tomber dans son système que sur les terres déjà refroidies, puisque c'étoit, suivant lui, la trop grande chaleur qui avoit relégué à des distances immenses ces *ministres du froid*. Il devoit donc avant tout prouver que les pôles ont dû se refroidir les premiers ; & alléguer pour cause de ce refroidissement plus prompt la chute de la neige, de la grêle & de la pluie, c'est tomber dans ce grossier sophisme que l'on appelle dans les écoles *pétition de principe*.

Voilà, je pense, la base du système de M. de Buffon détruite & renversée sans ressource ; tout l'édifice, tout l'échafaudage doit à présent s'écrouler ; cependant achevons de porter la lumière & la conviction dans les

esprits en parcourant , mais rapidement, les différentes branches du système.

M. de Buffon prétend que les plus hautes montagnes se trouvent vers l'équateur ; le fait est contesté ; mais je le lui accorde, & je vais démontrer que dans son système elles devroient se trouver aux pôles. En effet, comment explique-t-il la formation des montagnes ? Écoutons-le lui-même (p. 85, Époq. in 12) » Dans » ce premier temps la terre dut souffrir en se refroidissant différentes ébullitions à mesure que l'air, l'eau & les autres matières qui ne peuvent supporter le feu retomboient à leur surface ; la production des éléments, & ensuite leur combat, n'ont pu manquer de produire des inégalités, des aspérités, des hauteurs, & c'est à cette époque qu'on doit rapporter la formation des plus hautes montagnes.»

Et à la page 101. » Dans une masse de verre fondu, lorsqu'elle commence à se refroidir, il se forme à la surface des ondes, des aspérités,

### 314 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

» des boursofflés qui peuvent nous  
 » représenter les premières inégalités,  
 » & la comparaison est d'autant plus  
 » exacte que les plus hautes montagnes  
 » ne sont par rapport au diamètre de  
 » la terre que ce qu'un huitième de  
 » ligne est par rapport au diamètre  
 » d'un globe de deux pieds ».

C'est donc au refroidissement d'une part, au combat des élémens de l'autre que M. de Buffon attribue la formation des montagnes primitives ; donc elles ont dû s'élever davantage dans les lieux où le refroidissement fut plus brusque & plus prompt, & le combat des élémens plus vif & plus opiniâtre. Or, écoutez encore M. de Buffon, car il n'a pas de plus terrible adversaire que lui-même, & il vous dira (époq. p. 239) que c'étoit sur les terres septentrionales que la pluie, la neige, la grêle, ces ministres du froid exercèrent d'abord toute leur fureur, il vous dira mille fois pour une que les pôles se sont refroidis plus vite que l'équateur. C'est donc aux pôles, même suivant les principes de M. de Buffon, qu'ont dû

s'élever les plus hautes montagnes, puisque c'est là qu'ont agi plus puissamment les causes productrices de ces petites *boursoufflures* de 3000 toises. Nouveau fait contraire à l'histoire de la nature ; nouvel article qu'il faut ajouter au grand chapitre des contradictions.

Mais voyons à présent qu'elles matières entrent dans la composition de ces montagnes primitives, & les inductions que l'auteur en tire pour la vérité de son système. » Toutes les  
 » matières qui composent le globe  
 » de la terre, du moins toutes celles  
 » qui nous sont connues, ont le verre  
 » pour base de leur substance, & nous  
 » pouvons en leur faisant subir la  
 » grande action du feu les réduire  
 » toutes en verre ; donc la liquéfac-  
 » tion primitive de la terre entière par  
 » le feu est prouvée à posteriori dans  
 » toute la rigueur qu'exige la plus stricte  
 » logique. » Certes, je me connois en démonstration logique, c'est mon métier, & j'en donne des leçons ; mais jamais je ne vis sophisme plus grossier. D'abord le premier principe de

logique, *c'est qu'on ne conclue pas d'une très petite partie au tout.* Or, nous ne connoissons qu'une très-petite partie des matières qui composent la terre ; son diamètre est de trois mille lieues, & nous n'avons pu la fouiller qu'à la profondeur de trois cents pieds dans les plaines ; dans cet intervalle, nous y trouvons une variété étonnante de matières. Plus on creuse, plus la diversité augmente ; d'après cela, qui fait si en fouillant plus avant, on ne trouveroit pas des matières d'une différence encore plus sensible, & qui ne pourroient pas se réduire en verre ; & comme un autre principe de logique, ordonne de ne jamais prononcer sur ce qu'on ne connoit pas parfaitement, il me semble que l'aveu seul que fait M. de Buffon de l'ignorance où il est sur les matières qui composent le globe au-delà de la profondeur de trois cents pieds dans les plaines (époq. p. 12) devoit le rendre plus discret, & moins précipité dans ses jugemens : il me semble que sa prétendue démonstration n'est pas plus sûre & plus rigoureuse que celle du paysan qui diroit,

à quelque profondeur que j'enfoncé le soc de ma charrue, j'y trouve de la terre qui fait germer mon bled; donc tout le globe terrestre est composé de terres végétales.

Mais supposons que toutes les matières qui composent le globe, absolument toutes, puissent se réduire en verre, la prétendue démonstration en sera-t-elle plus rigoureuse? point du tout. La voici en deux mots. *Toutes les matières du globe se réduisent en verre, donc elles ont toutes été du verre fondu.* Et voilà ce qu'on ose appeler une démonstration logique & rigoureuse! si je disois, beaucoup de pierres, presque tous les métaux soumis à l'action du feu, se réduisent en chaux, donc ils ont d'abord été de la chaux, ou si je disois encore, toutes les matières combustibles, tous les végétaux peuvent se réduire en cendre, donc primitivement ce n'étoient qu'un immense amas de cendre, certainement M. de Buffon se moqueroit de moi; aussi je me garderai bien de le dire, & M. de Buffon par la même raison, ne devoit pas avan-

cer que toutes les matières du globe ont été du verre en fusion, parce qu'elles peuvent toutes se réduire en verre par l'action du feu. Tout ce qu'on peut conclure de cette *réductibilité* des corps terrestres en verre, c'est qu'ils ont de l'affinité avec le verre, c'est que la matière est homogène, & que tous ses élémens participent de la nature du verre. Mais en conclure qu'ils ont été tous en *fusion*, qu'ils ont été tous du verre fondu. Ah ! ces conclusions quand elles sont proposées avec un air d'affurance, comme *démonstrations rigoureuses* par un homme qui en impose autant que M. de Buffon, peuvent réussir auprès des femmes & des jeunes gens. Mais nous autres logiciens, nous savons les apprécier, & je vous réponds que ce que M. de Buffon appelle ici une *démonstration dans toute la rigueur de la logique*, sera cité désormais par les vrais logiciens, comme un exemple fameux de ce qu'ils appellent *fallacia logica*.

Parmi ces matières vitrescibles que M. de Buffon prétend être évidemment le produit du feu, le *granit*

occupe sans contredit la place principale ; tous les naturalistes s'accordent à peu-près à croire que la roche graniteuse est la plus ancienne de toutes , & qu'elle forme la base ou le noyau de notre globe \*. Or , la roche graniteuse porte visiblement l'empreinte de l'eau , & ce fait bien démontré acheve de pulvériser le monde de verre. Autrefois M. de Buffon étoit bien persuadé de cette vérité , & m'auroit épargné les frais de la preuve. Dans son hist. nat. in - 4° , tom. 2 , p. 31 , il donne l'origine de ces masses de granite en les faisant naître dans les lits de sable que les eaux ont par la suite entraîné. Mais aujourd'hui il voit évidemment l'empreinte du feu , où autrefois il voyoit évidemment l'empreinte de l'eau. N'importe. M. de Buffon est bien maître de changer de manière de voir ; mais il ne changera pas la nature du noyau de la terre. C'est le quartz & le sable , dit M. Macquer dans son excellent dictionnaire de chymie , qui dominent dans le granite. Il ne faut d'ailleurs pour se convaincre de cette vérité

\* Lettres du docteur Demeffe , tom. 1<sup>er</sup>, pag. 554.



qu'avoir des yeux, & se transporter ; comme je l'ai fait, au cabinet du roi, (car c'est dans l'arsenal même de M. de Buffon que j'ai été puiser des armes contre lui ; c'est aux pieds de la statue que j'ai appris à briser son monde imaginaire.) Or le sable n'est que du verre en poudre \*, & par conséquent refroidi. Ce verre en poudre ou ce sable n'a pu se dissoudre, & puis se réunir en masse que par le ministère de l'eau, & comme disoit autrefois M. de Buffon, qu'entraîné par les eaux. Donc la roche graniteuse, ou le noyau de la terre est l'ouvrage de l'eau. Voilà un argument à *posteriori* un peu plus solide que celui que M. de Buffon tire en faveur de son système de la vitrescibilité de toutes les matières du globe.

Voulez-vous d'autres preuves que c'est l'eau seule qui a présidé à la construction du granite, en voici. Les granites, porphyres, & autres substances qui forment le noyau des plus hautes montagnes nous offrent diffé-

\* Cette fois je ne serai pas contredit ; c'est M. de Buffon qui parle, *Epoq.* p. 19.

rens cristaux qui se sont formés séparément, & ont ensuite été liés par une matière *quartzeuse*, qui leur a servi comme de ciment. Or il est impossible d'expliquer cette *cristallisation* par l'intermède du feu. Trois choses, disent tous les naturalistes, sont absolument nécessaires à la *cristallisation*, le temps, le repos & l'espace. Quant au temps, M. de Buffon n'en est pas avare, il nous en donne de reste. Mais comment concevoir que les matières dont il s'agit aient eu le repos & l'espace nécessaires pour se former en cristaux réguliers, lorsqu'elles étoient en fusion, soit même dans le temps de leur refroidissement? Dans ces deux états, également resserrées, ne devoient-elles pas remplir toutes les interstices un peu considérables, & former un mélange confus & semblable à ceux que la fusion de plusieurs métaux opère tous les jours sous nos yeux dans les laboratoires de nos chymistes? Qu'on les consulte sur cet article, & on verra ce qu'ils en pensent.

M. de Buffon, qui sait bien qu'il

existe une infinité de cristaux dans lesquels les naturalistes ont remarqué des bulles d'eau, que l'action du feu n'auroit pas manqué de faire évaporer, s'est vu forcé de distinguer deux sortes de cristaux ; les uns, qui sont des *stillations* de la roche vitreuse, tandis que les autres sont formés par *sublimation*, & par conséquent l'ouvrage immédiat du feu ; mais M. Romé de Lisle, le plus grand cristallographe de France, nous assure \*, & on peut l'en croire, parce qu'il n'a point de système qui l'oblige de dénaturer tous les faits, que *l'eau dans l'état de principe secondaire, c'est-à-dire, combinée avec un élément terreux quelconque, devient le principe ESSENTIEL ET UNIVERSEL DE TOUTE CRISTALLISATION.*

Enfin, voulez-vous encore une preuve plus décisive, écoutez le docteur *Demeste* dans ses lettres au docteur *Bernard*, tom. 1<sup>er</sup>, pag. 554, « Il ne faut, dit-il, jeter sur le granite qu'un coup-d'œil, même superficiel, pour voir que l'hypothèse

\* Essai de cristallographie, discours préliminaire, pag. 27.

» de ceux qui regardent la formation  
 » de cette pierre comme l'ouvrage du  
 » feu est *insoutenable*. Les seuls phé-  
 » nomènes de la cristallisation ont  
 » suffi pour démontrer à M. Romé de  
 » Lisle, qu'une telle pierre, ou du  
 » moins que les cristaux qui la com-  
 » posent, n'avoient pu recevoir leur  
 » forme que dans un fluide aqueux :  
 » voici sur quoi il se fonde \* ».

On trouve souvent des cristallisa-  
 tions renfermées & comme *enchaton-*  
*nées* dans la roche graniteuse. Or tout  
 cristal renfermé dans un autre cristal  
 ou dans une pierre quelconque, étoit  
 formé avant que le cristal ou la pierre  
 qui le renferme eût reçu sa consis-  
 tance, autrement le cristal intérieur  
 n'auroit pu prendre la forme qui lui  
 est propre & qui le caractérise. Il est  
 donc clair que le cristal intérieur étoit  
 formé avant la pierre qui le renferme.  
 Mais n'est il pas également évident  
 qu'une fusion, tant du cristal que de

\* Je ne cite plus les propres paroles du  
 docteur *Demeste*, parce que la preuve qu'il  
 allèguem'a paru avoir besoin d'être déve-  
 loppée.

la pierre, opérée par le feu, eût agi tout à la fois sur le noyau entier, sur la roche entière, & n'eût pas permis aux différens cristaux de prendre les formes diverses qui devoient résulter de la différence de leurs parties constitutantes, & de leurs attractions mutuelles ; ces cristaux formés ou par le feu, ou par le refroidissement, eussent composé une masse totale où les différentes matières se seroient trouvées confondues & amalgamées. Il est donc démontré, oui, démontré, que les *cristaux granitiques* ne peuvent être l'ouvrage du feu.

M. de Buffon a beau nous objecter que *la quantité d'eau étoit trop petite pour délayer & tenir en dissolution toute la masse des matières qui forment la roche graniteuse*. Qui sait quelle étoit la quantité des eaux primitives ? la division des eaux supérieures *d'avec les inférieures*, la retraite d'une immense quantité d'eaux dans le sein de la terre, ne nous permettent pas d'évaluer la quantité de celles qui couvroient primitivement la surface du globe.

Mais *l'eau ne peut pas dissoudre le gra-*

ize? Eh! bien, Dieu, car il faut bien lui laisser quelque chose à faire, en aura réé les parties dans un état de dissolution. D'ailleurs les agathes, les cristaux de roche, les cailloux opaques sont-ils plus solubles dans l'eau? & cependant ils ont été, suivant M. de Buffon, dans un état de dissolution.

Mais, ajoute M. de Buffon, & c'est ici le plus beau côté de son système, comment supposer que ces matières qui se sont cristallisées, aient eu assez de temps pour se former régulièrement dans l'intervalle de la création jusqu'au second jour? Voilà, sans doute, une grande difficulté, & je ne me charge pas de la résoudre pleinement. Mais comme je crois qu'il faut absolument faire entrer pour quelque chose le créateur dans la formation du globe terrestre, comme il est probable aussi qu'il ne formoit pas des planètes pour s'amuser uniquement pendant des milliers de siècles du spectacle de leur rotation, ni même de celui des êtres inanimés, mais qu'il vouloit hâter la conformation de son ouvrage, & arriver promptement à

à son but qui étoit la création des êtres intelligens , j'espère qu'il me sera permis de croire , que le tout-puissant a pu précipiter l'action des causes secondes , s'il en étoit besoin.

Cependant , comme rien alors ne pouvoit gêner l'attraction des diverses molécules dissoutes , ou plus exactement , mises en état de dissolution dans l'eau , on conçoit qu'il ne leur a pas fallu grand temps pour se précipiter plus ou moins régulièrement , chacune suivant la forme qu'exigeoit la figure de ses parties constituantes \* , & comme ces molécules se sont beaucoup plus accumulées en certains endroits , précisément à cause de cette grande confusion & promptitude de leur rapprochement , de-là viennent , dit le docteur *Démeste* , les inégalités , prodigieuses pour nous , mais très-petites , relativement à la masse du globe , que nous appellons *montagnes primitives*.

D'ailleurs , puisque nous n'avons pénétré dans l'intérieur du globe , qu'à une très-petite profondeur , ne

\* Voyez le docteur *Démeste* , p. 556.

raisonnons ,

raisonnons, en bons logiciens, que de ce qui nous est connu ; on ne sait donc comment est construit l'intérieur de la terre, de quoi il est composé ; je puis en conséquence supposer qu'il n'y avoit qu'une très-petite portion du globe terrestre délayée & mise en dissolution dans l'eau ; alors je ne suis embarrassé, ni de trouver la quantité d'eau suffisante, ni de l'espace du temps nécessaire pour la précipitation des molécules graniteuses. Du reste, comme je ne prétends pas donner une théorie de la terre, mais seulement réfuter celle de M. de Buffon, qu'on fasse tel cas que l'on voudra de cette conjecture que je lui farde \* en passant.

Elle me plaît cependant d'autant plus qu'elle expliqueroit bien des choses. Par exemple, M. de Buffon, avec son air de conviction ordinaire, prétend que l'élévation de l'équateur & la dépression des pôles forment une démonstration *a priori* de la liquéfaction primitive du globe ; comme si Dieu n'avoit pas pu tout-à-coup créer le globe dans la forme actuelle, & sans le faire passer par tous les états successifs qu'il plaît à M. de Buffon d'imaginer ! Mais s'il faut absolument donner une raison physique de la dépression des pôles, s'il faut expliquer, sans



Mais du moins ne fera-t-il pas nécessaire de supposer avec M. de Buffon plusieurs milliers d'années pour la construction des montagnes, des cailloux, des rochers, des carrières, &c. mille faits déposent que la nature agit avec plus d'énergie & de promptitude. Dans les mémoires de l'académie des inscriptions, t. 27, p. 174, on lit qu'on a trouvé une monnoye d'or de l'empereur *Probus* \*, tirée d'une carrière dans la plus grande épaisseur d'une grosse pierre de taille, sans aucune fracture par où elle eût pu s'introduire. Pareillement, on a trouvé un morceau de bronze d'une parure militaire ro-

le secours & l'intervention de Dieu, l'élévation de l'équateur; eh ! bien, dans mon hypothèse, rien de plus aisé ; la surface extérieure, les premières couches s'étant trouvées délayées, ou dissoutes dans l'eau, dès la première rotation de la terre elle a dû prendre la figure d'un sphéroïde renflé à l'équateur, applati aux pôles. seulement l'élévation ne seroit pour ainsi dire que superficielle, ainsi que l'applatissement ; & qui peut assurer que l'un & l'autre s'étendent jusqu'au centre ?

\* *Probus* régnoit l'an 276 de l'Ere chrétienne.

maine dans la masse solide d'une pierre meulière, dont l'espèce étoit très-dure, \* & qui a été trouvée il y a cent ans dans un bâtiment très-ancien.

Mais voici quelque chose de plus frappant; *Scheuchzer*, surnommé le *Plin* de la suisse, & bien digne de ce nom, rapporte dans sa *physique sacrée*; tom. premier, pag. 66 & suiv. que dans la plus grande épaisseur de la carrière d'*Eningen*, on a tiré d'immenses pierres, dans lesquelles on a trouvé des pétrifications évidentes d'animaux, éléphants, & autres; mais sur-tout des restes d'hommes pétrifiés; & de n'est pas, dit-il, » seulement une » figure imprimée dans la pierre, & » sur laquelle on puisse donner carrière à son imagination; c'est là » substance même des os, & qui plus » est des chairs incorporées dans la » pierre.

D'après de semblables faits, est-il encore permis de nier que toutes les merveilles que la nature opère dans

\* *Needham*, Nouvelles recherches sur la nature & la religion, t. 2, p. 109.

son laboratoire secret, ne s'exécutent en bien moins de tems que ne le veut *M. de Buffon*, & que ce n'est point avec de la poussière impalpable, détachée par les marées de la roche vitreuse; que se sont formées nos montagnes calcaires, nos carrières, &c. pendant l'espace de vingt mille ans.

*M. de Buffon* ne voit sur les hautes montagnes de l'Asie, ainsi que sur les Alpes suisses que les traces & l'empreinte du feu, & je n'en suis pas surpris; il ne s'est guères mis dans le point de vue convenable; mais *Scheuchzer* qui a parcouru toutes les montagnes helvétiques, & *M. Pallas* celles de l'Asie nous attestent qu'ils y ont trouvé empreintes par tout les traces du déluge. A qui nous en rapporterons-nous? Je crois que vous ne balancerez pas à donner de préférence votre confiance à des témoins oculaires, observateurs exacts & fidèles, qui ne sont point entraînés par l'amour des systèmes, & qui n'ayant prononcé qu'après avoir bien examiné, n'ont pas décredité leur jugement par des variations éternelles.

Mais ce qu'il y a ici de plus étonnant, c'est que M. Pallas nous dit naïvement qu'il n'avoit jamais pu se persuader l'existence du déluge, qu'il n'avoit jamais pu se convaincre de la vraisemblance de cette terrible catastrophe, jusqu'au moment où il a parcouru les montagnes de la Sibirie, & vu dans ces plages tout ce qui peut y servir de preuve à cet événement mémorable. Ainsi l'incrédulité de M. Pallas a été confondue par ces monumens même qui ébranlent la ferme croyance de M. de Buffon. Celui-ci combat le déluge par les faits même que l'autre regarde comme la preuve la plus authentique de cette terrible catastrophe. M. Pallas qui a tout vu par lui-même, n'a pu résister à la force des preuves multipliées qui se présentent sans cesse à ses yeux; & M. de Buffon qui n'a rien vu, qui ne connoît l'état des lieux que sur le rapport même de M. Pallas, prétend détruire toutes les inductions du savant naturaliste de Pétersbourg. C'est, à mon avis, faire une grande injure à ce dernier, & le regarder comme un observateur bien ignorant, puis-

que dans les faits mêmes qu'il allègue; on croit trouver la preuve évidente de la fausseté de ce qu'il avance. Mais voyons si la gloire de *M. Pallas* peut souffrir d'une pareille imputation.

Le principal sujet de la dispute, ce sont les dépouilles d'éléphants, de rhinocéros, d'hypopotames, &c. qu'on trouve en foule dans le nord de l'Asie. *M. de Buffon* y croit voir une preuve, mais une preuve des plus évidentes, que ces animaux qui ne peuvent vivre que dans un climat brulant, ont jadis habité la Sibérie, d'où il infère que les pôles autrefois le séjour naturel de ces animaux, aujourd'hui cantonnés dans l'Afrique, étoient alors aussi chauds que l'est aujourd'hui l'Éthiopie.

*M. Pallas*, qui habite un pays où, par l'absence même du soleil, on a appris à connoître le prix de ses faveurs, regarde le feu central comme une chimère, & la chaleur ancienne de la Sibérie comme un conte de fées. En conséquence il prétend que les dépouilles d'éléphants, rhinocéros, &c. ne prouvent point que ces

animaux fussent asiatiques & terri-  
gènes, mais seulement qu'ils se sont  
réfugiés sur les hautes terres de l'Asie  
pour échapper au ravage des eaux,  
ou y ont été transportés par le mou-  
vement rapide d'une violente inonda-  
tion.

Parmi les preuves de cette vérité  
qu'on peut voir dans le mémoire de  
M. Pallas, imprimé dans la collection  
de l'Académie de Petersbourg, je n'en  
choisirai que deux, mais qui sont dé-  
cisives.

Premièrement, dit-il, « on trouve  
» une infinité (hyperbole) de ces osse-  
» mens couchés dans des lits mêlés  
» de petites tellines calcinées, d'os  
» de poissons, de glossopètres, de  
» bois chargés d'ocre, &c. » Or je  
le demande à tout homme qui n'est  
pas aveuglé par des préventions sys-  
tématiques, ce mélange des animaux  
marins & terrestres avec des végétaux  
n'est-il pas une preuve évidente que  
toutes ces dépouilles confondues ont  
été transportées par le mouvement rapide  
d'une inondation des plus violentes ? Si  
les éléphants & les rhinoceros ont

habité l'Asie, ce n'est point dans des lits *sablonneux & limoneux*, ce n'est point avec les poissons qu'ils ont dû trouver leur sépulture; M. de Buffon croit-il que dans la suite des siècles on trouvera nos bœufs & nos chevaux couchés dans nos plaines & sur nos montagnes pêle mêle avec *des os de poissons, des glossopètres, des bois chargés d'ocre* entassés à de grandes profondeurs?

Secondement, M. Pallas « a trouvé  
 » la carcasse d'un rhinoceros, avec la  
 » peau entière, des restes de ten-  
 » dons \*, des ligamens, des cartila-  
 » ges, &c. » Il assure en outre que,  
 » selon le rapport des chasseurs, sur  
 » les montagnes qui occupent l'espace  
 » entre les fleuves Indighirka &  
 » Koylma on trouve plusieurs car-  
 » casses entières d'éléphants & d'autres  
 » animaux gigantesques encore revêtus  
 » de leurs peaux ». Preuve convain-  
 cante que ces animaux ont été trans-  
 portés dans un climat déjà glacé & à  
 l'abri de la putréfaction. Si la Sibirie

\* Observations sur la formation des mon-  
 tagnes, p. 69.

eût été leur terre natale, elle auroit donc eu alors la même température que la zone torride ; & comment ces cadavres , revêtus de leurs peaux & de leurs cartilages ont-ils pu échapper à l'action d'un feu si violent , & se garantir de la putréfaction ? Concluons donc hardiment, avec M. *Pallas*, qu'ils ont été entraînés dans ces climats glacés dans un temps où la rigueur & la continuité du froid s'opposoit à la destruction de leurs parties molles.

De même en voyant dans nos contrées ces cavités profondes remplies d'ossements d'animaux-marins & terrestres, de plantes de tous les pays, des Indes, de la Chine, &c. entassés pêle mêle & confondus, est-il possible de refuser de croire à une inondation universelle, qui aura rassemblé les productions de tous les pays, lesquelles, lors de la retraite subite des eaux se seront précipitées sans ordre dans les cavernes qui leur étoient ouvertes ; au lieu que dans l'hypothèse de M. *de Buffon*, où la mer a paisiblement couvert toute la surface du globe, chaque pays ne devroit



offrir que les dépouilles de ses productions natales, & toutes devroient se trouver à la surface; éparfes çà & là, & non pas entassées à de grandes profondeurs.

Concluons donc avec *Scheuchzer*, physique sacrée, tome 1, page 63, « qu'il y a des hommes qui cherchent » à s'aveugler & qui ferment les yeux » à la lumière; que les plus simples » habitans des campagnes raisonnent » plus justes sur cet article, lorsque » voyant toutes ces dépouilles, ils en » concluent que ce sont des restes du » déluge, qu'ils raisonnent, dis-je, » plus juste que ces faux philosophes » qui, par la subtilité de leurs sophismes, tâchent d'obscurcir les vérités » les plus claires ».

Mais ce qu'il y a ici d'heureux, c'est que les sophismes de *M. de Buffon* n'obscurciront aucune vérité; ils ne sont pas de nature à faire impression. Quelles sont, en effet ses raisons, pour contredire *M. Pallas*, & soutenir que ces animaux africains ont été jadis habitans de la Sibérie. Il en allègue deux, la grandeur & le nombre de ces ani-

maux. Il y en a, dit-il, dont les ossemens sont plus grands que ceux des espèces de même nature existantes aujourd'hui dans l'Afrique. Donc ils vivoient dans un climat & dans un temps où la chaleur étoit plus grande qu'elle ne l'est aujourd'hui dans la zone torride même, & où la nature plus vigoureuse enfançoit des êtres plus robustes. Donc ils sont nés vers les poles, alors presque brulans.

Eh ! qui nous empêche de croire qu'il y avoit avant le déluge des éléphans, des rhinoceros, des hyppopotames plus grands, plus vigoureux que ceux de nos jours ? La nature, en effet, étoit alors dans sa première force, la longue vie des premiers hommes, dont *M. de Buffon* ne doute pas, puisqu'il *croit très-férme-ment le récit de Moïse*, la race des géans dont l'existence n'est pas moins certaine, tout nous autorise à penser qu'il pouvoit y avoir aussi des animaux d'une constitution plus vigoureuse ; mais ces productions gigantesques, transportées par le déluge en Asie, ont pu prendre naissance en

Afrique, & il n'est pas besoin pour en expliquer l'origine d'embraser à pure perte les pôles & toute la terre.

Mais, ajoute-t-on, le nombre de ces animaux est trop considérable pour qu'on puisse supposer qu'ils n'aient pas habité pendant long-temps ces contrées. *Le nombre en est très-considérable !* Eh ! qu'en fait M. de Buffon ? Les a-t-il vus ? Les a-t-il comptés ? Il paroît que M. Pallas n'en a pas été effrayé, & il ne devoit pas l'être. Car si les terres les plus hautes sont celles de l'Asie, comme on en convient, ces animaux n'ont-ils pas dû s'y réfugier tous, & de là être entraînés la plupart vers le nord de l'Asie & jusqu'au pôle ? Alors quelle difficulté ? La grande multiplication de l'espèce humaine avant le déluge rend croyable une multiplication semblable dans les animaux ; nous ne devons donc pas être étonnés du grand nombre d'ossements des éléphans & animaux semblables qui se rencontrent dans la Sibérie ; & M. de Buffon doit, au contraire, se trouver fort embarrassé de ne voir sur la surface du globe qu'une si petite quantité de dépouilles des animaux aquatiques & terrestres ;

puisque si le monde étoit aussi ancien qu'il le dit, si la nature avoit été pendant si long-temps aussi vigoureuse, aussi féconde qu'il le suppose, la masse entière de la terre ne devroit être composée que des débris des coquilles, des poissons, des oiseaux, des quadrupèdes & des végétaux. J'invite *M. de Buffon* à relire la preuve de ce que j'avance dans *Néedham*, nouvelles recherches sur la nature & la religion, t. 2, p. 104 & suiv.

*M. de Buffon* objecte encore qu'on rencontre souvent des débris d'animaux dont on ne retrouve ni sur la terre ni dans les mers les analogues vivans. D'où il conclut, toujours évidemment, car l'évidence le suit partout, que le pays qui les engendra avoit une température différente de celle dont il jouit aujourd'hui. Malgré ses rares connoissances en ce genre, *M. de Buffon* se flatte-il de connoître toutes les espèces d'animaux terrestres & sur-tout aquatiques ? D'ailleurs, sans recourir au sentiment de ceux qui pensent que les mers souterraines ne sont pas dépourvues d'habitans,

dont l'espèce nous est inconnue, & dont elles ont pu laisser les dépouilles sur la terre, lorsqu'elles s'y répandirent au temps du déluge, peut-on savoir jusqu'à quel point, depuis cette catastrophe, les espèces sont dégénérées, & fonder la vérité d'un système bizarre sur un fait aussi incertain ?

Quant à l'architecture merveilleuse du globe, la disposition régulière des montagnes par angles saillans & rentrans ; la disposition non moins régulière des couches posées horizontalement ou semblablement inclinées, suppositions arbitraires, imaginées dans le fond d'un cabinet, il suffit de dire qu'elles sont démenties par les voyageurs physiciens ; une réflexion de *M. Pallas*, que je n'aurois jamais osé hasarder de moi-même, va répondre à ces fictions de *M. de Buffon*\*. « Plusieurs de ces hypothèses, dit-il, » telles que celles de *M. de Buffon*,

\* Observations sur la formation des montagnes, p. 3. Je cite de mémoire, mais je suis sûr que c'est le sens & presque les paroles du passage.

» sont fondées sur des observations  
 » purement locales & des causes par-  
 » ticulières, & les auteurs s'épuisent  
 » en systèmes, en suppositions à perte  
 » de vue. Plusieurs de ces créateurs en  
 » hypothèses n'ont jamais vu de leurs  
 » propres yeux ce dont ils parlent ;  
 » c'est dans leur cabinet qu'ils arran-  
 » gent le monde comme ils voudroient  
 » qu'il fût, & selon le besoin de leurs  
 » systèmes ».

Si le temps me le permettoit je pour-  
 rois étendre plus loin mes réflexions ;  
 mais c'en est assez. Je crois avoir bien  
 démontré que le système des *Epoques*  
 n'est qu'un tissu de suppositions gratui-  
 tes, de faits imaginaires, de contradic-  
 tions palpables ; qu'il blesse également  
 la saine raison & l'autorité des écri-  
 tures ; qu'il est contraire aux prin-  
 cipes de la mécanique, aux observa-  
 tions astronomiques, aux faits les plus  
 constans de l'Histoire Naturelle. Je sens  
 bien qu'on a dû être étonné de la har-  
 dieffe avec laquelle j'ai osé faire de  
 pareils reproches au sublime historien  
 de la nature ; mais à présent on ne  
 sera surpris, sans doute, que de

voir qu'il les ait mérités. Il va devenir un exemple à jamais mémorable des écarts où le génie même peut entraîner, lorsque, par une curiosité indifférente, il veut sonder les secrets impénétrables de la nature ou les décrets incompréhensibles de son auteur. Celui qui a fixé des limites à la mer, en a aussi tracé à l'esprit humain ; & toutes les fois que, dans son fol orgueil, l'homme voudra prendre un essor au-dessus de sa nature, il ira, semblable aux flots de la mer, se briser contre des barrières qu'il lui est impossible de franchir.

- La structure de cet univers, le secret de sa formation sont des mystères dont l'auteur de la nature s'est réservé la connoissance. *Moyse* seul a pu nous dire quelque chose de raisonnable sur la création, & les plus grands génies qui ont osé, après lui, sonder cet abysme sans le secours de la révélation, se sont tous égarés, sont tous devenus fameux par des chûtes éclatantes.

Plaignons donc *M. de Buffon* d'avoir eu la témérité de vouloir arracher son

voile à la nature & ses secrets au Créateur. J'ai combattu avec force ses erreurs, parce que son autorité leur donnoit un grand poids ; mais je n'en rends pas moins hommage à cette imagination brillante, à ce coloris enchanteur qui nous ont rendu si agréable l'étude importante de la nature. Respectons le génie, même dans sa chute ; & si le livre *des Epoques* pouvoit affoiblir le sentiment de vénération qu'on doit éprouver pour l'auteur, qu'on se rappelle ses anciens travaux, & qu'on se dise, *mais il a écrit l'Histoire Naturelle* \*.

Je suis, &c. l'abbé ROYOU.

Paris, ce 11 janvier 1780.

\* Je ne pense pas, en effet, tout à fait comme un savant du premier ordre que j'ai consulté & qui m'a répondu, *Je trouve que M. de Buffon a mis sa réputation en viager, en donnant tout au style & au coloris du dessinateur. Cela est bon pour une réputation éphémère auprès des femmes qui la font ; mais cette réputation qu'elles font est aussi peu durable que les modes. Un style aussi brillant que celui de M. de Buffon, une imagination aussi riche suffisent, à mon avis, pour immortaliser ; & l'Histoire naturelle vivra autant que la langue Française.*



## AVIS ESSENTIEL.

Plusieurs souscripteurs ayant désiré avoir , dans *l'Année Littéraire* même , la réfutation du système *des Epoques* , je me suis déterminé à l'y insérer , d'autant plus volontiers , que mes occupations ne me permettent pas un travail plus suivi sur cette matière. Une discussion si longue , si sérieuse n'est pas fort amusante , nous l'avons senti ; mais il ne faut pas entretenir toujours le public de frivolités. D'ailleurs il ne paroît pas tous les jours des livres aussi importans que celui *des Epoques* , & qui puissent donner lieu à de pareilles dissertations. Quoique celle - ci pût être plus approfondie , sur - tout vers la fin , je n'aurai pas le temps d'en faire souvent de semblables. On se propose de mettre à l'avenir , dans *l'Année Littéraire* , plus de variété que par le passé , & jusqu'ici on a assez rempli ses promesses pour qu'on puisse compter sur celle - ci.

Le premier N<sup>o</sup>. de 1780 commencera par un discours sur une matière de littérature composé par M. Geoffroi. Ce N<sup>o</sup>. ne paroîtra guères que le 25, le nombre des souscripteurs n'étant pas encore assez bien établi pour qu'on puisse déterminer le nombre du tirage. On prie ceux qui voudroient souscrire de le faire au plutôt.

*Livres nouveaux.*

*L'Action du feu central bannie de la surface du globe, & le Soleil rétabli dans ses droits, contre les assertions de MM. le comte de Buffon, Bailly, de Mairan, &c. par M. D. R. D. L. de plusieurs académies, in-8°. brochure de 84 pages, prix 1 liv. 16 sols brochée. A Paris chez Didot le jeune, imprimeur-libraire, quai des Augustins.*

C'est une réfutation complète & victorieuse d'une des branches principales de la nouvelle Théorie de la terre par M. le comte de Buffon. L'auteur est sûrement un physicien distingué. Pourquoi craint-il de se nom-

mer? Tant qu'on ne combat que les opinions, que les plaisanteries ne tombent que sur les systèmes & les raisonnemens, elles sont innocentes, d'ailleurs l'auteur est par-tout grave & sérieux; qu'il ose donc se présenter au combat à découvert. Il est dangereux de laisser croire qu'il est des hommes chez qui l'on doive en quelque sorte respecter l'erreur. Par-tout où elle se trouve, il faut la poursuivre sans ménagement & sans distinction des personnes.



---

T A B L E  
DES MATIÈRES  
CONTENUES  
DANS CE HUITIÈME VOLUME.

---

*La Louifède, ou Histoire de l'expédition  
de Saint-Louis à la Terre-Sainte,  
poème épique. A Paris, chez Nyon  
l'aîné, libraire, rue du Jardinet,  
quartier Saint-André-des-Arts, près  
l'imprimeur du Parlement, prix 5 liv.  
relié.* Page 3

*Discours politiques, historiques & criti-  
ques sur quelques gouvernemens de  
l'Europe, par M. le comte d'Albon,  
des académies de Lyon, Dijon, Rome  
& Nîmes, de celles des Arcades &  
de la Crusca, des sociétés de Florence,  
Bern, Zurich, Chambery, Hesse-  
Hembourg, &c, &c, un vol. in-8°.  
Neufchâtel 1779,* 34

|                                                                                                                                                                                                                                                      |     |
|------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| <i>Lettre d'un vicillard de Ferney à l'Académie françoise , éloge de Voltaire , pièce qui a concouru pour le prix de cette Académie. A Paris , chez Sorin , libraire , rue de la Juiverie , brochure de 15 pages , année 1779.</i>                   | 61  |
| <i>Indications des Nouveautés , &amp;c.</i>                                                                                                                                                                                                          | 68  |
| <i>Livres nouveaux.</i>                                                                                                                                                                                                                              | 71  |
| <i>Shakespéare , traduit de l'Anglois par M. le Tourneur , tome VI , dédié au Roi , avec cette épigraphe : Homo sum , humani nihil à me alienum puto. A Paris , chez Merigot le jeune , libraire , quai des Augustins , au coin de la rue Pavée.</i> | 73  |
| <i>Traduction libre d'Amadis de Gaule ; par M. le comte de Tressan , 2 volumes in - 12 d'environ 500 pages chacun. A Paris , chez Pissot , libraire , quai des Augustins.</i>                                                                        | 106 |
| <i>Avis essentiel.</i>                                                                                                                                                                                                                               | 137 |
| <i>Indications des Nouveautés , &amp;c.</i>                                                                                                                                                                                                          | 141 |

DES MATIERES. 359

*Livres nouveaux.* 142

*Essai sur les Elégies de Tibulle , auquel  
on a joint quelques poésies légères ,  
par M. Guys , secrétaire du roi , de  
l'Académie de Marseille. A la Haye ,  
& se trouve à Paris chez la veuve  
Duchefne , libraire , rue St. Jacques ,  
au temple du Goût.* 145

*Suite des Epreuves du sentiment , par  
M. d'Arnaud , tome cinquième , troi-  
sième anecdote. Valmiers. Prix 3 liv.  
broché. A Paris chez Delalain , li-  
braire , rue Saint - Jacques , la porte  
cochère vis-à-vis la rue du Plâtre.* 179

*A M. Boucher , procureur au parlement ,  
sur sa critique de la traduction de  
Tacite du P. Dotteville.* 197

*Indications des Nouveautés , &c.* 211

*Fabliaux ou Contes du XII<sup>e</sup> & du XIII<sup>e</sup>  
siècles , traduits ou extraits d'après  
les manuscrits du temps , avec des  
notes historiques & critiques , & les  
imitations qui ont été faites de ces*

360 T A B L E, &c.

*contes depuis leur origine jusqu'à nos jours*, 3 vol. in-8<sup>o</sup>.

*Le Monde de verre de M. le comte de Buffon, réduit en poudre, ou Réfutation de sa nouvelle Théorie de la terre, développée dans son ouvrage des Epoques de la nature; par M. l'abbé Royou, chapelain de l'ordre de Saint-Lazare, & professeur de philosophie au College de Louis-le-Grand.* 251

*Suite de la Réfutation des Epoques de la Nature, &c.*

*Suite des Preuves Physiques.* 289

*Livres nouveaux.* 355

*Fin de la Table des matières contenues dans ce huitième Volume.*





